

El Mekhtar SOUSSI

LE CAÏD NAJEM



Présentation, traduction et annotations
Rachid AGROUR et Mbark WANAïM

Préface de Daniel RIVET

El Mekhtar Soussi

Le caïd Najem

Présentation, traduction et annotations

Rachid Agrour et Mbark Wanaïm

Préface de Daniel Rivet

2013

Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe
Centre des Etudes Anthropologiques et Sociologiques
Série : Traduction N° : 28

Titre	: **Le Caïd Najem**
L'auteur	: **El Mekhtar Soussi**
Editeur	: IRCAM
Couverture et Conception	: Unité de l'Edition
Suivi technique	: CTDEC (Unité de l'Edition)
Imprimerie	: El Maârif Al Jadida - Rabat / 2013
Dépot légal	: 2013 MO 2330
ISBN	: 978-9954-28-151-2

Préface

Il faut savoir gré à Rachid Agrour et Mbark Wanaïm d'avoir pris l'initiative de traduire et d'annoter - et avec quelle impeccable érudition ! - le récit de vie du caïd Najem (1867-1962) recueilli en 1958 par Mohammed Mokhtar as-Soussi. Sous la plume de ce grand lettré, nous disposions déjà des souvenirs du pacha Mennou traduits de l'arabe par Alain Roussillon (1). Cette autre source orale enregistrée par notre éminent 'alim réformiste complète heureusement le témoignage du Pacha, l'un des hommes-clé du sultan Moulay Hafid, et l'observateur aigu de la hibaiyya à Marrakech en août 1912. Ce faisant, Rachid Agrour et Wanaïm Mbark - tous deux chercheurs patentés à l'IRCAM - révèlent au lecteur francophone une source sur la fin du XIX° et le premier tiers du XX° siècle, qui renouvellera en profondeur la connaissance acquise sur cette période charnière de l'histoire du Maroc contemporain. Celle-ci, trop longtemps, souffrit d'être unijambiste à force d'être mise en récit avec des sources exclusivement coloniales. Une source orale de pareille facture produira non pas un contre-récit, mais une version recentrée et donc améliorée de l'historiographie préexistante.

Le récit de vie du caïd Najem balaye un champ chronologique plus étendu que ne le couvre l'entretien de Mennou avec Mokhtar as-Soussi, puisqu'il s'étire du début des années 1880 jusqu'en 1934, date à laquelle le caïd, recru d'épreuves, finit par se soumettre aux Espagnols à Ifni. Mais surtout, il nous renseigne de plus près sur l'exercice du service du Makhzen au tournant du siècle et sur la complexion d'un serviteur du pouvoir central passé à la résistance contre les chrétiens à partir de 1912 et ce jusqu'à l'ultime phase de la conquête du Sous al-aqsa par les Français en 1934.

A l'instar du témoignage de Mennou, le récit du caïd Najem regorge de détails topiques sur le Maroc au temps des mehallas, de la guerre contre le Rogui Bou Hmara et de la compétition entre les deux frères : Moulay 'Abd al-'Aziz et Moulay Hafid. Avec, pour point d'orgue, l'année 1912. Mais l'originalité de Najem réside ailleurs. Son témoignage revêt une tonalité existentielle, qu'on ne retrouve pas dans l'entretien du pacha Mennou avec Mokhtar as-Soussi. Pour faire bref, je dirai que l'intérêt principal de ce document est double.

Il est, en premier, de nous faire mieux comprendre l'univers mental des résistants à l'institution du protectorat après 1912. Malgré une tentative de jonction avec Moha ou Hamou et hormis le ralliement en 1932 de Bel Gacem N'gadi, la scène se passe dans le Sous entre Chleuhs et Sahraouis et elle pivote autour de quelques personnages centraux : El Hiba jusqu'en 1919, puis son frère Merebbi Rebbo, le caïd Lakhsassi d'une part, Haïda ou Mouis de l'autre, derrière lequel se profile l'ombre redoutée de Si Thami el Glaoui. Mais, contraint par l'avance franco-makhzénienne à se réfugier toujours plus loin au sud (Assersif, Bigoura, Timoulay Oufella et, finalement, les Aït ba Amran), le caïd Najem nous livre de précieux éclairages sur l'espèce de guerre civile rampante, qui mine le Sous lointain à partir de 1912.

La topographie politique du Sous se complique à l'extrême sous l'effet de l'émergence de trois lignes de faille. C'est d'abord le conflit, tranché en apparence, entre les tenants de la résistance, dont le caïd Najem, fort de son expérience de caïd rha au temps des mehallas, est la cheville ouvrière, et les partisans de la soumission aux Français via le relais du Makhzen. Najem ne dit jamais les « Français », mais les « chrétiens ». Pas non plus les « maghrébins », autre acception déjà d'époque, mais les « musulmans ». La guerre livrée à l'étranger est donc bien un djihâd aux accents universels, même si elle se teinte de patriotisme confessionnel. Pour autant, ceux qui déposent les armes ne se considèrent nullement comme des renégats. L'influent fqih Ou Abbou ne déclare-t-il pas que le meilleur des djihâd n'est pas celui qu'on livre sur les sentiers de la guerre, mais dans les mosquées ? Deux conceptions du combat sacré se cognent l'une contre l'autre et peut-être se livrent-elles une guerre sourde à l'intérieur de nombre de consciences tourmentées en ces temps troublés. Car à l'opposé, nous faut-il entendre le fqih el Hajj Abd : « Tu sais, Najem, quand les chrétiens auront occupé tout le pays, je me réfugierai dans une grotte, dans ces montagnes, afin de prier Dieu jusqu'au jour de ma mort ». Cet affrontement entre deux compréhensions de l'impératif du djihâd est en l'occurrence stylisé jusqu'à l'épure.

La deuxième ligne de clivage est celle qui sépare les Ichelhin des Chnagta : les Berbères du Sous des Sahraouis surgis des profondeurs du désert : qu'on pense aux Reguibat omniprésents dans ce récit, quand on aborde l'entre deux guerres. Deux peuples sur une même terre : l'un est de trop et ne tarde pas à faire figure d'envahisseur. N'est-ce pas ce qui se produit à Marrakech durant le mois d'août 1912 ? hospitalité imposée aux habitants de la ville par les hommes bleus, mariages forcés, scènes de pillages et de mal-traitance des récalcitrants. Là encore se déroule une séquence historique, qui n'en finit pas de se rejouer jusqu'à aujourd'hui : qu'on pense à Tombouctou en 2012 ! Et la

tension persiste jusqu'en 1934. Les Sahraouis se surimposent sur les Chleuhs, même si Ahmed el Hiba est un homme de prière et non de baroud. Najem le souligne fort, qui doit ranimer la flamme guerrière défaillante de son sultan. Lui-même est un homme de l'entre deux : originaire des Akhsass, mais cherragui par le statut professionnel. Un pied dans l'orbe du makhzen, l'autre aux confins de la siba. Si bien qu'il comprend ce qui paralyse le camp de l'aguellid Merebbi Rebbo - une oxymore - et que lui dit crûment un notable soussi : « Tu viens dans un pays qui n'est pas le tien et tu te permets de faire publier par le crieur public ! , sans même prendre la peine de demander l'autorisation et de vérifier si cela ne va pas à l'encontre des idées des gens du pays ».

Intervient, en troisième lieu, le vieux substrat de la société berbère rongée par les luttes entre leffs quasi structuraux et factions volatiles. La guerre entre les esprits envenime ces conflits locaux. Le caïd Najem signale nombre d'entre eux. Sa grammaire de la tribu forgée au nord de l'Atlas dans le service armé contre Bou Hmara, les Aït Ndhir et tribus du pré-Rif bégaye dans le sud ouest du pays. Il voit la traîtrise partout et finit par lâcher que les habitants de l'Anti-Atlas sont « tous des brigands ». Le commandant Bourguignon et le capitaine Justinard, qui parlent couramment le tachelhit et l'arabe, n'émettent pas des jugements de valeur aussi catégoriques Il est vrai que leur position à Tiznit est plus confortable.

La nouveauté de ce texte n'est pas seulement d'éclairer les dessous d'une entreprise de résistance acharnée à l'étranger envahisseur. Elle est de nous révéler le parcours intime d'un haut serviteur du Makhzen. Depuis son enfance quasi orpheline et sa prime adolescence picaresque jusqu'au jour où en 1934 il troque « le fusil pour la canne et le chapelet », son récit de vie déroule son fil continu grâce à la prodigieuse mémoire des gens d'autrefois baignant dans une culture orale et que Mokhtar as-Soussi prend rarement en défaut, même en consultant les travaux, impeccables, du grand historiographe Moulay 'Abd ar-Rahman b. Zidane.

Ressort d'abord la déclinaison d'une identité fuyante, à géométrie variable, illustrant à merveille les considérations de Clifford Geertz sur la nisba (2). Bien qu'il soit originaire des Akhsass, jamais ne se définit-il comme un akhsassi. Peut-être sa lointaine origine servile le lui interdit-il ? Pour les Français, il reste invariablement Najem Dlimi, car il se recommande du caïd guich Mohammed b. Tahar Dlimi qui lui mit le pied à l'étrier. Quant à lui, il se fait passer à Ifni pour le caïd Demnati, parce que son dernier commandement caïdal l'avait assigné en 1912 à Demnat. Mais les gens le prennent pour un Sahraoui, parce que, petit adolescent, il avait les cheveux tressés en nattes et que, plus tard, on lui assigna une origine arabe d'homme du désert (Oulad

Delim). Mais de fait, cette identité d'homme libre est biaisée par le passé servile de ses ancêtres. Son grand père fut un affranchi. Et ce destin familial lui colle à la peau. Lui-même confesse tardivement à la page 56 qu'il est « noir ». Jusqu'à sa vingtième année, il est l'objet de trois tentatives de rapt. Il flotte longtemps dans cette zone grise entre servilité et liberté (hur thani), qui s'enfle dans le courant de la seconde moitié du siècle sous l'effet de la raréfaction du commerce de traite transsaharienne (3). Cela ne lui interdit pas d'avoir des esclaves, dont une concubine, Messaouda. Et pourtant avec quel dégoût nous apprend-il que la famille glawa avait la primeur du commerce des concubines négrillonnes dans tout le sud du Maroc !

De même, c'est toujours incidemment qu'on apprend qu'il a une famille, lorsqu'il séjourne plusieurs mois en Espagne vers 1907 ou bien qu'un fils lui vient d'une de ses femmes (blanches) à Oujda, lorsque Bou Hmara contraint sa mahalla à s'y réfugier. Le souci de mettre les siens à l'abri des risques de sa vie mouvementée le tient en haleine après 1912. Sur ses trois femmes (une fassiya, une marrakshiyya, une demnatiyya), ses concubines et ses enfants, Najem n'est guère prolixe : trait d'époque où un homme se doit de cultiver avec retenue son personnage, taiseux, de mûl al-dâr. Très peu d'effraction donc dans son intimité, mais c'est beaucoup d'apprendre que Najem lie sa famille patriarcale à son itinérance, à son errance. Imaginez les « dissidents » de la France libre passer avec bagages et familles de Londres à Dakar, de Dakar au Fezzan, du Fezzan à l'Italie, etc ! De l'exil de l'émir Abdelkader à Damas et de la déportation d'Abdelkrîm al-Khattabi à la Réunion au repliement du caïd Najem sur Ifni, le réfractaire à l'occupation étrangère ne se sépare pas des siens. Il défend indissociablement les siens, ses coreligionnaires, sa terre natale. Resterait à dessiner des profils de condottieres lestés de parentèle : 'Abdelmalek, le fils ou petit fils de l'émir, qui vient à la rescousse de Bou Hmara, Bel Gacem N'gadi que nous retrouvons dans le sud de l'Anti-Atlas au terme de la conquête coloniale.

Ce récit de vie nous livre un éclairage très cru sur la violence qui s'exaspère en ces temps de trouble : cadavres de gens du makhzen mutilés par les agro-pasteurs en siba, monceaux de têtes de rebelles coupées. Moulay Hafid mande à la harka qui assujettit les Aït Ndhir : « Soyez sans pitié ». On met le feu à la steppe buissonneuse pour éviter les embuscades et on détruit les villages en dur. On pille sans retenue. Les fusils importés d'Europe font des centaines de victimes, alors que les mousquets en causaient quelques dizaines lors des expéditions guerrières d'antan. On a du mal à croire aux chiffres effarants avancés par Najem : par exemple lors de la bataille d'Ouijjan livrée par Haïda ou Mouis, le pacha de Taroudant, à l'aguellid El Hiba. Najem excipe d'avoir

été blessé cinq fois au feu et d'avoir perdu plusieurs montures sous lui au fil de ses campagnes. A le lire, on comprend comment la société baigne toute entière dans une culture de guerre que les Français capteront à leur profit en créant les goums, tabors et régiments de tirailleurs, qui s'illustreront durant la deuxième guerre mondiale et la guerre d'Indochine.

Ce ne sont là que quelques indications de lecture qui n'épuisent nullement la richesse polyphonique de ce texte annoté avec une foule de précisions très précieuses pour se guider dans le fouillis des évènements et la myriade de noms propres et de toponymes dont la plupart sont transcris du tachelhit. Ce parti pris est compréhensible lorsqu'il s'agit de personnages locaux et de lieux dits, mais discutable, à mon sens, lorsque les personnages s'évadent de leur pays natal et accèdent à un destin qui les soustrait à l'horizon local : Bel Gacem Angadi (N'gadi), El Madani Aglaou (Glaoui), etc.

Nous voici donc, grâce à Rachid Agrour et Mbark Wanaïm, lestés d'un instrument de travail des plus précieux pour relire tout un pan d'histoire du Maroc avant 1912 et du sud ouest jusqu'en 1934. Il faut les remercier d'avoir mobilisé leur science au service d'un lectorat avide de savoirs sortant des sentiers battus sur une période qu'on regarde depuis peu autrement depuis l'effacement de la vulgate coloniale et l'effritement du grand récit national. La connaissance historique ne progresse pas seulement grâce à l'affinement des grilles de lecture posées sur le passé, mais par la mise à la disposition des historiens, professionnels et amateurs, d'outils de travail élargissant la part de non événementiel encore inconnue. C'est bien ce qu'ont entrepris là nos deux auteurs avec un entrain et une rigueur scientifique qu'il me plaît de mettre en exergue.

Daniel Rivet[1]

(1)- Mohammed Mokhtar as-Soussi, Autour d'une Table d'hôte, traduction : Alain Roussillon, Annotations : Mohamed Adiouan, Révision : Hassan Aourid, Centre Tarik Ibn Zyad, Rabat, 2002

(2)- Clifford Geertz, Le souk de Sefrou. Sur l'économie de Bazar, traduction et présentation de Daniel Cefaï, éditions Bouchène, 2003.

(3)- Mohamed Ennaji, Soldats, domestiques et concubines. L'esclavage au Maroc au XIX° siècle, Baland, 1994.

1. Historien, professeur émérite à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, spécialiste du Maroc pour l'époque coloniale.

Présentation

Cette biographie du caïd Najem, personnage très peu connu sinon de quelques rares historiens, est extraite de l'œuvre monumentale d'el Mekhtar Soussi : *el Maassoul* (le Mielleux) où l'auteur fait autant preuve des qualités de l'historien du temps présent que de celles du sociologue.

On ne peut comprendre la démarche de l'auteur sans revenir sur son propre parcours de vie. El Mekhtar Soussi est le fils d'un chef de zaouïa d'une petite tribu éparse, dont les membres se disent les descendants d'un saint local, les Aït Abella Ou Saïd. La zaouïa, qui est le siège d'une confrérie dynamique et en plein essor, la *derqaouiya*, a été fondée par le père de notre auteur, el Hajj Ali Aderqaoui. El Mekhtar Soussi a évoqué longuement et dans nombre de ses ouvrages ce père trot tôt disparu. En effet, il devient orphelin de père alors qu'il n'est encore qu'un jeune garçon. C'est dans la zaouïa paternelle de son village natal (Dougadir Ilgh) qu'il apprend à lire et à écrire avant qu'il n'entame son périple de « quête du savoir » dans différentes médersas du Sous dans un premier temps puis à Marrakech, Fès et jusqu'à Rabat.

Durant son séjour dans les grands cités bourgeoises du nord de l'Adrar Ndern (Haut-Atlas occidental), il découvre et, très vite, est subjugué par le nouveau courant de pensée venu du Proche-Orient, le salafisme, qui a pour projet de rénover la communauté des croyants bouleversée par l'intrusion du « monde moderne » en se basant exclusivement sur le Coran et la Sounna. Il participe aussi à la création de plusieurs associations plus ou moins secrètes qui serviront de base à la naissance du mouvement national marocain.

A son retour à Marrakech, c'est d'une façon très symbolique qu'il transforme la zaouïa *derqaouiya* du quartier de Rmila à Marrakech en « école libre » pour faire pendant aux quelques rares écoles destinées aux « indigènes » mises en place par les autorités coloniales et qui sont considérées, par la majorité des Marocains, comme des centres de déperdition religieuse (musulmane) voire d'un certain prosélytisme chrétien.

Malgré tous ses efforts et son engagement sincère dans le mouvement national, bien nombre de ses pairs issus de vieilles familles citadines ne portèrent sur lui que regards condescendants et morgues à peine voilés. Maintes fois, on le renvoie à ses origines,

à son identité de « paysan chelh » malgré tous ses efforts pour se dépouiller des derniers oripeaux marquants de sa ruralité. Ainsi d'Allal el Fassi qui disait de lui qu'il n'était qu'un « petit grammairien » de la langue arabe, *fqih el jourroumiya*. Une expression qui renvoyait à un ouvrage de grammaire arabe du 14ème siècle dont les lettrés du Sous s'étaient fait une spécialité[1].

Indubitablement, ce genre de remarques durent le marquer profondément d'autant plus que pendant très longtemps, dit-il lui-même, il a souffert en ville d'un complexe d'infériorité vis-à-vis des lettrés citadins : « j'étais encore pétri, à l'époque, de la simplicité du campagnard dont je ne me suis débarrassé que par la suite »[2].

Les aléas de son combat militant pour l'indépendance du Maroc le conduiront deux fois à être condamné par les autorités coloniales. Une première fois, il est exilé pour une longue période avec assignation à résidence dans son village d'origine de Dougadir Ilgh (1937-1941). La seconde fois, il est condamné, avec les principaux organisateurs du mouvement national, pour une longue période d'emprisonnement qu'il purgera successivement à Tinjdad et Aghbalou n Kerdous (1952-1954).

C'est durant cette première période qu'il met à profit son temps libre pour récolter une masse de documents écrits et pour recueillir de nombreux témoignages oraux nécessaires à l'écriture de son œuvre emblématique : *el Maassoul*.

Toute l'œuvre de Soussi s'inscrit dans la perspective de vouloir démontrer à d'autres (l'élites bourgeoises et citadines du Gharb[3] qui est son modèle référent et qui le traite avec condescendance) que bien qu'étant issu d'une région en marge, le Sous, marqué par le double handicap de la ruralité et de la berbérité, cela n'a pas empêché cette région de produire des hommes de valeurs comme de brillants et doctes savants en sciences religieuses ainsi que d'indomptable résistant « crypto nationaliste » (le caïd Najem) qui combattirent jusqu'aux bouts la vague coloniale française (mais pas l'espagnole) qui s'abattit sur le Maroc.

---

1. Boukous (Ahmed), « Mohamed Mokhtar Soussi, figure emblématique de la différence » *in* Kadri (Aïssa) (ed.), *Parcours d'intellectuels maghrébins. Scolarité, formation, socialisation et positionnements*, Paris, Karthala, 1999, p. 126.
2. Soussi (El Mekhtar), traduction de Roussillon (Alain), *Autour d'une table d'hôte*, Rabat, Centre Tarik Ibn Zyad, 2003, p. 23.
3. Gharb, fertile plaine alluviale du fleuve Sebou située au nord-ouest du Maroc. Avec ses riches terres noires, cette région représente, avec les plaines des Doukkala et des Chaouïa, le but de nombreux migrants venus des régions plus arides et moins fertiles du Sud. Par extension donc le Gharb désigne, pour les méridionaux du Sous, les riches plaines et pénéplaines atlantiques ; on y accède dès le franchissement de la barrière du Haut-Atlas. C'est sous ce dernier sens qu'il est utilisé ici.

Au regard de sa production livresque, on ne peut que constater que Soussi s'est fait le porte-parole d'un régionalisme « soussien ». Ambivalente attitude pour celui qui fut l'un des chantres du nationalisme jacobin auquel a donné naissance le mouvement national marocain.

L'on sait que le sentiment d'appartenance régionale n'apparait, dans bien des cas, que dans le contexte de l'immigration. Vu les blessures d'amour propre reçues à Fès ou à Rabat, ce régionalisme de Soussi relève-t-il plus de l'affect que de la raison ? Est-il d'ordre inconscient ou réfléchi ?

En fait, pour notre auteur, cet intérêt pour sa région natale n'entre pas en contradiction avec ses idéaux nationalistes car il a toujours affirmé haut et fort que le Sous était un des foyers de cette « haute culture », la culture savante, dont l'arabe littéraire est l'unique véhicule reconnu à ses yeux. C'est d'ailleurs ce qu'il entend démontrer dans plusieurs de ses ouvrages.

Son identité personnelle ne souffre pas le moindre doute : « Je suis Arabe à Ilgh tout comme je l'étais à Marrakech »[4]. Il dit encore dans un ouvrage consacré à son père : « Les habitants de notre pays, les Chleuh, ne sont rien s'ils n'apprennent pas l'arabe jusqu'à la perfection »[5].

La manière dont Soussi a été amené à rencontrer le caïd Najem est intéressante à plus d'un titre et nous éclaire sur les motivations premières de ces deux protagonistes qui les ont conduit à collaborer pour produire cette singulière « séquence de vie ».

Lorsque le caïd Najem se rend à Rabat avec toute la délégation des Aït Ba Amran pour rendre hommage à leur *aguellid*, il loge chez un compatriote de Lakhsas, Mohamed n Sidi Salem (Sebbar)[6], qui est alors juge au Haut Tribunal Chérifien (Cour d'Appel). Il lui demande son aide pour récupérer tous ses biens qui lui ont été spoliés. Ce dernier lui explique que son cas est trop compliqué pour qu'il puisse lui accorder une aide efficace cependant, il lui propose de le présenter à El Mekhtar Soussi qui vient d'entrer au premier gouvernement de l'indépendance en tant que ministre des Habous.

4. Abdelkabir (Faouzi), *L'enseignement et l'éducation dans l'œuvre de Mohamed El Mokhtar Soussi, région du Sous (20ème siècle)*, Université Lille III, Thèse d'Histoire, sous la direction de Martin (Jean), 2003, p. 52.

5. Bounfour (Abdellah), Introduction à la littérature berbère. Récit hagiologique, Paris-Louvain, Editions Peeters, 1999, p. 111.

6. Entretien avec Mohamed n Sidi Salem (Sebbar), Rabat le 1er mai 2012.

C’est durant cette période de près d’un mois et demi à Rabat où il loge chez Mohamed n Sidi Salem que Soussi a toute une série d’entretiens avec le caïd Najem qu’il invite souvent à dîner chez lui.

On peut supposer que contrairement au témoignage de Mennou[7], il coucha plus ou moins rapidement sur le papier les dires du caïd Najem. C’est de novembre à décembre 1958 que Soussi entame la rédaction de la biographie. On remarque aussi que les dernières annotations qu’il ajoute datent de la fin de l’année 1960.

Du fait de sa position dans le nouveau gouvernement, Najem se sent obligé de lui narrer sa vie et peut-être aussi a-t-il été convaincu par Soussi qu’il pourra présenter ses « Mémoires » comme un plaidoyer pour son cas de serviteur du trône injustement traité et abandonné malgré tous les services rendus à la dynastie régnante.

Soussi respectera l’accord mais malheureusement sans succès probant. Il ne réussira pas à faire rendre au caïd Najem tous ses biens qui ont été récupérés en grande partie par l’Etat, et ne réussira que faiblement à imposer le caïd Najem comme une figure importante du nationalisme du Sud. De nos jours, du souvenir du caïd Najem, et pour le grand public, il reste peu de choses si ce n’est le nom d’une rue à Casablanca et celui d’une avenue à Laayoun.

Le témoignage du caïd Najem est avant tout un formidable voyage dans le cœur du Maroc précolonial et colonial.

On peut le comparer au récit biographique d’un autre homme de poudre au service du pouvoir central qui eut une toute autre trajectoire, le caïd Salem, et qui confia son histoire à un érudit médecin français (Louis Arnaud)[8]. Cet ouvrage n’a pas que la vertu du simple recueil historique, il a aussi pour objectif de souligner tout le mérite de la Nation protectrice d’avoir su réduire l’anarchie tribale qui minait le pays et, pour ce qui est du cas militaire, d’avoir su transformer les hordes guerrières des derniers *igueldan* en une troupe forte et disciplinée qui sut faire montre de son courage partout où elle fut mise en ligne.

Les « Mémoires » du caïd Najem, sauvées de la disparition par Soussi, sont indéniablement exceptionnelles, elles retracent le parcours d’un pauvre orphelin issu d’une lignée d’affranchis qui, par sa valeur guerrière et par sa proximité avec un grand notable du Haouz, saura s’imposer comme l’un des grands chefs de l’armée des

7. Soussi (el Mekhtar), traduction de Roussillon (Alain), *Autour d’une table d’hôte*, *op.cit*.
8. Arnaud (Louis), *Au temps des Mehalla*, Casablanca, Atlantides, 1952.

igueldan. L'intrusion coloniale française et une inimitié profonde avec Thami Aglaou le conduisent à un jusqu'auboutisme intransigeant dans son combat contre les *iroumin*. Il soutient successivement Moulay Hmed Hiba et Merebbih Rebbo, les fils du célèbre Ma el Aïnin, dans cette voie durant une vingtaine d'années. Il se réfugie finalement dans l'enclave d'Ifni lors de l'ultime assaut français contre le dernier ilot de résistance au « makhzen des Français ». L'euphorie de l'indépendance retrouvée du Maroc, qui correspond au crépuscule de sa vie, sera ternie pour lui par l'impossibilité de récupérer ses biens de Marrakech abandonnés lors de sa fuite devant l'avancée française et ce, malgré tous les efforts d'el Mekhtar Soussi.

Le statut ambigu des affranchis dans le Maroc d'autrefois amène à un ancrage territorial et familial très instable :

« En principe, la liberté acquise, il jouissait sans délai, de la même plénitude de capacité que les ingénus ; mais il demeurait lui et ses descendants mâles à perpétuité, liés à l'affranchisseur, homme ou femme, et à la famille de celui-ci par un lien de clientèle (el wala) »[9].

L'exemple du fils d'une vieille famille d'esclaves attachés au potentat d'Iligh (Tazeroualt), Belkayn, relevé par Tozy pour la fin du 20ème siècle est révélateur sur le poids du lien de patronage qui existe, parfois encore aujourd'hui, entre d'un coté l'affranchi ou ses descendants et l'ancien maître et ses successeurs[10].

Le fait pour Najem de devenir orphelin n'a fait qu'aggraver cette situation d'instabilité sociale. Son statut ambigu et sa jeunesse font qu'il est, à plusieurs fois, l'objet de tentatives de vente en tant qu'esclave.

Ce qui l'amène à chercher une protection qui lui permettra d'échapper enfin à toutes ces vilénies, protection qu'il trouve auprès d'un représentant du pouvoir central (Mohamed ben Tahar Dlimi) qui lui fait découvrir un monde où la couleur de sa peau bien que marquée du sceau de la servitude lui ouvre plusieurs voies vers l'amélioration de sa condition sociale.

Il découvre ainsi que les esclaves de l'*aguellid* peuvent occuper le rang des personnes libres. Ils peuvent être désignés à des postes d'autorité comme chefs militaires, gouverneurs ou ministres.

---

9. Ennaji (Mohamed), *Soldats, domestiques et concubines*, Paris, Balland, 1994, p. 96.
10. Tozy (Mohamed), *Monarchie et islam politique au Maroc*, Paris, Presses de Sciences Po, 1999, pp. 46-49.

Pour le caïd Najem ce sera la voie militaire qu'il adoptera, renouant en quelque sorte avec le passé guerrier de son oncle maternel ou de son arrière grand-père qui, bien qu'ayant le statut d'affranchis, restaient attachés et dévoués à la famille de leur ancien maître du fait du lien patronal.

Pour affirmer son statut d'homme libre, il épouse des femmes blanches[11] dont le lignage n'est entaché d'aucune trace de servitude. Il possède lui-même des esclaves et même des concubines noires à l'instar des plus grands caïds de l'époque.

Il continue cependant à jongler sur des appartenances multiples. A l'époque où il est caïd *rha*, il se dit Cherradi c'est-à-dire appartenant à la tribu *guich* des Cherarda du Haouz de Marrakech. Dans les archives militaires françaises, il est connu sous le nom de Najem Dlimi, du nom de son protecteur qui l'introduit à Marrakech. Il faut préciser que les Ouled Dlim du Haouz font partis intégrante des Cherarda.

Mais il n'en oublie pas pour autant ses racines et se dit encore Ousous (des Aït Sous) lors de la fuite d'el Hiba de Marrakech, se retournant contre les Intougga du caïd Atigui pour défendre ses frères du Sous.

Déjà, « du temps des mehalla », il affirmait avec fierté ses origines rurales tout en dénigrant la lâcheté des citadins au combat.

Par la suite, réfugié pendant longtemps chez les Ida Oubaaqil et chez les Aït Ba Amran, il se dira successivement Abaaqil puis Abaamran. A noter que durant la période où il était établi au milieu des Achtouken, il ne se revendiqua jamais Achtouk car il était alors en position de force, à la tête d'un fort contingent. Il faisait plus figure de caïd que d'*amzoug* (exilé, réfugié).

Enfin, pendant un certain temps, lorsqu'il était réfugié dans la zone d'Ifni, il se faisait appeler, par les autorités espagnoles, Najem Demnati[12]. Ce dernier patronyme qu'il se donnait, était une référence au poste de caïd de Demnat qu'il occupa pendant moins d'un an, peu avant l'arrivée d'el Hiba à Marrakech. Ce nom représentait sans doute pour lui le summum de sa carrière makhzénienne.

Issu de la tribu de Lakhsas, il ne s'est jamais vraiment senti Akhsassi, en tout cas il ne le montre pas, peut-être ressent-il un « patriotisme de canton » et se sent-il avant tout Abouyassin[13]. En effet, pendant longtemps encore, la tribu était divisée entre ses

11. Entretien avec Fatima Lhousseyn Ou Addi, el Betha le 19 mars 2012.
12. Lordon, 1944, SHD.
13. Son village des Id Jelloul appartient à l'une des fractions constituant le territoire tribal de Lakhsas : les Aït Bou Yassin.

principales fractions. Elle ne fut maintenue unie par la suite que sous la forte poigne du caïd el Madani Akhsassi qui eut cependant à affronter, un temps, de forts partis d'opposition chez les Aït Ali, Id el Arba et Aït Bou Yassin.

Un point intéressant à souligner, que nous permet cette plongée dans le Sous du début du siècle passé, est de pouvoir saisir sur le vif l'état des institutions tribales de l'époque. Les flux et reflux du makhzen dans le Sous durant les règnes de Moulay el Hassan et de son fils Moulay Aziz ont amené à un puissant ébranlement des traditionnels assemblés d'*inflas* et de leurs autorités. L'érection de Tiznit comme bastion du pouvoir central est pour beaucoup dans la déperdition du lexique politique habituel, en particulier de la titulature du pouvoir tribal au profit de celui du pouvoir central. De même avec el Hiba qui, après sa défaite de Sidi Bou Atman, s'implante au cœur du Sous et tente de reproduire les pratiques makhzéniennes comme, dans le domaine de la guerre, la pratique de couper les têtes aux morts des vaincus.

Najem remplis ici le rôle d'agent promoteur de ces pratiques habituelles au pouvoir central, il coupe les têtes de ceux qui s'opposent à lui, met en prison tous ceux qu'il soupçonne d'accointance avec le « makhzen des Français », etc. Il ne peut se permettre ce genre de pratiques que lorsqu'il est fort et dispose de contingents nombreux mais dès qu'il est rejeté dans les montagnes de l'Anti-Atlas, abandonné par la plupart de ses hommes, il renoue avec les pratiques de politique et d'alliance traditionnelles des tribus.

On constate alors que les institutions tribales ont su garder toutes leurs vigueurs dans les montagnes moins vulnérables que la plaine aux agressions extérieures.

On le voit se soumettre à la justice des *inflas*, faire des sacrifices pour s'attirer les bonnes grâces d'une tribu ; il nous décrit aussi l'organisation militaire des tribus, les pratiques guerrières, etc.

Ayant eu la chance de pouvoir disposer des archives militaires françaises[14], nous avons pu les confronter au récit du caïd Najem et le fait est que, en règle générale, les dires du narrateur se rapportent toujours à la réalité des faits observés et consignés par les autorités coloniales.

14. Lors de notre travail de collecte de l'information sur le terrain, nous nous sommes aussi rendus dans son village natal où malheureusement nous nous sommes heurtés à une lourde méfiance de la part des habitants. Le fait que nombre des villageois louent chaque année, pour les cultiver, les terres confisquées du caïd Najem est, sans nul doute, la cause principale de ce « silence de la mémoire ». Ils voyaient peut-être en nous d'hypothétiques ayant-droits venants s'informer sur place avant d'entamer les démarches administratives nécessaires à la récupération des biens de leur aïeul.

Nous avons pourtant constaté quelques très rares non-dits qui sont pourtant tout à son honneur, comme cette charge de cavalerie qu'il mène crânement sur Bou Naaman (Aït Brayyim) et qui se brisera sous le feu des armes automatiques des troupes coloniales lors de l'assaut qui soumet le dernier ilot de résistance au Maroc[15].

C'est dans un seul cas, que nous avons pu prendre Najem en défaut, à l'occasion de son explication quant à son voyage, avec d'autres notables des Aït Ba Amran, dans l'Espagne franquiste et que nous analysons plus loin en note explicative.

En ce qui concerne l'aménagement et la rédaction de cette traduction, contrairement à l'usage, hérité des travaux de l'époque coloniale, qui veut que tout texte rédigé en français, traitant du domaine « berbère », s'entête à reproduire les formes arabisées des noms de lieu, de tribu ou de personne, nous avons rétabli les véritables toponymes ou anthroponymes tant que cela était possible. De même pour les termes en *darija* (arabe vernaculaire) au détriment des termes tirés de l'arabe classique produits et reproduits par toute une classe de lettré que l'érudition a amené un peu trop souvent vers une redondante et fatigante pédanterie.

La raison première de cette façon de faire a été notre volonté de nous rapprocher au maximum de l'entretien original entre ces deux hommes tous deux venus du Sous et tous deux serviteurs du pouvoir central chacun dans son domaine, l'un avec son fusil, l'autre avec sa plume.

15. Bernard, 1934, SHD.

Le caïd Najem Akhsassi [1867 – 1962[1]]

Ce personnage, originaire de la région du Sous, d'une tribu de l'Anti-Atlas, a eu un parcours étonnant. Jamais les gens du pays n'auraient pensé qu'un homme de la région deviendrait cet homme de pouvoir d'une telle importance.

Orphelin, analphabète, berger, il surmonta tous ces obstacles pour devenir un guerrier de premier plan. Ne craignant pas la mort, il était un grand chef aux décisions toujours sûres et justes. Toute sa vie, il a participé à de dures batailles où il mettait toute ses forces, parfois jusqu'à l'épuisement total. Arrivé à un âge très avancé, l'envie de partir aux combats ne l'abandonna pas pour autant, la même que durant sa prime jeunesse.

Ce n'est qu'à partir de sa soixante-dixième année que, rasséréné, il commença à se détourner de la politique et du pouvoir. A l'âge de quatre vingt douze ans, il se souvenait encore de tous les évènements importants auxquels il avait participé et les rapportait avec forces détails. Quand il se lançait dans l'un de ces récits, il était intarissable, comme s'il renfermait dans sa poitrine un « magnétophone » qui débitait les mots sans arrêts.

J'invite le lecteur à se divertir des épisodes de la vie aventurière de ce personnage qui, à l'instar de Khalid ben el Oualid parcouru vaillamment de nombreux champs de batailles avec l'espoir secret de mourir au combat mais que finalement la mort ne viendra prendre qu'au crépuscule de sa vie, allongé sur une natte.

Ses origines et sa famille

Son nom complet est Najem fils de Mbark fils de Messaoud. Ce Messaoud était le petit-fils d'un esclave affranchis d'une famille du village des Id Jelloul de la fraction des

---

1. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu prendre contact avec les derniers descendants ou familiers du caïd Najem. Nous avons été dans l'impossibilité de connaitre la date exacte de la mort du caïd Najem. Cependant, d'après le témoignage de Mohamed n Sidi Salem (Sebbar), le caïd Najem serait mort avant el Mekhtar Soussi, disparu en 1963. Les dernières notes de Soussi pour cette œuvre datent de 1960, on peut donc supposer que le caïd Najem a rendu l'âme entre 1961 et 1962.

Aït Bou Yassin de Lakhsas[2] (territoire tribal qui se trouve à une vingtaine de kilomètres au sud de Tiznit).

Les parents de ce dernier étaient reconnus comme des affranchis mais leur allégeance allait toujours [à leurs anciens maîtres] des Id Jelloul. Ces esclaves affranchis assuraient aussi bien l'approvisionnement, que la défense militaire et le travail de maison. Le fondateur de cette lignée d'affranchi est mort à La Mecque. La raison en est qu'il y eut un conflit armé entre ses anciens maîtres et ceux du village des Id [Douah][3]. Quand ils sentirent, à un moment, la faiblesse de leurs adversaires, ceux des Id Jelloul donnèrent l'assaut et les éliminèrent entièrement puis ils partirent pour l'Orient pour s'installer à la Mecque dans un but de repentance des crimes qu'ils avaient commis lors de ce conflit. Il semble aussi qu'au terme de ce combat, ses anciens maîtres voulurent se débarrasser de ce groupe d'affranchis armés. Ces derniers, [pour sauver leur vie et préserver celle de leur famille], s'enfuirent en Orient. C'est là-bas qu'ils finirent leur vie. Le père et le grand-père de Messaoud firent parti de ce voyage sans retour.

Derrière eux, ils avaient laissé leurs femmes et leurs enfants à Lakhsas avec leurs anciens maîtres. Ils furent élevés convenablement car au moment où la question de l'héritage de leurs maîtres se posait[4], ils recevaient généralement un tiers de leurs biens. C'est grâce à ces dons qu'ils purent élever leurs enfants, parmi lesquelles se trouvait Messaoud, grand-père de notre « informateur ». Lui aussi, il parti pour la Mecque où il passa les derniers jours de sa vie comme le firent avant lui son père et son grand-père. C'est auprès de ses oncles paternels, Belaïd, Mhamed, Fath et Salem que Najem apprit toute cette histoire.

Le père de Najem, Mbark, était un personnage très important dans la communauté noire de la région qui organisait chaque année une grande rencontre, festivité spéciale à ces populations et dont il était le principal organisateur. Il en était aussi le

2. Pour ce qui est du sens du toponyme Lakhsas (laxṣaṣ), il est indéniable, l'article arabe « l » en faisant foi, que nous nous trouvons devant un terme arabe. On retrouve ce mot dans l'une des œuvres d'Aouzal (18ème siècle) avec le sens de « huttes » : « D eldjemaat idousen, izder'en lakhçaç enr' elbounia », « Que les assistants soient sédentaires, habitant des chaumières ou des maisons » dans Luciani (Jean Dominique), « el Haoudh », Revue Africaine, 40, 1896, p. 305. La hutte est habituellement l'habitation du nomade en phase de sédentarisation.

3. En arabe vernaculaire (*darija*), *adwaḥ* (sing. *duḥ*) désigne des bouquets d'arbres, de verdure (dans Tedjini, A.B., *Dictionnaire marocain-français*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1932, p.82).

4. C'est souvent au crépuscule de sa vie qu'un maître libérait ses esclaves. Avec l'affranchissement, il leur octroyait une partie de ses biens pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs familles. Par ce geste, celui qui affranchissait ses esclaves espérait en être récompensé en retour dans l'au-delà.

représentant auprès de toutes les tribus de la région, jusqu'à Oued Noun. Il est mort en 1295 [c/à 1878][5].

Les populations noires du Sous prenaient soin de leurs *derdaba*[6], qu'ils faisaient tinter entre leurs mains lors de ces rencontres, et de leurs tambours particuliers[7]. Ils avaient aussi des chansons qui leur étaient propres. Elles étaient dédiées au prophète et à son compagnon victorieux Blal qui était très honoré parmi eux.

Quant à la mère de Najem, elle s'appelait Zehra n Sanba et était aussi une affranchie du village des Id Rays qui fournit de nombreux et importants notables à Lakhsas. Ces derniers entretenaient des liens privilégiés avec Sidi Lhousseyn Ou Hachem, meneur en chef de [la ligue] Tagouzoult à cette époque. Parmi ces notables des Id Rays, se trouvait Afqir Ali, qui trouva la mort devant Iligh durant le fameux siège de la cité mené par les Imjjad contre Sidi Lhousseyn en 1302 [c/à 1885][8]. Ce même jour tomba aussi Mbark n Sanba, l'oncle maternel de Najem. Il se trouvait parmi les hommes qui accompagnait son ancien maître pour dégager Iligh en menant une attaque contre les assiégeants mais ils périrent tous deux dans les combats. Il était un des plus braves hommes de l'époque, cette vaillance renaitra plus tard dans la personne de son neveu Najem. Mais de qui Mbark n Sanba tenait-il cette bravoure ?

Souvenirs

Najem a dit : « L'image de mon plus ancien souvenir, c'est mon père m'emmenant à la mosquée du village des Id Belqas [*timzgida n Sidi Abella*] à laquelle dépendait notre village des Id Jelloul. Je fus terriblement maltraité par le *talb*, il fut tellement autoritaire avec moi que je n'appris ni à lire ni à écrire. Il me suspendit un jour par les mains et, pendant que mes jambes pendaient dans le vide, il me battait cruellement et longuement à l'aide d'un bâton. Il frappait de toutes ses forces, jusqu'à en perdre haleine. Parfois même, sous mes pieds, le *talb*, au cœur insensible, allumait un feu dans lequel il jetait du sel dont les éclats me meurtrissaient douloureusement.

---

5. Najem a alors onze ans.
6. Deux plaques de fer l'une contre l'autre, ayant un peu la forme de la plante du pied, et lié à une extrémité par un lacet. Les doigts font bouger les deux plaques l'une contre l'autre au rythme des tambours (note de Soussi).
7. Grand et large tambour : *ganga* (note de Soussi).
8. Voir à ce propos la lettre d'un caïd du Sous à Moulay Hassan (27 juin 1885) dans Pascon et Ennaji, *Le makhzen et le Sous el Aqsa*, Paris, CNRS, 1988, p. 116.

C'est pour cela que je m'enfuis de la mosquée pour trouver refuge dans des ruines situées près de notre village. Pendant trois jours, je me suis caché de ma famille et de mes proches. Mes parents me cherchèrent partout sans parvenir à me trouver jusqu'au jour où ma mère me découvrit au milieu des ruines, j'étais alors sur le point de mourir d'inanition.

Je n'acceptai de retourner au foyer familial qu'avec la promesse de ne plus jamais avoir à retourner à la mosquée. A partir de ce jour, je demeurais à la maison mais je n'en restais pas inactif pour autant. Je m'activais aux corvées ménagères, je ramassais aussi les baies d'arganier en été et faisais paitre les moutons des anciens maîtres de ma mère. Durant cette dernière activité, j'avais aussi pour tâche de protéger le troupeau contre l'appétit des chacals. Mais le jour où un de ces carnassiers s'attaqua aux moutons dont j'avais la garde, je pris peur devant ses grognements et, à la vue de ses crocs menaçants, je pris mes jambes à mon cou. Ce jour là, le chacal me tua trois bêtes.

A partir de cet épisode, je décidais de ne plus paitre seul mais toujours en compagnie d'autres bergers du village. Un jour, nous surprimes des voleurs de bétail endormis sous un arbre. J'avertis mes camarades qui coururent prévenir leur parent de leur inopportune découverte. Les voleurs, éveillés par les cris d'autres bergères, détalèrent prestement sans demander leur reste ».

Dans la maison du caïd Dahman

Najem a dit : « Alors vint la désastreuse famine de 1295 [c/à 1878] qui frappa durement le Sous, suivi de celle de 1299 [c/à 1882], qui m'enlevèrent coup sur coup mon père puis ma mère, faisant de moi un orphelin. Je vivotais quelques temps puis, avec d'autres membres de la famille, nous partîmes pour la maison du caïd Dahman dans l'Oued Noun [à Agoulmim] où je restais quelques années. J'étais alors au service de la femme du caïd, Khnata Omar et de sa toute nouvelle concubine Miryem ».

Il faut préciser qu'à cette époque Dahman n'avait pas encore reçu la charge de caïd[9].

Au marché aux esclaves

Najem a dit : « Un jour, un des esclaves de la maison suggéra secrètement à un membre de la famille Beyrouk (Mohamada) de m'emmener au marché du jeudi de

9. Lors de la première expédition de Moulay Hassan dans le Sous (mai à juillet 1882).

Tighmert dans la tribu des Izafaden[10] dans le but d'y acheter des dattes pour les revendre à Agoulmim en espérant en tirer un petit bénéfice.

Mais après avoir quitté la place du marché, nous nous rendîmes dans la maison d'un homme pour y déjeuner. Je demeurais là un temps sans comprendre ce qui se passait. En fait, il venait de me vendre à cet homme qui nous avait accueillis dans sa maison. Durant la nuit, ce dernier me fit sortir de sa maison pour me revendre à un homme du Tazeroualt. En une nuit je fus vendu deux fois !

Nous nous rendîmes ensuite à Fask[11], dans une autre demeure qui appartenait à un ami de mon dernier acquéreur. Nous atteignîmes ce dernier lieu aux premières lueurs de l'aube. Une fois à l'intérieur de la maison, dont le propriétaire était absent, l'Outzeroualt[12] m'oublia un instant, évoluant de pièce en pièce, sans doute à la recherche de biens à subtiliser.

J'en profitais pour fuir, je suis monté sur la terrasse de la maison pour passer sur le toit du bâtiment voisin qui se trouvait être la mosquée du village. Je tombais nez à nez avec les *inflas* (notables du pays) en pleine réunion. Ils me questionnèrent sur mon étonnante intrusion. Je leur expliquais que j'étais un serviteur du caïd Dahman et que l'homme qui m'avait enlevé se trouvait toujours dans la maison voisine. Ils se rendirent dans la maison indiquée, après avoir enfoncé la porte, ils s'emparèrent de l'Outzeroualt et le ligotèrent solidement en attendant le retour du maître de maison.

Quant à moi, ils me reconduisirent au caïd Dahman qui les récompensa généreusement pour leur action. Je restais encore auprès de ce dernier pendant environ quatre ans. Je l'accompagnais, en 1298 [c/à 1881][13], à l'*almouggar*[14] de Sidi Hmed Ou Moussa du Tazeroualt. J'y vis le *fqih*[15] Sidi Mohamed Ou Larbi Gouadouz et Sidi Ali Ou Hmed

10. Petite tribu de l'Oued Noun, Azouafid en arabe.

11. De la tribu des Aït Hmed, toujours dans l'Oued Noun.

12. Habitant du Tazeroualt en tachelhit.

13. Après avoir perdu son père, Najem fut confié par sa mère à des proches pour l'emmener chez le potentat de l'Oued Noun (il y demeura de 1879 à 1883) où il avait plus de chance de survivre que dans leur village ravagé par la famine.

14. Le terme *almouggar* vient du « verbe miggir : rencontrer, se rencontrer, se réunir, se rassembler ; [il] est le nom berbère d'un rassemblement votif qui a lieu à proximité du tombeau d'un saint réputé pour les bienfaits qu'il aurait dispensés de son vivant ; à son intention, un animal de boucherie est cyclique-ment mis à mort » dans el Alaoui (Narjys), *Le Soleil, la Lune et la Fiancée végétale. Essai d'anthropo-logie des rituels. Les Idaw Martini de l'Anti-Atlas (Maroc)*, Aix en Provence, Edisud, 2001, p. 180.

15. Fqih (pluriel :*foqaha*), terme arabe désignant un lettré versé dans la loi canonique, un maître professant dans un collège religieux (médersa).

de Dougadir Ilegh, je leur fis un don pour implorer la bénédiction de Dieu sur moi. Ce dernier suivait alors déjà la voie des *soufi* ».

Dans la maison du caïd Bouhya

Najem a dit : « Je pensais de plus en plus à quitter la maison du caïd Dahman et un jour, je partis pour retourner chez les miens. Je rencontrais le caïd Bouhya (Brahim) qui était alors le caïd de notre fraction des Aït Bou Yassin. J'intégrais ainsi sa maison où j'accomplissais les tâches de domestique pendant environ une année. Cela se passait en 1300 [c/à 1883].

Quand le caïd pris la résolu de se rendre à Marrakech, lors de son premier voyage c'est-à-dire juste un an après avoir reçu son titre de caïd en 1299 [c/à 1882], il me proposa de l'accompagner dans ce voyage. Connaissant l'arabe *darija*, je pouvais nous faire comprendre des gens de la ville car ni le caïd ni ceux qui l'accompagnaient parmi les notables de la fraction comme Ali n (I)d Rays, Abella Ou Hemmou (allié par les femmes au caïd), Brahim n (I)d Belqas et Abella Ou Moussa, ne parlaient arabe. Tout notre groupe fit le trajet à pied, y compris le caïd qui n'avait pas encore reçu de monture de l'*aguellid*[16]. Nous ne disposions que d'un seul dromadaire qui transportait tous nos bagages.

Sur le trajet, nous fîmes la rencontre d'un *chrif*[17] du Tazeroualt. Je lui fis don d'une galette de pain, ce qui déplu beaucoup à mes compagnons de voyage qui me le reprochèrent vivement. Plus tard, ce *chrif* déroba l'ensemble des vêtements (un kaftan, une *farajiya*[18], une *jebba* et une chéchia) qui avait été offert par l'*aguellid* au caïd lors de sa nomination de 1299.

A notre arrivée au Bassin des bœufs (Charij el bgar)[19], le caïd fit sa toilette et demanda à revêtir ses vêtements d'apparat, c'est là que nous découvrîmes le vol. Le caïd en colère me reprocha violemment mon manque de vigilance et m'imputa toute la responsabilité dans cette perte.

16. Le sultan, le roi en tachelhit.

17. *Chrif* (pl. *cherfa*) : terme désignant tout descendant, réel ou supposé, du prophète Mohamed.

18. Longue tunique transparente qui se porte par-dessus le kaftan.

19. C'est « un très grand bassin, surélevé d'une dizaine de marches », situé « dans un petit bois de Marrakech ; en face du bois, il y avait un grand espace vague où stationnait l'armée » dans Ladreit de Lacharrière (Reynolde), *Le long des pistes moghrébines*, Paris, Larose, 1913, p. 114 et Bounfour (Abdellah), *Poésie populaire berbère*, Paris, CNRS, 1990, p. 209.

Après être entrés dans Marrakech, nous passâmes par la place Jemaa el Fna puis nous achetâmes du pain de la ville, fait à base de farine de blé, et de l'huile pour nous restaurer. Pendant le repas, le caïd et ses compagnons tournaient et retournaient le pain dans leurs mains, étonnés par sa consistance car le trouvant beaucoup plus tendre que le pain qu'ils avaient l'habitude de consommer, pains d'orge ou de maïs. Dans notre pays en effet, mis à part quelques maisons de grandes et riches familles, très rares étaient les gens qui connaissaient le pain de blé.

Nous nous inquiétâmes ensuite du lieu où étaient descendu les caïds des Aït Ba Amran. Renseignement pris, nous nous dirigeâmes vers l'habitation, dite Maison du savon, où ils logeaient. Nous y trouvâmes le caïd Mhamed Ajerrar[20] et le caïd Hmed Ou Emmou Aïkhelf Abaamran.

A peine arrivée, nous assistâmes à la livraison du dîner offert par le palais du Gouvernement. Celui qui fit cette livraison était le *mohtasseb*[21] Moulay Abella Souart (surnom qui signifie « les clés » [en *darija*[22]]). Les repas se constituaient habituellement de beignets, de beurre cuit et de miel le matin, de tagines de viandes diverses et de plat de couscous à la viande pour le déjeuner et le dîner. C'est, depuis toujours, la tradition pour tous les invités du Gouvernement.

Le deuxième jour de notre arrivée, les caïds se rendirent au palais. A cette occasion, le caïd Ajerrar prêta des mules au caïd Bouhya afin d'éviter tout regard condescendant à son égard. Ce dernier s'inscrit alors auprès du Gouvernement comme étant venu avec seize mules pour lesquelles il était en droit de réclamer le fourrage et le grain.

A partir de ce jour, un compagnon du caïd et moi-même nous nous rendîmes quotidiennement aux écuries du Gouvernement pour les percevoir. Mais très vite, notre logement ne pouvait plus les contenir, nous décidâmes d'en vendre alors une partie sur la place du marché, l'argent ainsi obtenu était remis au caïd.

A cette époque, j'arborais alors deux petites tresses qui encadraient mon visage, ce qui fait que le responsable de la distribution du fourrage et du grain m'avait rapidement remarqué et me surnommait « Celui aux cornes de chèvres ». Grâce à lui, j'étais souvent le premier à être servi.

---

20. Mhamed Ou Ali de Talaïnt des Aït Jerrar, père du futur et célèbre caïd Ayad.
21. Fonctionnaire religieux qui exerçait sous la tutelle du cadi et dont les attributions consistaient en l'observance des obligations rituelles et des règles d'éthique professionnelle, telles que vérification des poids et mesures, sanction des fraudes etc.
22. Terme berbère, *tasarut* (pl. *tisura*), arabisé en *sarut* (pl. *swart*).

Un jour, je croisais par hasard dans la rue, le *chrif* que nous avions rencontré sur la route et qui avait volé les vêtements du caïd. Je l'invitais avec beaucoup de gentillesses et de prévenance à me suivre à notre logement. Une fois dans la maison, je fermis la porte et poussa le verrou. Je répondais simplement au mal par le mal. Il resta là jusqu'à l'arrivée de mes compagnons. Ils voulaient le battre comme plâtre mais la personne qui nous apporta le repas du palais nous conseilla plutôt de le livrer au représentant des *cherfa* (*el mezouar*)[23] qui s'occupait de juger tous les délits commis par les *cherfa*. Une fois devant ses pairs, le *chrif* fut condamné à rendre les vêtements dérobés, ce qu'il fit sur le champ ».

Echec de la seconde tentative d'asservissement

Najem a dit : « La soirée de la Nativité du Prophète était traditionnellement un jour où les caïds devaient rendre visite à l'*aguellid* afin de lui renouveler leurs liens d'allégeances et lui faire des dons. Avec mes compagnons et un autre esclave (qui avait été acquis avant le départ pour Marrakech) nous primes le chemin du palais. On nous avait remis des vêtements neufs à moi et à cet esclave. Sur le coup je n'avais pas compris les raisons de ce cadeau, ce n'est que dans la matinée de ce jour de fête que je compris. La main qui a été mordu par le serpent ne le sera pas deux fois.

Des serviteurs du palais vinrent nous chercher pour nous accompagner. Ce jour-là, l'esclave enfila son habit neuf. Contrairement à lui, je décidais d'aller aux festivités avec mes vêtements habituels, je pris même quelques vieilles hardes de l'esclave pour les revêtir plus tard.

Après avoir atteint le marché des menuisiers, nous passâmes par le marché dit des Gens de Tagmout (aujourd'hui rue des forgerons). C'est dans ce dernier lieu que je fis faux bond à mes compagnons ; enfilant ensuite les guenilles de l'esclave, je m'assis près de l'entrée de la boutique d'un artisan bijoutier.

Mes compagnons me cherchèrent un instant mais, pressés par les serviteurs de l'*aguellid*, ils durent abandonner, malgré eux, leur recherche pour reprendre le chemin du palais.

Je retournais ensuite tranquillement à notre logement. A leur retour, mes compagnons me demandèrent pourquoi je les avais semés dans le marché, je leur répondis que c'était eux les fautifs qui n'avaient pas hésité à m'abandonner au milieu de cette foule nombreuse et dans un quartier que je ne connaissais pas.

---

23. Représentant des cherfa d'une cité ; il est nommé par ses pairs pour « servir d'intermédiaire entre ses pareils et les autorités » (Le Tourneau, 2009 : 498).

C'était l'échec de la seconde tentative d'asservissement. Quant à mon camarade esclave, il avait été offert en offrande à l'*aguellid*. Quelques jours plus tard, je l'aperçu au milieu d'une cour du palais, près d'une fontaine, avec d'autres jeunes esclaves ».

Rencontre du caïd avec l'*aguellid*

Lors de sa présentation à l'*aguellid*, le caïd reçu un cheval. La tradition était habituellement que l'*aguellid* devait remettre au caïd un cheval et des vêtements le jour de sa nomination. Mais en 1299, lors de la nomination des caïds du Sous, l'*aguellid* ne disposait plus de chevaux d'où ce retard dans la remise de la monture. Chaque caïd avait auprès de lui un clerc qui avait pour fonction de s'occuper de sa correspondance officiel ; à chacun de ces derniers, l'*aguellid* remis une mule avec son harnachement complet ainsi que des vêtements neufs (*haïk* et *selham* blanc).

Parmi ces clercs se trouvaient le poète Si Hmed Ou Brahim Ousihel et le *fqih* Sidi el Hassan Ou Belaïd Oulmers – du village d'el Mers des Aït Ba Amran – qui étaient avec le caïd Brahim Ou Saïd ; le *fqih* Sidi el Hassan *Chrif* accompagnait de son côté le caïd el Hassan n Aliyat Asbayou. Ces trois clercs remplissaient aussi la fonction de cadi. […]

Un étranger inonde le Sous de ses marchandises

C'est à Arksis, de la tribu des Isbouya, que s'installa l'Anglais qui s'appelait Kerti[24] par la faute de Mbark Ou Hmed des Id Yago de la tribu des Isbouya. Celui qui les mit en contact était un homme des Ouled Bou Sbaa qui résidait chez les Chiadma, dénommé Moulay Hmed et qui fit la connaissance de l'Anglais à Tassourt (Souira). A ce dernier, il lui présenta par la suite Mbark Ou Hmed, notable et brave renommé dans sa tribu, mais aussi adversaire farouche du caïd officiel des Isbouya, le caïd el Hassan n Aliyat.

24. « Entreprise de quelques négociants anglais, dont James Curtis [et W.H.C. Andrews], qui créèrent pendant l'été 1881 la *North African and Soos Company* en vue d'établir un comptoir commercial entre l'oued Massa et l'oued Noun et d'acquérir des exploitations minières dans la région d'Ifni. En mars 1883, Curtis s'installa près d'Ifni, malgré l'opposition du gouvernement anglais. [En effet, le gouvernement anglais désavoua cette entreprise, car elle devait agir sur le territoire marocain et porter atteinte aux droits du sultan, et préféra soutenir la factorerie de Mackenzie au cap Juby] » dans Barbier (Maurice), *Voyages et explorations au Sahara occidental au 19ème siècle*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 191.

C’est alors que l’*aguellid* envoya Moulay el Kebir[25] et le caïd [*rha*][26] Mohamed ben Tahar Dlimi avec pour mission de mobiliser les tribus de Mast, Ida Oubaaqil, Imjjad, Aït Ba Amran et d’autres contre l’Anglais.

Ce dernier avait bonne réputation auprès des populations de la région car il leur avait livré du riz et des céréales alors qu’ils traversaient une période de dure famine.

Le caïd ben Tahar se demandait ainsi comment il allait faire pour se rallier la tribu des Isbouya. Accompagné de Moulay el Kebir, il réunit finalement les troupes qu’il avait levées sur les tribus citées et installa son campement chez les Imstiten. Il demanda au caïd des Isbouya de lui indiquer la personne la plus approprié pour nouer des contacts avec les notables de sa tribu. Le caïd [el Hassan n] Aliyat lui désigna Abdeslam Aherbil à qui le caïd ben Tahar rendit visite.

Abdeslam Aherbil désigna à ce dernier tous les notables qui avaient un certain poids dans l’opinion des gens de la tribu. Ben Tahar lui demanda alors de lui envoyer tous lesdits notables pour discuter avec eux. Ainsi fut fait. Après de bonnes paroles et quelques dons d’argent, ben Tahar réussit à s’attacher tous ces notables.

Ce ralliement obtenu, il ordonna au caïd des Isbouya de le rejoindre à son campement avec tous ses hommes et tous les notables ralliés. Une fois tout le monde réunit devant lui, il se fit apporter un coffret en bois contenant une lettre de l’*aguellid*. Quand un de ses serviteurs ouvrit le coffret devant lui, tous les autres serviteurs se courbèrent devant la lettre qu’elle contenait et clamèrent la formule traditionnelle d’allégeance à l’*aguellid* : “Dieu bénisse la vie de notre maître !”. Dans cette lettre, ce dernier, après avoir salué la tribu des Isbouya, leur reprochait leur attitude vis-à-vis de l’Anglais. Il expliquait aussi que l’une des raisons principales de sa venue dans le Sous en 1299 [1882] avait été justement d’empêcher l’intrusion des Européens dans lé région mais qu’à peine sortit du Sous, le chrétien d’Anglais avait été accueilli par des musulmans qui auraient dû défendre leur terre et leur foi. Pour finir, il les exhortait à chasser l’étranger de leur tribu.

Une fois achevée la lecture de la lettre, le caïd ben Tahar distribua de nouveau de l’argent à tous les notables présents qui renièrent tous le chrétien et renouvelèrent leur soumission à l’autorité de l’*aguellid*. Ils se proposèrent même de châtier ceux d’entre eux qui s’obstineraient à défendre l’Anglais.

25. Petit-fils de Moulay Sliman, et cousin de l’*aguellid* régnant de l’époque qui l’envoie en mission : Moulay Hassan.

26. Caïd *rha* : officier de l’armée de l’*aguellid* encadrée essentiellement par des missions militaires françaises. Le caïd *rha* commande un *tabor* (bataillon d’infanterie) composé de quatre cent à mille hommes.

Ben Tahar envoya une missive au chrétien où, après lui avoir demandé de quel droit il s'était installer sur ce point de la côte et s'il avait reçu une quelconque autorisation de l'*aguellid*, il lui rappela que, par son acte, il était en violation flagrante avec tous les traités qui régissaient le commerce entre les nations. Pour finir, il lui donnait un délai de trois jours pour quitter Arksis.

Au troisième jour, l'Anglais était sur le qui-vive, prêt à rejoindre à tout moment son bateau ancré au large de la côte. A l'aube de ce jour, le pieux Sidi Lhousseyn Ou Abella et le *fqih* Sidi Ali Ou Emmou allèrent trouver le caïd [*rha*] Mohamed ben Tahar pour lui dire de s'emparer rapidement du chrétien avant qu'el Hbib ben Beirouk ne se mêle de la question car c'est lui qui était à l'origine de tous les maux de la région. Ce dernier, en appuyant toutes les tentatives d'intrusion étrangère dans la région, optait pour une attitude totalement opposée à celle de son frère le caïd Dahman, serviteur exemplaire de l'*aguellid*.

En effet, devant l'action du caïd ben Tahar contre le chrétien, el Hbib avait réunit secrètement tous les insensés de la tribu pour leur tenir le discours suivant : ''cet homme, en apportant ici de nombreuses marchandises, est un bienfaiteur car il est une source bénéfique pour vous tous ; il ne faut pas le laisser partir''. C'est grâce à cette manœuvre que l'Anglais pu rester encore quelque temps à Arksis après l'arrivée de la mission gouvernementale.

Mais quelques jours plus tard, au campement d'Imstiten, une mule, en ruant, brisa le bras du *fqih* Sidi Ali Ou Emmou. Le caïd Mohamed ben Tahar saisit cet évènement pour affirmer que chez eux, les Ouled Dlim, ce genre d'accident était interprété comme un signe de bon augure et il ordonna à ses troupes de se mettre immédiatement en mouvement sur Arksis. C'est ainsi que furent capturés l'Anglais, un autre chrétien[27] qui l'accompagnait et leur interprète qui étaient sur le point de rejoindre leurs navire. Ils furent ensuite conduits à la maison du caïd el Hassan n Aliyat [au village d'Anammer].

Troisième tentative d'asservissement

Najem a dit : « A cette époque, nous étions présent avec le caïd Bouhiya au campement d'Imstiten. Une nuit, le caïd me demanda de porter un sac de sel et de suivre l'homme à qui il venait de faire ce don jusque chez lui. Cette activité nocturne me semblait bien étrange. Soudain, je compris que le caïd venait de me vendre à cet homme car, avant de quitter la tente, je saisis quelques bribes de leur conversation.

27. Un dénommé W.H.C. Andrews dans Schroeter (Daniel J.), *Merchants of Essaouira*, Cambridge, CUP, 2009, p. 192..

Le caïd lui dit à mi-voix : ‘‘Surveille-le bien car il est très éveillé, fais bien attention à ce qu’il ne t’échappe pas !’’. Prenant mes jambes à mon cou, je pris la fuite en me dirigeant vers le lieu où se trouvait Moulay el Kebir pour lui demander justice. Arrivé sur place, je trouvai un garde de faction qui m’avertit qu’il m’était impossible de voir le *chrif* à cette heure de la nuit et qu’il fallait attendre qu’il se réveille. J’expliquais mon cas au garde qui me conseilla de dormir caché sous un des bâts des mules de Moulay el Kebir et qu’au réveil il me conduirait directement à lui.

Au matin, je fus présenté au *chrif* et lui expliquais que, étant pourtant de statut libre, on avait essayé de me vendre ».

Chez le caïd Mohamed ben Tahar

Najem a dit : « le c*hrif* Moulay el Kebir m’envoya auprès du caïd [*rha*] Mohamed ben Tahar Dlimi car il ne souhaitait pas avoir de conflit avec le caïd Bouhya.

C’était le moment où, après la capture de l’Anglais, les contingents regroupés à Imstiten commençaient à se disperser. Je passais la première nuit avec le caïd ben Tahar chez les Id Mousakna, c’est de là que je sortis en sa compagnie, l’un de ses compagnons m’ayant permis de faire la route avec lui sur sa jument. C’est alors qu’Ali n (I)d Rays Akhsassi[28], évoqué précédemment, m’aperçu. Il se hâta pour se mettre à ma hauteur alors que je ne prêtais pas attention à lui, soudain, me saisissant à bras le corps, car il était doté d’une force herculéenne, il me jeta en croupe et lança son cheval dans une course folle. Dans un moment d’inattention de sa part, en pleine course, je me jetais à terre. Ma chute ne fut pas très grave grâce au ciel. Je me relevais rapidement et couru pour m’éloigner au plus vite et rejoindre le caïd ben Tahar.

Sur ces entrefaites, les compagnons de Bouhya vinrent me réclamer à ce dernier. Mais le caïd les invectiva tandis que je les injuriais de mon coté à cause de cette obsession qu’ils avaient à vouloir me vendre alors que j’étais un homme libre. A partir de ce jour, ils ont cessé de me poursuivre.

Avec le caïd ben Tahar nous avons passé la nuit suivante au campement de Bouazza Srifi el Boukhari. L’*aguellid* l’avait laissé dans la région en 1299 [1882] pour appuyer au

28. On se souvient que la mère de Najem, Zehra n Sanba, vient du village de ce personnage (Id Rays). Apparemment ce dernier considérait que d’une certaine manière Najem lui appartenait. A l’époque, les distinctions entre esclaves et affranchis restent très ténus dans l’esprit des gens.

besoin le caïd Brahim Ou Saïd[29]. Il avait avec lui quatre-vingt soldats et bivouaquaient au lieu-dit Bou Tagoumarrin, près de la résidence de ce dernier caïd.

De là, toujours avec le commerçant anglais et ses compagnons ligotés, nous sommes partis à Bou Naaman puis à Tiznit. Ensuite, nous nous rendîmes au village d'Afensou de Mast, chez un *chrif* nommé Moulay Smaïl[30] qui avait été nommé caïd en 1299.

Par la suite, nous sommes allés chez le caïd Brahim Dlimi dans son village de Tilqayd[31] où nous sommes restés quatre jours. Les cavaliers y accomplirent le jeu de la poudre devant le caïd ben Tahar pour célébrer sa venue. Il disposait dans sa maison d'un bain maure établis à l'étage supérieur. Ben Tahar en profita pour se nettoyer des rudesses du voyage.

Le lendemain, nous nous sommes dirigés vers Inzgan des Aksimen où nous descendîmes chez el Hajj Hmed Aksim. Nous avons établis notre campement en dehors de son village. Ben Tahar était accompagné de trente cavaliers, du caïd el Hassan n Alyat, des notables des Isbouya et du cadi Sidi Lhousseyn. Leur but était d'aller voir l'*aguellid* pour qu'il les récompense de leur action dans le dénouement de cette affaire d'Arksis.

El Hajj Hmed rendit visite à ben Tahar et lui reprocha de rester dans son campement alors que sa maison lui était grande ouverte. Il le reçu alors avec une grande générosité, lançant ses cavaliers dans le jeu de la poudre en l'honneur de son hôte.

C'est ici que le caïd ben Tahar reçu une missive de l'*aguellid* lui intimant l'ordre de remettre ses prisonniers au caïd des Aksimen. Une fois dans les mains de ce dernier, l'Anglais fut conduit, sous bonne escorte, à Tassourt (Souira).

---

29. Brahim Ou Saïd Ouajdar, du village d'Iferd (Aït Boubker), est un des nombreux caïds nommés sur les Aït Ba Amran par Moulay el Hassan lors de son expédition de 1882. Il meurt lors d'une révolte des Aït Ikhelf vers 1890.

30. Sidi Ali Ou Smaïn d'après des écrits de l'époque coloniale. « Enfin, Tassenoult eut pour caïd le petit-fils du chérif du Tazeroualt tué en 1856, Sidi Ali ben Smaim. (…) Il vivait à Afonso avec une centaine de haraten qui cultivaient ses terres et lui constituaient une garde sûre. Dès le départ de Moulay el Hassan, les Ahel Ma'der et Tassenoult excités par Illigh, complotèrent la perte d'Ali ben Smaim. Ils cherchèrent à séduire les haraten d'Afonso et à les attirer dans un piège. N'ayant pu y réussir, ils excitèrent contre eux les villages de la rive gauche et organisèrent à Afonso un pillage général auquel se livra toute la tribu à l'exception de Tassila (1885). Les haraten furent dispersés dans les villages. Sur la plainte du caïd Brahim Dlimi, beau-père d'Ali ben Smaim alors réfugié à Tassila, le sultan fit emprisonner le caïd des Ma'der (…) Afonso ne fut pas reconstruit et Sidi Ali ben Smaim ne recouvrit jamais son autorité » dans Montagne (Robert), « Une tribu berbère du sud marocain : Massat », *Hespéris*, 4, 1924, p. 372.

31. Le « plus grand bandit de la contrée » (Erckmann, 1885 : 56), Brahim Oudlim des Aït Bekkou, fut l'un des trois caïds nommés sur les Achtouken par Moulay el Hassan en 1882. Il meurt en 1890.

De notre côté, nous prîmes la routes des Imsguin. Nous descendîmes chez le caïd Moumad où nous croisâmes une *mehalla*[32] de l'*aguellid*. C'était la première envoyée dans le Sous, pour s'établir chez les Aït Ba Amran. Elle était destinée à Bouazza Srifi el Boukhari et était composé pour l'essentiel d'Abid el Boukhari[33], auquel avait été joint le caïd el Hassan Touggani et ses hommes (tous les deux étaient des caïds *rha*), ainsi que le caïd el Qorchi Aourik, le caïd el Hassan Asksiou et le caïd el Mahjoub Aguiloul, ces derniers étaient tous accompagnés de cavaliers de leurs tribus respectives. Tous ces hommes s'établir donc près du marché du jeudi (Aït Boubker) des Aït Ba Amran avant que ne fut édifié pour eux la kasbah des Aït Ikhelf après 1303 [c/à 1886] et la seconde expédition de Moulay el Hassan dans le Sous. Le Gouvernement acheta le terrain de son futur emplacement puis elle fut construire par la volonté de l'*aguellid*.

Quant à nous, nous prenions la route d'Amskroud, nous fîmes étape à la zaouïa de Sidi Abella Ou Omar où nous passâmes la nuit puis à Targant n Aït Moussa[34] chez le cheikh Amrouch.

Toute la région était sous l'autorité du caïd Messaoud. Puis nous fîmes étapes successivement à Imi n Tanout, Ounzout et dans la vallée de l'Anfis avant d'atteindre Marrakech.

Moulay el Kebir, le caïd [ben] Tahar et les notables des Isbouya se rendirent alors auprès de l'*aguellid* qui les récompensa généreusement en leur faisant des dons en argent, vêtements et harnachements neufs pour leurs chevaux ».

Ainsi étaient les grandes lignes de la politique de l'*aguellid* Moulay el Hassan. Voila une tribu qui brisa les principes d'allégeance pour avoir accueilli un étranger en son sein, ne comprenant pas trop d'ailleurs les conséquences politiques de cet acte. Tout cela a été résolu d'une belle façon par l'action fine et intelligente du caïd [*rha*] Mohamed ben Tahar. Cependant, l'*aguellid* a pardonné trop facilement à la tribu ce qui l'amènera de nouveau à la désobéissance…

Aujourd'hui, avec cette indépendance nouvelle, beaucoup de défis nous attendent. Il faut nous inspirer des évènements passés tel que celui-ci pour régler les problèmes actuels. J'écris ces lignes le 25 novembre 1958, et je vois ce que je vois dans le Rif et d'autres régions.

32. *Mehalla* : camp militaire de l'*aguellid* en expédition et, par extension, la colonne expéditionnaire qu'il conduit.

33. « Les esclaves de Boukhari » du nom de l'ouvrage éponyme sur lequel les membres de cette milice noire prêtaient serment de fidélité à l'*aguellid*. Elle fut créée au 17ème siècle par Moulay Smaïl.

34. Dans la tribu des Ida Ouziki, gîte d'étape (*nzala*) sur la route entre Marrakech et le Sous par le Tizi Oumachou ; aujourd'hui arabisé en Argana.

A Marrakech

La maison du caïd [*rha*] Mohamed ben Tahar se trouvait dans le quartier d'Arsat Aouzal près de Bab Doukkala. A cette époque, Najem remplissait dans sa maison divers fonctions de serviteur ; il était chargé notamment de l'accueil des hôtes de passage et de la préparation du thé. Après un séjour de six mois dans cette maison, ils partirent pour une nouvelle expédition militaire.

En compagnie de l'*aguellid*

Quand Moulay el Hassan se mit en route pour le Gharb, le caïd [*rha*] Mohamed ben Tahar, lui-même accompagné de notre ami (Najem), firent parti de l'expédition.

L'*aguellid* décida d'établir le campement à Kasbah Aït Robh[35] dans le Tadla ; c'est de là qu'il ordonna au caïd [*rha*] Mohamed ben Tahar de se rendre auprès des Aït Ouirra pour percevoir l'argent qui revenait au Gouvernement. Visitant les tribus une à une, il était accueilli, selon la coutume.

Najem a dit : « Pour recevoir les troupes qui accompagnait le caïd ben Tahar, la tribu dû égorgé à peu près un dromadaire par cavalier. Nous passâmes ainsi quarante-quatre jours jusqu'à ce que nous ayons perçu toutes les amendes. Sur la route du retour à Kasbah Aït Robh où était resté l'*aguellid*, en quittant leur pays, nous eûmes à subir quelques coups de fusil vengeurs.

Par la suite, nous reprîmes la route et fîmes étape à Oued Grou où nous stationnâmes quarante-cinq jours. C'est là qu'eu lieu un évènement important.

Un jour, pendant que le caïd ben Tahar faisait la sieste sous sa tente, et que je m'attelais de mon côté à nettoyer les ustensiles nécessaires à la préparation du thé, trois cavaliers montés sur des chevaux superbement harnachés s'arrêtèrent devant moi. L'un d'eux était d'une grande prestance. Ils demandaient à voir le caïd. Je leur répondis que cela était impossible pour le moment car il se reposait. Ils insistèrent en m'expliquant que l'affaire qui les amenait ne pouvait souffrir plus d'attente. Je leur demandais de patienter un instant à l'entrée de la tente et me rendis auprès du caïd que je réveillais, ce qu'il n'apprécia pas vraiment : « N'ais-je donc droit à aucun repos ? » maugréa-t-il à mon encontre. Je lui expliquais que des hommes voulaient absolument le voir et qu'il me paraissait s'agir de grandes notabilités. Le caïd se leva alors pour aller à leur rencontre.

35. L'actuel Kasbah Tadla.

Parmi ces hommes, se trouvait en fait le caïd Moha Ou Hemmou Azayyi[36] et un de ses compagnons accompagné d'un proche du caïd ben Tahar, en poste chez les Izayan, qui les avait mené jusqu'au camp dans le but de rencontrer ce dernier. Il faut souligner que c'est Moha Ou Hemmou qui était à l'initiative de cette entrevue.

Le caïd ben Tahar fut surpris de reconnaitre son ami :

- Est-ce bien toi, untel ?

- Oui, c'est bien moi et voici avec moi le caïd Moha Ou Hemmou.

Le caïd ben Tahar n'en revenait pas. Une fois la surprise passée, il les fit entrer rapidement sous la tente et les accueillit chaleureusement. Cependant, un caïd du nom de Salem Achach, un des indicateurs habituels de l'*aguellid*, aperçu les trois hommes pénétrant sous la tente du caïd ben Tahar. Il s'approcha et s'enquit auprès des autres serviteurs de l'identité des mystérieux cavaliers. Une fois qu'il obtint les réponses qu'il souhaitait, il rejoignit l'*aguellid* pour l'avertir de l'étonnante nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Le caïd Azayyi était, en effet, un homme puissant et prestigieux ; le fait qu'il vienne ainsi sans prévenir, alors qu'il avait pris ses distances avec l'*aguellid* depuis longtemps, était plus que troublant.

L'*aguellid* envoya aussitôt un homme au caïd ben Tahar lui demandant de lui envoyer son prestigieux visiteur. Le caïd ben Tahar accompagna le caïd Azayyi jusque sous la tente de l'*aguellid* puis regagna la sienne. Moha Ou Hemmou fut très bien accueilli par l'*aguellid* qui était heureux de sa venue. L'entretien fut assez bref, le caïd Azayyi pris congé de l'*aguellid* sans même avoir touché aux mets de choix que l'on venait de préparer en son honneur pour le dîner.

36. Nommé caïd en 1883 par Moulay el Hassan. Mort le 27 mars 1921 à la bataille d'Azlag n tzemmourt (Guennoun, 1929 : 169). Il incarne le jusqu'auboutisme de la résistance des tribus face au colonialisme français. Voir à propos de ce personnage l'ouvrage que lui a consacré le capitaine Peyronnet, *Tadla, pays zaïan, Moyen-Atlas* (1923).

Cette visite de Moha Ou Hemmou, aussi surprenante que rapide, était vraiment étrange. Il faut souligner aussi que, jusque-là, l'*aguellid* se méfiait comme de la peste de tous les Braber[37] depuis ce qui était survenu à Moulay Srour[38].

Le fait que le caïd ben Tahar ait amené à l'*aguellid* le puissant caïd berbri provoqua au sein du groupe des principaux ministres du Gouvernement, une profonde jalousie. Parmi ces derniers, se trouvaient alors Ould el Jamaï, le *hajib*[39] [Ba Hmed][40] et le caïd *mechouar*[41] ben el Alam. Ces derniers reprochèrent au caïd ben Tahar de ne pas les avoir prévenus de la venue du caïd Azayyi et de ne pas leur avoir rapporté ce qui s'était dit sous sa tente. Dès lors, les ministres ne cherchèrent plus qu'à l'éloigner définitivement de l'*aguellid*.

Comme premier signe de ce projet, ils conseillèrent à l'*aguellid* d'envoyer le caïd ben Tahar en mission pour réprimer les coupeurs de route qui sévissaient à Aqrach, lieu-dit situé entre Rabat et la tribu des Zaer.

Quelques temps auparavant, avaient eut lieu les durs combats du siège de la Qelaa Smaala auxquels participèrent le caïd ben Tahar et moi-même et où l'*aguellid* fut seul à résister tandis que tous ses ministres fuirent. Les habitants de la Qelaa Smaala firent une sortie, s'ensuivit une bataille confuse et meurtrière, il y eut de nombreux morts des deux côtés. Cette forteresse était en contact avec Ali Amhaouch. L'*aguellid* les poursuivi jusque dans les montagnes où ils trouvèrent refuge chez des *cherfa* de la région.

---

37. Le terme *Braber* (sing. *Berbri*) est utilisé pour désigner spécifiquement (en darija) les tribus berbérophones de l'Atlas central (Moyen-Atlas et Haut-Atlas oriental). Bien qu'à la fin du 19ème siècle, il désigne aussi plus particulièrement les tribus berbérophones qui bordent le Sahara.

38. C'est ce qu'appelait un médecin français, au service de Moulay el Hassan, « l'amazighophobie » : « Dans les souks, on m'arrête pour me souhaiter bon voyage au pays berbère "d'où il se pourrait que je revienne jamais". Je prends en riant cette aimable plaisanterie et je réponds que j'ignore si je serai du voyage. "Tu en seras, réplique-t-on, et peut-être pour ton malheur. Ne vaudrait-il pas mieux rester tranquillement à Fès, au lieu de s'exposer à tomber dans les embuscades où le Sultan Moulay Slimane a failli périr ?" Ainsi parle le Fasi moyen, toujours disposé à critiquer tous les actes du Gouvernement. Et sous ces critiques banales, se décèle une fois de plus la crainte native que l'arabe a du berbère, ce que nous pourrions appeler "l'amazighophobie" » (Linarès, 1932 : 8).

39. *Hajib* : Chambellan, maire du palais.

40. Ahmed ben Moussa, plus connu sous le nom de *Ba Hmed* (1841-1900), chambellan de Moulay el Hassan puis grand ministre de son fils Moulay Aziz dont il fut en fait le tuteur. Il fut jusqu'à sa mort (13 mai 1900) une sorte de régent de la *tagueldit* (royaume, empire en tachelhit).

41. Caïd *mechouar* : introducteur, maître des cérémonies, chef du protocole.

C’est après cet évènement que le caïd Tahar parti pour Aqrach. C’était alors le début du mois de ramadan. Ensuite, il fut envoyé à el Hajeb et enfin à Meknès où nous fêtâmes la fin du ramadan. C’est là que l’*aguellid* ordonna aux troupes du Haouz de rentrer chez elles. C’est ce que fit le caïd ben Tahar qui était originaire de cette région et était caïd de la tribu des Ouled Dlim. A cette époque, il était de coutume de ne pas maintenir éloigné trop longtemps les caïds de leur tribu ».

Notre ami chez les Aït Ba Amran

Najem a dit : « La jalousie des ministres à l’égard du caïd ben Tahar ne s’apaisait pas pour autant. Ils suggérèrent encore à l’*aguellid* de l’envoyer à la tête de ses soldats pour renforcer la garnison située chez les Aït Ba Amran ».

Notre ami [Najem] l’accompagna. C’était après la seconde expédition de l’*aguellid* au Sous (1303). Le caïd ben Tahar était là-bas avec Mohamed bel Qorchi Aourik qui avait succédé à son père après sa mort. Ce Qorchi a été un des premiers caïds à mourir chez les Aït Ba Amran puis survint la mort du caïd Asksiou ainsi que celle du caïd [*rha*] Mohamed ben Tahar, ami du narrateur, vers 1308 [c/à 1890]. Au lendemain de sa mort, son frère Ihya lui succéda à son poste.

Quant aux caïds Brahim Cherqi et Brahim ben Hammou el Boukhari, ils décédèrent avant la fin du règne de Moulay el Hassan (fin de l’année 1311 [c/à l’été 1894]). Seul le caïd el Arbi est mort après l’année 1311.

Dans le commerce

Après la mort du caïd [*rha*] Mohamed ben Tahar, notre ami voulu changer d’activité. Il se lança dans le commerce des épices. Il commença à vendre ses marchandises à l’occasion de l’*almouggar* d’Assa. Ayant fait de bons bénéfices, cela l’encouragea à continuer dans la voie du commerce, ce qui l’amena à se rendre au Chenguit[42].

Il s’habillait alors comme les habitants du Sahara, laissant pousser ses cheveux et se revêtant d’un *aferoual* noir, large pièce de drap ouverte sur les cotés, des épaules jusqu’aux talons. A son retour, lors de *l’aïd el kebir* 1311 [c/à juin 1894], il revint avec un troupeau de dromadaires.

42. Nom d’une célèbre localité de l’ouest saharien (dans l’Adrar) qui était utilisé au Maroc pour désigner toute cette région.

A cet instant, il essaya de joindre le caïd [*rha*] Ihya ben Tahar qui se trouvait toujours dans la garnison des Aït Ba Amran. A son arrivée dans la place forte, les hommes venaient d'accomplir leur prière.

La rumeur sur la mort de l'*aguellid* circulait alors[43]. Celui qui avait lancé la nouvelle dans la région était un dénommé Aïssa Azafad qui résidait à Asrir. Il était en relation épistolaire avec un commerçant européen de Tassourt (Souira), ce qui inquiéta particulièrement le Gouvernement qui craignait qu'il ne réédite l'action de l'Anglais d'Arksis. Devant l'hostilité des notables de sa tribu qui voulaient le livrer au Gouvernement, l'Azafad s'enfuit pour demander justice à l'*aguellid* et c'est sur la route de Marrakech, à l'étape d'Imi n Tanout, qu'il apprit le décès de l'*aguellid*.

Quand la nouvelle parvint à la garnison des Aït Ba Amran, le caïd Mohamed bel Qorchi, craignant un soulèvement général des tribus, s'enfuit immédiatement pour se réfugier auprès de son gendre, le fils de Bou Mehdi el Haouari [Mohamed], tandis que le caïd Ihya restait courageusement à son poste.

Najem a dit : « Quand j'ai vu que les tribus commençaient à se rebeller contre leur caïd, j'ai dit à Ihya : ''Tu n'as rien à craindre, tu n'es pas comme les autres caïds qui ont fuit, toi au moins tu n'as spolié les biens de personne''. Il suivi mon conseil en restant à son poste et n'eut à subir aucune attaque ».

C'est alors que parvinrent dans le Sous les nouvelles d'un soulèvement des tribus du Haouz contre leurs caïds. Le narrateur [Najem] partit alors, accompagné de quelques hommes du caïd Ihya, pour la tribu des Ouled Dlim du Haouz dans le but de défendre les Cherarda[44]. A partir de cet épisode, le caïd Najem fut désormais considéré comme appartenant à la tribu des Ouled Dlim[45].

Najem a dit : « Un conflit latent existait alors entre les Rehamna et nous car nous étions une tribu Guich (altération du mot *jich*, l'armée) et obéissions au Gouvernement alors que les Rehamna s'étaient révoltés justement contre lui. Cette situation de conflits intermittents continua jusqu'à ce que toutes les tribus se regroupent pour une attaque nocturne contre les Ouled Dlim. Ceux qui réussirent à s'échapper fuirent vers

43. Parti de Marrakech pour rejoindre Fès, Moulay el Hassan décède sur la route à Dar Ould Zidouh (Beni Oujjin) du Tadla, le 7 juin 1894.

44. Les Cherarda sont un groupement de plusieurs petites tribus guich du Haouz de Marrakech dont les principales sont les Ouled Dlim, les Tekna et les Menabha.

45. Il est intéressant de noter que pendant très longtemps, jusqu'en 1937 encore, les autorités françaises considéraient Najem comme l'un des anciens esclaves du caïd Mohamed ben Tahar des Ouled Dlim du Haouz.

Marrakech. Nous eûmes à franchir le Tensift qui était alors en crue, aidant à traverser les femmes et les blessés qui peinaient. Nous atteignîmes enfin la ville qui était tenu par le pacha ben Daoud, tandis que la Kasbah était sous l'autorité du pacha Ouida. On nous distribua du tissu pour nous vêtir, un autre pour faire des tentes afin de nous abriter, ainsi que du pain et de l'huile. Notre campement s'étendait de la Maison de la poudre jusqu'à Sidi Mimoun (situé près de la Taktbit[46]).

Puis, les Rehamna vinrent mettre le siège devant Marrakech. Nous étions alors à une semaine de l'*aïd el kebir* de l'année 1312 [c/à fin mai 1895]. Les Rehamna attaquaient sans cesse et nous insultaient. Ils nous promettaient de ne pas lever le siège et que si nous tenions à résister jusqu'à l'année prochaine, nous en serions réduit à devoir égorger des chiens et des chats pour fêter l'*aïd* prochain. Ils nous faisaient aussi le reproche de prendre la défense d'un *aguellid* (Moulay Aziz) qui n'était qu'un enfant qui suçait toujours son pouce.

A la mort de l'*aguellid* [Moulay el Hassan], le caïd Abdelmalek Atigui[47] et Abbas ben Daoud réussirent à fuir el Broj[48]. C'est ce dernier qui fut par la suite nommé pacha de Marrakech.

Plus tard, Atigui fit la guerre aux caïds de son voisinage, détruisant notamment les demeures des caïds Saïd Chiadmi, Moulay Abella Sbaï et celle de Hmed Ou Mbark Ihihi[49], enfin il vint à Marrakech avec ses troupes pour renforcer les assiégés.

Trois jours avant l'*aïd*, nous avons fait une sortie contre les Rehamna. Nous réussîmes à les bousculer et à les poursuivre jusqu'à leur campement que nous pillâmes joyeusement. Nous revînmes avec une quantité impressionnante de bétail, à tel point que durant toute une période, le prix d'un mouton ou d'un bœuf fut ridiculement bas [à Marrakech].

A partir de ce moment, les délégations des tribus affluèrent sur Marrakech pour faire amende honorable et faire allégeance au Gouvernement. A cet effet, une cérémonie spéciale fut organisée. Il s'agit de la *taarguiba*, qui consistait à couper les jarrets d'un bœuf ou d'un dromadaire devant les vainqueurs en signe de soumission.

A l'époque où l'*aguellid* Moulay el Hassan revint de son expédition au Tafilelt [en

46. La mosquée dite de la Koutoubya en tachelhit.

47. Abdelmalek Atigui (1841-1928) était, avec Tayeb Outgountaft et les frères Iglioua, l'un des grands potentats de l'Adrar Ndern (Haut-Atlas occidental) sur lesquels s'appuya Lyautey pour réduire le Sud marocain. Ce n'est qu'à sa mort que son immense commandement fut démantelé.

48. Situé dans la tribu des Beni Meskin.

49. De la tribu des Inknafen ; c'est un des deux grands caïds des Ihahan de l'époque, l'autre étant Addi Aguiloul.

décembre 1894], il destitua son fils Moulay Mhamed de la position de prince héritier pour des fautes graves qu'il avait commises durant son absence, et le jeta dans une prison de Marrakech. A sa place, il nomma son fils préféré, Moulay Aziz. Lors du départ de l'*aguellid* vers Rabat, il envoya ce dernier en avant-garde avec ses troupes puis il sortit à son tour mais la vie le quitta sur la route, près d'el Broj. [Ba Hmed] proclama aussitôt Moulay Aziz en tant que nouvel *aguellid* puis le rejoint à Rabat et une fois sur place, il s'attacha à tout faire pour s'imposer.

Il envoya un message au pacha Hemmou de Meknès pour lui demander de le soutenir. Ce dernier se rendit donc chez les principaux notables des tribus braber de la région, leur demandant leur appui. Il leur offrit argent et chevaux et ils échangèrent leur turban ce qui est signe d'alliance chez les Braber. Ils lui promirent leur aide en cas de besoin.

De leur coté les Ouled Jamaï, l'*allef* Mohamed Sghir et le grand ministre el Hajj el Maati complotaient contre [Ba Hmed] et l'*aguellid* Moulay Aziz. Ils réussirent à convaincre quelques caïds de l'armée de les éliminer durant la prière du vendredi.

Le caïd Abdeslam ben Radi el Hasnaoui qui faisait partie du complot, se rendit une nuit à la maison de [Ba Hmed] où il fut accueillit par l'un des esclaves eunuques du harem dénommé Ba Sahel qui refusa de le conduire à son maître car il n'osait interrompre son sommeil. Devant l'insistance du visiteur, il trouva un subterfuge et, avec l'aide des concubines, il réussit à réveiller en douceur son maître qui accueillit le visiteur qui lui révéla le complot que l'on tramait contre lui.

[Ba Hmed] récompensa le caïd Abdeslam par un don en argent puis il convoqua les principaux caïds de l'armée qui faisaient partie du complot et leur demanda leurs besoins dans le cadre d'une expédition urgente qu'il souhaitait organiser contre la tribu rifaine des Ibeqoyen qui, par leurs troubles nombreux, avaient plus d'une fois menacés la paix fragile qui régnait avec les Espagnols sur les frontières nord. Il leur promis tout ce qui leur était nécessaire et les renvoya sur le champ pour mener l'expédition militaire sous le commandement du caïd Mohamed ben Bouchta el Baghdadi et avec le *chrif* Moulay Boubker, cousin de l'*aguellid*, au poste de *chrif* de la *mehalla*. En effet, selon la tradition, à la tête de chaque expédition militaire, et au coté du commandant militaire, il fallait un membre de la famille royale ou à défaut un *chrif*. La *mehalla* devait franchir le Bou Regreg avant l'aurore, en direction du Rif.

Ensuite, [Ba Hmed] convoqua le pacha Hemmou pour venir sur la route de Meknès afin d'escorter l'*aguellid* lors de son déplacement pour cette ville. Le pacha vint avec ses compagnons braber dont il était très fier. Ils furent reçus avec générosité par le Gouvernement à Rabat. Après quelques semaines, l'*aguellid* pris enfin la route de

Meknès qu'il atteignit sans encombre grâce à la protection des Braber.

Lorsque [Ba Hmed] voulut s'emparer des deux frères Ould Jamaï, après les avoir séparé des autres ministres, il fit encore appel au pacha Hemmou. Le soir même, ils furent arrêtés dans leur lit, ligotés puis envoyer dans une prison de Tétouan. Peu après l'*aguellid* quitta Meknès pour Fès. Dans cette ville, la première action de [Ba Hmed] fut de jeter en prison el Mehdi Menebhi, Mohamed Anflous Ihihi, el Jilani Zerhouni (qui sera plus tard le fameux rebelle Bou Hmara, l'homme à l'ânesse) et de nombreux esclaves du *chrif* Moulay Omar.

La raison de ces nombreuses arrestations est que ce Moulay Omar prétendait à succéder à son père Moulay el Hassan en lieu et place de son frère. Ainsi, le jour de l'avènement de Moulay Aziz, une foule heureuse de gens de Fès, au milieu des youyous des femmes, accompagnait les notables de la ville qui se rendait chez le *khalifa* de l'*aguellid* pour faire allégeance au nouvel *aguellid*. Moulay Omar, rongé par la jalousie, ordonna à ses esclaves de les disperser à coups de pierres et de bâtons.

Les emprisonnements, ordonnés par [Ba Hmed], n'étaient donc qu'une réaction aux méfaits de Moulay Omar qui, humilié, tomba rapidement malade ».

Le caïdat militaire

Grâce à son action dans la défense de Marrakech, notre témoin [Najem] était devenu un homme de premier plan. Il était alors connu sous le nom de Bouchentouf, le chevelu, car il portait ses cheveux à la mode des Sahariens. Il avait la réputation d'être un guerrier extraordinaire, ne craignant pas la mort.

Au sein du Gouvernement, il était estimé et reconnu, particulièrement par les deux pachas de la ville qui lui prédisaient un brillant avenir. Ils pensaient d'ailleurs qu'il fallait absolument exploiter les qualités guerrières incontestables et songeaient à lui confier un commandement militaire.

Najem a dit : « On a proposé de me nommer au poste de caïd *rha*. J'ai décliné l'offre en proposant de nommer un autre homme à ma place, le caïd Mohamed Mouida, auprès duquel je remplirais les fonctions de *khalifa* [lieutenant]. Nous constituâmes notre *tabor*[50] constitué

50. Tabor, terme turc, désignant une troupe militaire, équivalente à un bataillon. Ce terme est utilisé au Maroc pour désigner des troupes recrutées en dehors de tout référent tribal ou clanique, équipées d'un armement moderne et encadrées par des militaires européens. Jusque-là, l'armée de l'*aguellid* avait pour noyau la caste des *bouakhir*, sorte de janissaires, esclaves armés ayant pour principale mission de protéger les palais du sultan ; ainsi que les tribus dites *guich* qui en échange de leur disponibilité pour toute expéditions militaires de l'*aguellid* étaient exemptées du paiement de tout impôt ou taxe prélevés

de cinq cent hommes. Ce n'est que peu plus tard que je fus nommé définitivement caïd *rha* ».

Rencontre avec l'*aguellid*

Najem a dit : « Tous les caïds *rha* de la ville, dont je faisais parti, reçurent l'ordre de l'*aguellid*, par le biais du caïd des Abid el Boukhari (Belkhir el Hamri) de réunir toutes leurs troupes et de se rendre à Mechraa Chaïr[51]. Parmi eux il y avait alors Omar el Merrakchi, Ould el Hajj el Maati Tadlaoui, Abd el Imouri, el Hassan el Imouri, Hmed el Mejjati, el Mahjoub el Mtaaï, el Hajj Ali Abaamran[52], el Hajj Hmed Znagui el Hantifi, Hmed ben Kabbour Zemrani et le *khalifa* [Salah] Zemrani. La plupart des troupes de ces caïds étaient mal armée. Seul mon *tabor* l'était correctement car je tenais bien mes hommes qui, contrairement à ceux des autres *tabor*, n'avaient pas l'habitude de déserter avec leurs armes.

Sur notre route, nous traversâmes le pays des Rehamna, passant près des villages que nous avions pillés quelques temps auparavant et d'où nous avions rapporté nombre de leurs moutons que nous avons égorgé à la place des chiens et des chats qu'ils nous promettaient.

A Mechraa Chaïr, l'*aguellid* nous donna l'ordre de nous déployer pour former une sorte de rideau défensive de sa *mehalla*. Nous avions pour mission d'accueillir les otages des Rehamna qui venaient au campement. Chaque cavalier était alors dépouillé de sa monture et de ses armes avant d'être enchaîné, formant ainsi des colonnes de centaines de prisonniers.

Quant au responsable de la révolte des Rehamna, Tahar ben Sliman, qui s'était réfugié sous la protection d'un marabout (Sidi Ali ben Brahim) il se rendit lui aussi au camp[53] où, malgré la protection du saint, il fut ligoté puis jeté dans une cage montée sur le dos d'un dromadaire boiteux. J'étais devant la bête lorsqu'elle se leva et qu'un jet de pierre frappa la cage, aussitôt je frappais la tête du dromadaire du plat de mon épée pour le faire asseoir ».

Un témoin affirme que c'est le caïd Najem qui fut parmi les premiers à lapider la cage. Un autre prétend quant à lui qu'il n'y a jamais eu lapidation.

---

sur les tribus et les villes.

51. Il s'agit là du principal gué sur la route qui va de Marrakech au Gharb, passage obligé et habituel des caravaniers qui doivent franchir le fleuve Mourbia.

52. Originaire des Aït Youb (Aït Ba Amran), à l'époque de l'*aguellid* Sidi Mohamed, il avait intégré le tabor d'el Hajj Mennou (père de Dris Mennou) avant de lui succéder au commandement.

53. Le 27 janvier 1896, d'après Arnaud (Louis), *Au temps des Mehalla*, p. 120.

Najem a dit : « Diviser en huit groupes, nous reçûmes ensuite l'ordre d'encercler tout le territoire des Rehamna. Le notre était composé de mes hommes et de ceux des caïds Abdeslam ben Radi, [Mohamed] ben el Fekak, Salh Zemrani et Khalifa el Mtaaï. Avec nous, se trouvait aussi le ministre el Hajj Ali ben Aïssa (fils du pacha Hemmou) qui avait auprès de lui les caïds ould el Assouli, el Arbi Zemrani et Abdeslam ben Chekra. Nous installâmes notre campement au lieu-dit Ras el Aïn, au sein de la fraction Brabich des Rehamna. Les sept autres groupements s'étaient établis eux-aussi près d'une source.

Quand l'ordre fut donné, nous marchâmes tous ensemble sur les villages des Rehamna où nous pillâmes et tuâmes tous ceux qui nous résistèrent. Des milliers de prisonniers tombèrent entre nos mains. Après les avoir enchaînés, c'est sous une pluie battante que nous les emmenâmes en longs convois vers Marrakech. Chaque jour, il en mourrait des dizaines parmi eux. Les vivants trainaient les morts, ce n'est qu'une fois arrivé à Marrakech[54] que nous jetâmes en prison les premiers et enterrâmes les seconds ».

Campagne militaire dans le Sous

Nous avons vu la manière dont le pacha Hemmou est venu en aide à [Ba Hmed], comment il l'a conduit de Rabat à Meknès et comment il procéda à l'arrestation de ses ennemis. Mais en retour de ses bons et loyaux service, il ne récolta que l'ingratitude de [Ba Hmed]. Ce dernier se méfiait de cet homme trop habile et décida d'éloigner celui qui lui avait permis de reprendre en main toutes les rênes du pouvoir. Il le destitua de son poste de Meknès pour l'envoyer dans la lointaine Taroudant.

Dans la *mehalla* qui le conduisait à son nouveau poste, on trouvait le *chrif* Moulay Atman ben Mohamed ben Abderahman accompagné de Mohamed ben Sliman (père de l'actuel [1958] ambassadeur du Maroc en Irak, Si el Fatmi ben Mohamed ben Sliman).

Najem a dit : « Le Gouvernement nous a ordonné, à moi et aux caïds Abdeslam ben Radi, el Bachir ben Sennah Cherki, Salh Zemrani, Moulay Omar el Merrakchi et ould el Hajj el Maati Tadlaoui, d'accompagner le pacha Hemmou jusqu'à Taroudant[55].

Après avoir quitté Marrakech, nous fîmes étapes successivement au marché des Ounzout, à Imi n Tanout, Targant n Aït Moussa, Amskroud, Agafay, au marché du lundi des Ouled Teima (Haouara) et à Dar Hachem d'où nous n'étions plus très éloigné de Taroudant. A l'époque de ce périple, la région subissait une forte disette.

54. Le 7 mars 1896, Ibidem. p. 120.
55. En octobre 1896, *Ibidem*, p. 123.

C'est à cette dernière étape que quelques chevaux, appartenant à Moulay Atman, furent volés puis vendus aux Achtouken. Malheureusement, les auteurs de ce larcin faisaient partis de mon *tabor*. En apprenant la nouvelle, le pacha Hemmou me convoquât immédiatement pour m'interpeller sur l'incident :

-"Qui a volé les chevaux ?

- Des soldats de l'*aguellid*.
- Sous la responsabilité de qui étaient ces hommes ?
- Sous la responsabilité de celui auquel l'*aguellid* a donné la responsabilité.
- Il faut que ces soldats soient enchaînés.
- Les voleurs sont déjà emprisonnés dans ton camp.
- Tes amis ne seront pas libérés tant qu'ils n'auront pas donné le nom de leurs caïds *miya*.
- Je ne pourrai jamais jeter des innocents en prison car cela pourrait compromettre la mission qui nous a été confié".

Le pacha Hemmou était connu pour sa justice expéditive, préférant une rapide punition collective plutôt que de perdre son temps, selon lui, à rechercher les vrais coupables. Fort heureusement notre *mehalla* fut opportunément attaquée par les tribus achtouken, appuyées par les Haouara. Nous étions alors au milieu de la forêt d'Admim[56]. A la tête de mes soldats, je réussis à repousser les attaques et à la fin des combats, le pacha Hemmou me reçu joyeusement sous sa tente, j'en profitai pour lui réclamer la libération de mes hommes, ce qu'il ne put me refuser.

Nous apprîmes par la suite que les Haouara et les Achtouken avaient scellés une alliance contre nous et qu'ils regroupaient leur force dans les villages des alentours pour nous attaquer.

Le pacha m'envoya chercher et me déclara que j'étais le seul capable de le tirer de ce mauvais pas. Je lui demandais en ce cas de faire rassembler sous mes ordres tous

56. Tagant Oudmim (en tachelhit), importante forêt, dont il ne reste presque rien aujourd'hui, marquait la limite occidentale entre les Achtouken et les Haouara. Voici ce que nous en dit, en 1914, un officier français : « cette forêt dite raba d'Ademim se rapproche de l'oued Sous et la piste qui n'est plus qu'un étroit sentier s'enfonce dans ses sombres profondeurs. C'est véritablement une puissante forêt, aux taillis entrelacés sous la large voûte des arganiers centenaires où tout passage est impossible en dehors de rares sentiers. C'est là que les charmeurs de serpent qui appartiennent presque tous à la secte des Aïssaoua viennent capturer leurs dangereux élèves. Elle forme à l'Ouest un masque compact entre les bleds des Haouara et des Ksima d'une part des Chtouka de l'autre ».

les caïds des autres *tabor* avec quarante de leurs meilleurs hommes, ainsi que ceux qui étaient chargé de la fanfare militaire (tambours et trompes). Quand tout cela me fut accordé, le soir même, en pleine nuit, je dirigeais ces troupes vers les campements ennemis. Une fois tout proche, je donnais l'ordre aux musiciens de jouer à fond de leurs instruments. L'effet fut impressionnant, la nuit fut brisée par une cacophonie assourdissante, la terre semblait vibrer, les Haouara et les Achtouken surpris dans leur sommeil détalaient comme des lapins.

Nous fûmes de retour à notre campement à l'aurore où je trouvais le pacha en train d'accomplir ses ablutions. Il me demanda le résultat de la mission, je lui répondis que nous avions réussi à retirer l'épine sans faire couler le sang. Après avoir accomplis mes ablutions, je me joignis ensuite à lui pour la prière de l'aurore.

Nous quittâmes alors Dar Hachem pour reprendre la route et nous fîmes étape à Dar ould Bou Akkad, notre *mehalla* comptait alors deux milles hommes. Les Haouara et les Achtouken regroupaient leurs forces pour nous attaquer. Ils passaient près de nous au grand galop en nous criant : ''Laissez nous en paix et emportez vos tentes, engeances de Boukhari ?''. Ils insultaient également le pacha Hemmou, le traitant notamment de ''vieille chamelle boiteuse''.

Un jour, un de nos hommes se rendit dans un champ irrigué pour y chaparder quelques épis de maïs afin de tromper sa faim. Surpris par le propriétaire, il fut battu par lui et d'autres villageois qui accoururent. Le soldat réussi à s'échapper de leurs mains et trouva refuge auprès d'un de mes *khalifa* et de ses hommes qui montaient la garde près du camp.

Les Haouara n'en démordaient pas et s'approchaient menaçant, le *khalifa* ordonna alors à ses hommes d'ouvrir le feu. Au bruit des coups de feu, de partout les Haouara affluèrent pour donner l'assaut au campement.

A ce moment-là, j'étais en train de boire le thé avec quelques compagnons lorsqu'un envoyé du pacha vint me trouver sous ma tente pour m'interpeller ainsi :

- Mais que faites vous donc là ?

- Tu le vois bien.

J'avais à peine finis ma phrase qu'une balle venait percer ma tente pour s'enfoncer aux pieds de notre groupe. Par cette attitude désinvolte, je voulais signifier au pacha que moi et mes hommes n'étions pas à l'origine de cette attaque des Haouara qui s'intensifiait. J'ordonnais enfin à mes hommes de monter en selle pour faire une sortie afin de prendre à revers l'ennemi. Le mouvement fut parfaitement réussi et les Haouara, pris de panique par cette attaque à revers, se dispersèrent rapidement.

Le lendemain, à l'aube, nous organisâmes une opération de représailles en attaquant et en pillant les villages alentours tel qu'el Mouneïla, Dar ben Dali, Ouled Saïd et d'autres encore.

Ce n'est qu'à ce moment que les Haouara comprirent qu'ils avaient pour adversaire des soldats courageux et déterminés. Dès lors, ils commencèrent à envoyer des délégations au camp pour faire acte de soumission.

Ensuite, après une étape à Ouled Saïd, nous atteignîmes enfin Taroudant. Au moment où nous étions encore chez les Haouara, el Hajj ben Aïssa fils du pacha fut nommé *khalifa* de Taroudant où il se rendit en avant-garde de la *mehalla*. Quelques jours après s'être installé dans la kasbah de Taroudant, son père l'envoya en mission de recouvrement des impôts chez les Isktan. Les tribus d'Ikhf Ouassif [Ras el Oued] lui ont facilité la route jusqu'à Aoulouz, prélevant partout et facilement les impôts. Il prenait tout ce qu'on lui apportait : chevaux, mulets, etc. Il était alors à la tête d'une forte colonne.

Le pacha Hemmou de son coté sortit à la tête de la *mehalla* pour le territoire des Ouled Ihya. Durant cette campagne, il était accompagné du *chrif* Moulay Atman et des *oumana*[57].

Nous nous tournâmes ensuite vers les Ouled Berhil, après avoir rendu une visite pieuse auprès du tombeau du saint Sidi Ayad Soussi du village de Tamazt[58]. Haïda Ou Mouis fut nommé au poste de cheikh sur ses frères Ouled Berhil, de même pour el Hajj Ali ben Hemmouad du village de Briouika des Ouled ben Aïssa (Ouled Ihya). Puis de là, nous partîmes pour Ida Ouguemmad d'où le caïd el Arbi Aderdour avait fuit. A notre arrivée, nous ne trouvâmes dans la maison du caïd que son oncle maternel.

A l'époque, les caïds *rha* faisaient, à tour de rôle des expéditions dans les villages de la région où ils étaient logé et nourri par l'habitant. […]

Quand mon tour arriva, mes soldats partirent pour la tribu des Iouzioun avec à leur tête mon *khalifa*. La tradition en effet était que le caïd *rha* ne participait jamais à ce type d'expédition.

57. Oumana (sing. amin), ce terme désigne ici les intendants chargés de prescrire le montant des impôts ou redevances.

58. D'après un adage populaire du Sous, ce village est l'un des trois socles sur lesquels repose l'équilibre du Sous : « Tinzrt, Tamazt, Tiyut, a f ibna Sus », « Tinzert, Tamazt, Tiyout, sur lesquels est bâti le Sous » (Justinard, 1953 : 36).

Concernant cette tribu, il faut savoir que [Tayeb] Outgountaft[59] avait demandé à son beau-frère, le ministre [Ba Hmed], que cette tribu lui échoit. En effet, plusieurs années auparavant c'est le père du ministre qui réconcilia l'*aguellid* Moulay el Hassan et Mohamed Outgountaft (père de Tayeb). A cette occasion, ce dernier donna la main de sa fille à [Ba Hmed].

Dès lors qu'Outgountaft reçu le *dahir*[60] de nomination sur les Iouzioun, il envoya des messagers aux notables de cette tribu pour les informer de sa nomination à leur tête et ordonner à mes hommes de quitter le territoire de cette tribu qui était désormais sienne.

Les Iouzioun et les tribus montagnardes menacèrent mes hommes de les chasser s'ils ne quittaient pas rapidement le pays. Averti de la situation, je transmis l'information au pacha Hemmou qui me demanda alors de régler le problème avec tact et diplomatie.

Une fois sur les lieux, un des notables de la tribu me prit à part pour m'expliquer la situation tandis que les montagnards se rassemblaient aux alentours, menaçant et prêt à l'attaque. Un autre me rapporta qu'il était plus que tant que mes hommes s'en aille car il coûtait à chaque foyer de un à cinq riyals par jour pour les nourrir eux et leur bêtes. Un groupe d'une centaine de montagnards de la tribu arrivèrent à leur tour. Ils nous dirent à peu près la même chose mais d'une façon plus agressive, nous intimant l'ordre de ramasser nos ''tentes de pouilleux''.

J'ordonnais alors à mes hommes de rassembler leurs affaires et de préparer les chevaux pour le départ. Je remerciais les notables de la tribu pour avoir bien accueilli mes hommes et nous partîmes.

A peine avions-nous quitté le territoire des Iouzioun qu'une forte pluie s'abattit sur nous pour nous accompagner jusqu'au campement du pacha Hemmou où nous parvînmes dans la soirée.

Le pacha me demanda des nouvelles de ma mission ; après que je lui ai rapporté que tout c'était bien passé il me dit que je pouvais disposer mais qu'il voulait me voir le lendemain à la première heure.

Au matin du jour suivant, m'approchant de la tente du pacha, je l'entendis distinctement dire : ''Hmed m'a trahi ! Hmed m'a trahi !''. Il parlait de [Ba Hmed]

---

59. Tayeb Outgountaft (1860-1928) était, avec Abdelmalek Atigui et les frères Iglioua, l'un des grands potentats de l'Adrar Ndern (Haut-Atlas occidental) sur lesquels s'appuya Lyautey pour réduire le Sud marocain. Contrairement à Atigui, c'est dès 1924 que son immense commandement lui fut retiré puis démantelé.

60. Dahir : sorte de décret de nomination d'un représentant du gouvernement central sur une région ou une tribu.

qui avait accordé à d'autres le commandement de plusieurs tribus que le pacha jugeait dépendre de Taroudant et qui devaient donc lui revenir ».

Chez les Isktan

Le fils du pacha qui se trouvait chez les Isktan ne disposait que d'une faible autorité dans la région. Il arrivait difficilement à nourrir ses troupes sur le pays d'où d'importante désertion parmi ses hommes qui l'affaiblissait d'autant plus. Cette situation conduisit à un soulèvement de certaines tribus. Le pacha Hemmou convoqua alors notre ami [Najem] pour l'envoyer au secours de son fils.

Najem a dit : « Je refusais la mission expliquant au pacha que je n'étais pas le seul caïd *rha* de la *mehalla* et que de plus, j'avais été le dernier à pouvoir envoyer mes hommes vivre sur le pays avec d'ailleurs le résultat que l'on connait. Le pacha essaya d'argumenter mais je restais inflexible. Un peu plus tard, le pacha Hemmou envoya le *chrif* Moulay Atman afin de me convaincre, sans résultat. Il me renvoya de nouveau le *chrif* et je finis par accepter la mission mais à condition qu'il accepte toutes les demandes que je lui solliciterais.

Je demandais notamment à ce que l'on fournisse à mes hommes d'épaisse *jellaba* de laine car nous étions en hiver et nous rendant dans une zone montagneuse elles devraient nous être d'une grande utilité, ainsi que de nouveaux souliers et de nouvelles tentes pour remplacer les anciennes complètement usées et enfin de nous fournir quarante-cinq jours de provision. Tout me fut accordé par le pacha.

Je convoquais alors mes soldats pour les informer de notre nouvelle mission, en leur indiquant que dès que nous aurons franchis le fleuve [Sous], toutes les tribus rebelles que nous traverserons pourront être soumises au pillage, tout ce que nous rencontrerons comme bêtes de somme ou comme bétail pourra être pris comme butin, mais à la seule condition de ne tuer personne.

Quelques jours plus tard, équipé de neufs nous prîmes la route et notre première étape se fit à [n Tlit][61] des Indaouzal où nous trouvâmes notre dîner qui nous attendait chez Brahim Ou Brahim Aouzal. Puis la seconde étape se fit au village de Dou Taourirt[62] qui était sous le commandement de l'*amghar* Abella des Isktan où nous fûmes très mal reçus.

61. Apparemment le nom de ce toponyme n'est pas complet et il nous a été malheureusement impossible de le localiser avec précision.

62. Fraction Aït Semmeg des Isktan.

Ils se moquèrent de nous en ne nous fournissant que la moitié d'un poulet par tablée et très peu de pain. J'ordonnais aussitôt l'arrestation de tous les chefs de foyer qui nous avaient si mal accueillis. Ils furent, par la suite, dépouillés de leur poignard et de leur vêtement.

Les notables de la tribu vinrent aussitôt me voir pour comprendre pourquoi j'avais ordonné l'arrestation de ces hommes. Je leur répondis sèchement : ''Est-ce de cette façon que l'on accueille les envoyés de l'*aguellid* ?''

Mécontent de cette manière de faire, ils tentèrent de nous intimider pour nous forcer à libérer leurs frères emprisonnés. Ils attroupèrent des contingents armés bien en vue, sur tous les reliefs environnant du village. Certains de mes compagnons effrayés par notre position vulnérable me demandèrent de libérer les prisonniers. Je leur rétorquais que toute cette gesticulation ne m'effrayait pas car nous étions en possession de quatre-vingts otages.

Quand ils virent que nous ne cédions pas, ils se résignèrent à nous apporter des présents constitués de moutons et de beurre cuit pour les hommes, de paille et d'orge pour nos bêtes. Mais pour nous prémunir de toute trahison de leur part, nous reprîmes alors notre route et nous ne libérâmes les otages qu'une fois atteint le lieu où s'était établi le fils du pacha.

L'*amghar* Abella, qui se trouvait auprès de ce dernier, m'interpella vivement à propos des otages : ''Mais qu'as-tu donc eu à malmener ma tribu ? Tu sais bien que j'ai toujours obéi au Gouvernement, le fils du pacha te le confirmera !''.

De son coté, ce dernier nous récompensa par un don de deux vaches et deux sacs de pains de sucre et nous décidâmes de reprendre la route le lendemain.

Le fils du pacha alourdissait notre colonne de ses nombreux bagages. Il disposait de plusieurs mulets et esclaves pour transporter ses tapis et son précieux safran. Les *imgharen* Abella et Outazoult[63], à la tête de leurs hommes, nous ouvraient la route en formant notre avant-garde. Nous passâmes par Intaoun[64] dont les habitants furent effrayé à notre vue et nous offrir trois vaches en *hediya* que j'acceptais. Puis nous arrivâmes au village de Dou Ouzour près d'un endroit appelé Ighil n Oughou[65] où se trouvait le rebelle que nous étions venu punir car c'est lui qui menait le mouvement de désobéissance au Gouvernement dans la région.

63. De la fraction Aït Tazoult des Isktan.
64. Une des fractions qui constituent la tribu des Isktan.
65. Dans le pays de Zagmouzen.

En approchant, nous aperçûmes plusieurs hommes qui fuyaient la maison où se trouvait le révolté. Après avoir encerclé le bâtiment, nous ouvrîmes le feu sur ses défenseurs qui ripostèrent à leur tour. Nous détruisîmes les tours de la bâtisse à l'aide du seul canon que nous avions. Il y eu beaucoup de morts de part et d'autre. Moi-même je faillis périr dans l'accrochage à deux occasions. La première, lorsque la sangle de ma selle se rompit en plein galop, me jetant à terre dans une position fort délicate, la seconde lorsqu'une balle frôla ma tête, m'infligeant une blessure superficielle.

Quelques-uns de nos hommes parvinrent à s'approcher assez près de la maison pour en percer l'un des murs, puis mirent le feu à la paille qu'ils y trouvèrent. A ce moment-là, le dernier survivant, qui était le propriétaire du lieu, voulut se rendre en implorant notre pitié. Mais le fils du pacha, m'ayant aperçu la tête sanguinolente, ordonna l'exécution de l'infortuné homme.

C'est après cette bataille que le pacha Hemmou nous rejoignit à la tête de sa *mehalla* puis nous prîmes ensemble la direction du pays des Iznagen. Cette tribu dépendait alors du caïd el Madani Aglaou, ce qui n'empêcha pas le pacha d'y prélever de fortes contributions.

La *mehalla* fit alors demi-tour et nous couchâmes à Aoulouz. C'est là que nous apprîmes la présence d'Outgountaft chez les Iouzioun, à la tête de contingents prélevés sur la vallée d'Anfis, les Aït Semeg et l'Ouneyn. Il était venu pour pressurer cette tribu mais y rencontrait une forte résistance.

C'est à cette période que moi et d'autres caïds *rha* de la *mehalla* reçûmes une missive du Gouvernement nous enjoignant de quitter le Sous pour rejoindre Marrakech. Le pacha Hemmou se proposa de m'aider et il me remit cinq mulets pour porter mes bagages ; il me demanda de les remettre, une fois arrivé à destination, à son fils el Hajj Hmed qui résidait à Arsat Aouzal[66] et où le pacha venait d'acquérir une demeure.

Parmi les principaux caïds qui se trouvaient à cette époque dans la *mehalla* du pacha Hemmou, il y avait [Hmed] Outsouka, *khalifa* du caïd Addi Aguiloul.

Les Haouara et les Achtouken se sont encore attaqué au pacha Hemmou qui demanda au Gouvernement de lui envoyer des renforts. J'informai le caïd Addi Aguiloul de l'appel au secours du pacha, lui demandant de secourir nos frères dans le Sous.

66. Quartier situé près de Bab Doukkala à Marrakech.

Quand Aguiloul arriva à Agadir, il récupéra les débris de la *mehalla* qui avaient été défaite à Tabouhnaykt[67]. Les caïds *rha* de cette colonne lui demandèrent de les aider à retourner dans leur tribu, ce à quoi Aguiloul leur répondit que ce genre de demande devait être formulé directement à l'*aguellid* et non à lui. Ils envoyèrent alors un courrier à l'*aguellid* qui leur répondit favorablement. Parmi ce groupe de caïds défaits se trouvaient le *chrif* Moulay Abdeslam dit el Abbakr (c'était un descendant de Moulay Sliman) ainsi que ben Itto Chergui, riche notable de la tribu des Ouled Jamaa et son secrétaire el Arbi el Abdi ainsi que les caïds Khalifa Zemrani, el Hassan el Imouri et Rahal ben Tounsi Rahmani ».

Son retour à Marrakech

Najem a dit : « J'ai quitté Taroudant en compagnie des caïds Ould el Hajj el Maati Tadlaoui, Moulay Omar el Merrakchi et Boualem Zemrani. Quand nous approchâmes des murailles de la ville de Marrakech, un messager vint à notre rencontre nous expliquant qu'il devait nous conduire au palais et devions laisser nos troupes.

Ils furent conduit à l'*allef* (fonction correspondante au ministre de la guerre) Saïd ben Moussa qui chargea un de ses particuliers, ben Aïssa, de nous conduire au grand ministre [Ba Hmed].

Nous fûmes installés en face de lui sous la koubba où il se trouvait entouré de secrétaires occupés et concentrés dans la rédaction de missives officiels. Nous étions assis devant son bureau, avec notre épée rejetée sur le dos, la poignée sur l'épaule, c'était la tradition lorsque les caïds se trouvait devant le grand ministre.

Il demanda à ce que nous nous nommions mais tous mes compagnons étaient intimidés par le grand personnage et n'osaient dire un mot. Je me décidais à tous les présenter un par un. Quand j'eu fini de tous les nommer, le grand ministre me demanda alors mon nom. Je lui répondis : "Najem, que Dieu…". Surpris d'entendre mon nom, il me reposa la question une seconde fois. Je le lui répétai donc. Il se saisit alors d'un document où figurait mon nom et, pour la troisième fois, il me redemanda de me nommer.

A cette troisième interrogation, les deux personnages qui étaient assis près de lui, levèrent la tête. Il s'agissait d'Abbas el Fassi et de Moulay Tahar el Belghiti qui

67. Mehalla conduite par un cousin de l'aguellid, qui s'était imprudemment avancé pour établir son campement sur les rives de l'*assif* Oulghas, à Tabouhnaykt des Id Bou Tayeb (Achtouken) où elle fut mise en pièces par les tribus conduites par Mohamed Outzeroualt en mai 1897.

tournèrent vers moi leur visage pâle et hostile. Finalement, le grand ministre nous ordonna de sortir.

Nous retournâmes auprès de notre ministre Saïd ben Moussa[68] qui nous envoya logé dans le pavillon habituellement attribué, dans le palais, aux caïds *rha* et qui était situé près des écuries. Arrivé là, on nous demanda de restituer toutes nos armes ainsi que nos chevaux, nos mules et jusqu'à nos soldats qui furent disperser dans d'autres *tabor*.

La raison de tout cela était que l'on nous accusait de ne pas avoir remplis notre devoir de soldat comme il se devait. Il faut souligner que parmi les caïds *rha,* se trouvait nombres de lâches citadins qui n'étaient pratiquement bons à rien et le Gouvernement nous avait infligé cette mesure dans le but d'épurer l'armée des éléments qu'il jugeait inutile.

Si Saïd ben Moussa m'intégra, ainsi que Si Mohamed el Guebbas, dans son entourage. Désormais, nous ne le quittions plus dans toutes ses activités. A plusieurs reprises, il me confia des missions délicates car il avait une grande confiance en moi. J'avais gagné ce respect auprès de lui grâce à ma rectitude morale. Attitude que j'ai toujours adopté depuis ma plus tendre enfance ».

Un autre voyage dans le Sous

Najem a dit : « Le Gouvernement constitua un contingent d'environ trois mille hommes en Chaouïa. Le ministre Si Saïd m'en confia le commandement pour les emmener au caïd Addi Aguiloul à Tiznit. Le caïd Belkhir el Hamri m'accompagnait avec le trésorier Abella Iguider Ihihi Azelten. J'avais avec moi quatre cavaliers tandis que quarante esclaves accompagnaient le caïd Belkhir. Un *chrif*, Sidi Mohamed el Ismaïli, nous accompagnait également ; il était descendu chez le *chrif* Sidi Mohamed ben Rachid qui habitait la kasbah [de Marrakech]. Il devait se rendre à Tiznit pour une affaire le concernant. C'était un homme d'une grande bonté.

Quand nous sommes arrivés chez Aguiloul, nous défilâmes devant les caïds du Sous réunis à Tiznit. Ils étaient tous assis pour voir cette armée. Il y avait aussi plusieurs caïds *rha* auprès d'Aguiloul, notamment les caïds ben el Fekkak, Allal ben el Hassan Rahmani, Abella el Mharsi Ihihi et Omar ben el Msouber Zemrani.

A notre arrivée, les troupes d'Aguiloul, sous le commandement d'el Hajj Hmed Aguiloul, opéraient dans le pays des Iguizoulen[69], au-dessus d'Ouijjan. Tous les Ida

68. Ministre de la guerre (*allef*) et frère de [Ba Hmed].

69. Iguizoulen (parfois Igouzoulen) ne désigne pas ici l'une des deux grandes ligues tribales du Sous mais plutôt les populations de l'Anti-Atlas central.

Oultit s'étaient coalisés contre lui et avaient fortifié leurs montagnes avec de nombreux ''aderras''[70], ces murettes fort célèbres dans toute la région.

Nous déjeunions et dînions en présence du caïd Addi, après nous être installé, dans la maison du caïd el Arbi ben Hammou el Boukhari qui avait quitté Tiznit pour son nouveau poste des Aït Ba Amran suite à un différend avec Aguiloul.

Un soir, un cavalier passa à brides abattus à notre hauteur. Son cheval transpirait de fatigue et son visage était déconfit. Je me penchais vers mon compagnon pour lui dire : ''Je suis sûr que cet esclave apporte une nouvelle importante au caïd Aguiloul''. A peine était-il entré dans la maison du caïd que nous entendîmes trois cris stridents. J'ai demandé à mon compagnon s'il avait bien entendu la même chose que moi. Nous ne tardâmes pas à apprendre que les troupes d'Aguiloul venaient d'être défaites, que son chef el Hajj Hmed était grièvement blessé et qu'el Housseyn Ou Salh Outgzirin, le caïd Hmed Ou Saïd, caïd *rha* originaire des Ihahan, ainsi que d'autres nombreux notables importants des Ihahan avaient perdu la vie dans la déroute.

Nous retournâmes dans la demeure qui nous avait été attribuée mais durant toute une partie de la nuit nous fûmes tenus éveiller par les galops de nombreux chevaux qui quittaient la ville. Nous apprîmes que les troupes du caïd Addi étaient parties sur le lieu où el Hajj Hmed avait subi la défaite pour se rendre compte avec précision de l'étendue des dégâts.

Je dis alors au caïd Belkhir qu'il fallait suivre le caïd, qu'il ne fallait pas laisser échapper cette occasion. Après bien des tergiversations, me voyant décidé, il accepta de me suivre mais ce glouton ne quitta pas les lieux sans avoir d'abord fait réchauffer quelques tagines qu'il dévora goulument. Nous rejoignîmes le caïd Addi sur le lieu de la bataille près du village de Tassaount n Dris des Ida Oubaaqil[71].

Dès que je le vis, je lui reprochais de ne pas nous avoir prévenus de son départ. Il répondit que nous étions les envoyés de l'*aguellid* et que, en tant que tel, il ne voulait pas nous déranger pendant la nuit. Nous le trouvâmes indécis, ne sachant que faire. Sur les hauteurs qui les entouraient se trouvaient encore les Ida Oubaaqil qui les

70. Après le départ d'Addi Aguiloul de Tiznit, en 1900, pour matérialiser l'indépendance de la montagne insoumise, un notable des Ida Oubaaqil, Hmed Gouamazzer, étendit, à la limite du pays makhzen et de la montagne insoumise, ces remparts de pierres (*aderras*) encore visible, dans les années 1950, à Tammacht et à Tighmi.

71. Cette victoire des tribus sur un caïd makhzen eut un retentissement très important dans la région ; des années plus tard on la chantait encore pour symboliser l'indépendance de la montagne indomptable. Dans les années 1940, on débaptisa le village où lieu cette défaite du pouvoir central pour ne plus le désigner que sous le nom de Tassaount n tirzi, la montée de la défaite [du makhzen] !

invectivaient. Les hommes du caïd Aguiloul récupérèrent plusieurs corps sans vie de leurs compagnons ihahan. Il semble bien que tous ces hommes blessés et abandonnés dans la déroute furent achevés après coup : tous les corps portaient en effet la marque de nombreux coups de couteau.

A la vue de ces cadavres mutilés, le caïd Aguiloul ordonna la distribution des munitions. Nous en prîmes pour nous et nos compagnons. Ensuite j'admonestais le caïd qui restait toujours dans l'expectative et lui dis : ‘‘Si Addi, soit tu es venu te battre, soit tu te replies mais cette attitude attentiste n'est pas celle d'un guerrier''. J'avais l'intention de prendre la tête de quelques cavaliers ihahan pour déloger l'ennemi de ses positions mais le caïd Aguiloul me mit en garde : ‘‘Attention ! Ces montagnards ne frappent qu'à la tête ou au cœur''. Je menais tout de même une attaque sur quelques murets défensifs tout proches mais je trouvais l'endroit abandonné par ses défenseurs.

A peine le caïd Tahar Oubellagh[72] faisait-il son entrée dans nos rangs qu'il fut interpellé brutalement par le caïd Addi : ‘‘Caïds du Sous, ceci n'est pas digne de vous, nos frères sont massacrés par les vôtres et vous n'avez rien fait pour les en empêcher''. Le caïd Tahar lui répondit : ‘‘J'ai été à la tête de tes frères jusqu'à ce que nous parvînmes au cœur du pays, à Tighmi, d'où, chargés de butins, nous décidâmes de rebrousser chemin. Pour cela, j'ai recommandé le chemin le plus sûr, celui de Tammacht. Ceux qui m'ont suivi, ont eu la vie sauve. En revanche, el Hajj Hmed n'en a fait qu'à sa tête et a pris un sentier étroit et dangereux où les Ida Oubaaqil ont pu facilement leur tendre l'embuscade dans laquelle ils ont été défaits''.

Je me suis tourné vers le caïd Tahar et lui demandait : ‘‘N'y a-t-il pas de gens respectables ici qui pourraient aller chercher nos morts ?'' Il me répondit : ‘‘Oui, nous avons des *oulama*[73] et des *igourramen*[74] fort respectables''. Il m'envoya le *fqih* Sidi Mohamed Ou Larbi Gouadouz et d'autres qui nous ont promis qu'ils récupèreraient tous les corps de nos défunts. Ils nous proposaient soit de les enterrer à Tammacht soit de les emporter.

Le caïd Aguiloul décida de les ramener avec lui et pour ce faire envoya vingt mules pour les transporter. Chaque mule portait trois ou quatre cadavres. C'est ainsi que tous nos morts furent transportés jusqu'à Ouijjan où ils furent enterrés.

---

72. Caïd d'une partie des Ida Oubaaqil de la plaine, il réside à Assaka Oubellagh à quelques kilomètres à l'Est de Tiznit.
73. Oulama (sing. alim), savants religieux.
74. Igourramen (sing. agourram), l'appellation par laquelle les populations du sud-ouest marocains désignent, en tachelhit, les saints locaux d'origine non chérifienne.

Dans ce village, nous retrouvâmes el Hajj Hmed qui, blessé à la tête, recevait les premiers soins. Ceux qui le soignaient, étaient alors occupés à tenter de cautériser la blessure mais ne réussissaient qu'à lui arracher des cris de douleurs épouvantables. Son état n'augurait rien de bon et, en effet, à peine arrivé à Tiznit, il rendait l'âme.

De notre coté, le caïd Addi avait fait rédiger les réponses aux nombreuses missives que je lui avais apporté de Marrakech. Le caïd Belkhir me pressait alors de quitter rapidement cet endroit. Juste avant notre départ, le caïd nous remis à chacun une forte somme et des présents. Mon compagnon reçu cinq cent riyals, deux dromadaires, quarante moutons, des habits et de l'encens de Guinée. Toutefois, il se montra fort mal élevé en exigeant plus. Ce dont le caïd Addi se plaignit plus tard auprès du Gouvernement, dénonçant la cupidité de ce personnage dans une de ses lettres. D'ailleurs, un peu plus tard, je lui confisquerai tous ces biens.

J'ai écrit de mon côté au ministre Si Saïd pour l'informer des conditions de la déroute. J'ai chargé un messager de lui porter la missive le plus rapidement possible et lui remis vingt riyals pour franchir la distance qui séparait Tiznit de Marrakech d'une traite. Cette lettre fut transmise par Si Saïd à son frère [Ba Hmed]. En la lui remettant, il lui fit part aussi de la façon dont je m'étais brillamment acquitté de la mission, ce qui fait que le grand vizir m'eut dès lors en grande estime.

Sur le chemin du retour, nous sommes passés par Tamanar des Ihahan, chez le *khalifa* du caïd Addi, [son fils] Mbark Aguiloul. Ce dernier remis encore trois cents riyals à Belkhir sans même recevoir un remerciement en retour. Nous sommes finalement arrivés à Marrakech où j'ai pu profiter de tout l'argent et des biens que m'avait donné Addi Aguiloul pour ma conduite irréprochable ».

Retour à Marrakech

Najem a dit : « A mon retour à Marrakech, je suis resté dans l'entourage de Si Saïd jusqu'à sa mort qui eu lieu peu de temps après mon arrivée. Son frère Dris, qui tenait le poste de *hajib* auprès de l'*aguellid*, le remplaça alors dans son poste de ministre de la guerre. Néanmoins, quelque jours plus tard, il disparu à son tour.

Au lendemain de ces deux morts quasi-successives, le bruit courut que c'était leurs médecins qui avaient mis fin à leur jour par vengeance. [Ba Hmed] et ses frères faisaient, en effet, peser une autorité très lourde sur le peuple depuis la mort de Moulay el Hassan. Les médecins étaient des Allemands, des Anglais et des Espagnols mais ce furent surtout les médecins anglais qui furent visés par ces rumeurs.

Quelques temps plus tard, [Ba Hmed] mourut lui aussi[75]. J'étais présent lors de son enterrement sous la koubba de Moulay Ali *Chrif* où était aussi présent l'*aguellid*. C'est là que j'aperçu el Menebhi qui s'était déchaussé et avait posé ses souliers derrière-lui. Je les pris pour essuyer la poussière qui les entachaient et les mis sous mon bras. Un des compagnons d'el Menebhi, qui se méprenait sur mon geste me chercha querelle. Le brouhaha qui s'ensuivit attira l'intention d'el Menebhi qui, après s'être fait expliquer ce qui s'était passé, ordonna qu'on me laisse tranquille. J'avais fais cela tout simplement pour témoigner de l'estime que je portais à ce haut personnage qui, comme moi, était rattaché aux Cherarda.

Lors de l'inhumation de [Ba Hmed], c'est moi qui tint le corps du défunt par les jambes tandis qu'un *chrif* alaoui le tenait par les épaules. Le grand-père du défunt se nommait aussi Hmed, surnommé Hmed Latay qui était originaire des Mahri de la tribu des Haouara.

El Menebhi avait été le bras droit du grand ministre défunt. Il le représentait parfois en son absence. Trois jours après sa disparition, la présence d'el Menebhi s'affirma de plus en plus et il fut finalement nommé ministre de la guerre. Il désigna Gharnit au poste de grand ministre. Puis obtint de l'ancien secrétaire de [Ba Hmed], Si Houman, le "grand registre" pour le remettre à Abdelkrim ben Sliman, qui fut secondé par Zniber Slaoui.

Il vida par la suite la maison de [Ba Hmed]. Ce dernier, un peu avant sa mort, sentant la fin venir, avait confié les clés de ses réserves à l'*aguellid*. El Menebhi, chargé de transporter toute les richesses du défunt dans le *Palais*, au profit de l'*aguellid*, en détourna une grande partie pour son compte personnel. Il dilapida par la suite la majeure partie de ces richesses.

Au lendemain de la mort de [Ba Hmed], el Menebhi bannit au Tafilelt, el Hajj el Mekhtar ben Abella ben Hmed, proche ami et confident du défunt, ainsi que toute la famille du grand ministre disparu.

Abbas ben Daoud, pacha de Marrakech, reprocha vivement à el Menebhi tous ces méfaits et lui reprocha d'avoir nommé Gharnit el Fassi au poste de grand ministre, le mettant fortement en garde contre ce dernier. Mis au courant par el Menebhi, Gharnit convoqua le pacha au palais où il le fit immédiatement mettre aux arrêts dès son arrivée. Puis, pour définitivement l'éloigner, il fut envoyé à Tiznit où il devait être jeté en prison. Au moment de l'arrivée du convoi à destination, le caïd Mohamed Anflous, alors en poste à Tiznit, se trouvait en expédition militaire près du village des Aït Bou Mrim chez les Imjjad. Le convoi pris alors la route du Tazeroualt pour rejoindre le caïd

75. Le 13 mai 1900, d'après Arnaud (Louis), op.cit., p. 128.

et lui remettre en mains propres le prisonnier. Quand Anflous fut rejoint par le convoi, il ordonna à ceux qui étaient en charge du prisonnier de le ramener à Tiznit et de l'y enfermer dans la prison. Abbas ben Daoud y resta un certains temps puis il retrouva son poste de pacha de Marrakech pour quelques temps. Par la suite, il fut nommé à Fès puis à Tanger où il meurt en 1326 [c/à 1908] ».

Retour à l'armée

Najem a dit : « Après la mort de [Ba Hmed], j'ai sollicité auprès d'el Menebhi de reprendre ma place de caïd *rha* dans l'armée. Il accepta ma demande. Je me mis aussitôt à recruter mes nouveaux hommes. La tradition veut que le caïd *rha* n'a pas le droit d'entamer le recrutement de ses hommes sans l'autorisation préalable du Gouvernement alors que les caïds peuvent recruter sans autorisation. Chaque homme est inscrit dans les registres du Gouvernement et le caïd *rha* est personnellement responsable de chacun d'entre eux.

J'avais réussi à recruter près de mille sept cent hommes que j'établis à la kasbah Hajj Mennou qui se trouvait près de la place de Jemaa el Fna, accolé à l'Arsat ben el Qern.

Un soir, alors que j'étais en pleine conversation avec mes compagnons habituels, un émissaire d'el Menebhi vint récupérer à la kasbah deux sangliers qu'avait laissés là un ancien caïd. Nous eûmes du mal à les attraper mais une fois capturés nous les attachâmes et les chargeâmes sur le dos d'un mulet pour les conduire dans une maison où se trouvait habituellement el Menebhi. Cette demeure se trouvait tout près de la porte du palais au cas où. A mon arrivée, je le trouvais en compagnie de l'*aguellid* Moulay Aziz. On lâcha alors les deux sangliers dans une petite cour entouré de grille où se trouvaient deux lévriers qui bondirent immédiatement sur eux. Le spectacle dura ainsi quelque temps jusqu'à ce que les sangliers succombent sous les dents des lévriers. C'était un des spectacles habituels dont l'*aguellid* était friand ».

A cette époque, de nombreux feux d'artifice étaient souvent organisés pour sa distraction. El Menebhi était un de ceux de son entourage qui lui fournissait ce genre de divertissement ou toutes sortes d'autres d'ailleurs. Ces pratiques excessives furent une des raisons de l'éloignement d'el Menebhi car elles détournaient trop souvent l'*aguellid* des affaires de l'Etat.

Après son éloignement, Gharnit poussa à la nomination, au poste de caïd *mechouar*, Dris ben Iaïch[76] anciennement et successivement caïd d'Oujda et pacha de Tétouan.

Najem a dit : « El Menebhi partit un jour en mission pour l'Angleterre, à la même période où Abdelkrim ben Sliman et el Guebbas partirent pour la France[77]. C'est alors [Abdeslam] ben Chekra Zemrani qui remplaça el Menebhi au poste de ministre de la guerre.

Dès sa nomination, Gharnit se retourna contre tous ceux qui avaient été nommés par el Menebhi au Gouvernement et qui faisait parti de son réseau. Il les chassa tous de leur poste. Plus aucune correspondance officielle ne devait être écrite en son nom.

Dans cette politique d'éradication, il y eut un dérapage malencontreux. Il y avait un homme qui portait le patronyme d'el Menebhi, Hmed el Herrab, qui avait sous ses ordres mille cinq cent cavaliers et trois mille cinq cent fantassins. En se basant sur ce nom, on le soupçonnait d'une possible solidarité tribale avec l'ancien ministre de la guerre. Pour se débarrasser de lui, on lui tendit un piège. On lui demanda d'entamer une correspondance épistolaire avec el Menebhi qui se trouvait toujours en Angleterre. Et c'est sur la base de ces mêmes lettres qu'on le destitua de son poste. Pris de peur, ce Hmed el Herrab se réfugia auprès du tombeau du saint el Ghezouani[78].

Je me rendis auprès de lui pour lui reprocher cette attitude, je réussis à le persuader de me suivre au palais où je le conduisis auprès de cheikh Tazi, frère d'Omar Tazi qui avait été un proche d'el Menebhi. Hmed el Herrab montra au cheikh Tazi toute la correspondance qu'il avait échangée avec el Menebhi. Par la suite, au lieu de se rendre à el Jadida comme il lui avait été recommandé, pris de peur, il préféra se réfugier auprès des mausolées des Aït Oumghar, en pays Doukkala.

Un caïd des Doukkala (Zmamra), ben el Maaroufi, envoya de son côté une lettre à un des compagnons de voyage d'el Menebhi où il y relatait tous les évènements qui s'étaient déroulé au palais depuis le départ de l'ancien ministre de la guerre. Notamment que tous ses fidèles avaient été éloignés ou jetés en prison.

76. Voici la description pittoresque que nous en a laissé un diplomate français du début du siècle passé : « Un grand cavalier de race noire, aux formes puissantes, à l'air important, se porta vivement au-devant de moi ; avec une gesticulation abondante, sa large face moricaude toute rayonnante d'une cordialité joyeuse, il m'exprima les compliments de bienvenue de son seigneur. C'était le caïd Méchouar, ou grand maître des cérémonies, Si Driss ben Yaïch » (Saint René Taillandier, 1930 : 46).

77. La première ambassade (Menebhi et el Hajj Omar Tazi) parti le 2 juin 1901 d'el Jadida à bord du croiseur britannique Diadem pour Londres et Berlin ; la seconde (ben Sliman et el Guebbas) s'embarque le 11 juin 1901 à Tanger à bord du cuirassé Pothuau pour Paris et Saint Petersbourg.

78. Sidi Abdallah el Ghezouani est un des sept patrons de Marrakech.

Lorsqu'el Menebhi apprit ces nouvelles, il prit immédiatement ses dispositions pour son retour et s'embarqua sur un navire commercial en partance pour Tanger. Une fois arrivée à destination, [Tayeb] Outgountaft le rejoignit à bord et le navire repris la mer pour el Jadida.

Au moment du départ d'el Menebhi pour l'Angleterre, Outgountaft avait accompagné el Menebhi depuis Marrakech jusqu'à Tanger où il était convenu qu'il devait attendre là son retour.

Une fois arrivée à el Jadida[79], le pacha de la ville, ben el Hemdouniya, monta à bord pour inviter el Menebhi et ses compagnons à débarquer pour les loger dans sa maison. Mais tout cela n'était qu'une ruse car en réalité ce personnage avait reçu l'ordre d'emprisonner l'ancien ministre de la guerre sitôt qu'il aurait débarqué. El Menebhi, se disant souffrant déclina l'offre du pacha qui se retira. Ensuite, en pleine nuit, avec la complicité d'hommes à terre, el Menebhi fit débarquer tous ses bagages qui furent dirigés, sur le dos de cinq cent mules, vers un campement à l'intérieur des terres où les attendaient d'autres hommes.

Le pacha revint le lendemain pour réitérer avec insistance son invitation à débarquer, el Menebhi lui promit de se rendre auprès de lui le lendemain. Le pacha heureux de cette réponse se retira aussitôt.

Mais à la nuit suivante, d'autres complices amenèrent plusieurs chevaux qui permirent à el Menebhi et à ses compagnons de prendre la fuite. Parmi eux se trouvaient le caïd Bouali el Ferji qui conduisit le convoi jusqu'à Sidi Bennour, puis de là, jusqu'à Souniya (Menabha). Parmi ses autres compagnons de fuite se trouvait aussi Outgountaft avec ses cavaliers qui montaient des chevaux magnifiques.

A l'approche de Marrakech, on envoya un messager chargé de soudoyer le portier de Bab el Khemis. Il remit à ce denier deux cent riyals, lui demandant de retarder la fermeture de la grande porte sous le faux prétexte qu'un convoi transportant les femmes et les enfants d'un caïd allait arrivé un peu tard. Le portier accepta et laissa la grande porte entre-ouverte dans l'attente de ce convoi.

C'est ainsi qu'el Menebhi et ses compagnons entrèrent à Marrakech à l'insu du Gouvernement. Au petit marché de ben Salh, un homme vit passer devant lui deux cavaliers à l'allure étrange. Intrigué, il les scruta longuement et fut surpris de reconnaitre en l'un d'eux el Menebhi.

79. Le 26 juillet 1901, d'après Arnaud (Louis), op.cit., p. 143.

Ce soir-là, je venais d'accomplir la prière du couchant dans la grande mosquée de Bab Doukkala située près de la vielle médersa. J'étais alors en compagnie du caïd *rha* ben Hmed et de Si Abbas ben el Mekhtar el Jamaï.

Le caïd ben Hmed nous disait ce soir-là : ‘‘el Menebhi nous a couvert de miel et nous a abandonné aux mouches, nous sommes menacé de toutes parts’’. Il parlait ainsi car il venait de recevoir une convocation au palais pour le lendemain et il craignait qu'on ne lui retire le commandement de son *tabor*. De mon côté, je devais bientôt partir pour Taroudant où j'avais été nommé pacha.

Nous étions assis à la porte de la mosquée à discuter ainsi lorsqu'un homme me héla. Quand je le rejoignis, il me demanda combien j'étais prêt à payer pour une bonne nouvelle. Je lui répondis que tout dépendait de la nouvelle. Il m'affirma que cette nouvelle me comblerait de joie et m'apprit qu'alors qu'il était assis au petit marché de ben Salh, il vit passer deux cavaliers parmi lesquels se trouvait el Menebhi.

J'explosais de joie et décidais d'envoyer immédiatement un de mes *khalifa* à la maison d'el Menebhi devant laquelle le Gouvernement avait installé une garde qui interdisait à quiconque de s'y introduire. Le responsable de cette surveillance était le caïd Mohamed el Abdi. Je chargeais mon *khalifa* de le saluer de ma part et de lui demander s'il n'avait rien remarqué de particulier. Après quelques hésitations, le caïd se rendit auprès de ladite maison où il apprit la nouvelle de l'arrivée d'el Menebhi qui se trouvait déjà auprès de l'*aguellid*. Il m'apprit aussi que l'on demandait ma présence au palais.

Je me retournais vers le caïd ben Hmed et lui dit ‘‘Retournes chez toi, tu n'as plus rien à craindre’’.

Le lendemain, nous nous rendîmes au palais assez tard dans la matinée afin de ne pas trop montrer notre joie devant le retour d'el Menebhi.

Le ministre de la guerre, [Abdeslam] ben Chekra, me demanda de lui fournir un cheval et une mule pour, dit-il, faire venir sa famille de Fès à Marrakech. Je refusais, prétextant que je ne disposais pas pour l'instant de bêtes pour un aussi long voyage. Il insista, mais je restais ferme dans ma réponse.

Aïssa ben Omar el Abdi[80] qui avait été emprisonné après le départ d'el Menebhi pour l'Angleterre, fut libéré dans la nuit. A son arrivée au palais, je fus le seul parmi les personnes présentes à venir le saluer. Mes compagnons me reprochèrent cette attitude en m'invitant à plus de prudence.

Tandis qu'el Menebhi était auprès de l'*aguellid*, le *hajib* appela ben Chekra à les rejoindre. Il ressortit un peu plus tard par une autre porte. Il venait d'être destitué de son poste de ministre de la guerre et devait rejoindre Taza où il avait été nommé pacha.

El Menebhi retrouva tous son pouvoir passé, il redevenait le centre du Gouvernement. Au moment où il allait quitter le palais, il aperçut le caïd el Hajj Ali Abaamran et l'apostropha ainsi : "Alors toi aussi, tu n'as pas obéis aux ordres que je t'avais donné à mon départ pour l'Angleterre ?" Le caïd lui répondit : "C'est sur l'ordre du Gouvernement que je suis parti et c'est sur l'ordre du Gouvernement que je suis revenu. Nous ne sommes que les exécutant des directives supérieurs". Il avait été envoyé au Gharb à la tête d'un contingent pour une mission précise, mais après le départ d'el Menebhi pour l'Angleterre, il fut rappelé par le Gouvernement.

Avec d'autres, nous nous cotisâmes pour faire un don en argent à el Menebhi pour fêter son retour. Nous réussîmes à réunir la somme de trois mille cinq cent riyals que nous souhaitions lui remettre pour le féliciter d'être revenu sain et sauf. C'est une tradition, mais selon que l'on s'adresse à un caïd, à un ministre ou à l'*aguellid*, les formes de la cérémonie et le montant du don diffèrent.

Lorsque nous nous rendîmes auprès de lui, nous le trouvâmes en plein repas. Son visage s'éclaira à notre arrivée, il fut heureux de notre venue et nous accueilli chaleureusement ».

Chez les Beni Mestara[81]

Najem a dit : Un jour que nous passions en revue les soldats en vue d'un défilé que devait organiser el Guebbas. J'eu un accrochage avec lui à cause d'un de mes hommes qui manquait à l'appel. Je lui dis que l'homme manquant n'était absent que pour régler

80. Caïd des Abda, il fait parti des premiers soutiens à la cause de Moulay Hafid et obtiendra en récompense le poste de ministre des affaires étrangères dans le nouveau gouvernement. Plus tard, il est le seul des principaux caïds du Sud à ne pas avoir soutenu le mouvement d'el Hiba cependant, malgré sa francophilie assumée très tôt, il sera destitué de son commandement par Lyautey dès 1914 pour « intelligence avec l'ennemi » germanique.

81. Puissante tribu jebala des environs d'Ouezzan.

un problème personnel. El Guebbas ne fut pas satisfait de ma réponse et continua à proférer des critiques et des menaces à l'encontre de mon soldat puis à mon encontre. Je lui dis alors de mon côté que je n'acceptais pas de travailler pour seulement cinq riyals par jour et me faire traiter de la sorte. Je saisis l'occasion pour lui dire que j'en avais assez de cette situation et que j'allais démissionner de mon poste sur le champ. Cependant, les autres caïds *rha* m'empêchèrent de mettre la menace à exécution. Suite à cette altercation, notre solde journalière fut substantiellement augmentée : nous touchâmes désormais huit riyals par jour.

Un peu plus tard, nous nous préparâmes pour une expédition qui devait être menée par Moulay Abdeslam el Irani. Nous partîmes jusqu'à Sidi Bou Douma dans la tribu des Beni Mestara où nous stationnâmes durant une longue période ».

Parmi eux se trouvaient de nombreux caïds valeureux tel qu'el Arbi el Menebhi, ainsi que le narrateur (Najem), Mouloud Serghini, Salh Zemrani, Saïd Demnati, el Housseyn el Imouri, Hmed el Bzioui, Mbark el Haouari et el Hajj Ali Abaamran. A son retour d'Europe, el Menebhi avait réorganisé l'armée et malgré le fait que tous ces hommes aient le même titre de caïd *rha*, il avait imposé une hiérarchie entre eux. De plus, un nouvel impôt avait été mis en place qui se basait sur la propriété en arbres, troupeau, récolte et nombre de personnes par foyer. Ce nouvel impôt fut reconduit pendant l'époque coloniale[82].

Najem a dit : « Durant ce trajet, nous fûmes accompagner un temps par le caïd Abdelmalek Atigui et le caïd el Hajj el Jilani Demnati avant qu'ils ne rebroussent chemin vers Marrakech.

Arrivés à destination, le caïd el Arbi fut envoyé aux Beni Mezguelda[83] où il subit un revers important. Je fus envoyé à mon tour pour l'épauler puis, après les avoir

82. Dénommé *tertib*, terme de l'arabe vernaculaire (darija) signifiant « *arrangement* », c'était le nouvel impôt unique que voulut établir Moulay Aziz. Ce *tertib* se voulait plus égalitaire et écartait les caïds locaux de sa perception. C'était une sorte de taxe sur les terres arables, le bétail et les arbres fruitiers de chaque foyer qui supprimait les impôts canoniques que les populations soumises acceptaient de verser au Sultan. Cet impôt était un peu plus lourd que la *zakkat* et l'*achour* et par essence non conforme à l'Islam. La maladresse du makhzen de supprimer en 1901 les impôts religieux avant d'avoir mis en place toutes les réformes nécessaires au prélèvement du *tertib* et surtout d'avoir obtenu l'autorisation du corps diplomatique des puissances européennes, ruinèrent véritablement le makhzen. Quand enfin ce dernier eut l'autorisation en 1904 il était trop tard, pendant trois années les tribus s'étaient habituées à ne plus payer aucun impôt et avaient utilisé, en partie, ce surplus de numéraire pour l'acquisition d'armes modernes ; c'est ainsi que nombres d'entre-elles se firent un malin plaisir à accueillir les collecteurs à l'aide de leurs nouvelles acquisitions.

83. Puissante tribu jebala des environs d'Ouezzan.

repousser, nous nous installâmes auprès du tombeau de Sidi Anzghara. Les membres de la tribu vaincue vinrent ensuite faire leur soumission.

Enfin, nous retournâmes aux Beni Mestara où nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Ouezzan. Là, nous fûmes très bien accueillis par les *cherfa* durant les six jours de notre présence chez eux. Nous reprîmes la route pour Ksar el Kebir où l'on nous remis des vêtements en laine. Nous y restâmes trois jours. C'est là que nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Fès car à ce moment-là, l'*aguellid* avait quitté Marrakech pour Fès et nous devions l'attendre dans cette dernière ville ».

Combats contre Bou Hmara

Najem a dit : « A cette époque, les gens ne parlaient que d'une seul chose : un personnage originaire des Hiyayna, avait pris la tête d'une foule de fidèles. Il s'agissait du dénommé el Jilani Zerhouni qui avait été un temps *mokhazni* chez Moulay Omar avant d'être emprisonné. Un moment encore, il fut aussi au service du fils de Ba Mohamed Cherki. Il est né dans le village d'Ouled Youssef dans la montagne du Zerhoun. On nous a dit, à l'époque, qu'il avait juré d'être un jour *aguellid* après avoir vu el Menebhi parvenir au poste de ministre ».

Comme Najem l'affirme, un jour, el Jilani Zerhouni chercha à avoir une entrevue avec el Menebhi mais comme ce dernier refusait, le futur Bou Hmara jura : ''Si el Menebhi est devenu ministre alors moi, je serai *aguellid*''.

Najem a dit : « Les gens rapportent qu'el Menebhi, Mohamed Anflous Ihihi (mort à Tiznit) et el Jilani Zerhouni étaient emprisonnés dans la même cellule où ce dernier leur prédisait l'avenir. Selon lui, Mohamed Anflous deviendra un grand et puissant notable, el Menebhi sera ministre et lui qui deviendra *aguellid* serait amené à destituer el Menebhi de ses fonctions.

On a entendu aussi dire que ce révolté [Jilani Zerhouni] aurait, après sa sortie de prison, rendu visite à el Menebhi lorsqu'il était ministre et que ce dernier se serait alors montrer hautain à son égard. D'où son désir de venger l'affront avec l'idée de mener un jour une grande révolte contre tous ceux qui l'avaient humilié. On dit encore qu'il s'est rendu à Fès où il aurait fait la prière du vendredi près de l'*aguellid* Moulay Aziz avant de quitter la ville pour les tribus, monté sur le dos d'une ânesse d'où son surnom de Bou Hmara [l'homme à l'ânesse].

Lorsque nous parvînmes à Fès, nous descendîmes à Dhar el Mehres[84] ; Bou Hmara se trouvait déjà à cette époque à Taza où les prières étaient dites en son nom et où toutes les tribus alentours étaient venues lui faire allégeance. Le Gouvernement avait perdu très rapidement dans cette région toute autorité ou crédibilité. Bou Hmara légitimait son pouvoir en se présentant comme Moulay Mhamed fils de l'*aguellid* défunt Moulay el Hassan qui l'avait destitué de son titre de prince héritier (comme nous l'avons déjà vu).

Toujours d'après ce que j'ai entendu, il débuta son mouvement en achetant sept taureaux noirs qu'il alla sacrifier sur la tombe du saint Sidi Mhamed ben el Hassan chez les Hiyayna de la région de Fès lors d'une fête votive. Il avait choisi cet endroit car il connaissait parfaitement les principaux notables de cette tribu où il avait voyagé comme dans de nombreuses villes du Maroc et d'Algérie qu'il visita aussi. Il était célèbre pour ses pratiques mystiques et les miracles qu'il accomplissait parfois par sa magie.

Après avoir accompli le sacrifice des taureaux, lors de l'*almouggar*, il attroupa autour de lui toute une foule par ses pleurs et ses vociférations. Il interpellait ainsi son auditoire : "Voyez ce qui arrive à notre maison dont se sont emparés les chrétiens et qui ont placé à sa tête mon petit frère, le cupide et frivole Moulay Aziz ?"

Et à tous ceux qui venaient lui rendre visite, il leur distribuait de grandes quantités de pièces d'or dont on ne soupçonnait même pas l'existence jusque-là. C'est cette attitude désinvolte qui a poussé les tribus Ghiyata et Hiyayna à faire allégeance à Bou Hmara. Elles lui ont donné un cheval et une grande tente à la manière des *igueldan*[85] avant de prendre la direction de Taza.

Dès qu'il apprit la nouvelle, le gouverneur de cette place, el Hajj Abdeslam Zemrani, abandonna son poste. Avant d'entrée à Taza, Bou Hmara passa la nuit dans une koubba situé près d'une des portes de la cité où se trouvaient les tombeaux de nombreux saints. Le lendemain, il fit son entrée dans la cité au milieu de la liesse populaire.

Le Gouvernement resta sans réaction devant ce grave évènement. Ensuite, après avoir réuni une troupe nombreuse, il prit la direction de Fès.

Ce n'est qu'à ce moment que le Gouvernement, prenant conscience du danger, envoya une *mehalla* pour lui barrer le passage. A la tête de cette colonne, était Moulay el Kebir fils de l'*aguellid* Moulay el Hassan, ainsi que plusieurs caïds tels el Bachir ben

84. Situé à la pointe sud-ouest du Mellah de Fès, sur l'emplacement d'une ancienne tour détruite au 18ème siècle lors des combats entre Moulay Abdallah et les Oudaya (Le Tourneau, 1987 : 86).

85. *Igueldan*, pl. d'*aguellid*.

Snah, el Fassi, [Moulay Mhamed] Iraa Sbaaï[86] qui était caïd *rha*, Mohamed ben el Arbi ben Hemmou el Boukhari et el Jilani Cherradi. La *mehalla* établi son campement dans le pays d'el Hbarja chez les Hiyayna, c'est là qu'eut lieu la rencontre entre l'armée et les troupes du révolté. La bataille qui s'ensuivie se solda par une victoire partielle de la *mehalla*. C'est durant ce combat que le caïd Iraa fut blessé.

Moulay el Kebir et les caïds de sa suite demandèrent au Gouvernement de leur envoyé des canons. C'est à moi qu'el Menebhi demanda de porter les canons à la *mehalla*. On pensait alors que le révolté s'était réfugié dans un fortin de la région d'où cette demande des canons afin de l'en déloger. J'avais demandé à el Menebhi de choisir moi-même ceux qui devaient constituer mon détachement car, dans un premier temps, on m'avait imposé des hommes justes bons à défiler.

Il accepta ma demande et je choisis le caïd Salh Zemrani comme lieutenant car c'était un homme d'une grande bravoure ; le détachement atteint le nombre de cent cinquante hommes.

El Menebhi convoqua ensuite Omar Tazi, qui deviendra plus tard el Hajj Omar, plus connu sous le nom d'Omar le chauve[87]. Il était l'un des lieutenants de confiance d'el Menebhi et s'occupait notamment de l'approvisionnement de la maison du ministre. Il reçu l'ordre de payer l'achat de cinq mille pains, ainsi que des figues de Barbarie et des dattes destinées à l'approvisionnement de la *mehalla*. De notre côté, nous n'obtînmes en tout et pour tout qu'un seul canon.

Sur la route, nous fûmes gênés par la pluie au niveau des Aït Sadden où les roues du canon s'embourbèrent. J'enjoignais à mes hommes de rejoindre au plus vite le camp de la *mehalla* pour m'envoyer rapidement de l'aide afin de sortir le canon de la fange où il s'était enfoncé. Toute la nuit sous la pluie, je veillais seul auprès du canon.

Le lendemain, avec l'appui des hommes de la *mehalla*, nous pûmes enfin diriger le canon sur l'endroit où était supposé se trouver le fameux fortin. Quel ne fut pas notre surprise en arrivant de voir qu'à la place d'une place-forte, nous trouvâmes en face de nous de simples grottes dont les entrées étaient partiellement obstruées de pierres. Ceux

---

86. Moulay Mhamed Iraa (1862-1939) était un notable de la tribu des Ouled Bou Sbaa du Haouz dont la famille était reconnue comme d'ascendance chérifienne. Il fut un temps caïd de sa fraction (Ouled Brahim) avant d'être destitué ; il devint caïd *rha* dans l'armée de l'*aguellid* avant de retrouver sa place de caïd des Ouled Brahim. Il soutint dès ses débuts le mouvement d'el Hiba avant de faire sa soumission en 1922 et d'être nommé caïd des Achtouken de l'Est en 1926.

87. Si je n'avais pas eu l'obligation de rapporter au mot près le témoignage du caïd Najem, jamais je n'aurai utilisé ce terme (note de Soussi).

qui nous avaient renseigné nous avaient trompé, il n'y avait là ni citadelle ni même d'ailleurs aucune trace du révolté qui, après sa défaite, s'était replié sur Taza.

Nous campâmes ensuite à Dar Debban, c'est là où nous eûmes des accrochages avec des contingents de Ghiyata, de Tsoul et de Branès. A cette époque, de nombreuses tribus de la région rejoignaient le mouvement du révolté. Il réussi à gagner le cœur des tribus en jouant sur leur fibre religieuse. Les tribus nous traitaient de chrétiens, de "kroniyoun" ».

Ce surnom vient du nom d'un anglais qui fut un temps général en chef des troupes du Gouvernement, el Kroni[88].

« C'est là que je reçu l'ordre de revenir à Fès où je trouvais el Menebhi préparant le voyage de l'*aguellid* pour Marrakech. L'*aguellid* voulait retourner à Marrakech car c'était la ville où il avait grandi.

Moulay Abdeslam el Amrani leur dit de ne surtout pas s'inquiéter de l'action du révolté qu'il allait abattre rapidement avec la *mehalla* qu'il avait conduit chez les Beni Mestara. Dès lors, el Amrani fut nommé à la tête de toutes les troupes qui furent envoyées contre le révolté.

J'accompagnais ce dernier pour rejoindre de nouveau le campement de Moulay el Kebir. Devant la révolte des tribus, el Menebhi et l'*aguellid* reportèrent leur projet de voyage au Haouz.

El Amrani fit ensuite étape à Outa Bouaban où il prit contact avec tous les coupeurs de route et autres voleurs de grand chemin de la région. Il leur versa de fortes sommes en échange de quoi, ils lui promettaient que lors de la rencontre entre ses troupes et celles de Bou Hmara, ils provoqueront la défection d'une grande partie des troupes ennemies. El Amrani organisa une réunion sous sa tente avec les caïds Salh, el Hajj Ali Abaamran, el Mouloudi pour discuter de son plan d'action et de son entente avec tous ces mauvais garçons. Il ne m'avait pas invité à la discussion car il savait que j'étais opposé à son plan.

Le lendemain, avant de nous mettre en marche vers le lieu où la bataille devait se dérouler, nous défilâmes, *tabor* après *tabor* devant el Amrani. C'était une journée de brouillard très dense. Une fois la rivière franchi, je dis à mes hommes de m'attendre là

---

88. Harry Mac Lean, ancien sous-officier d'artillerie écossais de la garnison de Gibraltar quitte la vie militaire pour une histoire de femme. Après quelques temps passés aux Amérique et en Europe, il s'installe au Maroc comme commerçant. Puis, sans cesser ses activités commerciales, il devient instructeur de l'infanterie de la nouvelle armée de Moulay el Hassan, le tabor *harraba* (tabor d'instruction). En tant que chef instructeur il se donne le titre de colonel d'où *el kroni* déformation arabe de ce grade militaire.

et de ne pas participer à ce combat que je jugeais suicidaire. De mon côté, je continuais malgré tout la route avec le reste de la *mehalla*. Tous les soldats qui participèrent à l'attaque furent rapidement massacrés comme des lapins par des lévriers. A ce moment-là, si Bou Hmara avait été plus volontaire, il aurait pu facilement continuer sur son élan et s'emparer de Fès.

El Amrani avait trop compté sur l'action des mauvais garçons des tribus, qui s'étaient moqués de lui en prenant son argent mais en ne respectant par les clauses du marché. Je dis alors au Hajj Ali Abaamran : "Vois-tu maintenant le résultat de votre entêtement ? A présent le révolté et les siens n'auront plus peur du Gouvernement car malgré nos nombreuses troupes, notre équipement et nos approvisionnement, ils nous ont battu et nous rebattrons".

La retraite se déroula dans la panique et sous les harcèlements des tribus de la région. Nous nous reposâmes un temps à un endroit appelé Gaadat larnab (la butte aux lièvres) chez les Hiyayna où nous fûmes rejoints par d'autres soldats qui avaient réussi à fuir. Parmi eux, Aïssa ben Omar, Moulay Abdeslam el Ouazzani, Sidi Mohamed el Amrani (le frère d'Abdeslam el Amrani) et Abbas el Menebhi (frère du ministre), tous à la tête de ce qui restait de leurs hommes.

Le jour suivant, le révolté et ses troupes firent mouvement vers le camp de la *mehalla*. Les premiers bruits de son approche connus, les hommes abandonnèrent tentes et provision pour une fuite éperdue vers Fès. Durant cette honteuse débandade, on trouvait en première ligne les grands chefs de la *mehalla* comme Moulay Abdeslam el Amrani, Moulay el Kebir ben Moulay el Hassan, Moulay Abdeslam el Ouazzani. Tandis que moi et d'autres courageux soldats affrontâmes sans faiblir les troupes du révolté.

Nous ne parvînmes au camp de la *mehalla* qu'au couché du soleil. Seuls les caïds Salh et Mouloudi, avec quelques hommes, étaient restés au camp. Ce jour coïncidait avec le premier jour du ramadan. Ces caïds me pressaient à leur tour de quitter rapidement le campement qui allait bientôt être la proie des pilleurs. Toutes les tentes étaient pleines de munitions, d'équipements divers et de nourriture car nous avions reçu quelques jours auparavant un convoi de ravitaillement composé de près de cinq cent mules venu de Fès. Nous abandonnâmes tout à l'ennemi.

Avec quelques compagnons, nous fûmes les derniers à quitter le campement, nous n'étions plus que sept. Les troupes du révolté étaient encore loin de nous quand les hommes des tribus voisines entamaient le pillage du camp.

A cette bataille, j'avais été touché et ma blessure me faisait terriblement souffrir. Ce fut un compagnon qui dû me porter jusqu'à ma mule au moment de notre fuite. Avec

nous se trouvait Abbas, le frère du ministre, avec deux de ses compagnons, ainsi que Tayeb ben Aïssa ben Omar en compagnie de [Mohamed] ben Dahan[89] qui sera plus tard en poste à Tiznit.

Lorsque nous parvînmes aux alentours de Fès, nous aperçûmes au loin de nombreux feux. Il s'agissait alors de Mohamed ben Bouchta ben el Baghdadi et de ses hommes, mais nous ne le savions pas encore. Je décidais d'allumer moi aussi des feux pour faire croire que nous étions un important groupe bivouaquant pour la nuit. Certains de mes compagnons de route rejetèrent mon initiative et continuèrent la route en évitant les feux qui nous faisaient face mais ils tombèrent sur le campement d'une autre *mehalla* qui était composée de troupes venues du Haouz et qui étaient sous le commandement du caïd el Madani Aglaou et de son frère el Hajj Thami.

El Madani les accueillit, leur distribua des soupes chaudes et les plaça près de grands feux afin qu'ils puissent se réchauffer car ils étaient arrivé transi de froid. Ils lui rapportèrent que j'étais resté en arrière avec quelques hommes. Au lever du jour, je repris la route avec mes compagnons et nous parvînmes à notre tour au campement du caïd el Madani auprès duquel je fus mené immédiatement. Il fit venir de quoi soigner ma blessure. Ses hommes étaient composés d'Ihahan, d'Imsfioun, de gens du Dir ainsi que d'Intougga, ces derniers dirigés par un *khalifa* du caïd Abdelmalek Atigui.

Alors que j'étais sous la tente [du caïd el Madani Aglaou], les grands chefs de sa *mehalla* entrèrent paniqués et s'exclamant : "Il faut fuir tout de suite, tous les autres contingents ont déjà pris la fuite pour se réfugier à Fès. Qu'attendons-nous encore ?" Il leur donna l'ordre de seller les chevaux et de charger les mules mais de ne surtout pas abattre les tentes. Je m'adressais alors au caïd pour lui dire de ne pas trop écouter ces dires alarmiste et d'attendre encore un peu car, comme des chacals qui se battent pour une charogne, il faudra des jours au révolté et à ses troupes pour se partager tout ce que nous avions abandonné à notre campement. Mon conseil lui plu et il me demanda alors ce que je jugeais bon de faire. Je lui conseillais d'envoyer un messager au Gouvernement afin de lui demander de nouvelles directives.

Il envoya alors une missive au ministre où il lui rapportait l'état de la situation. A la suite de quoi, il reçu l'ordre de retarder son repli sur Fès.

Celui qui porta cette lettre au Gouvernement était l'Afqir Nasser Aglaou, c'était l'un des oncles maternels d'el Menebhi. Il appartenait à la tribu des Iglioua mais ne

89. Caïd *rha* originaire des Abda, il fut un temps pacha de Tiznit (1913-1915), comme le souligne Najem, avant de finir sa carrière comme pacha d'Azemmour.

faisait pas parti de la famille du caïd el Madani. Et sa mère qui était des Menabha s'était mariée chez les Iglioua.

Quand nous sommes arrivés au *Palais*, nous avons reçu l'ordre de nous établir à Dhar el Mehres où l'on nous remis de nouvelles tentes, de nouvelles armes et tout ce dont à besoin une armée en campagne. Ces fournitures avaient été distribuées pour remplacer les pertes occasionnées lors des derniers affrontements chez les tribus.

Quand nous fûmes enfin prêts, nous sortîmes pour nous établir à el Mtafi près de la rivière de Fès. Au milieu de notre camp était dressée la grande tente d'el Menebhi, c'est là que nous tenions nos réunions.

Pour ce qui est du révolté, dès qu'il eut récupéré tout l'immense butin que nous lui avions abandonné, il reprit sa marche sur Fès. C'est pour cette raison d'ailleurs que nous ne pouvions toujours pas regagner nos maisons car les routes étaient peu sûres à cause des révoltés.

Au moment de notre départ, le révolté avait établi son camp sur la place du marché du mardi des Nkhila vers lequel nous nous dirigeâmes le lendemain, dès l'aurore, sous la conduite d'el Menebhi. Ce dernier était un homme courageux. Il avait parfaitement bien organisé notre *mehalla* plaçant Aïssa ben Omar, el Madani Aglaou et Iraa Sbaaï sur notre flanc gauche, trois *tabor* en avant-garde et Omar Ouyoussi et ses Braber sur le flanc droit.

Nous attaquâmes violemment les troupes du révolté, et en un laps de temps assez court nous les dispersâmes. Les Braber récupérèrent tout le matériel et les provisions que nous avions abandonnés aux mains des révoltés les jours précédents. De son côté, le révolté réussit à s'enfuir mais nous le poursuivîmes un temps. Lors de cette action, nous avons retraversé les lieux de nos défaites précédentes où se trouvaient toujours les cadavres de nos camarades tombés au combat.

Nous abandonnâmes la poursuite pour établir notre camp à Aïn el Qeraa chez les Hiyayna. C'est là qu'el Menebhi décida de nommer, aux postes de chefs de l'avant-garde de la *mehalla*, les caïds Salh, el Housseyn Abaamran et moi-même. Dès lors, dès qu'il y avait un accrochage, les Cherarda et nous subissions toujours les premiers chocs.

Le révolté et ses derniers fidèles, quant à eux, s'étaient établis finalement à Aïn Mediouna chez les Sanhaja. Il en était réduit à les motiver pour le combat en leur confectionnant des talismans qui devaient les préserver des balles ennemies. Sur ces amulettes, il inscrivait tout simplement le mot “épargné” [*salim*].

Une nuit, il mena avec succès une attaque contre le campement des Cherarda et réussi à leur enlever un canon. Nous ne portâmes pas secours aux Cherarda et restâmes sur nos positions car nous craignions une attaque à revers de la part de l'ennemi. Cette nuit-là, le révolté a prouvé qu'il maitrisait parfaitement bien toutes les ruses de la guerre.

Le lendemain, à l'aube, toute la *mehalla* se mit en mouvement et nous l'attaquâmes dans son camp d'Aïn Mediouna d'où nous réussîmes à le déloger et nous pûmes délivrer tous les prisonniers qu'il avait faits cette nuit et récupérer tout ce qu'il avait pris aux Cherarda, notamment le canon. Nous retournâmes ensuite à notre campement où nous restâmes quelques jours puis nous regagnâmes Fès pour y fêter l'*aïd el kebir*.

Une fois les festivités terminées, toute la *mehalla* repartit en expédition, avec toujours à sa tête el Menebhi. Nous établîmes notre campement dans le pays Cheraga au lieu-dit ‟le mulet" puis de là, jusqu'à Fès el Bali. Nous bataillâmes ensuite avec les tribus Jebala que nous forçâmes à la soumission et au versement de fortes contributions.

Je tiens à préciser que le caïd *mechouar*, Dris ben Iaïch, était alors au côté d'el Menebhi dans la *mehalla*. Nous restâmes un mois et demi dans le pays des Jebala. Nous nous étions alors engagés dans une politique de lever de contributions exceptionnelles sur les tribus Jebala. Le palais écrivit à el Menebhi pour lui signifier que son action chez les Jebala était inopportune et que de plus cela le détournait de sa véritable mission qui était d'éliminer Bou Hmara. Enfin, on lui rappela que les dépenses quotidiennes de la *mehalla* s'élevaient à cent cinquante mille riyals et que de telles dépenses n'étaient pas destinées à la répression des Jebala mais à la lutte contre le révolté.

C'est la raison pour laquelle, nous avons quitté ces tribus mais lors de cette retraite nous fûmes durement accrochés par les Jebala. C'est là que je reçu ma troisième blessures. Durant toute ma vie, au cours des nombreuses batailles que j'ai eu à mener, je n'ai reçu en tout et pour tout que cinq blessures.

A cette époque, le révolté Bou Hmara se trouvait à Oujda et durant tout le trajet jusqu'à Taza, nous fûmes harcelés par les tribus de la région qui lui avaient toutes fait allégeance, notamment par les Ghiyata. De notre côté, durant notre long séjour dans la ville [de Taza], nos propres soldats commirent des exactions sur les populations juives du mellah et sur certains musulmans.

Il y avait dans cette ville un *chrif* dénommé Sidi el Madani Semlali qui détestait Bou Hmara qui lui avait saccagé et pillé sa maison et sa zaouïa. A notre arrivée, il se réfugia auprès de nous pour nous accompagner par la suite jusqu'à Oujda. C'est lui qui conseilla el Menebhi d'occuper la kasbah de Msoul qui se trouvait au milieu de la

tribu des Haouara pour empêcher le révolté de l'occuper et de pouvoir ainsi dominé et contrôler toute les tribus de la région. El Menebhi donna donc l'ordre aux caïds des Cherarda d'occuper cette kasbah, parmi eux se trouvaient el Hbib Cherradi, el Hafid, ben Dris, ould Si Mouloud, Omar et avec eux les caïds Mohamed ben el Arbi ben Hemmou el Boukhari, Sifyani, el Malki, el Khalt et Salh Zemrani. A la tête de tous ces caïds, el Menebhi avait aussi nommé le chrif Sidi el Madani Semlali.

Je devais aussi les accompagner mais, prenant prétexte de ma blessure, je m'excusais de ne pouvoir exécuter cet ordre. El Menebhi était fâché de mon refus. Je lui demandais alors si je pouvais lui dire le vrai fond de ma pensée. Il acquiesça. Je lui dis alors : "As-tu oublié les ordres que tu as reçu du palais qui sont la poursuite et l'élimination de Bou Hmara ? En nous dirigeant vers cette kasbah, est-ce que nous nous dirigions bien vers Bou Hmara alors que nous savons pertinemment qu'il se trouve dans un autre lieu ? De plus, tu as à ta disposition d'importants contingents de tribus, il faut bien les utiliser et ne pas inutilement les mettre en danger. Il serait préférable de quitter Taza car nous n'avons pas les capacités de la garder éternellement, de plus, pour empêcher tout retour, en son sein, du révolté, il faudrait abattre les murailles qui la protègent. Ensuite ce sera à l'*aguellid* de décider du sort des murailles de Taza et de nommer ou pas un nouveau responsable pour la ville. Il faudrait aussi que l'*aguellid* sorte et que les gens le voient pour redonner du courage à tout le monde et non pas d'envoyer seulement des soldats et des cavaliers".

Après m'avoir écouté, il me fixa longuement sans rien dire. C'est alors que le caïd Omar Ouyoussi entrant dans la tente m'interpella : "La *mehalla* est prête à partir et pourtant, toi et tes hommes vous restez là à bailler aux corneilles !" El Menebhi me demanda alors de mettre par écrit toutes les doléances que je venais de lui exposer. Furieux, je lui répondis que je ne demandais plus rien et me préparais au départ.

Quand nous arrivâmes à la kasbah de Msoul, nous la trouvâmes occupé par des gens des environs qui y avaient trouvé refuge pour échapper aux déprédations de la guerre. Sidi el Madani parlementa avec eux pour qu'ils vident les lieux. Quelques temps plus tard, ils nous ouvrirent les portes et nous pûmes occupés la kasbah. Le *chrif* vint me demander de l'argent pour le remettre à ces gens. Je lui répondis que c'était lui qui était le responsable de cette *mehalla* et que c'était donc à lui de faire face à ce genre de dépense, de plus je lui dit que je n'avais pas d'argent mais seulement de la poudre et des balles. Rouge de colère, il me tourna le dos et s'en alla rapidement.

Après notre départ, el Menebhi resta dix-sept jours à Taza puis, une nuit, il prépara plusieurs de ses chevaux pour se rendre à Fès, auprès de l'*aguellid*. Il lui demanda de

retourner avec lui à Taza pour que les tribus puissent le voir. Mais Gharnit et les autres ministres lui conseillèrent de refuser la proposition d'el Menebhi qui le lui présentaient comme un homme inconscient et dangereux puisqu'il avait sciemment abandonné son poste de chef de la *mehalla* et que c'était folie de vouloir rejoindre Taza aux milieux de tribus hostiles alors que Fès ne disposait pas d'un nombre suffisant de soldats pour une telle expédition.

L'*aguellid* suivit leur conseil et refusa de suivre el Menebhi dans ses conditions, mais dans le même temps, il délégua le *chrif* Moulay Tayeb el Ouazzani auprès des tribus braber et celles du Gharb pour lever des contingents à qui il promettait une solde journalière de deux riyals par cavalier et un riyal par fantassin. Il leur promettait aussi la fourniture d'armes neuves et modernes. C'est avec cette troupe, ainsi réuni, qu'el Menebhi et l'*aguellid* quittèrent Fès. Ils firent étape à Outa Bouaban[90].

Il faut savoir que lorsqu'el Menebhi quitta Taza pour Fès, il n'en avait pas parlé aux autres grands de la *mehalla* dont Aïssa ben Omar, Dris ben Iaïch, Tayeb Outgountaft, Omar Ouyoussi et Mohamed el Gueddari.

Pendant ce temps, Bou Hmara, toujours installé dans la région d'Oujda, se préparait à reprendre Taza. Car, il savait qu'étant originaire de la région, il avait pour lui le soutient indéfectible des tribus du pays. Quand il franchit la Moulouya, la nouvelle parvint à la kasbah de Msoul (où nous nous trouvions) qu'il avait fait étape au lieu-dit Mloulou. Tous les caïds de la kasbah se réunirent alors pour décider de ce qu'il fallait faire. Le *chrif* Sidi el Madani Semlali proposait d'envoyer à l'aurore un contingent de soldats montés deux par deux sur des mules, que nous avions louées pour quarante riyals, afin de tendre une embuscade au révolté.

Quand on me rapporta la décision du *chrif*, je m'y opposais fermement et refusais d'obéir à cet ordre, prenant encore une fois le prétexte de ma blessure et expliquant que vu l'état de fatigue de mes hommes, il m'était impossible d'exécuter cette manœuvre.

Un peu plus tard, accomplissant ma toilette en dehors des murs de la kasbah, une sentinelle vint me trouver pour m'avertir de la présence toute proche d'un groupe de cavaliers ennemis.

90. Le récit de Najem est ici un peu confus ; il nous dit dans un premier temps que l'*aguellid* refuse de l'accompagner à Taza puis il nous présente le monarque prenant finalement la route au côté d'el Menebhi. En réalité, il s'avère que si les ministres de la cour conseillèrent la prudence à Moulay Aziz et d'attendre à Fès que la situation à Taza soit plus assise, celui-ci préféra écouter les arguments d'el Menebhi.

A peine avais-je tourné le dos que les premières balles claquaient autour de nous. Cependant, l'ennemi perdit ce jour-là un grand nombre d'hommes. Le lendemain, nous fûmes de nouveau surpris par une attaque du révolté. Cherchant à trouver refuge dans la kasbah, nous trouvâmes portes closes (sur ordre du caïd Mohamed ben el Arbi ben Hemmou). Il y eu alors une grande bousculade lors de laquelle le caïd Mbark Aguiloul tomba de cheval ; avec moi se trouvait le caïd Omar Asktou. Nous adossant à la porte du fortin, nous nous défendîmes du mieux possible. Après un certain laps de temps, les portes nous furent ouvertes et nous pûmes enfin trouver refuge derrière les murs de la kasbah. Malgré tous nos messagers envoyés, aucun secours ne vint de Taza. Nous constations même, avec amertume, que les cavaliers des Haouara, sensés soutenir les troupes du Gouvernement, restèrent immobiles, observant tranquillement le spectacle des assauts répétés des troupes de Bou Hmara contre la kasbah. Ne prenant position ni pour l'un ni pour l'autre.

Parmi nous, le caïd Heddou Ougouarayn, pris de panique, alla trouver el Madani Semlali pour lui dire que si nous ne tentions pas une sortie, cette kasbah sera notre tombe. Le *chrif* vint me trouver pour que je le conseille. Je lui dis de le laisser sortir si telle était sa volonté. Sidi el Madani me demanda alors de l'argent pour mieux le convaincre de rester. Je lui rétorquais de nouveau que je n'avais pas d'argent à lui donner.

Nous ouvrâmes alors la porte pour laisser sortir le caïd qui resta un moment immobile à quelques mètres de l'entrée de la kasbah. En observant son attitude, je fus surpris de constater que le révolté et ses compagnons ne lui tiraient pas dessus. J'ordonnais alors à quelques uns de mes compagnons de sortir voir ce qui se passait exactement. On s'aperçu alors que le révolté avait perdu énormément d'hommes durant cette bataille ; on apprit plus tard que lui-même avait été blessé et qu'il avait dû trouver refuge auprès de la tribu des Branès.

Nous en profitâmes pour sortir faire abreuver nos bêtes et nous pûmes enfin souffler un peu. Le lendemain, dans l'après-midi, une *mehalla* de secours, venu de Taza chargée de munitions et de provisions, fit son entrée à la kasbah. Je les informais immédiatement que le révolté était blessé et leur indiquait l'endroit où il se trouvait. Ils me répondirent qu'ils n'étaient là que pour nous livrer munitions et provisions, rien de plus et rien de moins ! Je leur répondis alors que c'était la veille que nous en avions besoin mais qu'aujourd'hui, comme ils pouvaient le constater, les combats avaient cessé.

Quand Bou Hmara apprit l'arrivée de cette *mehalla* de secours, lui et ses troupes se trouvaient alors à Chiahna. Il prit la décision de se porter à Aïn el Qeraa, au-dessus de Meknassa el Kebira. La *mehalla* de secours détacha alors un *tabor* de la tribu des Hamra

et le *tabor* du caïd Iraa Sbaï pour les diriger sur cette dernière place. Ils s'établirent au pied du réduit où s'était réfugié le révolté. Durant la nuit, les deux *tabors* furent attaqués et littéralement massacrés. Seul Iraa et trois de ses hommes purent en réchappé et revenir à la kasbah. L'ennemi pu, cette fois encore, s'emparer des nombreuses armes abandonnées sur le terrain.

Cette victoire redonna espoir à Bou Hmara et les tribus lui faisaient de nouveau confiance. De plus, il fut rejoint à cet endroit par le rebelle Abdelmalek ben Abdelqader ben Mohiddin[91], venu de l'Algérie. Ce personnage était, d'après ce que l'on disait, un expert dans la science de la guerre. A partir de là, les affrontements entre le révolté et les troupes du Gouvernement se sont enchaînés. Mais toutes les *mehalla* qu'envoyait l'*aguellid* étaient régulièrement battues. La raison en était l'esprit de ruse de Bou Hmara et non pas la puissance de ses troupes ou le nombre de ses cavaliers.

A un moment, les chefs du contingent établi à Taza quittèrent la ville, abandonnant leurs hommes, pour rejoindre la *mehalla* de l'*aguellid*. Ils furent attaqués par les tribus au niveau de la rivière d'el Hader où ils furent quasiment tous massacrés. Très peu réussirent à atteindre le campement de l'*aguellid*. Quant aux hommes restés à Taza, terrifiés, ils subissaient un siège implacable durant lequel des milliers de bêtes (chevaux, mules et dromadaires) périrent faute de grains.

De notre côté, nous étions toujours établi dans notre kasbah de Msoul où nous avions réussi à établir des relations amicales avec les tribus avoisinantes avec qui nous commercions. Toutes ces tribus trouvaient cette situation bénéfique pour elles, en effet les prix pratiqués étaient très élevés parfois. Ainsi, le prix de la *saa*[92] d'orge atteignit un jour la somme de quarante riyals et celui d'une mesure de tabac monta jusqu'à quatre riyals !

Entre Taza et Fès, toutes les communications étaient extrêmement difficiles. Seuls les convois importants pouvaient avoir une chance de passer. Ainsi, quand el Madani Aglaou et son frère Thami, porteurs d'une importante quantité d'argent, partirent de Fès pour Taza, ils tombèrent dans une embuscade au niveau de la rivière d'el Hader.

91. Elevé en Syrie au côté de son célèbre père exilé par la France, il rejoint en effet Bou Hmara un temps mais dès qu'il sentit les prémices de la déroute de son *aguellid*, il tourna casaque et se soumit à Moulay Aziz qui lui confia un commandement, un peu plus tard on le retrouve inspecteur des *tabor* de police de Tanger. Mais de 1915 à 1918, il s'entêtera à combattre depuis le Rif l'avancée française dans le nord-est marocain.

92. Instrument de mesure en cuivre d'une contenance de sept litres environ, soit à peu près cinq kilos d'orge.

Ils se défendirent courageusement, cherchant à préserver l'argent dont ils étaient responsables et qui avait été chargé sur cinq cent mules. Au prix d'un difficile combat et de nombreuses pertes, ils réussirent à forcer le passage. D'ailleurs, le caïd el Madani, lui-même, fut blessé assez durement pour retarder leur convoi qui avait pour mission de rejoindre la *mehalla* de l'*aguellid*. Une partie de cette argent qui parvint jusqu'à nous et au contingent de Taza, nous fut d'une très grande utilité. Il faut signaler aussi, qu'à cette époque, Thami était constamment au côté de son frère le caïd el Madani.

Ces évènements se sont déroulés sur une période d'un an. L'approvisionnement venu de Fès ne nous parvenait que très difficilement. […]

Enfin, le Gouvernement donna l'ordre aux différents contingents d'évacuer Taza et la kasbah de Msoun afin de se replier sur Fès, soit en empruntant la route habituel entre Taza et Fès si nous le pouvions, soit de prendre la direction d'Oujda d'où nous pourrions rejoindre la mer où un bateau devait nous transporter jusqu'à un autre port [Tanger].

Nous optâmes pour la seconde solution. Lors de la préparation de notre départ, nous dûmes brûler, durant deux semaines, une quantité importante de nos armes et de notre équipement car nous n'avions plus suffisamment de bêtes de somme pour les porter, beaucoup étant mortes d'inanition. C'était la dure loi de la guerre : quand on ne peut pas transporter son matériel, il faut le détruire afin qu'il ne tombe pas entre les mains de l'ennemi.

Le contingent de Taza nous rejoint quelques temps plus tard. Il apporta avec lui des quantités de provisions importantes auxquels nous fîmes un très bon accueil. Nous partîmes ensemble. Notre colonne était organisée dans les règles de l'art. Parmi nous se trouvait le caïd el Madani Aglaou et son frère Thami, ainsi que les caïds Iraa et Salh. Durant tout notre trajet, c'est avec eux que je me trouvais pour assurer l'arrière-garde de la colonne. Nous avions aussi avec nous des canons qui étaient portés par les bêtes de somme les plus robustes. Etape par étape, nous nous dirigions lentement vers Oujda. En traversant le pays des Ihlaf, les soldats de l'avant-garde pillèrent un mellah qui se trouvait sur notre route, au niveau du fleuve Za. Nous ne voulions pas de ce genre de comportement mais comment tenir des soldats tenaillés par la faim ?

Les soldats avaient trouvé du maïs qu'ils faisaient griller avant de les consommer avidement. Nous restâmes là dix-huit jours attendant l'arrivée de Hmadda el Bouzkaoui.

Cet homme avait été le beau-père de l'*aguellid* Moulay el Hassan à qui il avait donné une de ses filles. C'était l'un des rares personnages important de la région à n'avoir pas soutenu Bou Hmara.

Mais se faisant toujours attendre, de guerre lasse, nous reprîmes notre route où nous dûmes repoussés une forte attaque des tribus de la région. J'étais alors au coté de Thami Aglaou et je pus, tout au long du voyage, constater son courage et sa valeur au combat.

Lorsque nous fîmes étape à el Aïoun Sidi Mellouk, nous fûmes rejoins par le pacha de Tanger, Si Abderahman ben Abdesadeq. Il était accompagné de Hmed ben Kerroum el Boukhari qui était pacha d'Oujda. Plus tard, arriva aussi à notre campement le fils de Hmadda el Bouzkaoui en place de son père que nous attendions. Après être restés assez longtemps à el Aïoun, nous reprîmes la route pour Oujda qui avait été un temps entre les mains de Bou Hmara mais qui avait été récemment reprise par nos troupes.

Durant notre séjour à Oujda, des évènements importants eurent lieu au sein du Gouvernement. El Menebhi n'était plus en cour. C'est Omar Tazi, qui avait été un des plus proches personnages du ministre de la guerre, qui fut à l'origine de son éloignement. Avec el Guebbas, Gharnit et Abdelkrim ben Sliman, ils s'unirent contre el Menebhi pour le perdre [auprès de l'*aguellid*].

Finalement, c'est sous une pluie battante qu'el Menebhi quitta Fès pour Tanger. Il avait obtenu le statut de protégé anglais. Ainsi finirent les jours d'el Menebhi du Gouvernement de Moulay Aziz. Omar Tazi fut ensuite nommé ministre des finances. […]

A Oujda, la nouvelle de la destitution d'el Menebhi nous parvint quelques jours plus tard. On disait alors que tous les proches de l'ancien ministre étaient désormais menacés. C'était le cas de tous les caïds de notre contingent. C'est peut-être la raison pour laquelle l'approvisionnement qui nous était alloué nous parvenait dès lors si difficilement. La situation devenait tellement difficile que nos soldats en étaient parfois réduit à se contenter d'escargots ! Ces difficultés s'ajoutaient aux harcèlements des troupes de Bou Hmara auxquelles nous devions faire face, jour et nuit. Nous eûmes notamment à subir d'ailleurs une terrible défaite à Majen Beghta où nous perdîmes près de mille six cent hommes dont les têtes furent coupées et emportées par une quarantaine de mules.

Une centaine de nos hommes furent aussi fait prisonniers ce jour-là puis, conduit par une trentaine de cavaliers jusqu'au campement de Bou Hmara. Ce convoi fut aperçu par un homme de la tribu des Iznassen, dénommé Aïssa qui, seul, s'attaqua à l'escorte des trente cavaliers. Il élimina leur chef puis un autre cavalier et le reste s'enfuit. Ce fut une étonnante victoire que cet homme seul mettant en déroute une trentaine de cavaliers et libérant tous les prisonniers ! C'est ce qu'Aïssa nous raconta…

Pour ce qui est des têtes coupées, le révolté les utilisait pour orner, de ces trophées macabres, le poste de douane qui était entre ses mains au niveau de Melilla et qu'il exploita jusqu'à ses derniers jours[93].

Bou Hmara avait demandé la main de la fille du Bouzkaoui précité. Cependant, quelques temps après l'avoir obtenu et épousé, il la lui rendit en lui disant : "Pourquoi as-tu donné à Moulay el Hassan ce que tu avais de plus beau, alors qu'à moi, tu ne m'as accordé que ce que tu possèdes de plus laid ! Je veux la jolie jeune fille de ton fils Si Mohamed pour épouse !"

Bouzkaoui lui répondit : "En son temps, Moulay el Hassan avait envoyé un émissaire qui la lui choisit. Tu n'as qu'à envoyer de ton côté tes ministres pour choisir celle qui te convient le mieux".

Pour toute réponse, Bou Hmara lui envoya soixante-dix hommes pour le représenter. C'est le moment que Bouzkaoui choisit pour m'envoyer une missive dans laquelle il me demandait de lui prêter cent mules et de quoi nourrir leurs cavaliers.

Lorsque les compagnons de Bou Hmara arrivèrent chez lui, étant trop nombreux pour qu'il puisse tous les accueillir dans sa maison, il les répartit dans les maisons de ses plus proches parents. Au dîner, il offrit à chacun d'eux un vêtement d'apparat mais avant de les enfiler, ils devaient aller se nettoyer au hammam. Un par un, ils se rendirent donc aux bains mais dès que l'un d'eux y entrait, il était poignardé par ses hommes qui les y attendaient.

Ensuite, il chargea tous ses bagages sur ses bêtes de sommes, sur celles que nous lui avions envoyés et sur celles de ses défunts invités. Nous allâmes à sa rencontre et le conduisîmes jusqu'à Oujda. Quand Bou Hmara apprit la terrible nouvelle, il attaqua la tribu de Bouzkaoui pour se venger.

Arriva alors Hmed Rkina Tetouani qui venait d'être nommé *hajjib* de l'*aguellid*. Il avait apporté de Fès une grande quantité d'argent. Un jour, il nous demanda d'organiser une revue des *tabor* en les faisant défiler devant lui. Avec moi, se réunirent les caïds el Hajj Ali, Salh, Hmed el Herrab et el Madani Aglaou pour l'organiser. Mais nous ne parvînmes pas même à nous entendre pour savoir qui allait la diriger. Durant cette houleuse discussion, il m'arriva d'hausser le ton devant el Madani Aglaou. Cette animosité entre nous venait du fait que j'étais Cherradi et lui Aglaou.

93. C'est de cette douane dont il avait su captiver les recettes que lui parvenait ses principales ressources (Kann, 1921 : 148).

Ensuite nous sortîmes de la ville et nous nous dirigeâmes avec nos soldats sur Sidi Aïssa où Rkina avait monté ses tentes. On avait appris qu'il avait été envoyé en fait pour organiser l'arrestation d'el Madani Aglaou mais nous n'en étions pas complètement sûrs. Une fois sous sa tente, il nous fit la lecture d'une lettre du Gouvernement qui ordonnait à tous ceux qui se trouvait à Oujda de repartir avec Rkina sauf moi, les caïds el Hajj Ali, Hmed el Herrab, Salh et nos hommes. Le caïd Salh lui répondit : "nous ne sommes pas une troupe de garnison pour rester dans un poste statique mais une troupe faite pour la guerre de mouvement". Nous étions tous furieux en apprenant ces nouvelles directives et quittâmes la tente en colère.

Pour bien signifier notre mécontentement, nous ne remîmes plus les pieds sous sa tente. De plus, nous avions monté une garde autour de la personne d'el Madani, craignant pour lui. Iraa, notamment restait toujours auprès de lui. Bien que nous sachions que ce dernier était un homme parfois capable de traitrise. Quand el Madani devait se rendre au hammam, nous placions une garde tout autour du bain et à l'intérieur même. Nous le reconduisions ensuite jusqu'à ses appartements. Tout cela parce que les Iglioua étaient les oncles maternels d'el Menebhi.

Nous repartîmes en guerre contre Bou Hamara pour plusieurs années encore, les combats s'étalèrent de 1321 H. [c/à 1903] à 1325 H. [c/à 1907]

Il fit tout pour s'emparer d'Oujda mais n'y parvenant pas, en désespoir de cause, il s'installa à Selouan [tribu Iqeraïyen]. El Madani [Aglaou], pour sa part, remis cent mille riyals à Omar Tazi pour pouvoir être rappelé à Fès et pouvoir ensuite regagner sa maison. Lorsqu'il nous quitta, il passa par l'Algérie où il avait établi des contacts particuliers avec la France mais cela, l'Histoire ne nous le révèlera que bien plus tard.

El Madani et Iraa était des gens de peu de foi et à la moralité douteuse, ils n'étaient pas vraiment des personnages à fréquenter.

A notre arrivée à Oujda, nous y trouvâmes Hmed ben Kerroum et Abderahman ben Abdessadeq et aucune révolte dans la ville. Seules les tribus alentours étaient en rébellion. Elles ne se battaient pas pour Bou Hmara mais contre nous, les soldats. Elles cherchaient ainsi à se protéger contre les pillages réguliers que faisaient nos troupes à l'instar des déprédations commises le jour de notre entrée à Taza aux juifs et à quelques musulmans ou encore du pillage du mellah sur le fleuve Za. Sans compter les impositions et les amendes que nous levions sur ces populations. Notons aussi que lorsqu'el Madani quitta Oujda pour l'Algérie, il avait été précédé par son frère qui était parti avec ses hommes et une quantité énorme d'armes. La raison en était que lui et son frère rachetaient toutes les armes dont les soldats affamés étaient prêt à se débarrasser pour manger.

De notre côté donc, nous restâmes à Oujda où Bou Hmara ne tarda pas à relancer ses attaques car nous étions pour lui comme une écharde au pied. Il y eut une grande bataille à Aïn Safa chez les Iznassen et à la rivière Berdil où nous fûmes défaits. Ce fut un combat terrible où j'eux un cheval tué sous moi et où le caïd el Hajj Ali en sortit les deux jambes brisés.

Après cela, le révolté s'attaqua à el Aïoun Sidi Mellouk où après un long siège, il réussit à détruire une partie de l'enceinte qui protégeait la cité pour y massacrer une grande partie de la population.

Un autre jour encore, sans l'intervention d'un homme des Iznassen, nous aurions tous été tués. Cet homme nous alerta d'une attaque imminente alors que nous n'étions pas sur la défensive et en total désorganisation : nous nous occupions de nos bagages pour partir.

Puis, nous parvînt l'ordre de quitter Oujda pour nous rendre dans le Rif au moment où Bou Hmara se repliait sur la même région mais ceci nous ne le serions que plus tard.

Nous atteignîmes le fleuve Moulouya où nous établîmes notre camp. Trois jours après avoir quitté Oujda, celle-ci fut occupé par la France. Nous comprîmes alors l'ordre d'évacuation que nous avions reçu. Cela se passait quelque temps après la disparition du docteur Mouchchen [Mauchamp] à Marrakech[94].

Tous les habitants d'Oujda sortirent pour accueillir la *mehalla* française. Ils ne se rendaient pas compte que la période de la colonisation venait de débuter. El Hajj Ali, sur sa mule, était lui aussi sorti avec la foule mais bien malgré lui. Il se remettait lentement de la fracture des deux jambes qu'il avait eu et marchait péniblement alors à l'aide de béquilles. Contrairement aux gens d'Oujda, el Hajj Ali ne leva pas ses mains pour saluer l'arrivée du chef des troupes françaises. Ce dernier interrogea alors le pacha Hmed ben Kerroum sur l'identité de celui qui avait ostensiblement refusé de le saluer. Il lui répondit qu'il faisait partie des troupes qui campaient auparavant à Oujda. Un traducteur fut envoyé auprès d'el Hajj Ali pour lui demander la raison de son geste mais le caïd refusa de répondre. Quelque temps plus tard des éléments de la colonne française pillèrent la maison où el Hajj Ali logeait et il resta ainsi à Oujda survivant péniblement.

Après la Moulouya, nous continuâmes notre route et abordâmes les difficiles montagnes du Rif. Certains passages étaient tellement raides et étroits que nous dûmes

94. Prenant comme prétexte le lynchage à Marrakech (19 mars 1907) du docteur Mauchamp (Mouchchen pour les tachelhitophones de Marrakech) – étrange personnage aux activités multiples qui allaient du politique à l'humanitaire – la ville-frontière d'Oujda est occupée par la colonne Félineau venue d'Algérie le 29 mars 1907.

laisser nos bagages dans un endroit et nous déplacer avec nos seuls chevaux. Une fois arrivée chez les Iqebdan, nous élevâmes des huttes pour nous abriter ayant laissé derrière nous nos tentes avec nos bagages. Et tous les jours, un *tabor* patrouillait dans la région pour observer les troupes de Bou Hmara. Notre contingent comptait alors un peu plus de dix mille hommes ; c'est tout ce qui restait des soixante-dix mille que nous étions à notre départ de Fès.

Le jour où la poudre parla enfin entre notre *tabor* et celui du révolté, nous attaquâmes son campement qu'il avait établi à Marchika [Mar Chica] et en rapportâmes un butin important.

C'est sur ce point que Bou Hmara était ravitaillé par la France et l'Espagne. Il y avait organisé un grand marché pour toutes les tribus qui le soutenaient. Ce que nous avions rapporté du campement de l'ennemi nous permit de renforcer le notre qui en avait bien besoin.

Quelques temps plus tard, le révolté organisa une marche contre nous depuis son nouveau campement, tandis que sa *mehalla* principale se trouvait à Selouan, près de Nador. C'était une ancienne kasbah du Gouvernement dont il avait fait sa résidence principale. Je ne l'ai jamais vu mais c'est que l'on m'en a rapporté.

Lorsque nous quittâmes notre camp donc, nous fûmes violemment attaqué par l'ennemi que nous repoussâmes vaillamment. Nous coupâmes les têtes de leurs morts. Malgré les défaites que nous lui infligions, l'ennemi demeurait toujours menaçant. Nous nous établîmes à Marchika, près d'un petit îlot tandis que le révolté avait réussit à reformer de nouvelles troupes, ceci grâce aux armes, provisions, canons et munitions qu'il recevait en grande quantité de ses alliés français et espagnols comme nous l'avons déjà souligné.

Grâce à toute cette aide, lui et ses hommes menaient un train de vie confortable. Tandis que nos hommes survivaient difficilement. Comme c'était la période des moissons, nous prenions l'orge des champs avoisinant et le faisions grillés pour le manger.

Un jour, entamant le regroupement d'un fort contingent des tribus de la région, Bou Hmara fit naître l'effroi au cœur des gens car il n'hésita pas à exécuter d'une manière terrible soixante-dix *telba*[95] qui refusaient de lui faire allégeance. Il les regroupa par groupe de cinq, puis les plaça devant la bouche d'un canon avant d'ordonner aux servants d'allumer la mèche.

95. Telba (sing. talb), terme arabe, littéralement c'est le ''questeur'', sous-entendu de la science religieuse. Ce mot désigne l'élève étudiant qui a mémorisé par cœur le Coran en entier et continue l'approfondissement de ses connaissances religieuses, mais il peut aussi désigner le clerc officiant à la mosquée qui inculque aux enfants les premiers rudiments de l'écriture et de la lecture par l'étude du Coran.

Un autre jour, nous affrontâmes ses troupes du levé au couché du soleil. S'affrontèrent sur le champ de bataille près de trente mille hommes et chevaux. Ce jour là, le révolté avait mobilisé les contingents de toutes les tribus des Ghiyata jusqu'au Rif et les mena lui-même à la bataille. Les combats cessèrent dans la soirée. Nous nous repliâmes mais restâmes sur nos gardes craignant une attaque de nuit. A l'aube, nous envoyâmes un éclaireur pour observer la position de l'ennemi. Il revint rapidement nous dire qu'il ne restait plus sur le terrain, et à perte de vue, qu'un amoncellement d'hommes et de bêtes où les blessés côtoyaient les morts.

Je m'enquis auprès du responsable des munitions de l'état de nos réserves. Il m'apprit que nous n'avions quasiment plus rien : seulement seize caisses de cartouche. J'en fus très étonné, car bien qu'ayant distribué sans compter durant la bataille, il ne me semblait pas qu'une telle quantité de cartouches aient été brulées ce jour-là. J'appris plus tard que mes hommes échangeaient avec les tribus leurs munitions contre de la nourriture.

En effet, nous n'avions pas reçu d'approvisionnement depuis longtemps. Pendant huit mois, nous ne reçûmes rien et quand les provisions arrivèrent enfin, elles n'étaient suffisantes que pour tenir un mois tout au plus.

Je me fis livrer les dernières caisses de munitions et convoquaient tous les caïds. Je leur demandais de faire le compte des pertes des chevaux et des hommes qui étaient sous leur commandement. Puis, après avoir enregistré et comptabilisé toutes les pertes, nous creusâmes une tranchée tout autour de notre campement et la fortifiâmes de petits murets pour nous prémunir de toute attaque du révolté. Au cas où la défense deviendrait impossible nous avion prévu de nous réfugié sur l'îlot situé à proximité.

Puis nous nous apprêtâmes à envoyer notre rapport de la situation au commandant en chef de la *mehalla* qui se trouvait à Melilla, Abderahman ben Abdessadeq, avec qui nous étions en contact grâce aux petites barques des pêcheurs rifains qui faisaient la navette entre nous et Melilla. Je décidais de porter moi-même le message à notre commandant en chef et pris place dans le petit bateau d'un Rifain.

Arrivés aux abords du port de Melilla, la garde nous demanda de nous identifier et d'expliquer le but de notre venue. Nous expliquâmes que nous venions voir notre chef ben Abdessadeq et leur demandâmes de nous laisser entrer. Arrivé à destination, je trouvais notre chef endormi. Une fois réveillé, il sortit et me reconnu immédiatement. Il avait d'énormes oreilles que j'avais distinguées dans la nuit grâce au clair de lune.

Je ne lui dis pas un mot avant notre arrivée à Tanger où je rapportais tout ce qui était arrivé, la terrible bataille où nous avions perdu tant d'hommes et de chevaux et qui avait été conduite par le révolté lui-même. Je dis aussi qu'il fallait rapidement envoyer des provisions et des munitions sinon c'en serait fini de la *mehalla*.

Le Gouvernement réagit rapidement car il disposait alors, au port de Tanger, de deux navires baptisés *el Maadnous* et *el Jbel el Kebir*. En quelques jours, on embarqua dans ces navires tout ce que nous avions demandé ainsi que le contingent de trois nouveaux *tabor*. Il faut ajouter que le Gouvernement disposait à cette époque d'un troisième navire baptisé *Turki*[96].

Durant tout le trajet du retour, l'état de la mer étant très agité, je vomissais tout ce que je mettais à la bouche. Le lendemain de mon arrivée à Melilla, malgré ma fatigue, je répondis à un message de ma *mehalla* qui demandait des nouvelles. Le surlendemain, les deux navires du Gouvernement apparurent devant Melilla. J'embarquais sur l'un d'entre eux et constatais qu'ils transportaient bien tout ce que nous avions demandé, enfin presque. Nous reçûmes des provisions pour cinq jours ainsi qu'une petite somme d'argent mais nous étions tout de même contents car nous avions été largement livrés en cartouches et c'était le plus important pour nous, car c'est ce qui nous permettrait de nous défendre en cas d'attaque de l'ennemi.

Nous rejoignîmes l'îlot où nous avons bâtis des petits refuges pour échapper aux coups de l'ennemi. Tout près de là, le révolté avait établi sa douane. Nous avons tenté une attaque contre ce point pour le lui prendre mais il se défendit avec énergie et tous nos efforts furent vains.

Après les dernières livraisons d'armes et de provision, le Gouvernement nous fit mille et une promesses d'aide et de soutien dans ses lettres mais aucune ne fut suivit d'effet. Et pourtant, à cette époque le Maroc avait reçu un important prêt financier.

96. Au début du 19ème siècle, le Maroc dispose alors de « plusieurs petits vapeurs – en particulier le *Turki*, le *Tounsi* et le *Hassani* – [qui] ont été armés par le Makhzen. Les états-majors étaient allemands ou italiens ; les maîtres d'équipage, espagnols, et les équipages, presque entièrement constitués par des marins de Tanger et de Rabat. On parlait à bord un sabir où dominaient les termes techniques espagnols » (Montagne, 1923 : 213).

Où donc était passé cet argent ? Etait-il tombé dans les mains des commerçants de Fès ou d'autres ?

Nous subîmes de nouveau la disette dans nos rangs pendant un certains temps, jusqu'à ce que l'Espagne nous vint en aide. Elle nous fit parvenir une fois des provisions assez suffisantes pour tenir un mois, composées de farine, d'huile, de poissons et de café, ainsi que du foin et de l'orge pour nos bêtes.

Nous nous approvisionnions aussi quelque peu chez les Iznassen mais toujours contre monnaie sonnante et trébuchante. Nos convois étaient alors composés de près de deux mille mules et autant de cavaliers pour les protéger.

Nous restâmes sur cet îlot près d'un an durant laquelle nous continuâmes à avoir plusieurs combats avec l'ennemi. C'est pendant l'un d'entre eux que fut tué le caïd el Mouloudi, oncle du caïd el Arbi qui fut nommé caïd *mechouar* lors de l'indépendance. Sa tête fut coupée et portée à Selouan, capitale du révolté où, au pied du macabre trophée, furent organisés dix-huit jours de fantasia et de festivités pour célébrer cette perte d'un grand caïd du Gouvernement ».

Le caïd el Arbi le remplaça à son poste ; ils étaient tous deux sous les ordres du caïd Najem qui m'a rapporté ces évènements.

A Melilla

Najem a dit : « Un jour encore, nous reçûmes un courrier qui nous indiquait que l'on nous avait envoyé plusieurs messages, jamais parvenus à destination, nous enjoignant avec insistance de nous replier et de passer pour ce faire par le territoire de l'Algérie où des bateaux devaient nous emmené jusqu'au Maroc.

Nous étions stupéfaits d'apprendre que plusieurs lettres qui nous avaient été adressées aient pu si facilement se perdre. Nous comprîmes plus tard que certains des hauts responsable du Gouvernement qui nous avaient adressé ce courrier, ne voulaient que nous détourner de notre combat contre le révolté afin de lui permettre d'étendre encore son pouvoir dans la région en connivence avec la France.

Alors que nous étions de notre côté en contact avec les Espagnols qui nous avertir que nous avions été trahi par notre propre Gouvernement qui ne souhaitait plus à présent que notre disparition !

Ils nous firent remarquer aussi que l'ordre d'évacuer Oujda, suivi par son occupation par la France et le fait de ne plus recevoir de ravitaillement étaient des signes on ne peut plus clairs que nous refusions de voir jusque-là.

Nous écrivîmes alors au Gouvernement pour lui faire savoir que si l'ordre de passer par Oujda et l'Algérie était maintenu, aucun de nos hommes ne nous suivraient. Nous demandions à nous replier par Melilla, avec l'aide des Espagnols.

L'Espagne fournit alors toutes les barques nécessaires à notre évacuation. Durant l'embarquement des troupes, le moral des hommes était au plus bas. Au vu de nos embarcations, des hommes s'attroupèrent sur la côte, nous insultant et se moquant de nous. Mais les Espagnols qui nous escortaient les avertirent qu'au moindre geste hostile de leur part, ils n'hésiteraient pas à faire usage de leurs canons pour les disperser. Et le reste du voyage jusqu'à Melilla se passa sans aucun autre incident.

Une fois arrivée au port, nous fûmes accueillit chaleureusement. Les Espagnols saluèrent notre courage durant ces années où nous avions dû affronter les troupes du révolté. Nous avions été désarmés au moment de l'embarquement mais nous devions les récupérer lors de notre départ de Melilla. Nous nous établîmes aux portes de la ville où nous recevions encore de la part des Espagnols toutes les provisions nécessaires à la subsistance des hommes et des bêtes comme la farine, le poisson, l'huile, le foin et l'orge.

Après un certain temps, nous reçûmes un courrier du Gouvernement nous annonçant notre prochain départ. Mais il faut bien reconnaitre que sans l'Espagne nous aurions été perdus. Enfin, les bateaux arrivèrent et nous pûmes embarqués pour joindre Rabat où se trouvait alors Moulay Aziz qui préparait son voyage pour Marrakech. Nous étions alors destinés à l'accompagner vers le Sud.

Tout le monde embarqua sauf moi ainsi que les caïds Salh, Mohamed ben el Jilani, el Housseyn Abaamran, Brik ainsi que leurs familles et compagnons, soit environ soixante-dix personnes en tout. Nous craignions une traitrise de la France car nous avions entendus des bruits selon lesquels les Français chercheraient à nous éliminer durant la traversée car nous représentions les plus farouches ennemis du révolté Bou Hmara que la France avait toujours soutenu. Nous refusions donc de quitter le territoire espagnol. Après le départ de nos troupes, nous rendîmes visite au gouverneur de Melilla. Nous rapportâmes toutes notre histoire : les combats contre Bou Hmara et nos difficultés d'approvisionnements. Après cette longue entrevue, il consulta son gouvernement et accepta finalement de nous autoriser à demeurer sur le territoire espagnol jusqu'à ce que les choses soient plus claires pour nous. Nous fûmes alors traités comme de hauts dignitaires.

Peu de temps après, nous parvinrent des bruits selon lesquels Moulay Hafid prétendait au trône de son frère. Nous reçûmes aussi un message du caïd el Madani Aglaou qui nous appelait à le rejoindre au Haouz ; pour cela, il avait d'ailleurs déjà pris contact avec quelques Rifains qui étaient prêt à nous escorter de Melilla au Haouz.

Nous refusâmes ce projet aventureux, car nous étions alors responsables de nos hommes et de nos armes et de plus, dans cette période de confusion, nous préférâmes patienter jusqu'à ce que nous puissions distinguer le fil blanc du fil noir et trouver ainsi la solution qui nous tirerait de ce mauvais pas.

Arriva ce qui arriva : la majorité des grandes villes prêtèrent allégeance au nouvel *aguellid* Moulay Hafid. Nous décidâmes de suivre nous aussi le mouvement et louâmes les services d'un bateau anglais pour quitter Melilla. Nous expliquâmes notre projet au gouverneur de Melilla qui prit toutes les dispositions nécessaires pour faciliter notre départ dans la plus grande discrétion.

Nous embarquâmes nos familles, nos chevaux et nos bagages sur le bateau anglais pour prendre la direction des villes côtières du Maroc ».

Tentative d'arrestation à Asfi

Najem a dit : « Après avoir quitté Melilla, nous prîmes la direction d'Asfi car nous avions appris en route que cette cité avait fait allégeance au nouvel *aguellid* Moulay Hafid, hardi défenseur de l'islam et qui détestait les Français, nos ennemis. Mais nous étions tout de même anxieux quand à la réussite de notre entreprise et le temps nuageux nous paraissait comme un mauvais présage.

Quand nous jetâmes l'ancre en face d'Asfi, une barque se détacha du port pour venir à nous. Mes compagnons me désignaient alors pour descendre le premier à terre car le pacha de la ville, [Hmed] ould Aïssa ben Omar, était mon ami.

Une fois dans l'embarcation, j'entamais la discussion avec le barcassier et lui demanda des nouvelles dudit pacha. Il répondit alors : ‘‘Qui sait où il est aujourd'hui. Il a fuit la ville la semaine dernière devant les Français et les troupes de Moulay Aziz. Tu peux voir leur campement à l'entrée du port. Tous les partisans de Moulay Hafid ont été chassés et le nouveau pacha d'Asfi est ben Aïssa el Abdi qui est un homme autoritaire et brutale, il emprisonne et bastonne tout ceux qui ne marche pas droit à ses yeux''. Je le laissais parler sans rien dire mais intérieurement je remerciais la providence qui avait mis sur mon chemin cet homme qui me révélait la situation avant d'avoir atteint la côte. Je ne pensais qu'à un prétexte pour remonter dans le bateau, c'est alors qu'un de

mes compagnons descendit l'échelle pour me rejoindre disant vouloir m'accompagner à Asfi. Je me tournais alors vers le barcassier pour lui dire que j'avais oublié quelque chose et que je devais retourner à bord un instant. Mon compagnon remonta l'échelle et je le suivis. Je racontais alors à mes amis tout ce que je venais d'apprendre, notamment que le pacha d'Asfi était le caïd ben Aïssa, celui-là même qui nous avait abandonné à Melilla, et je leur désignais ses troupes qui stationnaient à l'entrée du port.

C'est à ce moment que surgit près de nous un navire français qui avait été envoyé à notre poursuite depuis notre départ de Melilla. Il était en contact avec le consulat de France d'Asfi.

Dans la ville même, tout le monde était au courant de notre périple et de notre présence en ce moment devant le port ; les troupes installées là avaient pour ordre de nous arrêter sitôt débarqués.

Le propriétaire du bateau anglais, alerté par la présence du navire français et des troupes positionnées dans le port insistait auprès de nous pour retourner à Melilla. C'est alors qu'une autre barque nous accosta ; à son bord se trouvait un émissaire du pacha ben Aïssa qui m'envoyait son salut et me demandait de ne pas tenter de débarquer, qu'il avait des ordres pour m'arrêter mais que les hommes qu'il avait sous ses ordres étaient tous des anciens soldats de mon *tabor*. Il craignait que mon débarquement à terre ne fasse naitre le désordre par la révolte de ces troupes et mette en péril sa propre sécurité. Je dis à l'émissaire de rassurer le pacha et que j'allais quitter la rade d'Asfi sur le champ.

Mais je ne cessais de me demander pourquoi et comment ben Aïssa avait pu rejoindre si facilement les chrétiens pour se battre contre ses frères musulmans et pourquoi avait-il préféré les biens du monde terrestre à la félicité du paradis. A ces questions, je ne trouvais pas de réponse satisfaisante.

Une troisième barcasse vint nous accoster, celle-ci avait à son bord un Anglais qui venait aux informations. Il interrogea le capitaine de notre bateau sur son identité et sur celle de ses passagers. Il lui répondit qu'il était sujet britannique et qu'il nous avait embarqué à Melilla pour une traversée jusqu'à Asfi. Cet Anglais fit de nombreux reproche au capitaine : "N'as-tu pas vu le bateau français qui te guette ? N'as-tu pas vu ses canons pointé sur ton navire ? Ne crains-tu pas ses obus ? Et pourquoi n'as-tu pas hissé le drapeau britannique pour te protéger ?

A cette dernière remontrance, le capitaine s'exécuta immédiatement en hissant la bannière anglaise et c'est par ce geste qu'il nous sauva, lui et son navire.

Nous payâmes alors le capitaine pour un nouveau voyage mais cette fois-ci pour Jbel Tariq [Gibraltar]. Une fois à l'abri du port britannique, nous nous mîmes d'accord avec le capitaine pour qu'il nous transporte jusqu'à Melilla où nous serions plus en sécurité ».

En Espagne puis à Melilla

Najem a dit : « Moi, mes compagnons et leurs familles formions un groupe d'une quarantaine de personnes. A [Gibraltar], nous décidâmes que chacun d'entre nous pouvait à présent prendre la direction qu'il voulait et rejoindre le pays de son choix. Nous décidâmes tous de rentrer dans notre pays. Une fois à Melilla, le séjour des familles furent à notre charge. Tandis que huit d'entre-nous, dont je faisais parti reprîmes la bateau, en direction cette fois d'[Algésiras]. Puis de là, nous prîmes le train pour Malaga où nous restâmes quelques jours et où le caïd Salh fut quelques temps souffrant.

Nous étions alors en été. Un matin, en me promenant sur la plage, je fis la connaissance de quelques Aït Ouriaghel qui faisaient du commerce avec Malaga[97]. C'est eux qui m'ont informé des succès du mouvement de Moulay Hafid, notamment de son entrée à Fès qui eut lieu l'année 1326H [c/à 1908].

L'endroit où nous étions descendus était infesté d'espions. C'était une surveillance mise en place par le gouvernement espagnol qui voulait savoir à qui il avait affaire exactement. Dans les jours qui suivirent nous fûmes invités par le gouverneur de la ville [de Malaga] qui nous reçu avec beaucoup de générosité, allant jusqu'à prendre en charge les frais de déplacement pour le rejoindre. Puis nous nous rendîmes à Madrid où nous rencontrâmes des membres du gouvernement espagnol qui nous renvoyèrent à Melilla.

Parvenus dans cette dernière ville, nous fûmes convoqués par le gouverneur de Melilla qui nous appris que la France était en colère contre l'Espagne pour les diverses facilités qu'elle nous avait accordé nous permettant ainsi de lui échapper. Il nous répéta aussi qu'il avait reçu de la part de son gouvernement les instructions de bien nous recevoir.

97. En effet, au début du siècle, il n'était pas rare de croiser des groupes de Rifains dans les villes portuaires d'Andalousie, venus par bateau depuis Melilla pour commercer, et habillés à l'européenne pour éviter que les gamins ne les assaillent « à coups de pierres s'ils avaient conservé leur djellaba national » (Reynaud, 1910 : 331).

A Tétouan

Pendant tout notre séjour, nous recevions chaque jour des nouvelles de Moulay Hafid. Nous apprîmes notamment que Tétouan venait de lui faire allégeance à son tour. Nous décidâmes alors d'envoyer le caïd Brik, ainsi qu'un commerçant de Melilla, à Sebta [Ceuta] pour nous tenir au courant de la situation exacte. Si Tétouan avait bien rallié le parti de Moulay Hafid, ils devaient nous envoyer un télégramme portant l'expression ''bon marché'', dans le cas contraire, ce serait le mot ''onéreux''.

Après avoir reçu la confirmation du ralliement de Tétouan au mouvement hafidiste, nous nous rendîmes auprès du gouverneur [espagnol de Melilla] pour lui apprendre la bonne nouvelle et lui confiâmes notre intention de rejoindre cette ville. Il appuya notre départ avec beaucoup de sollicitude mais nous recommanda, pour éviter le fiasco d'Asfi, de partir en laissant ici nos familles et tout notre matériel.

Nous abordâmes de nuit la rade de Martil qui faisait alors figure de port de Tétouan. Sur ce point, il n'y avait que deux huttes désertes de toute présence humaine. Nous nous établîmes à l'abri de l'une d'entre elle. Nous nettoyâmes tout d'abord nos armes, puis prîmes un rapide déjeuner avant d'envoyer une lettre au pacha, le caïd Abdeslem ben el Housseyn el Boukhari qui venait d'être nommé pacha de la ville de Tétouan par Moulay Hafid.

Au moment où je mettais de l'eau à bouillir, un homme fit irruption devant moi. Il nous invita, moi et mes compagnons, dans une des huttes pour nous abriter des rayons du soleil. En entrant dans la hutte, je la trouvais aménagé pour accueillir plusieurs personnes mais surtout j'y découvris une soixantaine de fusils européen dit ''tamenabhit'' car ils avaient été introduit au Maroc par le biais du ministre el Menebhi qui en commanda une grande quantité à une société anglaise[98]. Je demandais à qui appartenaient ces armes. L'homme me répondit que leurs propriétaires ne venaient que le soir en barque et qu'ils lui avaient d'ailleurs recommandé d'être particulièrement vigilant ce soir car des hommes devaient venir ici et il avait pour ordre de les arrêter ou en tout cas de les empêcher d'aborder la place.

Dès que j'entendis ces mots, je compris que c'était de nous qu'il parlait mais lui-même ne nous soupçonnait pas encore, je changeais alors de sujet de discussion.

98. Dit en darija « el menebhiya », il s'agit d'un fusil à tir rapide modèle Martini-Henry de calibre 11 mm 5 (Delhomme, 1917 : 125)

Le caïd Salh se joignit à nous, mais dès qu'il vit les armes, il demanda lui aussi à savoir à qui elles appartenaient et il eut droit à la même réponse que j'avais eu, y compris le passage sur les ordres qu'il avait d'empêcher un groupe d'hommes de prendre pied à Martil ce soir. Mais le caïd Salh n'eut pas la même réaction que moi et maugréa tout haut : ''C'est donc cela notre récompense ? Nous avons sacrifié notre vie et nos bien en combattant les ennemis du Gouvernement et voilà la récompense qu'on nous réserve !''

En entendant ces paroles, l'homme des huttes compris tout de suite son erreur et tenta de se rattraper : ''Dieu merci, vous êtes sain et sauf et je ne vous ferai aucun mal. La période de Moulay Aziz, l'allié des Français est fini. A présent, c'est Moulay Hafid qui commande, ne craignez rien''. Ces paroles nous rassurèrent et peu de temps après, des mules envoyés par le pacha de Tétouan arrivèrent pour nous transporter vers la ville.

En même temps que nous, des ambassadeurs de Moulay Hafid (Si Mohamed ben Azzouz, el Hachemi ben Si Aïssa ben Omar el Abdi, Mekkouar et Bennis) revenaient d'une mission diplomatique à Berlin et nos entrées furent fêté avec joie par les habitants de la cité.

Toutes les maisons de la ville nous étaient ouvertes et partout on nous recevait généreusement. Si Abdelkader Razini, qui était un grand ami d'el Menebhi, fut l'organisateur de ce merveilleux accueil à Tétouan. Ses fils organisèrent avec nous des fantasias pour le plaisir de chacun.

Nous fûmes logés dans le Dar Aachaach où nous rejoignirent, quelques jours plus tard, nos familles et d'autres compagnons que nous avions laissés à Melilla. Alors chacun d'entre nous loua une maison pour lui et ses proches.

Un jour, le caïd el Hajj Mbark, frère du caïd el Hajj [Ali] Abaamran, vint à Tétouan en compagnie de quatre-vingt cinq mules. Il avait pour nous une lettre de l'*aguellid* qui nous invitait à le rejoindre à Fès. Puis, un autre message nous parvint mais qui nous enjoignait cette fois de rester à Tétouan pour former de nouveaux *tabor* en recrutant directement des hommes sur place. Peu après, nous reçûmes pour cela des tentes et des armes. Enfin, nous étions rattachés au commandement de Raïssouni et d'el Mehdi el Menebhi ».

Dans les Jebala

Najem a dit : « On nous a ordonné de quitter Tétouan pour Bousfiha. Une fois arrivé dans ce lieu, nous envoyâmes un messager à el Mehdi [el Menebhi] lui demandant à ce que Raïssouni nous envoie toutes les forces dont il disposait pour nous prêter main forte car le nombre d'hommes et le matériel dont nous disposions était alors insuffisant.

Dès que la nouvelle fut connue dans la région, tous les anciens soldats des *tabor* et des gens des Jebala affluèrent à notre camp et peu à peu nous constituâmes un groupement important.

Puis nous reprîmes la route, faisant étape à Fnideq puis à Nzala Telba. Là, alors que j'étais assis sur une *fertala*[99] devant ma tente, un homme vint vers moi, se présentant comme étant un Chergui[100] [comme moi]. Tout ce qu'il me disait me paraissait peu vraisemblable et je le soupçonnais de mentir mais je l'envoyais tout de même rejoindre les autres hommes pour le recrutement.

Peu après, un autre homme se présenta devant moi. Il avait le visage caché sous un chèche. Une fois qu'il l'eut enlevé, je reconnu en lui un de mes anciens soldats, dénommé Hmed, qui avait été avec nous à Oujda. Il m'a rapporté que depuis cette dernière ville, il nous avait quitté pour travailler, en tant qu'indicateur, pour les Français. Je le remerciais pour son honnêteté puis je le confiais à mes compagnons pour l'emmener se restaurer.

Je convoquais alors l'homme qui se disait Chergui et que je soupçonnais de plus en plus d'être un indicateur depuis les révélations de Hmed. Je l'interrogeais de nouveau, mais ses réponses évasives ne firent qu'augmenter mes soupçons à son égard. J'ordonnai alors qu'on se saisisse de lui et qu'on lui donne la bastonnade. Sous les coups, il perdit connaissance. On lui versa de l'eau froide pour le réanimer et les coups redoublèrent à nouveau. Mais comme il refusait toujours de reconnaitre être un espion à la solde des Français, j'ordonnais alors de le jeter dans un sac et de le pendre à un arbre. Je faisais dire à mes hommes de bien garder un œil sur lui afin d'éviter que les Jebala ne lui fassent un mauvais sort.

Je ne libérais l'homme qu'au moment de lever le camp. D'ailleurs, Hmed m'apprit plus tard que c'était un de ses amis et qu'il avait eu autrefois la même activité que lui auprès des Français ».

99. Fertala, terme désignant un « siège cylindrique, comme un tambour, fait de tresses de doum et bourré de paille broyée, utilisé par les portiers des demeures de hauts personnages » (Prémare, 1996 : 44)

100. Il semble ici que Soussi se soit trompé, Najem se disait appartenir aux Ouled Dlim du Haouz qui font parti des Cherarda (comme les Menabha et les Tekna du Haouz), il était donc Cherradi.

A Aqbat el hamra[101]

Najem a dit : « Nous avions reçu la mission de nous emparé d'Aqbat el hamra avant que l'armée française[102] n'y pénètre. Un important contingent de Jebala devait nous appuyer dans cette mission. Il avait à sa tête un neveu de Raïssouni et devait passer par un autre chemin que nous car, ne disposant pas de chevaux ou de très peu, il pouvait emprunter des chemins de montagne alors que nous qui disposions de beaucoup de cavalier passâmes par une autre route. Les Jebala arrivèrent les premiers sur le lieu et réussirent à repousser l'ennemi, l'armée française, qui n'était constitué que de Marocains (seul leurs officiers étaient Français).

Une fois battu, plusieurs de ces soldats, demandèrent à ce que leur vie soient épargnée au nom de la fraternité de sang et qu'ils n'avaient rejoint le camp adverse que pour éviter la faim. Cependant, dix-huit d'entre eux furent mis à mort sans pitié par les Jebala avant que je n'arrive sur place pour mettre un terme à ces inutiles exécutions. Puis nous dépouillâmes consciencieusement les prisonniers de toutes leurs armes et des objets de valeur qu'ils pouvaient avoir sur eux.

Ensuite, nous nous dirigeâmes vers la région de Tanger en pillant tous les villages près desquels nous passions. Une lettre d'el Menebhi nous avertit que tous les habitants de ces villages que nous avions pillés étaient tous des protégés[103] et qu'il fallait rendre tout notre butin. Ce que nous fîmes, bien malgré nous.

Enfin, Raïssouni et el Menebhi organisèrent en notre honneur une grande fête au lieu-dit el Qhawi. Il nous présenta un par un à Raïssouni avec beaucoup d'émotion dans la voix et nous remis de belles sommes d'argent. Pour finir, el Menebhi nous demanda d'obéir dorénavant aux ordres de Raïssouni.

C'est durant ces réjouissances que nous apprîmes l'allégeance de Larache et d'Assila au nouvel *aguellid* ».

101. « La côte rouge » ; malheureusement nous n'avons pas réussi à localiser avec précision ce lieu-dit.

102. Najem doit faire ici allusion à l'armée de Moulay Aziz encadré par des officiers de la mission militaire française.

103. Une règle, reconnue par la Convention de Madrid (3 juillet 1880), établis que désormais tous les Marocains auxquels les puissances européennes accordent le statut de protégé échappent à la justice marocaine ainsi qu'à toute imposition de la part du gouvernement marocain.

A Sidi el Yamani.

Najem a dit : « Une après-midi, el Menebhi fit irruption dans notre camp, seul sur sa mule. Nous lui souhaitâmes la bienvenue et l'invitâmes à partager notre repas mais il mangea très peu. Puis, nous levâmes le camp et l'accompagnâmes jusque chez Raïssouni. Nous trouvâmes ce dernier monté lui aussi sur sa mule et entouré de près de deux cent hommes des Jebala à pied, très endurant à la marche.

En une journée, nous franchîmes la distance qui nous séparait de Sidi el Yamani que nous trouvâmes occupé par un nombreux contingent aux ordres d'ould Moulay Abdeslam el Amrani entouré de nombreux caïds. Au moment de notre arrivée dans le camp, des détonations éclatèrent. El Menebhi nous ordonna de vite rejoindre Moulay Hmed Raïssouni qui était en tête de notre colonne et d'où semblait partir les coups de feu.

Une fois sur place, nous trouvâmes le caïd Bouselham Rmiqi el Khloti et son neveu el Melalli, pieds et poings liés. C'était son *khalifa*, dénommé el Itour, qui avait tiré les coups de feu que nous avions entendu, pour se défendre. Nous n'avons pas très bien compris pourquoi Raïssouni avait procédé à l'arrestation du caïd des Khlot qui était venu avec tous les hommes de sa tribu pour renforcer les forces du fils d'Abdeslam el Amrani. Durant la confusion qui accompagnât ces arrestations, le camp du caïd Khloti fut mis à sac. Mes hommes et moi participâmes d'ailleurs opportunément à ce pillage. Puis, Raïssouni nous remis les prisonniers pour les emmener à Tanger. Mais deux semaines après leur emprisonnement, ils furent rapidement libérés, car Rmiqi était protégé allemand. A cette époque, les protégés qui subissaient un préjudice étaient rapidement dédommagés ».

A l'oued Djaj.

Najem a dit : « Nous nous sommes dirigé vers l'oued Djaj, peu éloigné de Tanger, où nous fîmes étapes. A peine arrivé, nous reçûmes un message de Dris Mennou qui venait d'arrivé à Tanger et souhaitait nous voir.

Nous prîmes notre repas et l'attendîmes à notre camp. Lorsqu'il nous rejoint, je lui expliquais que ce qui m'avait ramené d'Espagne c'était l'aura de son seigneur – c'est-à-dire Moulay Hafid – son amour pour la religion et sa volonté de défendre la *oumma*. J'en profitais aussi pour lui demander de le saluer de ma part.

A ce moment, el Menebhi se préparait à rejoindre Fès. Mais il était assez inquiet de ce voyage, craignant l'atmosphère qui régnait alors dans la cité de Moulay Dris. C'est pourquoi, il me demanda de l'accompagner dans ce périple vers Fès.

Une fois sur place, il me renvoya à Tanger auprès de Mohamed el Guebbas qui avait été un temps ministre de la guerre. Je renvoyais mes hommes et mes compagnons pour Tanger tandis que je restais à Fès, prétextant une maladie. Le lendemain, je partis auprès d'el Menebhi qui m'avait convoqué.

Je lui dis que j'étais prêt à subir des humiliations de sa part mais pas de la part d'autres personnages et nous eûmes une longue discussion. Il me dit :

“Ne t'inquiète pas, ceux que tu crains ne vont pas tarder à être destitués, ils fuiront bientôt pour Tanger.

- Est ce que tous ceux qui volent les musulmans peuvent se réfugier à Tanger pour profiter tranquillement de ces rapines avec les chrétiens.
- Tu es trop insolent
- Je te conseille et te parle vrai car nous sommes de la même origine mais tu continues à ne pas me croire. Tu te contentes de me fixer ainsi parce que je suis noir ou parce que je ne suis qu'un simple petit caïd ? Je te le dis encore une fois, malgré toutes les humiliations que tu as subi c'est toi qui sortiras vainqueur de tout cela”.

Une fois l'entrevue terminée, je partis rejoindre el Guebbas à Tanger qui me demanda le pourquoi de mon absence de la veille. Il évoqua alors avec nostalgie l'époque où nous servions ensemble Si Saïd ben Moussa. Je lui demandais s'il se souvenait aussi de la lettre qu'il nous avait envoyé lors de sa nomination au poste de ministre de la guerre. Je lui mis aussitôt sous les yeux cette lettre car j'avais prévu ce genre de remontrance qu'il me faisait. Dans cette lettre était précisé que nous lui remettions alors trois mille riyals pour le féliciter de sa promotion. Une somme qui était énorme lui rappelais-je et que peu réussissaient à rassembler à l'époque. El Guebbas reconnu alors qu'en effet c'était à lui de nous aider financièrement plutôt que l'inverse. Je lui dis alors que malgré tout nous avions été heureux d'avoir aidé un frère. El Guebbas me déclara alors : “Toi tu es un véritable serviteur du Gouvernement” et il me fit l'accolade. Nous étions réconciliés.

Lors de ce voyage de Fès à Tanger, je fus accompagné par el Hajj Ali Abaamran, souffrant toujours de ses jambes et s'aidant de béquilles pour se déplacer ».

A Fès

Najem a dit : « Ensuite, je partis pour Fès à la tête d'une troupe de cinq cent hommes, entièrement équipé de neuf. De plus, mon contingent comprenait à présent

des fantassins qui sur plusieurs rang marchaient au pas cadencé, accompagné dans notre marche par de la musique, des trompettes et éclairé par la lumière de lanternes. Les dernières réformes avaient aussi améliorés notre paiement, désormais un caïd *rha* touchait dix riyals par jour au lieu de huit, tandis qu'un simple soldat touchait quatre riyals au lieu d'une demi-peseta auparavant.

Lorsque nous arrivâmes aux environs de Bab Segma, une des portes de Fès, j'envoyais le caïd Lhousseyn avec pour mission de faire abreuver toutes nos bêtes avant notre entrée dans la ville. Mais des Braber de la région les lui enlevèrent. Cependant, dans leur fuite, ils tombèrent sur notre bivouac et nous nous mîmes immédiatement à leur poursuite. Nous ne parvînmes à récupérer toutes nos bêtes qu'au-delà de la rivière Naja.

Puis l'*aguellid* vint nous rencontrer à Bab Bou Jat[104] où il nous accueillit chaleureusement en nous souhaitant la bienvenue. A ses cotés se trouvait son fidèle Dris Mennou.

Je profitais de l'occasion pour m'adresser directement à l'*aguellid* et lui exposer toutes les difficultés que nous avions eu à endurer durant ces dernières années dans nos combats contre Bou Hmara. Notamment que nous eûmes souvent à endurer la faim et que nous fûmes réduit parfois à nous nourrir de simples escargots : "Quand nos chevaux moururent par manque de nourriture à leur tour, nous avons usé nos pieds dans de longues et pénibles marches. Tout l'approvisionnement nécessaire ne nous parvint plus pendant longtemps sans que nous en sachions la raison. Malgré tous ces manques de moyen nous avons tenu nos postes jusqu'au bout, sans jamais désobéir aux ordres de l'*aguellid*, nous battant dans les plaines et les montagnes. Beaucoup ont déserté mais pas nous. Nous voilà à présent devant vous, Sidna. Et je voudrai ajouter qu'il ne faut pas trop prêter attention à toutes les médisances qui ont été faites à notre encontre par certaines personnalités de Fès. A l'époque nous étions alors sous deux feux, ceux de l'ennemi et ceux des médisants".

L'*aguellid* me réconforta en m'affirmant qu'il savait bien qui j'étais et qu'il m'avait en haute estime. Quant aux médisants, il m'assura qu'il ne leur prêtait aucune attention.

Au côté de l'*aguellid* se trouvait aussi Si el Abbas el Fassi qui était un ami très proche d'el Guebbas dont j'avais peur de la réaction s'il apprenait mes critiques faites

104. Une des deux portes du quartier de Moulay Abella accolé au palais de l'aguellid à Fès. Cette porte donne sur le mechouar dit de Bab Bou Jat.

devant l'*aguellid*, et qui était le *khalifa* du ministre el Madani Aglaou qui était retourné à Marrakech et qui était alors le plus important ministre du nouveau gouvernement.

Puis nous rendîmes une visite au ministre de la guerre – l'*Allef* – qui était désormais Mohamed, fils du caïd el Madani Aglaou. Nous le saluâmes à la façon des *aaskri*. Le lendemain, nous réunîmes la somme de mille cinq cent riyals et les lui offrîmes pour le féliciter pour son nouveau poste. Mais en recevant notre don, il soupesa la bourse d'un air dédaigneux nous faisant comprendre par ce geste que la somme était insuffisante à ses yeux.

A l'époque, il était encore très jeune.

Ensuite, nous nous rendîmes auprès d'Omar Ou Addi Aglaou qui avait reçu mission d'el Madani de s'occuper de son fils Mohamed. C'est lui qui faisait la liaison entre ce dernier et l'*aguellid*. Il avait été une sorte d'éducateur déjà auprès du caïd Mohamed Tibibt, père du caïd el Madani. Ce surnom lui venait du nom d'un petit oiseau rouge [tibibt] qui vit dans le Haouz et le Sous sans dépasser les limites septentrionales de l'*assif* Mourbia. Il nous accueillit chaleureusement, malgré la petite somme que nous lui avions remis (six cent riyals) ne répétant pas le geste déplacé de cet effronté de Mohamed, fils d'el Madani Aglaou. Il nous demanda de les excuser de leurs manières de ruraux et que nous, en tant que gens du Gouvernement, ne devions pas hésiter à leur conseiller les bons gestes à faire et ceux à ne pas faire désormais. Ajoutant encore qu'ils n'étaient que les serviteurs de l'*aguellid*. Après cette déclaration, je compris que j'avais affaire à un homme sensé et réfléchi.

Puis nous, les caïds *rha*, reçûmes l'ordre de monter nos tentes au centre de la *mehalla* avant de rejoindre l'*aguellid*. Nous trouvâmes cette fois à ces côté Dris Mennou, Rezzouq [Bouhou] (le fidèle esclave de l'*aguellid*) et le pacha de Fès el Jdid, Saïd ben el Baghdadi, frère du célèbre caïd Mohamed ben el Baghdadi. Ce dernier était le fils d'une femme libre, tandis que le pacha était celui d'une esclave. Parmi nous, se trouvaient beaucoup de caïds des Cherarda, et l'*aguellid* nous passa en revue ».

Chez les Aït Youssi

Najem a dit : « L'*aguellid* nous a ordonné d'organiser une expédition punitive contre la tribu des Aït Youssi. Il a bien insisté à ce que nous soyons sans pitié. Nous nous sommes inclinés devant lui, prononçant les formules d'usage puis lui baisâmes la main un par un. Il remit à chacun d'entre-nous une bourse contenant une vingtaine de pièces d'or. Nous partîmes enjoué et plein d'entrain pour cette nouvelle expédition.

El Baghdadi, le noir, parti avec mes compagnons, les autres caïds *rha*, ainsi que l'esclave Rezzouq Bouhou, pour prendre la route la plus courte qui conduisait au pays des Aït Youssi tandis que j'accompagnais les caïds des Cherarda prenant un autre chemin. Mais malgré cela, nous les précédâmes sur le territoire des Aït Youssi que nous surprîmes en pleine nuit et pillâmes allégrement ne laissant que des miettes à [Saïd ben] el Baghdadi et ceux qu'il menait.

Le matin, l'*aguellid*, rongé d'inquiétude, s'était posté en haut de la « tour de l'éléphant » où, à l'aide d'une longue vue, il tentait de voir le résultat de la colonne qu'il avait envoyé contre les Aït Youssi. Quand il aperçut des colonnes de fumées, il prit ce signe pour une défaite de ses troupes. Anxieux, il envoya immédiatement quelques hommes allés aux nouvelles. Ils rencontrèrent mon groupe encombré de butin (vaches, moutons, chevaux, mules...) et quand ils demandèrent aux soldats à quel *tabor* ils appartenaient, ils lui répondirent tous "le caïd Najem, le caïd Najem…". Ils repartirent annoncer la bonne nouvelle à l'*aguellid*.

Nous fîmes une halte devant les murs de Fès pour que le groupe mené par el Baghdadi puisse nous rejoindre. Ils avaient fait de leur coté très peu de butin en comparaison de nous.

Ce Baghdadi faisait parti du commandement des troupes du Gouvernement à l'époque où nous étions à Oujda. Durant cette période, nous campions el Aïoun Safa près de la tribu des Iznassen, en plein été. El Baghdadi nous avait envoyé, sous un soleil ardent, bruler des jujubiers dans la plaine des Angad. A chaque mission de ce type, nous revenions avec un ou deux chevaux en moins. Ils ne tenaient pas sous les coups de la chaleur estivale et des incendies que nous allumions. Un jour qu'il nous avait envoyé pour une de ces missions, il nous suivit et, me trouvant peu actif à son goût, il me demanda abruptement : "tu es avec moi ou contre moi ?" Je lui répondis alors que cette façon de nous faire brûler des jujubiers en plein été était infernal et que nous y perdions tous nos chevaux. Je lui dis aussi que si le but était simplement de brûler du jujubier, on pouvait le faire à des heures de la journée où le soleil et la chaleur étaient moins ardents, à moins que cette activité ait un autre objectif que j'ignorais. Il me répliqua alors qu'il nous envoyait faire cela pour impressionner nos ennemis.

Toujours à la même époque, à Oued Berdil, nous subîmes une grave défaite durant un affrontement avec les troupes de Bou Hmara. Moururent à cette bataille de nombreux hommes et les caïds Azelten Ihihi, Ali Oussadden et ben el Jrif. Nous faillîmes d'ailleurs tous y passé ce jour-là et tout cela à cause de ce maudit el Baghdadi. A la suite de cette journée, il voulut imputer la faute de sa défaite sur certains caïds et menaçaient de les

emprisonner pour l'exemple. Je pris leur parti, nous eûmes alors une dure altercation et les injures fusèrent de part et d'autre. Depuis, chacun de nous tenait ses distances vis-à-vis de l'autre. Il ne m'aimait pas et il savait que, de même, je l'avais en piètre estime.

L'*aguellid* nous demanda de retourner une seconde fois chez les Aït Youssi. Nous établîmes notre campement au sein du territoire de cette tribu à Mazdegh el Jerf, près du tombeau du saint Sidi Lahsen Ouyoussi. Le chef de la *mehalla* était alors Mahboub, un des oncles maternels de Moulay el Kebir ben Moulay el Hassan. Nous restâmes dans ce lieu jusqu'à ce que les Aït Youssi nous versent les taxes et impôts dus au Gouvernement. Puis nous nous déplaçâmes pour nous établirent à Guigou. Au moment où nous avions été envoyés chez les Aït Youssi, une autre *mehalla* avait été envoyée chez les Aït Ndhir. Elle était dirigée par le caïd [Mbark] Bou Khobza auquel participèrent aussi les caïds Tayeb ben Aïssa ben Omar, son frère el Arbi ben Aïssa ben Omar, Abella Rahmani et [Mbark] Annou[105].

Nous fûmes ensuite rappelés à Fès. Sur le chemin du retour, nous croisâmes un homme qui tentait de cacher un canon qui avait été enlevé à la *mehalla* envoyée chez les Aït Ndhir. Nous étions interloqué par l'attitude de cet homme qui tentait de cacher derrière lui ce canon, comme celui qui veut voler un minaret mais ne sait pas où le cacher ».

Chez les Aït Ndhir

Najem a dit : « Ensuite, nous fûmes envoyé chez les Aït Ndhir qui avaient récemment battu la *mehalla* envoyée contre eux. Au moment de nos préparations pour cette expédition, el Madani Aglaou venait d'arriver à Fès. Il était accompagné d'[Abdelmalek] Atigui et Iraa Sbaï qui devaient faire allégeance au nouvel *aguellid* qu'ils avaient jusque là combattu dans le Haouz au nom de Moulay Aziz. El Madani leur avait promis la clémence de Moulay Hafid. Tous étaient venus à la tête de forts contingents.

Certains Iglioua, de notre contingent, allèrent à la rencontre du ministre pour le tenir au courant de la situation générale à Fès ; parmi ce groupe d'Iglioua se trouvait

105. Mbark Annou est un caïd *rha* originaire des Aït Youb (Aït Ba Amran). Contrairement à Najem, il se soumettra aux Français et d'août à novembre 1916 il tentera d'amener à soumission les Aït Ba Amran mais sans succès. Durant cette période, il se fera aussi l'intermédiaire entre Najem et les autorités françaises de Marrakech dans des pourparlers de soumissions. On retrouve ce personnage dans les documents du Fonds Arsène Roux pour qui il servira d'informateur occasionnel, dans les années 1940, au sujet des pratiques guerrières des tribus du Sous.

Abderahman Agrar[106] qui lui dit notamment : ‘‘D'autres caïds sont venus après toi et ils ont pris les postes clés du pouvoir en ton absence, et à présent tous les Iglioua sont méprisés et regardés comme choses de peu’’.

El Madani Aglaou nous envoya des messagers pour nous manifester son intention de venir visiter la *mehalla* en bivouac avant de rejoindre Fès. A son arrivée au campement, il fut agréablement surpris de l'organisation martiale et ordonnée qui régnait chez nous. Nous avions prévu de le loger auprès de Mahboub, le commandant en chef de la *mehalla* ; quant aux troupes qui l'accompagnaient, elles devaient être réparties par petits groupes sous les tentes des caïds des *tabor*. Cependant, une fois arrivée au campement, el Madani installa finalement ses quartiers chez son cousin, Abderahman Agrar.

Une fois établi, el Madani m'envoya chercher. Je trouvais auprès de lui Atigui. Le ministre m'accueilli chaleureusement avec, comme à son habitude, des mots choisis, pleins de courtoisie. Il partageait, avec son frère el Haj Thami, cette façon de faire, pleine de mansuétude et d'attention pour tous visiteurs.

En ce qui concerne la mission que nous avait confié l'*aguellid*, El Madani me dit de ne plus faire un pas en avant et d'attendre l'arrivée de son ami le caïd el Mekhtar Oubouguedman Oundir qu'il avait envoyé quérir et qui devait nous aider dans la pénétration du territoire des Aït Ndhir. Il avait ajouté : ‘‘De notre côté, nous irons rendre visite à cet homme-là – c'est-à-dire l'*aguellid* - pour comprendre le pourquoi de toutes ces *mehalla* qu'il envoie partout’’.

A un moment de la conversation, le caïd Atigui s'adressa à el Madani et lui demanda, en me désignant : ‘‘Est-ce donc lui le fameux caïd Najem dont tu m'as si souvent parlé ?’’. Le ministre lui répondit par l'affirmatif et tint des propos élogieux à mon égard. Atigui me confia alors qu'el Madani ne cessait de parler de moi, de façon élogieuse, dans tous les conseils qu'il tenait.

Quand je les quittais, je remarquais que tous les Iglioua avaient bien été répartis entre les différents caïds qui les prenaient en charge mais j'eus la surprise de retrouver le groupe des Intougga et des Ouled Bou Sbaa avec Iraa, rejetés dans un coin du campement et abandonnés à leur sort. Je m'adressai à Iraa qui était un vieil ami : ‘‘Tu ne sais pas où se trouve ma tente ? Tu ne connais plus ton ami ? Qu'attends-tu pour t'y installer toi et tes compagnons ?’’ Il me répondit sur un ton ironique : ‘‘Ignores-tu que nous sommes des rebelles sans foi ni loi ? Qui accepterait de loger des rebelles à l'*aguellid* ?’’

---

106. Abderahman Agrar était un caïd *rha* originaire des Iglioua. Il est tué lors d'une expédition contre les Hiyayna le 7 mars 1910.

Je lui répondis que je les acceptais tels qu'ils étaient et que c'est avec plaisir que je les logerais sous ma tente. Ce qui fut fait. J'invitais à ma table Iraa et tous les grands chefs des Intougga tandis que leurs hommes étaient répartis dans les tentes de mes hommes. Nous fîmes bombance de tagines, couscous et méchouis que j'avais prévu de préparer à l'avance.

Après m'être restauré, je m'excusais auprès de mes invités afin de me rendre sous la tente de Mahboub pour lui rapporter les paroles d'el Madani à propos des Aït Ndhir et de notre mission. Ne sachant que faire devant cette proposition inopinée du ministre, Mahboub me demanda mon avis. Je lui dis alors d'envoyer un messager à l'*aguellid* pour lui demander de nous envoyer une lettre officielle où il devrait nous admonester et nous appeler à aller de l'avant, de pénétrer chez les Aït Youssi et de ne pas nous arrêter avant el Hajeb [Aït Ndhir]. Ce que nous fîmes alors immédiatement.

Dans la nuit un messager parti pour Fès et il revint avec la lettre à l'aube. Quand nous reçûmes la lettre, nous en fîmes la lecture solennelle devant tous les caïds de la *mehalla* et nous prîmes des mines déconfites de circonstance lors de sa lecture.

Les Aït Ndhir, apprenant qu'une *mehalla* était en préparation pour les attaquer, s'organisaient de leur côté. Ils regroupèrent tous leurs cavaliers et nous attaquèrent avec acharnement. Connaissant les tactiques de ces rusés braber, j'envoyais en avant mes cavaliers tandis que mes fantassins étaient occupés à l'arrière à creuser des tranchées où ils se positionnèrent bientôt, protégés par les remblais. Tous les autres *tabor* refluèrent devant la charge des Braber mais une fois arrivée devant mes hommes retranchés dans leurs positions, ils durent battre en retraite après avoir subi de lourdes pertes.

Nous eûmes encore avec eux, deux autres affrontements. Lors du premier, il n'y eut ni vainqueur, ni vaincu mais lors du second, nous leur infligeâmes une sévère défaite après laquelle ils demandèrent une trêve pour négocier leur soumission. Moi et un autre homme nous nous dirigeâmes vers eux, tandis que deux d'entre eux se détachaient aussi du gros des troupes braber pour négocier. Nous échangeâmes nos turbans et ils proclamèrent leur allégeance à l'*aguellid*. Nous les prévînmes que si nous recevions leur *hediya*[107] le lendemain matin, ils auront respecté leur parole et la trêve perdurera, dans le cas contraire, nous reprendront les armes pour les combattre à nouveau.

107. Habituellement, ce terme est usité pour désigner les offrandes faites par les tribus à leur *aguellid* à l'occasion des trois grandes fêtes religieuses pour affirmer leur allégeance ; ici il semble que Najem l'utilise pour souligner le geste de soumission des tribus.

A l'aube, ils nous envoyèrent leurs *imhdarn*[108] conduisant trois taureaux en signe de soumission. Nous leurs indiquâmes de se rendre directement à Fès pour faire leur soumission à l'*aguellid*. Ils partirent avec cinq taureaux et leurs *imhdarn*. Ils furent bien reçus par Moulay Hafid qui fut heureux d'accueillir leur soumission.

De notre côté, nous montâmes sur el Hajeb où nous établîmes le camp de la *mehalla*. Tout ce que nous trouvions sur notre chemin était considéré comme butin de guerre par les troupes qui s'en emparait. C'est là que nous recueillîmes aussi toutes les impositions dues au Gouvernement par les Aït Youssi. Pendant notre séjour à el Hajeb, nous fûmes rejoins par le ministre de la guerre – l'Allef – Mohamed n el Madani Aglaou. Son père l'avait envoyé chez nous pour s'aguerrir ».

De nouveau aux prises avec Bou Hmara

Najem a dit : « C'est à cette époque que Bou Hmara, après avoir repris ses forces, faisait mouvement vers Fès. Il installa son campement à Aïn el Qera. Il était à la tête d'un très important contingent et entouré de ses plus fidèles soutiens. Parmi ses derniers, se trouvait un de ses esclaves très célèbre dans son armée, dénommé el Jilani. Il était son préposé aux ablutions. Il fut autrefois un des esclaves au service de Moulay Arafa, l'oncle de l'*aguellid* ».

Il s'agit ici du père de Mohamed ben Arafa que les Français et Aglaou ont mis sur le trône lors de la crise marocaine.

« Il s'enfuit pour rejoindre Bou Hmara. C'était un homme très valeureux au combat et depuis, le révolté le gardait toujours près de lui. Tous les combats auxquels il prit part furent des victoires pour le parti des révoltés. Peu à peu, il prit de l'importance et imposait souvent sa voix lors des grands rassemblements.

Un fort contingent, venu du Haouz, avec à leur tête les caïds el Ayadi, Abdelmalek Atigui, Khoubban et d'autres grands de la région, se fatiguait à combattre les troupes de Bou Hmara, dirigées par el Jilani, dans les régions des Hiyayna et des Aït Sadden.

C'est pourquoi l'*aguellid* demanda à une partie des troupes composant notre *mehalla*, de quitter el Hajeb pour prêter main-forte aux troupes venues du Haouz dans leurs

108. Imhdarn (sing. amhdar), ce sont les élèves qui étudient et apprennent la parole du Livre. Ils ont une image positive voire sacrée dans la société car ils tiennent « dans leur poitrine » les paroles du Coran, la « parole de Dieu » (« awal n Rebbi » en tachelhit), apprise par cœur à la mosquée sous la dure houlette du *talb*.

combats. Je restais à el Hajeb avec el Hajj Hmed el Krissi et les caïds *rha* Mohamed ben Saïd el Fassi Cherradi et Saïd Demnati.

Partirent pour cette mission les caïds Mohamed ben el Jilani Serghini, Salh, el Housseyn Abaamran, Brahim Bou Aouda el Mrabti Rahmani et Abderahman Agrar Aglaou. Dans un premier temps, ils se rendirent à Fès pour recevoir leurs ordres directement de la bouche de l'*aguellid*. Ce dernier leur ordonna d'aller rapidement prêter main-forte à l'armée du Haouz contre Bou Hmara. Le ministre el Madani assistait à l'entrevue au coté de l'*aguellid*. Les caïds demandèrent à ce dernier que je sois désigné pour les accompagner dans cette mission. Il leur accorda facilement cette faveur. Avant de partir, ils allèrent saluer le ministre [el Madani Aglaou] qui leur reprocha d'avoir directement demandé à l'*aguellid* que je puisse les accompagner dans cette mission. Ils auraient dû selon lui le solliciter en premier. Ils s'excusèrent pour cela prétextant n'avoir demandé ma présence que par pitié pour les pleurs d'un fils qui réclamaient son père. Un pur mensonge !

Quoi qu'il en soit, leurs troupes furent équipées de neuf et partir sans moi. Ils affrontèrent les troupes de Bou Hmara commandées par son esclave el Jilani. Dans cette bataille, ce dernier fut grièvement blessé et Dieu a permis que ses hommes fussent mis en déroute par les nôtres. Puis, le campement du révolté, établis à Hajra el Kehla [Hiyayna], près du fleuve Sebou, fut minutieusement pillé.

A partir de là, Bou Hmara prit lui-même la tête de ses troupes pour mener le combat. Une terrible rencontre eut lieu sur le territoire des Beni Ouryaghel et les révoltés furent une seconde fois battus. Pour Bou Hmara, cette défaite fut pour lui comme un coup de tonnerre car il se croyait toujours invincible. Ce n'est qu'avec la grâce de l'obscurité de la nuit tombante qu'il put s'échapper du champ de bataille et fuir avec son fidèle esclave. Il établit son nouveau campement près d'une rivière dénommée Oudir ; c'est près de là qu'eut lieu une troisième bataille où il n'y eut, cette fois, ni vainqueurs ni vaincus.

A ce moment, à el Hajeb, nous reçûmes l'ordre de renforcer ces troupes qui se battaient contre Bou Hmara. Nous fîmes étapes à Akhnafouf puis, le lendemain nous atteignîmes la *mehalla*. Je me rendis aussitôt auprès du commandant en chef, Mahboub que je trouvais très heureux de la situation. C'est, sur un ton très fier et péremptoire, qu'il m'accueillit : ‘‘Cher Ba Najem, admire l'étendard de Bou Hmara, et là les instruments de sa musique militaire, et là encore tous ses trésors, c'est moi qui les ais arrachés des mains mêmes de Bou Hmara''. Je lui demandais alors : ‘‘Et où est Bou Hmara à présent ?''. Sans perdre sa contenance, il m'assura que Dieu l'avait puni et qu'il devait être mort à présent. ‘‘Dans ce cas, lui répondis-je, je n'ai plus rien à faire ici, adieu''.

J'avais fait cette réponse car il s'était adressé à moi d'une manière un peu trop vantarde à mon goût, se présentant comme un grand stratège alors qu'il était incapable de trouver les puces qui pullulaient dans ses vêtements.

Je retrouvais mes hommes qui n'avaient pas encore monté leurs tentes. Je leur indiquais que nous reprenions immédiatement la route pour partir à la poursuite de Bou Hmara. Les cavaliers ouvraient la voie tandis que les fantassins, montés deux par deux sur des mules, suivaient.

J'étais persuadé que si nous ne saisissions pas cette occasion pour éliminer définitivement Bou Hmara, il formera de nouveaux contingents pour revenir sur le devant de la scène.

Quand nous parvînmes sur le lieu de la bataille, nous trouvâmes les eaux de l'*assif* Oudir rouges de sang et ses rives jonchées de cadavres d'hommes et de bêtes dans un état de décomposition avancé. L'odeur était insupportable et le spectacle qui s'offrait à nous était difficilement soutenable.

Nous entrâmes ensuite sur le territoire de la tribu des Beni Zeroual où nous parvînmes à la zaouïa du cheikh Sidi Abderahman Derqaoui bâtie près de la tombe du saint Moulay Tayeb. Je connaissais personnellement ce cheikh qui s'adressa à moi par ces mots : “Je voudrais que ma zaouïa soit préservée de tous dommages”. Je lui répondis qu'il ne devait pas s'inquiéter et qu'aucun mal ne sera fait à sa zaouïa, à lui ou à tous ceux qui étaient avec lui. Il m'apprit ensuite que Bou Hmara était toujours vivant et qu'il avait passé la nuit à Khoulan chez les Beni Zeroual où il fut bien accueilli au début mais d'où il fut finalement chassé de chez eux à coups de fusils, depuis on ne savait pas où il avait trouvé refuge.

J'écrivais aussitôt une lettre à l'*aguellid*, lui indiquant les différentes défaites infligées à Bou Hmara et que je m'étais lancé à sa poursuite. Je lui demandais aussi de m'envoyer des renforts, et des canons supplémentaires.

Je demandais ensuite au cheikh de quoi manger pour moi et mes hommes car nous n'avions rien mangé depuis le matin de la veille. Je comptais avec moi trois cent cinquante cavaliers ainsi que près de quatre cent fantassins juchés sur des mules, ainsi que deux canons portés par deux mules. Le cheikh nous prépara ce qu'il fallait pour nous nourrir ; pain, viande rouge, poulet et couscous nous furent servis généreusement. A la fin de notre repas nous quittâmes le cheikh qui fit une oraison pour la réussite de notre mission.

Nous demandions des informations sur Bou Hmara à tous ceux que nous croisions en route. Nous apprîmes qu'il s'était réfugié sur le territoire des Beni Qis, dans le

sanctuaire du saint Moulay Amran[109] d’où il envoyait de nombreuses missives aux tribus alentours pour les rallier à lui. Nous nous dirigeâmes aussitôt dans cette direction et nous campâmes au lieu-dit Larbaa.

Bou Hmara tentait d’effrayer les tribus vis-à-vis du Gouvernement en les mettant en garde contre des déprédations futures. Malgré tout, les Jebala ne le suivirent pas car ils craignaient justement que s’ils apportaient leur appui au révolté une *mehalla* serait envoyée pour les punir. De plus, nous avions bien fait dire aux tribus que nous n’étions là que pour Bou Hmara et qu’elles n’avaient donc rien à craindre de nous.

Les renforts d’hommes (plusieurs *tabor*) et de matériels (canons) demandés à l’*aguellid* arrivèrent enfin et ils s’installèrent auprès de notre campement initial de Larbaa. Parmi les contingents du renfort se trouvait le caïd Abderahman Agrar Aglaou qui cherchait à savoir le genre de butins que nous avions fait au dépend de Bou Hmara. En apprenant que l’un de mes hommes avait récupéré deux jeunes et jolies concubines du révolté qui avaient tenté de fuir sur une mule, il envoya quelques comparses pour les lui arracher.

L’homme qui avait été dépossédé de ces deux jeunes filles vint me voir aussitôt et me dit : “Ne serais-tu pas un menteur ?

- En aucune façon ! A quel propos t’aurais-je menti ?
- Tu nous as déclaré que ton unique but était la capture de Bou Hmara et que tout ce que nous pouvions récupérer de lui serait considérer comme notre part du butin. Or les deux jeunes concubines du révolté que j’avais capturé m’ont été enlevées. N’est ce pas là une injustice ?
- Qui te les a prises ?
- Des hommes de l’armée sont venu me les prendre de force”.

J’envoyais alors un de mes hommes pour chercher à trouver qui avait pris les deux jeunes femmes. Il me rapporta que c’était l’œuvre des hommes d’Abderahman Agrar. J’envoyais à mon tour des soldats pour récupérer par la force les deux femmes et la mule sans penser aux conséquences immédiates de mon acte. Agrar ne tarda pas à venir me voir pour m’expliquer qu’il voulait ces deux belles femmes pour le ministre Aglaou et ajoutant à propos de celui qui les avait capturé : “Quant à ce Jebala, il ne les mérite pas”. Je répliquais en lui demandant, à mon tour, si le ministre n’était pas suffisamment repu des centaines de concubines qui peuplaient déjà son harem. Il était très mécontent

109. Beni Mestara.

de mon attitude et me promit que l'affaire n'en resterait pas là et serait rapporté au ministre. Je n'avais que faire alors d'Agrar ou du ministre car j'étais préoccupé avant tout d'accomplir la mission pour laquelle j'étais venu.

Peu de temps après, j'appris qu'un homme dénommé ben el Khemissa, influent et puissant chef tribal de la région, attiré par les légendaires trésors du révolté qu'il convoitait, s'était rapproché de Bou Hmara.

Quelques jours plus tard, au moment où nous déjeunions, nous entendîmes le bruit d'une énorme cacophonie, c'était le son de la musique militaire d'une masse d'hommes qui déferlait sur nous. Je m'adressais alors à nos troupes, les invectivant à se préparer rapidement à la bataille. Les canons et les mitrailleuses furent très vite mis en position de tir. De mon côté, je disposais mes hommes un peu à l'écart du gros de notre *mehalla* et observais intensément tous les mouvements de l'ennemi.

J'appris plus tard que Bou Hmara avait dit, en nous désignant, qu'il ne fallait pas prêter attention à moi et à ‘‘la poignée d'hommes'' qui me suivait mais de concentrer l'attaque sur la *mehalla*.

Cependant, au dernier moment, croyant le choc imminent, Bou Hmara détourna le flot de ses hommes dans une manœuvre qu'il voulait stratégique, en prenant la direction de la tribu des Beni Mezguelda. Moi et mes hommes, fîmes de même mais en empruntant une autre route. A la tombée de la nuit, nous établîmes notre camp chez les Beni Zeroual tandis que Bou Hmara campait chez les Beni Mezguelda.

A l'aube, nous retournâmes auprès de la *mehalla* qui n'avait pas bougé. Je pénétrais alors sous la tente de Mahboub, l'appelant à se lever pour affronter celui qu'il avait dit mort et enterré.

Le caïd Bou Khoubza et les autres caïds qui l'entouraient, Mbark Dlimi, Annou Abaamran, Abella Rahmani et el Hbib Baqqa[110] des Infdouak dit le fils de la convertie (sa mère était une juive qui était devenue musulmane) étaient tous prêt au combat.

Les premiers accrochages eurent lieu un samedi. On tirait de part et d'autres au jugé, à grande distance et sans vraiment voir l'ennemi. La journée s'acheva sans aucune perte pour les deux camps. C'est le lendemain que l'affrontement eut véritablement lieu. Les combats furent terribles mais nous réussîmes à défaire l'ennemi pour qui cette

110. El Hbib Baqqa Anfdouak fut envoyé en mars 1912 à Tiznit pour occuper le poste de Pacha de Tiznit mais devant l'hostilité affichée des Achtouken, il revint à Marrakech. Quelque temps plus tard, il tentera une nouvelle équipée pour Tiznit qui s'achèvera tragiquement par sa noyade devant Aglou le 10 mai 1913.

journée s’achevait par une véritable déroute. Bou Hmara fut alors abandonné par tous ses plus fidèles compagnons. Chacun cherchant son salut dans une fuite solitaire. De notre côté, nous nous attardâmes à piller la tribu des Beni Mezguelda qui avait donné asile au révolté puis rentrâmes au camp à la nuit tombée.

Bou Hmara s’était réfugié de nouveau dans le sanctuaire de Moulay Amran abandonné de tous et pleurant la mort de son fidèle Jilani. Sur le coup, personne n’avait songé à le poursuivre.

Pendant la nuit, un de nos cavalier jebili vint me demander. En l’introduisant, je reconnus l’homme qui avait capturé les fameuses concubines du révolté. Il me remercia de l’avoir aidé à récupérer ces deux femmes en les arrachant aux griffes d’Abderahman Agrar. Il se proposait à présent de me rendre la pareille en me révélant que ben el Khemsia avait abandonné le parti de Bou Hmara et que la plupart de ses hommes était à présent hors d’état de nuire. Le révolté s’était réfugié dans le mausolée de Moulay Amran où il avait regroupé ostentatoirement près de soixante-quinze chevaux pour faire croire qu’ils étaient nombreux mais le Jebli me confirma qu’il n’y avait plus auprès de Bou Hmara qu’une poignée d’hommes à peine. Il ajouta encore : ‘‘Il faut profiter de la situation pour le capturer maintenant avant qu’il ne disparaisse. Je veux que de tous les caïds ce soit toi qui puisse avoir l’honneur de le capturer et d’en recueillir une juste récompense car le Jebli à qui tu rends service n’est jamais ingrat’’.

Je me suis alors précipité pour réveiller deux caïds de mes amis pour m’accompagner : Saïd Demnati et Mohamed Ou Saïd Gouguergour. Puis nous partîmes tous les trois avec une partie de nos hommes que nous avions choisis parmi les plus vaillants et les plus téméraires.

A ce moment mon *tabor* était constitué de mille deux cent hommes, celui du caïd Saïd disposait de huit cent hommes tandis que le caïd Mohamed ben Saïd pouvait compter sur trois milles hommes environ.

Guidés par le Jebli, nous partîmes en pleine nuit, en direction de Moulay Amran, sans prévenir notre commandant en chef Mahboub. A l’aube[111], nous arrivâmes enfin en vue de notre objectif. Près du marabout, nous aperçûmes les chevaux dont nous avait parlé le Jebli. Nous commencions à nous approcher lorsque trois coups de feu furent tirés depuis le sanctuaire en notre direction.

111. La capture de Bou Hmara eut lieu le 20 août 1909.

J'appris plus tard que ceux qui avaient été à l'origine de ces tirs étaient trois jeunes esclaves du révolté. C'était tout ce qui lui restait de sa garde rapprochée.

Un de nos chevaux fut touché. Une vieille femme sortit du sanctuaire de Moulay Amran, gesticulant et criant : ''Que voulez-vous de nous ?'' Nous lui rétorquâmes que nous étions là pour Bou Hmara. Elle nous dit alors que ce dernier n'était plus dans les murs du saint tombeau, qu'il était parti depuis peu.

Nous partîmes immédiatement à sa poursuite mais nous traversâmes plusieurs villages où l'on nous apprit que Bou Hmara était en réalité toujours réfugié à Moulay Amran.

Nous fîmes alors demi-tour bien décidés à prendre d'assaut son refuge. A notre arrivée, ses défenseurs, les trois jeunes esclaves, ouvrirent immédiatement le feu sur nous, tuant l'un des nôtres. Lors de cette attaque, je me précipitais en direction de la porte du mausolée, mais je fus retenu par deux de mes hommes qui me demandèrent pourquoi j'avais si hâte de mourir.

Finalement, nous mîmes le feu au toit, composé de bois, qui s'enflamma rapidement. La fumée poussa Bou Hmara à sortir. Nous nous jetâmes alors sur lui. Je fus le premier à le saisir au bras. Avec moi se trouvait alors le caïd el Arbi, qui est aujourd'hui caïd *mechouar* au palais royal, et le caïd el Boukhari. Nous lui enlevâmes son poignard, son pistolet et sa ceinture cousu de fil d'or. Je le fouillais aussi pour vérifier s'il ne portait pas des amulettes. On parlait beaucoup de ces talismans protecteurs qui le rendaient invulnérable. Mais je ne trouvais alors rien sur lui.

Puis les soldats se livrèrent au pillage du marabout. Il n'y avait auprès de Bou Hmara que ses femmes et ses concubines. L'édifice ne pouvait contenir tout au plus qu'une vingtaine de personnes.

D'autres soldats arrivèrent et ils voulurent mettre la main sur Bou Hmara pour en revendiquer la capture. Chacun d'entre eux qui parvenait à attraper son bras ou son épaule se tournait alors vers moi pour me dire : ''Najem, c'est moi qui l'ais capturé !''. A tous, je hochais la tête d'un signe d'acquiescement pour éviter d'aggraver la confusion qui régnait et que Bou Hmara ne soit étouffé par cette foule de soldats qui s'agglutinait autour de nous.

Nous dûmes jucher Bou Hmara sur les épaules de quelques-uns de mes soldats pour éviter qu'il ne lui arrive malheur. Fatigué et assoiffé, Bou Hmara m'implorait un peu d'eau. J'ordonnais au caïd el Arbi de rapporter rapidement de l'eau que je donnais à Bou Hmara pour étancher sa soif.

Je fis apporter ensuite une mule pour transporter le prisonnier. A mes cotés, se trouvait alors le caïd Mohamed ben Jilani. J'étais à ce moment là moi aussi au bout de mes forces. Nous fîmes monter le révolté sur la mule, les mains ligotées derrière le dos, avec le caïd el Boukhari assis derrière-lui pour le protéger de la soldatesque (les fils de ce caïd font aujourd'hui partis de la garde royale). Je demandais au caïd Mohamed ben Saïd et à ses hommes de protéger la mule et ses deux cavaliers jusqu'à un endroit où ils seraient à l'abri de la foule déchainée.

Juste après leur départ, je perdis un instant connaissance. Les hommes du contingent des Cherarda me ranimèrent en me passant sous le nez un oignon coupé et du thym. Une fois en état, je pris mon cheval pour rejoindre le prisonnier et mes compagnons. Je les trouvais dans un bois éloigné du campement comme je le leur avais indiqué. Nous nous congratulâmes alors de cette capture réussie qui symbolisait la fin de nos dangereuses pérégrinations passées à le poursuivre.

Bou Hmara se trouvait au milieu de notre groupe, libéré de ses liens. On lui reprochait alors toute son attitude passé, notamment d'avoir osé défier l'*aguellid* pendant ces sept ans. Avec moi, se trouvait alors les caïds Salh, Mohamed ben Jilani Serghini, el Housseyn Abaamran, Bou Aouda Rahmani, Abdelkrim ould [Ba Hmed] Chergui, Mohamed ben el Baghdadi (pacha de Fès à l'époque de Moulay Hafid), Dris el Jouichi el Oudiyi, el Hafd Dlimi, Amara Cherradi, el Hbib Cherradi, Ibn Dris Cherradi et Mohamed el Qaridi el Mestari el Jebli.

Je l'accusais de mon coté d'avoir utilisé la sorcellerie et la magie qui lui permirent de subjuguer les inconscients et les pauvres d'esprit des tribus. Bou Hmara se tourna alors vers le caïd Abdelkrim et lui dit : ‘‘Dis à l'homme aux éperons, c'est-à-dire moi, de se taire’’. Abdelkrim lui répondit que je n'étais pas seulement un ‘‘homme aux éperons’’ mais un homme vaillant au combat et à la parole sûre.

Bou Hmara se tourna alors vers moi pour me dire : ‘‘As-tu lu le livre *Les lumières de l'Orient*’’?

- Je suis analphabète, je ne sais ni lire, ni écrire.

- Pourquoi m'ennuies-tu alors que tu ne peux même pas lire ce livre. Tout ce que j'ai accompli a été dicté par le destin. Ma seule erreur a été de quitter le pays des crinières pour celui des raisins secs’’.

Par le ‘‘pays des crinières’’, il voulait désigner la région des Angad avec ses nombreux chevaux et réputés cavaliers, tandis que par le ‘‘pays des raisins secs’’ il désignait les couards du pays des Jebala.

Le caïd el Mestari, qui était des Jebala, réagit immédiatement à cette attaque : ‘‘C’est pourtant ceux-là même que tu dénigres qui ont permis ta capture !

- D’où vient-tu toi ?

- Je suis des Jebala’’.

A cette réponse, Bou Hmara lui jeta alors un regard mauvais, plein de haine. Puis passant sa main derrière la tête, il retira de la capuche de son *aselham* du tabac à priser pour lui dire ensuite : ‘‘Vous les Jebala, vous n’êtes bon que pour priser le tabac mais pour ce qui est du courage à la guerre vous n’en n’avez point !’’. Et il se mit à l’insulter violemment.

Le caïd el Hafd, à son tour, interpella le révolté. Bou Hmara lui rétorqua : ‘‘ô l’homme au vitiligo, toi et les tiens vous n’êtes qu’un peuple d’avares. Vous êtes connu pour honorer vos invités de pauvres plats de bouillie arrosés de lait acide que même les chiens ne voudraient pas’’. Ensuite, un par un, il vitupéra tous les caïds présents autour de lui. Quand, dans la discussion animée qui s’ensuivit, on évoqua le nom du caïd Bou Aouda (l’homme à la jument), le révolté répliqua ironiquement : ‘‘Si lui est ‘l’homme à la jument’ (Bou Aouda), moi je suis ‘l’homme à l’ânesse’ (Bou Hmara) et que Dieu nous envoie un ‘homme au dromadaire’ (Bou Jmal)’’.

Après cette saillie, il se tourna vers moi et les autres pour nous dire : ‘‘Vous n’êtes que des semblants d’hommes. Tous les biens que vous avez pu obtenir dans cette guerre, c’est grâce à moi. Mais aujourd’hui, je suis votre prisonnier, misérables engeances d’avare. Vous me voyez grelotter de froid, devant vous, sans même me proposer un *aselham* pour me permettre de me réchauffer un peu’’. Le caïd Dris el Oudiyi lui jeta alors son *aselham* mais Bou Hmara le lui renvoya au visage en disant : ‘‘Tu crois que c’est avec cette misérable capeline que je pourrais me préserver de ce froid mordant ?’’

Un de mes soldats s’approcha de moi pour me dire qu’il disposait dans ses bagages d’un *aselham* de laine très épais et qu’il pouvait le lui donner si je voulais bien. J’acquiesçais à sa proposition et l’envoyait le chercher. Peu de temps après le révolté s’en emmitoufla le corps et tous nous nous couchâmes enfin.

Le lendemain matin, nous rejoignîmes le camp. Nous nous rendîmes sous la tente du chef de la *mehalla*, Mahboub pour lui présenter notre prisonnier. C’est à ce moment-là que le caïd Bou Aouda m’interpella : ‘‘Sans moi et mes hommes qui t’avons secouru à Moulay Amran, tu n’aurais pas réussi à le capturer’’. Je lui répondis rageusement : ‘‘C’est normal que tu nous sois venu en aide, ne sommes nous pas tous frères d’armes ?’’

Pendant cette audience du chef de la *mehalla*, Bou Aouda répéta plusieurs fois cette même remarque, à tel point qu'à un moment, d'un geste de colère, je le giflais violemment et mis la main sur la crosse de mon pistolet. Mais les gens présent nous séparèrent rapidement et Bou Hmara lui-même s'interposa et fit remarqué à Bou Aouda : ‘‘Pourquoi ce mensonge à l'égard de Najem ? Dans quelle bataille serais-tu venu porter secours à Najem ? A Moulay Amran, il n'y avait autour de moi que quelques serviteurs, mes femmes et mes enfants. Quel insolence de mentir ainsi alors que tout le monde sait les conditions exactes de ma capture. Le seul ami que j'ai ici c'est Najem''.

Encore plein de rage, je me levais et dis à Mahboub : ‘‘Je me suis présenté à toi avec le prisonnier car tu es le chef de la *mehalla*. Ce prisonnier que tu disais mort, hier encore, dans tes lettres à l'*aguellid*. Je vais à présent l'emmener pour le remettre moi-même à l'*aguellid*, si tu veux m'accompagner, libre à toi de me suivre''.

Nous primes alors la route avec le prisonnier et son fils de six ans, prénommé Khalil (il sera plus tard adopté par el Hajj Hmed el Krissi). Nous ligotâmes Bou Hmara avant de le faire monter sur une mule, il avait la tête nue mais était affublé d'une chevelure abondante. Derrière-lui, monté sur la même mule, un caïd l'accompagna tout le long de la route.

Nous fîmes étape à Cheraga puis à Lamta. A cet endroit, Bou Hmara me demanda des vêtements neufs pour se changer. Je lui répondis que j'avais envoyé un messager à l'*aguellid* pour qu'il nous envoie ses nouveaux habits. Une fois le dîner prêt, je l'invitais à venir se restaurer mais il me répondit avec colère, en désignant les villageois attroupés autour de nous : ‘‘Comment veux-tu que je mange alors que ces fils de lâches ont leurs yeux fixés sur moi ?''

Mes hommes et moi établîmes alors autour de lui, une sorte d'*afrag*[112] fait de couverture pour lui permettre de manger tranquillement à l'abri des regards. Nous lui avions préparé un bon repas : tagine, pastèques et raisins. Mais, tandis que son fils se régala du tagine, lui se contenta de quelques tranches de pastèque.

Le lendemain, nous prîmes le chemin de Fès. Un dromadaire, porteur d'une cage de fer, avait été envoyé par l'*aguellid* au devant de nous. Le messager de l'*aguellid* m'expliqua que la volonté du souverain était que Bou Hmara soit enfermé dans cette cage pour faire son entrée à Fès.

En entendant les mots du messager, Bou Hmara se tourna vers moi, écumant de rage : ‘‘Traitre ! Voilà donc les fameux ‘habits neufs' que tu as demandé pour moi à

112. Enceinte de toile, isolant habituellement les tentes du sultan en campagne.

l'*aguellid*''. Puis, il versa sur moi un tombereau d'injures. Malgré la violence de ces attaques, je restais calme et tentais de le raisonner calmement.

Les *boukhari* le firent descendre de la mule, le chargèrent de lourdes chaines avant de le faire entrer dans la cage. Quand nous nous remîmes en marche c'est moi qui tenais les rênes du dromadaire. L'*aguellid* avait fait diffuser la nouvelle à Fès que c'était moi qui était à l'origine de la capture de Bou Hmara.

Quand nous fîmes notre entrée dans la ville, une foule immense et joyeuse nous entoura. Plusieurs habitants de la cité étaient venus à notre rencontre, qui montés sur des mules, qui sur des ânes pour voir le fameux Bou Hmara. A tel point que la location de ces bêtes avait atteint le montant exceptionnel de cent riyals. Tous les habitants de Fès étaient dans la rue. Cette journée fut vraiment exceptionnelle.

Nous pénétrâmes dans le palais et trouvâmes l'*aguellid* et ses ministres qui nous attendaient dans la cour du *mechouar*[113]. Je fis baraquer le dromadaire puis, me tournant vers l'*aguellid*, je m'inclinais en prononçant la formule rituelle d'allégeance. Je lui remis tous les objets saisis sur Bou Hmara au moment de son arrestation : son poignard, son pistolet et sa ceinture.

Accrocher à la ceinture, pendait une bourse qui renfermait tous les cachets du faux *aguellid*. Moulay Hafid se saisit du plus grand et se mit à le déchiffrer. Il y était inscrit : ''Moulay Mhamed ben Moulay el Hassan''. Moulay Hafid se tourna alors, les yeux plein de colère, vers Bou Hmara et l'interpella vivement. Bou Hmara marmonna quelques mots que personne ne saisit.

L'*aguellid* me demanda alors de retourner auprès de Bou Hmara pour comprendre ce qu'il disait. Une fois près de lui, le révolté me demanda si cet homme était bien Hafid. Puis il me questionna sur les ministres qui l'entouraient. Désignant el Madani Aglaou, il me demandait qui était cet ''homme aux lèvres charnues''. Puis, apprenant qu'il était le grand vizir, il s'écria alors : ''Avec ce type d'homme à sa tête, la royauté est perdue''. Puis, me désignant le caïd Abdelmalek Atigui, il dit : ''Et qui est donc ce bigleux ?'' Je lui répondis : ''Tu sais parfaitement qui il est''. Il me désigna ensuite Aïssa ben Omar en disant : ''Celui là m'a tout l'air d'être un chacal parmi les chacals'' – c'est -à-dire un impitoyable prédateur – puis il visa ben el Baghdadi le noir, el Krissi, Bou Khobza et Dris ben Bouchta qui étaient tous noirs et tous dotés de ventre énorme. Me

113. Littéralement : lieu du Conseil, c'est une place assez vaste, située près du palais et où l'*aguellid* tient ses audiences publiques. C'est là qu'il reçoit les tribus qui viennent aux trois grandes fêtes religieuses de l'année présenter la hediya ou présents d'usage.

les désignant, Bou Hmara s'exclama : "Qui sont ces gardiennes de harem ? On dirait bien qu'elles sont toutes enceintes. A ton avis, à quoi vont-elles donner naissance ?" Je lui répondais encore qu'il connaissait parfaitement tous ces personnages.

L'*aguellid* me rappela et me demanda de lui rapporter tout ce que m'avait dit ce "fils du pêché". Je n'osais lui rapporter la crudité des propos de Bou Hmara et lui confiais que le révolté se plaignait de ne pas avoir été nourri correctement depuis son arrestation.

L'*aguellid* m'offrit le poignard, le pistolet et la ceinture de Bou Hmara en récompense de sa capture puis ordonna qu'on le sorte de sa cage pour l'enfermer, sous bonne garde, dans un petit pavillon du palais.

En sortant, le ministre el Madani Aglaou me saisit le bras pour me souffler à l'oreille : "Tu es vraiment un empêcheur de tourner en rond". Me répétant cette phrase à plusieurs reprises, je finis par lui répondre : "Je ne suis qu'un instrument de Dieu... De quoi m'accuses-tu exactement ?

- Pourquoi as-tu capturé Bou Hmara ? C'est une grave erreur que tu as fait là !

- Je pense au contraire avoir bien agis et avoir rendu un bon service à mon pays et au Gouvernement. Bou Hmara avait suffisamment causé de troubles.

- Tu te trompes. Cet homme que nous servons – l'*aguellid* – est un fourbe. Tu aurais dû laisser Bou Hmara continuer ses agissements afin que nous puissions renforcer nos positions et notre emprise sur l'*aguellid*. Mais avec cette arrestation, tu as tout gâché à présent !

- Je n'ai fais qu'accomplir mon devoir de soldat".

Après cette dernière réplique, je le quittais pour mettre un terme à cette conversation. Il me lança alors un regard noir et plein de colère. Ce n'est que bien plus tard que je compris les ambitieux projets d'el Madani Aglaou. Dans la soirée, il m'envoya un superbe étalon ; par ce geste il espérait acheter mon silence sur les "confidences" qu'il m'avait faites tantôt sur le coup de la colère.

Un gros cube en maçonnerie fut construit près du Bab el Boujat sur laquelle fut installé une cage plus petite que la première et où fut enfermé de nouveau Bou Hmara, le tenant exposé à la vue de tous. On organisa des journées de fête et de fantasia. C'est la dernière fois que j'aperçu Bou Hmara.

J'ai entendu dire par la suite que Dris Mennou s'était rendu un soir dans le petit pavillon où il était enfermé. Le consul d'Allemagne, désignés par tous les autres consuls européens de Fès, devait avoir une entrevue le lendemain avec l'*aguellid* pour

lui demander la clémence pour Bou Hmara. L'*aguellid* décida alors que le révolté devait être éliminé la nuit même qui précédait cette rencontre. Il désigna Dris Mennou pour l'accomplissement de cette tâche.

Ce dernier se rendit auprès de Bou Hmara et lui annonça que l'*aguellid* avait décidé de le libérer prochainement. Il l'entraina dans les jardins du palais tandis qu'un de ses esclaves, Mbark Soussi, devait l'abattre.

Mais l'esclave, pétrifié par la peur, hésita longtemps et, lorsqu'il se décida enfin à tirer, il arma laborieusement le revolver. Bou Hmara, entendant le bruit du mécanisme de l'arme, se retourna et cria à la trahison. Dris Mennou bondit aussitôt sur son esclave qui ne réagissait pas, lui arracha le pistolet pour tirer plusieurs fois sur le révolté qui eut à peine le temps de réciter la profession de foi avant d'expirer.

Une fois mort, sa tête fut coupée et portée à l'*aguellid* afin qu'il constate bien de la mort du *rogui*[114]. Ensuite, la tête et le reste du corps fut brûler. La fin tragique de Bou Hmara a été tenu secrète et rares sont ceux qui la connaissent. Quant au seul témoin de l'exécution, Mbark Soussi, on l'éloigna en le nommant peu après à la tête d'une expédition militaire.

Le lendemain, à l'arrivée de la délégation des consuls européens au palais, l'*aguellid* leur dit qu'ils arrivaient trop tard et que, pour ce qui était de Bou Hmara, le droit avait été appliqué dans toute sa rigueur.

La rumeur couru par la suite selon laquelle Bou Hmara était toujours en vie et qu'il avait réussi à s'échapper des geôles makhzéniennes. Un de ses beaux-pères refusa même à ce que sa fille se remarie, persuader qu'il reviendrait bientôt.

Du coté de la petite communauté européenne, circulait l'histoire selon laquelle l'*aguellid* aurait jeté Bou Hmara en pâture à ses lions. Mais tout cela n'est que mensonge ».

J'ai vérifié cette information auprès de Dris Mennou qui m'a confirmé tout ce que m'avait dit Najem. C'est ainsi que pris fin la vie de Bou Hmara qui perturba le Maroc pendant sept ans.

---

114. Le sobriquet méprisant de « *rogui* » est donné par le makhzen, entre la fin du 19ème et le début du 20ème siècle, à tout prétendant qui réunissait des hommes dans le but de renverser l'« *aguellid-tyran* » pour prendre sa place et « *rétablir la justice* ». Au début du règne de Sidi Mohamed ben Abderahman (1859-1873), un homme de la tribu des Seffian de la région du Gharb, Jelil Rogui (ce patronyme le rattache en fait à sa fraction, les Rouaga) réunit autour de lui des partisans et se mit en marche sur Fès pour chasser le sultan (1861-1862). Il fut rapidement défait et, malgré s'être réfugié au sein du mausolée de Moulay Dris, sa tête, ainsi que celles de ses partisans, ornèrent bientôt les murs de la ville qu'il avait eu l'audace de convoiter.

Précisions

Tout ce qui m'a été rapporté par Najem, je l'ai vérifié dans l'ouvrage de Moulay Abderahman ben Zidan et dans le récit de notre ami, je n'ai constaté que quelques inexactitudes pour les lieux de certaines batailles.

Selon ben Zidan toujours, celui qui a capturé Bou Hmara serait un soldat du nom d'el Aachi, de la tribu des Aachach des Chaouïa. Cette tribu fut très durement réprimée à l'époque de [Ba Hmed] et de nombreux orphelins de la tribu furent adoptés par le Gouvernement pour devenir par la suite des soldats ou des domestiques. Parmi eux se trouvait ce jeune el Aachi. Il fut au départ simple soldat dans le *tabor* d'el Hajj Ali Abaamran, après être passé dans celui de Mahboub el Mtaaï. Puis il passa dans celui de Bou Aouda. Il était devenu un soldat sans foi, ni loi.

Cependant, s'il était bien présent dans le contingent engagé contre Bou Hmara, il ne fit pas parti du groupe qui mit la main sur lui. Et tous ceux qui citent ben Zidan pour affirmer que c'est el Aachi qui a capturé Bou Hmara se trompent lourdement. De même, Dris Mennou, le caïd el Arbi (aujourd'hui caïd *mechouar* au *Palais*) et le caïd Brahim Ihihi[115] qui habite actuellement Salé, m'ont confirmé le rôle central de Najem dans la capture du révolté.

Prélèvement des impôts dans les tribus Jebala

Najem a dit : « Après la fin de Bou Hmara, le pouvoir d'el Madani Aglaou continua à se renforcer et les tribus se soumettaient toutes à l'*aguellid* mis à part celles des Ghiata, des Aït Ouarayn et du Rif.

Je fus parmi ceux qui furent alors envoyé chez les Jebala récupéré les arriérés d'impôts. Je restais dans cette région pendant un long moment. Puis je rejoignis Fès pour fêter l'Aïd ».

115. Petit gradé (*maaoun*) dans un des *tabor* qui participa aux derniers combats conte Bou Hmara, il gravit rapidement les échelons pour devenir caïd *miya* dans le tabor repris en main par la mission militaire française en 1911, sous la direction du lieutenant Justinard. Après différentes affectations militaire, il est nommé caïd de la tribu des Shoul en 1919, pacha d'Oujda en 1936 et pacha d'Agadir en 1943.

La bataille de Ngoucht[116]

Najem a dit : « Entre Aïn Mediouna, les Hiyayna et les Branes, se trouve la tribu de Ngoucht qui fut longtemps une tribu alliée à la cause de Bou Hmara. C'était une des raisons pour laquelle on y envoya un contingent commandé par Omar Ou Addi Aglaou, *khalifa* du ministre de la guerre Mohamed Aglaou, fils d'el Madani. Se trouvait là aussi le caïd Abderhaman Agrar Aglaou. Il était le caïd des Iglioua ; après sa disparition, il fut remplacé par Ali Ou Salh.

Ce contingent subit de grave revers chez les Ngoucht et Ou Addi fut remplacé alors par el Krissi. D'autres tribus vinrent porter main forte à cette tribu, telles les Ghiyata, les Tsoul et les Branes. Et malgré tous nos efforts nous ne parvenions pas à les vaincre. Les combats succédaient aux combats, de jours comme de nuits.

Nous finîmes par les soumettre et passâmes ensuite deux mois de tranquillité ».

Face à l'hostilité d'el Madani Aglaou

Najem a dit : « Nous retournâmes à Fès où m'attendait une désagréable surprise. Dans la ville, je disposais d'une maison à Fès el Jdid où j'avais tous mes biens entreposés dans des coffres en bois. Je disposais aussi d'une autre maison dans Fès-d'en-Bas [Fès el Bali], près du mausolée du Cheikh Tijani, que j'avais acheté à un Fassi dénommé Sliman. J'avais entièrement réaménagé de neuf cette dernière maison.

Pendant mon absence, ce Sliman rendit plusieurs visites au compagnon que j'avais laissé dans ma maison de Fès el Jdid pour lui dire que l'*aguellid* avait le projet d'arrêter tous les caïds *rha* dont Najem et qu'il fallait à tout prix mettre à l'abri tout mes biens dans un lieu sûr. Il conseilla à mon ami de transporter tout ce que je possédais dans ma maison de Fès el Bali.

Et un soir, ils emmenèrent tous mes biens dans cette dernière maison. Par la suite, Sliman revint voir mon compagnon à Fès el Jdid pour lui apprendre que l'autre maison [de Fès el Bali] avait été entièrement vidée par des voleurs. Mon ami se rendit immédiatement sur les lieux mais ne trouva aucune trace d'effraction, ni porte cassée, ni serrure forcée. Il interrogea les voisins qui lui avouèrent n'avoir rien remarqué de particulier lors des derniers jours.

116. Nous n'avons pas pu établir avec précision ce Ngoucht. C'est le nom de l'une des fractions qui constituent la tribu des Tsoul (région de Taza) mais c'est aussi le nom d'un village des Sedrata, fraction des Hiyayna (Répertoire des tribus, 1941) dans la même région.

A mon retour à Fès, laissant mon contingent établir son campement devant une des portes de la cité, je vis arriver vers moi cet ami, la mine défaite. Il me raconta tout ce qui c'était passé en mon absence.

Immédiatement, je soupçonnais Sliman d'être derrière ce cambriolage car c'est lui qui s'était occupé des travaux de rénovation et avait aussi installé, à cette occasion, la nouvelle serrure de la porte de ma maison de Fès el Bali. Il aurait aussi très facilement pu garder un double des clefs. Je parvenais à la conclusion que c'était sans aucun doute lui qui était à l'origine de ce cambriolage car les murs de ma maison n'avaient pas été percés, ni la porte forcée !

Je dus alors emprunter une tenue d'apparat (la mienne m'ayant été dérobée avec tous mes autres biens entreposés dans ma maison) pour me présenter devant l'*aguellid*. Au palais, j'en profitais pour me rendre, avec une bourse de quelques pièces d'argent, auprès du ministre el Madani Aglaou pour lui exposer mon affaire et pour faire rendre gorge à Sliman de tout ce qu'il m'avait pris. Le ministre me répondit par de vagues promesses mais j'eus la désagréable impression qu'il se réjouissait intérieurement de mes malheurs. Je me rendis ensuite auprès du caïd Abdelmalek Atigui auquel je remis aussi une petite *hediya* pour qu'il m'apporte son aide. Je le vis par la suite, en discussion avec el Madani Aglaou au sujet de mon problème.

En début d'après-midi, nous quittâmes tous ensemble (moi, Aglaou et Atigui) le palais pour déjeuner et faire notre prière. Nous passâmes par le quartier de Douh où se trouvait la maison d'el Hajj Omar Tazi et où logeait alors el Madani Aglaou. Arrivé devant la maison, le ministre nous dit au revoir et je continuais le chemin avec le caïd Abdelmalek Atigui jusqu'à sa maison, le *riyad* dit de Bennis. Il m'invita à faire la prière avec lui. Une fois la prière accompli, je pris congé de lui et me rendis à ma maison de Fès el Jdid.

Après un certain temps, voyant que rien ne se passait, je fis la liste des principaux biens (tapis, argent, bijoux, vaisselle…) qui m'avaient été dérobé et la porta personnellement à l'*aguellid*. Quand le ministre el Madani Aglaou se rendit auprès de l'*aguellid*, ce dernier lui remit ma liste.

En parcourant la liste de mes biens disparus, el Madani Aglaou s'exclama : ‘‘Voilà que les caïds sont aujourd'hui aussi riches que les ministres ou les rois !'' L'*aguellid* lui répondit que tout cela n'était rien au regard des services que j'avais rendu et qu'il fallait à présent qu'il fasse tout ce qui était en son pouvoir afin que je puisse récupérer tous mes biens.

Le ministre el Madani convoqua alors le cadi el Iraqi, des commerçants, Sliman et moi pour nous rencontrer à la Qaraouin afin de régler le problème une bonne fois pour toute. Les commerçants me demandèrent si j'avais des preuves tangibles pour étayer les accusations que j'avais proférées à l'égard de Sliman. Je leur avouais que je n'avais malheureusement aucune preuve mais leur expliquais ce qui m'avait amené à le soupçonner d'être l'instigateur du cambriolage.

Dès que je finis mes explications, Sliman s'indigna de mes accusations et nia énergiquement être de près ou de loin impliqué dans ce vol. Le cadi me posa les mêmes questions que les commerçants, auxquelles je fis les mêmes réponses.

Après nous avoir entendu, le cadi préconisa que Sliman devait prêter serment, le soir du vendredi, sur la tombe du saint Sidi Abderahman Tijani pour s'innocenter des graves accusations que j'avais faites à son encontre.

Je profitais de l'occasion pour demander à Sliman de me remettre l'acte d'achat de la maison de Fès el Bali. Quelle ne fut pas mon étonnement de trouver ce document complètement dénaturé. J'avais acquis la totalité de la maison et l'avait payé entièrement alors que sur le papier qu'il me présentait, il était inscrit que je n'étais propriétaire que des 3/5ème de l'habitation, les 2/5ème restant lui appartenant toujours !

Devant mes protestations, le cadi intervient en disant qu'il était difficile de mettre en doute un document visé par les *aadoul*[117] de la cité. C'est là que je compris que l'affaire était définitivement perdue pour moi. J'étais furieux de comprendre où ma naïveté m'avait encore conduit. Sliman avait acheté les *aadoul* pour rédiger ce faux document mais je n'avais, une fois de plus, aucun moyen de le prouver.

Nous nous séparâmes alors, nous donnant rendez-vous pour vendredi soir afin que Sliman prête serment, comme il avait été convenu, sur la tombe de Sidi Abderahman Tijani.

Mais le rusé Sliman invita à dîner mes compagnons, caïds *rha* de leurs états, et leur demanda de me persuader de ne pas l'obliger à jurer sur le tombeau du saint. Après avoir fait bombance chez Sliman, mes amis vinrent me voir et, à force d'insistance, me poussèrent, bien malgré moi, à lui pardonner pour ne pas l'obliger à faire ce parjure.

Ce fut malgré tout une bonne leçon à retenir pour le crédule que j'étais encore bien que, lorsqu'il m'arrive de penser à cette affaire, j'en ai toujours le cœur malade de rage. Tant pis, j'attendrai que Dieu me rende justice dans l'autre vie !

117. Aadoul (sing. aadel), notaires nommé par le cadi (juge).

J'appris plus tard que c'était un proche d'el Madani Aglaou qui avait poussé Sliman à agir de la sorte. Le ministre Aglaou ne cessait, à cette époque, de susciter la mésentente et la discorde entre tous les caïds *rha*. Il faisait de même entre l'*aguellid* et ses autres ministres.

Un autre jour, Aglaou convoqua tous les caïds *rha* au palais[118]. Nous avions comme ordre de nous rendre au *mechouar* avec tous nos hommes et tout notre équipement. Une fois tous réunis dans la cour, les portes du palais furent refermées sur nous et on nous appris que nous devions remettre toutes nos armes, nos chevaux, nos mules, nos uniformes et tout notre équipement. Tout ce que nous rendîmes fut consigné sur des listes officielles.

Les hommes d'Aglaou sortaient les chevaux par groupe de dix pour les abattre en dehors de la ville. Une fois mortes les pauvres bêtes étaient recouvertes de chaux vive[119]. Tout cela fut fait dans le cadre de la nouvelle réorganisation de l'armée qui voulait que les troupes soient désormais composées principalement de fantassins. Désormais, seuls les chefs pourraient monter à cheval.

Nous apprîmes plus tard que le seul but d'el Madani Aglaou était en réalité d'affaiblir l'armée afin que ses amis français puissent entreprendre ce qu'ils voulaient au Maroc.

Après ce début de réorganisation, moi et mes amis caïds *rha*, nous réunîmes une somme d'argent, en guise de présent d'introduction, afin d'avoir un entretien avec Aglaou à propos de toute cette réorganisation. Nous fûmes accueillis par ses proches qui nous reçurent cordialement et nous offrirent le déjeuner mais el Madani ne vint pas nous voir. Il finit par envoyer un de ses familiers pour nous faire dire qu'il n'y avait rien à discuter sur cette réforme militaire qui avait été ordonnée par l'*aguellid*. Nous quittâmes sa demeure dépités.

Dans le cadre de la réorganisation, chaque homme devait passer devant un médecin pour être juger de son aptitude physique. Tous ceux qui refusèrent, furent renvoyés chez eux. Après cette dernière opération, les contingents de l'armée furent fortement réduits car dès le début, de nombreux soldats n'avaient pas accepté cette réforme et avaient quitté d'eux-mêmes la vie militaire.

---

118. C'est le 23 octobre 1910, trois jours après le retour de Najem et de la mehalla à Fès, qu'a eut lieu le désarmement des troupes qui marque le début de leur réorganisation et de leur reprise en main par la mission militaire française.

119. Les rapports de la mission française mettent cette hécatombe sur le compte de la désorganisation totale des services du palais : « Les chevaux n'ont pas encore été distribués à la cavalerie. Ils sont répartis en deux groupes et nourris par les soins du Makhzen, dans des conditions déplorables qui ont causé la mort d'un nombre assez considérable d'entre eux » (Mangin, 1911, SHD).

De mon côté, j'étais à présent à la tête d'une troupe réorganisée, où seul moi, mon *khalifa* et les caïds *miya* disposions de chevaux. La cavalerie avait été confiée à el Housseyn Abaamran qui était un proche d'el Madani Aglaou. Ils se connaissaient depuis de nombreuses années. Depuis l'époque de la guerre contre Bou Hlima dans les montagnes des Iglioua.

Un autre personnage, Bou Ibrin Aglaou, était son *khalifa* pour les Cherarda, il était notamment chargé du prélèvement des taxes sur le marché de cette tribu.

Une femme des Ouled Dlim qui avait vendu une vache sur ce marché [des Cherarda] fut contrainte de payer la taxe sur la vente par des hommes de main de Bou Ibrin. Elle refusa arguant qu'appartenant à une tribu *guich*, elle n'avait à payer ni impôt, ni taxe. Elle fut conduite alors devant Bou Ibrin qui ordonna qu'on lui inflige la bastonnade. Cette punition provoqua alors la colère des Ouled Dlim et le désordre du marché qui dut être interrompu. Le *khalifa* se replia prudemment sur Fès.

Apprenant la nouvelle, el Madani Aglaou nous ordonna de nous rendre dans la tribu des Cherarda pour la châtier. Quand nous nous mîmes en marche, je reçu l'ordre de me positionner en arrière-garde de la colonne. L'origine de cet ordre venait de Bou Aouda (que j'avais giflé lors de l'arrestation de Bou Hmara) qui avait soufflé à el Madani Aglaou, qu'étant moi-même originaire des Cherarda du Haouz, le risque que je pactise avec l'ennemi était important d'où ma rétrogradation à l'arrière.

Nous arrivâmes à Dar caïd el Hafid Cherradi[120] où immédiatement un combat s'engagea avec les Cherarda auxquels s'étaient joints d'autres tribus telles que les Cheraga, les Oudaya, les Ouled Aïssa et celles du Gharb septentrional.

Cette révolte des tribus provoqua la proclamation de Moulay Zin à Meknès par les tribus révoltées. Ce dernier se rendit ensuite à Ras el Aïn, aux sources de la rivière Fès, où il établit son campement, tandis que nous étions embourbés chez les Cherarda.

Cette situation d'immobilisme dura pour nous quarante jours. De leurs côtés, el Madani Aglaou, Abdelmalek Atigui et d'autres caïds prirent la tête d'une colonne pour réprimer les tribus qui soutenaient Moulay Zin. L'échec fut complet pour eux, el Madani Aglaou et Abdelmalek Atigui faillirent d'ailleurs être capturés lors de la déroute qui s'ensuivit.

---

120. Voir au sujet de cet épisode de la répression de la révolte des Cherarda, Maurice Le Glay pour sa *Chronique marocaine. Année 1911 jusqu'à l'arrivée des Français à Fès*, Paris, Berger-Levrault, 1933 et Léopold Justinard pour ses « Souvenirs d'un officier de la mission militaire française au Maroc (1911-1912) », *Cahiers Charles de Foucauld*, 1949, 14 : 60-90, 15 : 115-26, 16 : 117-28.

Voilà comment a eut lieu la révolte des tribus provoquée par la politique d'injustices et de nombreuses vexations menée par el Madani Aglaou et ses comparses. Ainsi, ce dernier possédait-il une centaine de lévriers pour lesquels il avait nommé un caïd responsable de leur entretien. Et quand il lui prenait l'envie d'humilier certaines tribus, il nommait ce "caïd des chiens" à leur tête.

Sa mauvaise politique eut des conséquences néfastes pour la bonne marche des affaires de l'Etat. La dernière en date était la dissolution de l'ancienne armée pour une nouvelle qui provoqua une grande diminution de ses effectifs, ce qui fait que nous nous trouvâmes incapable de faire face à la révolte des tribus. Cet état de révolte permanente ne cessa progressivement qu'avec la mise en place du Protectorat.

A la suite de la mort du caïd el Housseyn Abaamran chez les Cherarda, nous fûmes rappelés à Fès. Nous fûmes accueillis aux portes de la cité par un el Madani Aglaou faussement sympathique. Pendant ce temps, la *mehalla* de Moulay Zin continuait sa progression vers nous.

Durant cette période, je ne dormais pas au campement des troupes mais dans ma maison de Fès el Jdid.

Lors d'un accrochage heureux pour nous avec les affiliés de Moulay Zin, je suis tombé sur un de mes soldats en train de dépouiller un ennemi blessé. Je lui fis des reproches sur son attitude mais il me répondit d'une façon insolente : "Aujourd'hui, tu n'as plus rien à dire, les ordres viennent du chef chrétien et non de toi !". J'ai été vivement touché par sa réponse.

Je fis arrêté le soldat et son complice pour leur faire subir la bastonnade au milieu du camp pour que le chef chrétien[121] assiste à la sentence espérant de sa part une réaction pour que je puisse m'expliquer une bonne fois pour toute mais celui-ci ne réagit pas.

Les deux soldats furent ensuite enchainés et exposés ainsi pendant huit jours pour l'exemple.

Je me demandais vraiment ce que je faisais ici, à œuvrer pour le compte de ce maudit el Madani Aglaou qui était à mes yeux à l'origine de cette situation ».

121. Le lieutenant-colonel Emile Mangin (1867-1941), chef de la mission militaire française au Maroc de 1909 à 1912 ou bien son adjoint le commandant Edouard Brémond (1868-1948).

A la tête du Guich de Marrakech

Najem a dit : « La colère grondait en moi et je n'attendais qu'une occasion pour m'éloigner définitivement de son emprise. J'entrepris alors d'aller me plaindre auprès de l'*aguellid* et lui exposait que vue ma situation, mes blessures et les derniers combats qui m'avaient affaibli, je demandais à être dispensé des exercices militaires quotidiens. L'*aguellid*, après beaucoup d'hésitations, m'en exempta mais il me demanda juste de toujours être présent pour les défilés ou les manœuvres. Cependant, voyant que, les jours suivants, je continuais à l'ennuyer par mes doléances, il finit par me proposer le poste de pacha de Meknès et des tribus voisines.

Cette annonce fit rapidement le tour de la cité et un jour, le respectable Moulay Abdelmalek el Hchach vint me voir. Il avait un air étrange et me demanda tout d'abord si je pouvais offrir des babouches pour ses enfants. J'envoyais immédiatement quelqu'un effectué l'achat puis je l'écoutais. Il me demanda : ‘‘Est-il vrai que tu as été nommé au pachalik de Meknès''. Je répondis par l'affirmatif. Il me dit alors simplement ‘‘Refuse ce poste et demande plutôt le caïdat du Haouz'' puis il s'en alla.

Le soir même, tous les grands notables et caïds originaires des tribus *guich* du Haouz (Menabha, Ouled Dlim…) vinrent me rendre visite. Ils me reprochèrent à leur tour d'avoir accepté Meknès plutôt que la région du Haouz. Ils me dirent qu'ils en avaient assez des Chleuh de la tribu des Iglioua et d'el Hajj Thami qui, véritablement, les saignaient à blanc et les humiliaient tous les jours dans le Haouz et qu'ils ne voyaient que moi pour les sauver de cette emprise désastreuse. Je leur répondis alors que j'avais bien entendu et compris leur doléance et que j'allais y réfléchir.

J'en parlais ensuite à Dris Mennou pour qu'il puisse m'organiser une nouvelle rencontre avec l'*aguellid*. Lorsque je fus devant ce dernier, je lui demandais le poste de caïd des tribus *guich* de Marrakech. Il objecta alors que ces tribus étaient sous l'obédience d'Aglaou. Je lui répondis que justement les tribus du *guich* en avaient assez du joug que faisaient peser sur eux Aglaou et ses sbires. Il me demanda alors : ‘‘Te sens-tu capable d'affronter Aglaou dans son propre fief ?'' Pour toute réponse, je lui citais le dicton populaire : ‘‘Quand on souffle sur une corde, elle devient serpent !''

L'*aguellid* finit par accepter ma demande. J'avais, avec Dris Mennou, saisit cette occasion pour secouer la trop grande place qu'occupaient les Iglioua au sein du pouvoir. Nous réussîmes à faire nommer d'autres gens à nous dans des postes importants de la région du Haouz, tel le caïd Salh sur les Zemran, le caïd Mohamed el Jilani sur les Sraghna, le caïd Mohamed Ou Saïd Gouguergour sur Tassourt (Souira), le caïd el Hbib Baqqa (un homme sûr de lui et beau parleur) sur Asfi, Dris Mennou lui-même fut

nommé pacha de Marrakech, tandis que le caïd Mbark Bou Khobza fut nommé pacha de la Kasba de la ville rouge. Toutes ces nominations furent émises en une journée.

Le lendemain, le caïd Abdelmalek Atigui m'envoya chercher pour déjeuner chez lui. Peu après, ses proches nous laissèrent seuls, en tête à tête. Le caïd me dit alors : "Est-ce toi, Ba Najem, qui désigne désormais les caïds ?

- Dieu prolonge les jours de notre maître, c'est lui seul qui décide de ce genre de chose".

Il répéta une seconde fois la question et je lui fis de nouveau la même réponse. Il reprit alors : "Tu as franchi une porte que je cherche à ouvrir depuis longtemps. Je suis fatigué de ce colporteur, vendeur d'épices - Il parle ici d'el Madani Aglaou en faisant référence à la réputation des Iglioua, très connus dans la région du Haouz pour venir, montés sur leurs ânes, vendre des épices aux portes des maisons – qui nous a humilié plus que de raison et depuis trop longtemps. Chaque mois, je lui fais des présents innombrables et de tout genre. Je ne compte par la quantité de beurre cuit et de miel que je lui ais fait porter par caravanes entières, sans parler des nombreuses femmes que je lui ais offert pour son harem.

Je fais venir expressément et à mes frais les plus belles femmes noires, à l'aide de toute une chaîne d'hommes qui travaillent pour moi depuis le Sous jusqu'au Haouz. Il s'agit de Brahim Ou Salh dans la région de Tiznit, Moulay Hmed n Aït Chrif des Achtouken [Aït Illougan], Ben Haïda des Haouara, Ali Amzal des Ida Ouzal, Ihya d'Agafay, ben Hmida à Sahb el Atrous des Ouled Bou Sbaa et Thami el Qorchi dans la région d'Imi n Tanout". – Ces personnages, très réputés dans le trafic d'esclaves, n'hésitaient pas parfois à kidnapper des femmes ou des hommes libres dans les campagnes pour les revendre comme esclaves. La caravane des esclaves partait de chez Brahim Ou Salh pour aboutir chez Thami el Qorchi en faisant étape chez chacun des prénommés. Cette caravane ne se déplaçait que la nuit, sous la garde d'une escorte bien armée. Une fois arrivés chez Thami el Qorchi, les esclaves étaient vendus aux différents caïds du Haouz et aux riches notables des villes qui venaient s'approvisionner chez lui – "C'est ma propre épouse, dans ma maison de Bouaboud, qui prépare les jeunes femmes que je destine à el Madani Aglaou. Elles se lavent au hammam puis, revêtus de beaux habits et parés de bijoux, elles sont conduites jusqu'à Fès. Mais malgré tous ces cadeaux, el Madani Aglaou m'a toujours considéré comme un de ses serviteurs. A chaque fois que j'ais eu besoin de lui pour telle ou telle affaire, il s'est détourné de moi. Tu l'as bien vue toi-même, quand je lui ais demandé de t'aider dans le conflit qui t'opposait à Sliman, il n'a pas levé le plus petit doigt. De même pour d'autres qui sont venu me

solliciter pour les appuyer pour telle ou telle chose, comme les caïds ben Hinda el Hiyani, el Krafsi du Gharb ou encore le caïd Aqqa Ouboubidman Oundir. Les gens viennent me voir, avec des cadeaux pour régler leur problème en sollicitant l'aide ou l'indulgence d'el Madani Aglaou mais je ne peux en rien les aider car ce dernier me déconsidère ouvertement et en suis réduit à le suivre partout comme un esclave. Tu vois bien lors des réunions au palais, de quelle manière il me traite en public : comme le plus vil des esclaves. Je viens donc te voir pour me libérer de cette humiliante situation où je me trouve. Avec ta nomination et celle de tes alliés, vous êtes à présent sur le même pied d'égalité qu'el Madani Aglaou. Vous allez lui arracher des mains les nombreuses tribus du Haouz qu'il avait confié à son frère el Hajj Thami. N'oublie pas les humiliations qu'il t'a fait subir à toi aussi. Ô Ba Najem, je suis fatigué de ces vexations sans fin, je te conjure d'ouvrir pour moi aussi cette porte que tu viens de franchir et qu'en récompense Dieu t'ouvre celles du Paradis !"

Après l'avoir laissé longuement parler, je lui répondis : "Ô généreux caïd, ne t'inquiète plus, je tâcherais de faire le maximum pour toi comme je l'ai fais pour moi. Seul Dris Mennou ou quelques concubines du harem que je connais pourraient m'aider à intercéder en ta faveur auprès de l'*aguellid*. Quoi qu'il en soit, tranquillises-toi, je m'occupe de ton affaire".

Le caïd Atigui appela alors un de ses proches, Mohamed n Abderahman, pour l'informer de ce qu'il venait de me dire. Ce dernier lui répondit alors : "Ce n'est que par respect pour toi que je subis tous les jours les humiliations de ce vendeur d'épices !"

Après les avoir quitté, j'informais Dris Mennou. Ce dernier pris rapidement contact avec l'*aguellid* qui fut surpris de cette demande : "La rupture entre ces deux Chleuh (El Madani Aglaou et Atigui) est-elle vraiment possible ?" L'*aguellid* posa cette question car il était persuadé jusque-là que les deux grands caïds avaient fait alliance contre lui et que, pour cette raison, ils seraient solidaires jusqu'au bout.

Il saisi immédiatement l'occasion qui lui était offerte de pouvoir rogner la position de son trop puissant ministre qui lui paraissait d'ailleurs trop proche des chrétiens [des Français] à son goût.

Ainsi, il accueillit avec joie l'idée de nommer un autre personnage à la tête du Haouz pour remplacer les Iglioua. Il avait déjà affaibli leur puissance avec la nomination de Dris Mennou à la place d'el Hajj Thami Aglaou et celles de quelques autres caïds de la région.

L'*aguellid* convoqua alors immédiatement le caïd Abdelmalek Atigui pour venir le rencontrer au palais le lendemain. Il lui fit dire de venir le voir directement, sans passer par l'intermédiaire des ministres, ce qui était la coutume pour toute personne venant

visiter l'*aguellid*. Il vint accompagner de son portier Si Brik et avait par devers lui une généreuse bourse d'argent comme présent au souverain. Ils s'isolèrent ensuite et discutèrent longuement. L'Atigui ne sorti de sa rencontre avec l'*aguellid* qu'en début d'après-midi mais visiblement il était content de cette entrevue. Il marchait fièrement dans la cour du *mechouar*, la tête haute, sans prêter une quelconque attention aux ministres présents dans le palais. L'*aguellid* lui avait en effet promis de le nommer à la tête de tous les caïds du Haouz.

Ensuite, nous nous préparâmes au départ pour Marrakech. A cette époque, était arrivé à Fès un fort contingent de troupes françaises venu de Mehdia, sur la demande de l'*aguellid*. Il était venu pour combattre les Cherarda et Moulay Zin. A Fès, c'est à Dar Dbibagh[122] que les Français et leurs troupes étaient logés.

Juste avant notre départ, nous rendîmes visite à l'*aguellid* qui nous demanda d'aller nous présenter devant le chef de la colonne française. Quand nous nous présentâmes à lui, ce dernier nous fit une remarque étonnante : ''N'oubliez pas que vous êtes parmi nos premiers caïds à obtenir des postes de responsabilité''. Devant ces paroles, tous mes compagnons se turent et je fus le seul à lui répondre : ''Nous sommes les caïds de l'*aguellid*, c'est lui qui nous a nommé. A présent, s'il existe un accord particulier entre vous et le souverain, vous n'en avez établi aucun avec moi''. Puis nous partîmes. J'appris plus tard que ma réponse au chef de la colonne française fut rapportée à l'*aguellid* qui en fut très content.

Nous quittâmes enfin Fès pour le Haouz. Parmi nous se trouvaient tous les caïds nouvellement nommés ainsi qu'Abdelmalek Atigui. Nous fîmes étape à Mechraa Chaïr[123] où nous trouvâmes le caïd el Ayadi qui était venu à notre rencontre. A l'étape de Sidi Bou Atman, je retrouvais nombre de mes amis parmi les chefs des tribus *guich* qui étaient venus nous apporté la *mouna*[124]. C'est là que Dris Mennou me confia la mission de précéder notre convoi pour préparer son entrée à Marrakech. Je parti aussitôt avec une quarantaine de cavaliers pour la ville rouge.

Une fois en vue de la ville, je longeais les murailles avant de pénétrer par Bab Ahmar pour rejoindre la casbah. Je me rendis ensuite au palais, auprès du *khalifa*

---

122. « Dar Dbibagh », « La maison du petit tanneur », petite maison fortifiée, à quelques kilomètres au sud de Fès, édifié au 18ème siècle par l'*aguellid* Moulay Abella.

123. Mechraa Chaïr (les gués de l'orge). Ce dernier point est le passage obligé et habituel des caravaniers qui doivent franchir le fleuve Mourbia.

124. Provisions quotidiennes de bouche.

Moulay Boubker[125] à qui je remis la lettre de l'*aguellid* qui nommait le nouveau pacha [Dris Mennou] en destituant Thami Aglaou, et qu'il devait faire parvenir à ce dernier. Il s'exclama alors : "Non, non ! Je n'oserai jamais remettre cette lettre au tyran".

Je partis ensuite pour faire loger mes compagnons au *fondouq*[126] du Bab Doukkala qui se trouvait à peu de distance de la maison que je possédais à Marrakech. Je me renseignais ensuite pour savoir qui était le grand cadi de la ville. On m'apprit qu'il s'agissait alors de Mohamed bel Abbas. Je me rendis auprès de lui et lui demandais à son tour de remettre la lettre de l'*aguellid* à Aglaou mais lui aussi refusa. Je lui demandais alors de m'envoyer tous les *moqaddmin*[127] des différents quartiers de Marrakech. J'informais ces derniers de la destitution d'Aglaou de son poste de pacha et qu'il était de leur devoir d'organiser l'accueil du nouveau pacha prévue pour le lendemain matin. Par curiosité, je leur demandais de quelle façon on accueillait habituellement à Marrakech les grands personnages. Ils me répondirent que tous les gens sortaient pour s'aligner depuis l'*assif n* Tensift jusqu'à une des portes de la ville afin d'accueillir le ou les hommes importants. Ils devaient porter les étendards des "sept hommes"[128] en particulier ceux de Sidi ben Sliman el Jazouli et de Sidi Bou el Abbes.

Quant [Thami] Aglaou apprit la nouvelle de sa destitution, son premier réflex fut de refuser la réalité et il chercha les moyens de résister. Cependant, Omar Ou Addi Aglaou le rappela opportunément à la réalité : "Que cherches-tu à faire ? Marrakech est-elle ta demeure ou celle de ton père ? Tu n'es parvenu à ce poste que par une nomination de l'*aguellid* et aujourd'hui, il t'ordonne de partir, tu n'as plus qu'à obéir. Ne cherche plus à résister, d'ailleurs que pouvons-nous faire, nous sommes seuls à présent et le caïd Najem est déjà en ville". A partir de ce moment, Aglaou accepta sa destitution et la nomination du nouveau pacha.

Je me rendis sur les rives de la Tensift pour attendre l'arrivée du convoi de Dris Mennou. Je rencontrais là-bas le caïd Iraa et des amis du caïd Atigui. Après son entrée triomphale dans la ville, Dris Mennou fit lire dans la mosquée ben Youssef sa lettre de nomination. Désormais, dans le Haouz, la page des Iglioua venait d'être tournée… pour le moment.

---

125. Frère utérin de Moulay Hafid, personnage sans grande personnalité ni autorité.

126. Fondouk (pl. fnadeq), sorte d'auberge où logent les hommes et leurs bêtes de passage.

127. Moqaddmin (sing. moqaddem), chefs de quartier.

128. Les sept patrons de Marrakech : Cadi Ayad, Soheyli, Sidi Youssef, Sidi Bel Abbès Sebti, Sidi Ben Sliman, Sidi Abdelaziz et Sidi el Ghezouani. Pour plus de détails, voir le fameux article d'Henry de Castries, « Les sept patrons de Marrakech », *Hespéris*, 4, 1924 : 245-303.

De mon coté, je rejoignis les tribus *guich* qui représentaient mon commandement. Je m'attaquais aussitôt à leur réorganisation. Ensuite, je me rendis à Demnat qui revenait à Dris Mennou et que gouvernait jusque-là un des frères de Thami et el Madani : Allal Aglaou. Ce dernier abandonna son poste en apprenant la nomination de Mennou. Mais Demnat ne resta pas longtemps sans maître puisqu'aussitôt Allal parti, le caïd Mhamed Aballagh prit sa place et s'enferma dans la ville prêt à résister à toute intrusion.

Une fois devant la ville dont les portes me restaient obstinément fermées, je désignais le caïd Salh Zemrani et ses hommes pour percer les murailles ; ce qu'ils firent rapidement puis, une fois dans la place, ils nous ouvrirent les portes et nous pûmes chassés Aballagh.

Mais dès la prise de Demnat, Sidi el Abbas Outenghmalt[129] se mit à propager l'idée que j'étais un caïd à la solde des chrétiens, que c'était grâce à eux que, moi et tous ceux qui m'avaient accompagné depuis Fès, avions obtenu nos postes dans le Haouz. Il était évident que c'étaient les Iglioua qui étaient derrière toute cette honteuse propagande.

Ce qui eut pour conséquence que pendant près de six mois nous dûmes affrontés de nombreuses tribus coalisées pour le *jihad* contre ceux qu'ils prenaient pour les créatures des chrétiens, c'est-à-dire nous. Toutes les tribus des Ichelhin de la région s'étaient mobilisées contre nous ainsi que le fameux Ahansal[130].

Mon contingent avait été renforcé heureusement par deux cent cinquante cavaliers que m'envoya le caïd el Ayadi ainsi que par deux cent fantassins et cinquante cavaliers envoyés par Atigui.

Nous résistâmes avec acharnement et infligeâmes de lourdes pertes à nos ennemis, qui, fatigués de nous combattre, se retournèrent contre la tribu des Sraghna qu'ils pillèrent. Nous surprîmes la colonne ennemie, alourdie par le butin prit chez les Sraghna, lui faisant subir une cuisante défaite.

Le lendemain, nous sortîmes avec nos canons et nos mitrailleuses, pour achever ce que nous n'avion pas fini la veille. La bataille eut lieu à Ouarida où nous les écrasâmes sans pitié. Défaits, ils prirent la fuite comme des lapins, laissant sur le terrain près de trois cent cinquante tués. A partir de ce moment, les *hediya* et les délégations de tribus affluèrent à Demnat pour faire acte de soumission.

129. Sidi Hmed Ou Laabbas, *moqaddem* de la zaouïa de Tanghmalt (près de Tanant), s'était déjà fait remarqué par sa proclamation du jihad contre les Français en 1910 lors du passage de Ma el Aïnin en route pour Fès.

130. Sidi Mha Ahansal, se soumettra finalement en 1923.

A l'approche de l'*aïd el kebir* [c/au 2 décembre 1911], je quittais Demnat avec d'autres notables pour célébrer la fête avec le pacha à Marrakech. A cette occasion, le *khalifa* Moulay Boubker me fit don d'un cheval de race magnifiquement harnaché. Tous les caïds du Haouz étaient alors réunis à Marrakech pour célébrer la fête. Nous passâmes la semaine entière en divertissement et fantasias. Ma résidence de Marrakech était alors le *riyad* dit du caïd el Hafidi situé à Derb Zemran près de Bab Doukkala.

Quant à el Hajj Thami, après sa destitution, il partit pour Fès dans le but de plaider sa cause auprès de l'*aguellid* et récupérer son pachalik de Marrakech. Il remit à Moulay Hafid plusieurs sacs de pièces d'or mais ce dernier fut très mécontent de l'attitude de Thami, il ne se priva pas de le lui reprocher en public avant de lui demander de quitter sur le champ le palais.

Thami Aglaou se rendit alors à Tanger auprès d'el Mehdi el Menebhi qui le mit en contact avec les Français. El Menebhi leur disait alors : "le caïd Najem, je le connais très bien, c'est l'un des plus ardent musulman que je connaisse, il ne pourra jamais trahir, par contre les Iglioua sont prêt à appuyer la France dans tout ce qu'elle envisage d'entreprendre dans la région du Haouz". A partir du moment où il fut destitué, el Hajj Thami décida de prendre résolument appui sur les Français pour accomplir ses ambitions politiques, de même que les Français s'appuyèrent sur lui pour leur politique au Maroc. Le pacte était scellé et les deux partis n'attendaient plus que le bon moment pour pouvoir agir de concert.

Par la suite, le caïd el Madani rentra à Marrakech, avec à l'esprit l'idée de renverser le Gouvernement, car le pouvoir de l'*aguellid* s'était alors particulièrement affaibli à cause de la pression des Français. Grâce à ces derniers d'ailleurs, l'*aguellid* dut revenir sur la disgrâce des Iglioua et leur rendit leurs anciennes situations à Marrakech. El Madani voulu faire lire le *dahir* qui rétablissait son autorité sur la région lors de la grande prière du vendredi. Mais comme nous savions que ce document n'avait été arraché à l'*aguellid* que par la contrainte, nous nous refusions à accepter le rétablissement du *statuquo ante*[131].

131. Najem oublie de signaler que lui-même venait d'être destituer de son caïdat sur les Menabha, titre qui avait été donné à un homme de l'une des petites tribus du Guich de Marrakech (Aït Herbil) en janvier 1912 (Pascon, 1983 : 427). On comprend mieux, son opposition résolue et déterminée contre les Iglioua et leurs alliés et son appui par la suite inconditionnel au mouvement d'el Hiba.

A Marrakech, la lecture des *dahir* se faisait habituellement dans quelques grandes mosquées comme celles de Ben Youssef, de Bab Doukkala, de la Taktbit[132], d'el Mouassin, et de Berrima au palais. Pour empêcher la lecture de ce *dahir*, nous nous répartîmes la mise en place de gardes devant les portes de toutes ces mosquées.

Le caïd Abdelmalek Atigui se chargea de la Taktbit où il envoyait tous les vendredis son *khalifa* el Arbi, le caïd Mohamed ben Jilani était responsable de celle de Ben Youssef, le caïd Salh de celle d'el Mouassin, le caïd Iraa de celle de Berrima et moi de celle de Bab Doukkala.

La situation était tendue, de leurs cotés, les Iglioua (Thami et el Madani) renforçaient leurs maisons de leurs nombreux frères de tribus qu'ils avaient armés en attendant l'inéluctable confrontation.

Le caïd el Ayadi nous rapportait à l'époque tous les faits et gestes des Iglioua.

Ces derniers réussirent à se rattacher un seul des nombreux caïds Rehamna : Abdeslam el Berbouchi. Comme pour el Ayadi, ben Zadi, Mbark ben Thami et Tahar ben el Aadam, il avait été nommé par un *dahir* unique le jour de la proclamation de Moulay Hafid.

Quand el Berbouchi s'entendit avec les Iglioua, il s'opposa au caïd el Ayadi et souleva les Rehamna, ce qui provoqua la fuite d'el Ayadi et d'autres caïds de la tribu pour Marrakech. L'anarchie s'installait partout. Peu à peu tous les caïds de notre parti vinrent se réfugier à Marrakech. C'est dans ce contexte que Hmed el Hiba fit son apparition dans la région ».

Avec El Hiba à Marrakech

Najem a dit : « C'est à cette époque que nous apprîmes que le caïd Abderahman Aguiloul poussait le fils de Ma El Aïnin, Moulay Hmed Hiba, à proclamer le *jihad*. Pour cela, il lui envoyait secrètement des armes et de l'argent.

Un jour, Moulay Hmed n Aït Chrif des Aït Ilougan (Achtouken) vint du Sous pour rencontrer les caïds de Marrakech. La réunion se fit dans la maison du caïd Abdelmalek Atigui. Nous parlâmes d'el Hiba et la décision fut prise d'envoyer Moulay Hmed n Aït Chrif se rendre auprès de ce dernier pour évaluer la valeur exacte de cet homme.

---

132. « Timzguida n Tketbit » en tachelhit, « Ljamaa Lketbiyya » en darija, plus connu sous le nom de « Koutoubiya » qui reprend la forme de l'arabe littéraire, dans Fonds Arsène Roux, Les medersa de Marrakech, (31.1.1), classification de Harry Stroomer et Michaël Peyron, 2003.

Sur la route pour Tiznit, Moulay Ahmed n Aït Chrif s'arrêta chez ses frères Aït Ilougan qui n'avaient pas encore fait allégeance à el Hiba. De même pour les Aït Mast qui suivaient les directives de Goughbalou.

Moulay Hmed n Aït Chrif, accompagné de ses frères, se rendit auprès d'el Hiba pour faire allégeance. Ce dernier le chargea ensuite de porter un message aux caïds de Marrakech afin de les informer de ses intentions exactes.

Atigui envoya encore un peu plus tard, un autre messager, le *chrif* Moulay Ali et son frère Moulay Mhamed Atigui (ces deux personnages encadraient habituellement les troupes des Intougga). C'est sur le territoire des Haouara [Ouled Teima] qu'ils rencontrèrent el Hiba en route pour Marrakech. L'entrevue terminée, ils revinrent vers le caïd [Atigui] pour lui rapporter ce qu'on leur avait dit et ce qu'ils avaient vu.

Le caïd Abdelmalek aurait souhaité qu'el Hiba prenne la route des Ihahan, évitant ainsi le passage au milieu de ses tribus. Mais de son côté, le caïd Abderahman [Aguiloul] refusait à el Hiba le passage chez les Ihahan afin d'éviter que l'on ne découvre les relations qu'il tenait secrètement avec les Allemands. Moulay Hmed Hiba prit finalement la route d'Amskroud car il craignait les canonnades des bateaux de guerre français qui pouvaient l'atteindre sur la route des Ihahan qui longeait en grande partie le littoral.

Abdelmalek Atigui envoya alors son *khalifa* el Arbi pour accueillir el Hiba lorsque celui-ci aborderait la pénétration de ses territoires à Targant n Aït Moussa (Ida Ouziki)[133]. El Arbi lui fit de nombreux dons mais cela ne le préserva pas de nombreuses humiliations et insultes que lui firent subir les arabes nomades [les Chnagta][134] qui accompagnaient le fils de Ma El Aïnin. Cette attitude hostile affecta énormément le caïd Atigui dont chacun connaissait les convictions musulmanes qui l'avaient poussé à s'opposer aux Iglioua, alliés des chrétiens dans la région.

A la suite de cela, tous les caïds de Marrakech, y compris el Madani Aglaou, [Mbark] el Hajji[135] et el Arbi Khoubban[136], réunis dans la maison d'Atigui, tinrent de nombreuses réunions auxquelles assistaient aussi le consul français [Jacques-Roger Maigret], qui les

133. Aujourd'hui Argana ; on retrouve cet événement dans un poème qui relate la marche triomphante de Moulay Hmed Hiba sur Marrakech : « *Il est passé par Ameskroud. Il a brûlé Targant des Aït Moussa. Il a passé à Imi n Tanout où on lui avait résisté* » (Poème inédit recueilli par Justinard).

134. Chnagta (sing. Chnagti), ou encore Ahl Chenguit (Ceux de Chenguit), terme usité au Maroc pour désigner les populations nomades et hassanophones (Beydan) de l'Ouest saharien dont la cité la plus réputée était alors Chenguit (situé dans la région de l'Adrar mauritanien).

135. Caïd des Ouled el Hajj (fraction des Chiadma).

136. Caïd des Meskala (fraction des Chiadma).

poussaient à résister à l'avancée de Moulay Hmed Hiba. Mais les caïds lui répondaient qu'ils étaient désarmés car toutes les tribus de leurs commandements étaient en état de révolte ouverte contre leur autorité.

El Hiba atteignit ensuite Imi n Tanout, cette nouvelle avancée fut très mal acceptée par le consul français qui s'entremit avec Dris Mennou, le désignant comme le seul responsable de ce qui arriverait à Marrakech et aux Européens qui s'y trouvaient (principalement des Anglais, des Allemands et des Français) si el Hiba parvenait à occuper la ville. Le consul s'adressa ensuite à moi, car j'étais présent à cette entrevue, me désignant comme le seul des caïds de Marrakech à encore être obéi par ses hommes. A ce titre, il me demanda d'organiser l'évacuation de tous les Européens (consuls, médecins et commerçants) vers Asfi. Après quelques hésitations, j'acceptais la proposition du consul français et lui demandais d'annoncer à la colonie européenne de la ville de se retrouver le lendemain matin devant Bab Doukkala pour prendre la route d'Asfi[137]. Le lendemain, tous les Européens furent à l'heure exacte au rendez-vous mis à par un Allemand ainsi que quelques Français, parmi ces derniers un capitaine, un commandant, un sous-officier ainsi que leur médecin et leur traducteur[138]. Ils avaient reçu l'ordre de leur gouvernement de ne pas quitter Marrakech[139].

J'inspectais alors moi-même toutes les bêtes de sommes du convoi et les chevaux des Européens avant de prendre la route. Il y avait aussi un Portugais à la jambe cassé qui était allongé sur une civière improvisée. Nous étions à peu près une centaine de cavaliers en tout. Après avoir franchit la Tensift, un important groupe de cavaliers Rehamna nous barra la route. Quelques uns d'entre eux vinrent vers nous et lorsqu'ils me reconnurent, ils m'interpellèrent ainsi : "Toi que nous prenions pour un vrai musulman, voilà que tu te tiens aussi au coté des chrétiens ! Jusque-là, nous t'estimions beaucoup pour ta fidélité à l'islam".

Je leur répondis alors qu'ils avaient bien agi en se révoltant à l'époque contre Moulay Aziz, l'ami des chrétiens, mais en même temps je leur rappelais que la ville d'Oujda

137. Le 12 août 1912 (Simon, 1930 : 228). C'est sur un ordre de Lyautey que la petite colonie européenne de Marrakech est exfiltrée sur Asfi.

138. Il s'agissait en fait du consul Maigret, son adjoint le vice-consul Monge, l'interprète Mohamed el Merrakchi (fils du comte de Saulty) et des quatre officiers de la mission militaire française à Marrakech (Lieutenant Haring, maréchal des logis Fiori, sous-lieutenant Kouadi et le médecin-major Guichard).

139. En réalité dès le 14 août 1912, Lyautey envoya un télégramme à Marrakech avec l'ordre aux derniers Français encore présent dans la cité de l'évacuer, malheureusement ce télégramme n'arriva jamais à destination (Guichard, 1922 : 316)

avait été occupée à cause de l'assassinat d'un chrétien à Marrakech et de même pour Casablanca et la Chaouïa. Je leur disais encore que si j'avais laissé ces chrétiens à Marrakech, les Aït Sous leur auraient fait un mauvais sort et qu'en représailles tous le Haouz aurait été anéanti par les Français. De plus, je les prévenais que j'avais donné ma parole de conduire sains et saufs tous ces chrétiens jusqu'à Asfi et que pour cela j'étais prêt à les défendre jusqu'à la mort. Pour finir, je leur demandais de nous laisser passer et d'aller porter mon message à leurs chefs.

Finalement, après un court conciliabule, les Rehamna nous laissèrent enfin poursuivre notre route.

Notre première étape se fit près du tombeau de Sidi Hmed (Ouled Dlim) où nous nous restaurâmes. C'est là qu'imprudemment, à cause de la chaleur, j'enlevais mon caftan dans la soirée pour passer la nuit et le lendemain j'étais malade. Mes compagnons déclarèrent unanimement que c'était là un signe de la puissance d'el Hiba et des saints du Sous qui m'avait puni car je protégeais les chrétiens.

J'envoyais mes compagnons poursuivre la route et conduire les chrétiens jusqu'à Asfi tandis que je prenais de mon côté la direction de Sidi Zouin[140] [Oudaya] où je passais la nuit. A cet endroit, pour me soigner de ce coup de froid qui m'avait affaibli, je passais un long moment dans un hammam. Cela me fit le plus grand bien.

J'apprenais dans la soirée que le *khalifa* d'el Hiba, Merebbih Rebbo, se trouvait dans la maison du fils d'Anaya de la tribu des Aït Immour. Avec lui se trouvait notamment le caïd el Madani Akhsassi et Saïd Ou Lhassan Amzal[141] de "Tlata Ouanas"[142]. Ces derniers avaient tous reçu un *dahir* de commandement sur leurs tribus respectives de la main d'el Hiba. Je me rendis à Rdizat des Aït Immour où je passais la nuit.

De son côté, El Hajj Thami s'était installé à la tête d'une poignée d'hommes devant l'une des portes de Marrakech (Bab Rob) avec la volonté déclarée de s'opposer aux Aït Sous. J'écrivis alors une lettre à Merebbih Rebbo le conseillant de ne pas s'effrayer des gesticulations de ceux de Bab Rob et de continuer sa marche sur Marrakech. Une fois reçu la lettre, Merebbih Rebbo demanda au caïd el Madani Akhsassi des informations

140. « Sidi Zouin, le grand marabout dont la zaouia est située au confluent de l'Oued Tensift et de l'Oued Nfis, mort il y a peu de temps, a prédit la venue de Moulay Mohamed » (Edmond Doutté, 1907 : 506)

141. Dit « tajer Saïd », il décédera plus tard des suites de ses blessures reçues lors de la célèbre bataille d'Igalfen (7 janvier 1917) où Haïda Ou Mouis perdit aussi la vie.

142. « Marché du mardi du cuivre» chez les Aït Mzal. L'allusion au cuivre renvoie à l'existence dans la région d'ancienne mine de cuivre. Ce marché sera abandonné en 1940, suite à une épidémie, au profit de celui des Aït Baha Oudrar.

sur moi. Le caïd el Madani lui dit de moi le plus grand bien. Il me connaissait depuis l'époque du caïd Aguiloul dans le Sous.

Le lendemain matin, je me rendis auprès de Merebbih Rebbo pour le saluer. J'étais le premier des caïds de Marrakech à l'avoir rejoint. Je descendis pour cela à Assoufid n Moulay Saïd (grand verger d'oliviers). C'est là que je fis don de trois chamelles à Merebbih Rebbo et d'un cheval au fils de Moulay Saïd Outmslouht[143].

Nous fûmes ensuite rejoints par les troupes qu'el Hajj Thami Aglaou avait placé devant Bab Rob avec à leur tête le caïd Mbark Dlimi. Ces hommes, alors qu'ils étaient venus prêter main forte à Merebbih Rebbo, furent malmenés puis désarmés par les Chnagta.

Le lendemain [15 août 1912] ce fut le tour du caïd Abdelmalek Atigui de venir nous rejoindre mais à peine arrivé au campement, les Chnagta se mirent à vociférer à son encontre : "C'est un chrétien ! Cet homme est un chrétien !" Malgré ses dénégations, ils l'obligèrent à prononcer la profession de foi avant de lui permettre de rencontrer Merebbih Rebbo. Atigui ne resta pas longtemps sous la tente de ce dernier et reprit rapidement la route avec ses gens pour aller à la rencontre d'el Hiba.

Auprès de Merebbih Rebbo se trouvait alors le *fqih* Sidi Mohamed Ou Abbou Achtouk[144] qui était alors un de ses "ministres". Je me tournais vers ce dernier et lui demandais : "Qu'est ce que c'est que cette façon de faire ? A chaque fois qu'une personnalité importante vient se joindre à vous, vos hommes les insultent et les humilient. Hier c'était le caïd Mbark Dlimi et aujourd'hui c'est Atigui. Pendant combien de temps encore comptez-vous agir de cette manière ?" Le *fqih* commença par s'excuser : "Que veux-tu faire, ces Chnagta sont des brutes. Ils ne comprennent rien à la politique. Je regrette vraiment de m'être joint à leur cause".

Peu après, Dris Mennou et Bou Khobza arrivèrent à notre campement pour rencontrer Merebbih Rebbo mais ils furent cette fois-ci bien accueillis. Nous étions alors à la veille du premier jour de ramadan.

Nous pénétrâmes ensuite dans Marrakech dans une atmosphère de liesse populaire. Partout la foule scandait le nom d'el Hiba. Les principales raisons de cette allégresse

143. Descendant du saint Sidi Abella ben Lhousseyn. Il était reconnu comme d'ascendance chérifienne ce qui lui permettait certains aménagements personnels avec la religion et une certaine proximité avec les Européens de Marrakech. Il était aussi protégé anglais.

144. Riche et influent notable des Achtouken, il dirige aussi l'importante médersa des Ida Ou Mhend (Bigoura). Après avoir quitté le parti d'el Hiba, il sera assassiné en février 1914.

étaient que les habitants de Marrakech craignaient énormément l'avance des Français, qu'ils étaient fatigués de payer impôts et taxes et qu'ils voyaient en Moulay Hmed Hiba la solution à tous leurs problèmes.

Merebbih Rebbo s'installa à Koubba Souira, dans le palais. Au même moment, el Hiba faisait une visite pieuse au tombeau du saint Moulay Abella Ou Hseyn de Tamslouht avant de se porter à Charij el bgar où il reçu la visite des principaux caïds de Marrakech : Dris Mennou ainsi que les caïds el Madani Aglaou et Atigui. Pour ma part, je ne quittais plus l'entourage proche du nouvel *aguellid*. J'assistais donc personnellement à l'entrevue. Ils tentèrent de le convaincre de ne pas pénétrer dans la ville mais el Hiba ne voulu rien entendre, son objectif était Marrakech et le palais et il était bien décidé à s'en emparer.

De même que Merebbih Rebbo avait récupéré sur Moulay Boubker le *Dar el Khilafa* [la Maison des lieutenants], son frère el Hiba s'empara du *Dar el Moulouk* [la Maison des rois][145] tandis que les Chnagta sillonnaient les rues de la ville pour réquisitionner de la nourriture pour les troupes du nouvel *aguellid*. Durant ces premiers jours, beaucoup de femmes se firent arracher leurs bijoux par ces sauvages Chnagta. D'autres encore, réquisitionnaient les belles demeures de la ville à leurs comptes ou frappaient à toutes les maisons pour récupérer des femmes et les épouser de force, et si l'une d'elle se disait mariée, ils lui répondaient que son mariage était caduc car ayant été accomplis sous l'égide des chrétiens !

Ce sont les agissements de ces Chnagta qui ont fait que, très vite, pour les habitants de Marrakech, la joie et l'allégresse des premiers jours se transformèrent en une sourde colère.

Un jour que j'étais dans la maison de Dris Mennou, un Chnagti fit violemment éruption dans la maison de mon ami. Ce dernier résidait alors dans le *riyad* dit de ben Dris. Il se fit apostropher par des mots offensants : ‟Toi le mulet ! Apportes moi les clefs de tes réserves. Ta nuque suinte de graisse, tu m'as l'air bien à ton aise”.

Dris Mennou, rouge de colère, ne dit pas un mot. Me tournant vers le Chnagti, je l'interpellais : ‟Que viens-tu de dire au Pacha ?

- Il faut impérativement qu'il me remette les clés de ses réserves qui regorgent d'orge et de blé.
- Avez-vous donc déjà vidé tous les silos du Gouvernement (dites *el mers el Hajj Hemmouadi*) ?

145. Moulay Hmed Hiba fait son entrée à Marrakech le 18 août 1912.

- Qu’importe, je veux les réserves de cet homme !
- Ces réserves lui appartiennent, elles contiennent les grains produits sur ses terres personnelles.

-Qui donc, parmi les musulmans, peut, aujourd’hui encore, se permettre de conserver un seul bien personnel alors que tout appartient à notre maître l’*aguellid*, fils de notre cheikh et de votre cheikh, Ma el Aïnin ?’’

Je laissais le Chnagti un moment pour retrouver mon ami Dris Mennou. Il avait fait sortir tous les domestiques de ses appartements, et s’attelait, avec un de ses esclaves, à creuser un énorme trou afin d’y enterrer l’insolent Chnagti. Je tentais alors de le raisonner mais sans résultat, il ne cessait de répéter : ‘‘Je vais tuer ce Chnagti et l’enterrer ici, je vais tuer ce Chnagti et l’enterrer ici’’. Je me jetais alors à ses pieds, le suppliant de ne pas commettre l’irréparable, au nom de notre amitié. Ce n’est qu’à ce moment qu’il commença à se calmer et à m’écouter. Je lui dis que j’allais m’occuper de ce problème.

Je retournais auprès de l’entêté Chnagti qui attendait toujours qu’on lui remette les clés des réserves. Je le saisis violemment par le bras, et tout en le récriminant et en l’insultant, je le chassais de la maison de Dris Mennou.

Je partis immédiatement auprès d’el Hiba pour lui conter cette mésaventure et dénoncer l’odieux comportement de ses Chnagta à l’égard de la population de Marrakech ainsi que de ses principaux notables. L’*aguellid* me confia alors que Ba Ould el Hbib (le Chnagta qui avait insulté Mennou) faisait parti de la vingtaine d’hommes qui composaient le groupe de Mohamed Ould Abdelaziz qui terrorisait la ville. Ce dernier, notamment, s’était érigé en juge redresseur de tort, en voulant sois disant rétablir la loi de Dieu alors que lui et son groupe, mangeaient et buvaient publiquement dans les rues et fréquentaient ouvertement les maisons de tolérance, tout cela en pleine mois de ramadan.

Je conseillais à el Hiba de quitter la ville pour s’installer avec les siens en dehors des murailles. Ceci afin d’éviter les heurts et les accrochages perpétuels de ses hommes avec les citadins. Une fois chose faite, nous, les caïds de Marrakech, nous nous serions chargés d’organiser le ravitaillement de ses troupes et la mobilisation des hommes nécessaires à son combat. Je lui assurais, en outre, que je serai le premier à mettre tous mes hommes et mes biens dans l’organisation de cette force. [Mais el Hiba ne voulut rien savoir].

A cette époque, une colonne avait été envoyée au marché du mercredi des Skhour[146] avec à sa tête un Chnagti, Ould Mesbah[147], totalement inapte aux choses de la guerre. J'avais envoyé plusieurs de mes hommes, avec mon *khalifa* à leur tête, participé à cette colonne. C'est là que se dirigeait l'armée des Français venue de la plaine des Chaouïa.

Des hommes de mon *khalifa* s'aperçurent de la présence de quelques "chiens des chrétiens" dans la région[148] qui annonçaient la prochaine arrivée de leurs maîtres. Mais Ould Mesbah refusa d'écouter les conseils de prudence de mon *khalifa* et peu après les Français les attaquèrent et tuèrent beaucoup des nôtres avant de les faire fuir. Dans cette rencontre, je perdais une quarantaine de mes meilleurs hommes dont Brahim ben Si Dlimi, mon *khalifa*.

Peu après, une nouvelle colonne fut organisée avec Merebbih Rebbo accompagné du caïd Haïda Ou Mouis, des Achtouken et de tous les caïds d'Ikhf Ouassif [Ras el Oued]. C'est le caïd Haïda qui dirigeait cette fois ces troupes qui se concentraient près du pont de la Tensift. De mon côté, je fus envoyé, avec Iraa, par el Hiba pour évaluer l'état de ses troupes en préparation.

A notre retour au palais, nous croisâmes le *fqih* Bouchaïb Doukkali qui me présenta ses condoléances pour la perte de mon *khalifa* puis me dit : "Tu es un inconscient car tu ne connais pas la puissance de cette armée que tu veux affronter. Qui peut s'opposer à l'armée des Français ?"

Peu après je croisais le *fqih* Mhamed Ou Abbou qui pleurait en allant vers les troupes du pont de la Tensift. Je ne sais pas s'il pleurait de joie à l'idée de mourir au *jihad* ou s'il se lamentait à l'idée de quitter trop tôt cette vie terrestre.

Nous rendîmes comptes à el Hiba que nous avions bien vu la colonne en préparation et que nous implorions Dieu de lui donner la victoire. Ce sont ces hommes qui se sont fait massacrer à Sidi Bou Atman par l'armée française en un laps de temps très court. Merebbih Rebbo fut un des premiers à fuir le champ de bataille et à se réfugier à Marrakech pour annoncer la terrible nouvelle.

---

146. Fraction des Rehamna.
147. Mohamed Fadel Ould Mesbah (son nom complet est Mohamed Fadel Ould Mohamed Laghdaf Ould Mesbah et son surnom : Ouanouanni) était l'un des nombreux neveux d'el Hiba (Trinquet, 1938, SHD)
148. Najem fait allusion à certaines tribus qui avaient prudemment choisi de soutenir le parti du plus fort, en l'occurrence ici celui des Français. Il doit s'agir des gens de certaines fractions rehamna.

A cette époque, je fréquentais beaucoup les Aït Sous. Parmi ceux avec qui j'entretenais des rapports réguliers se trouvaient Sidi el Hajj el Hbib n Aït Bouchouar [Aït Milk], Moulay Hmed n Aït Chrif [Aït Illougan], Salh Ou Lhous [Ida Ou Mhend] et Hmed n Ifqiren [Aït Milk], tous des Achtouken. Je les voyais souvent dans la maison du pacha Dris Mennou, le soir, au moment de la rupture du jeûne.

Un jour, je voulus remettre à Sidi el Hajj el Hbib quelques pièces d'or, mais il les refusa. C'était un homme pieux et honnête à l'instar de Sidi Tahar Gouïfran[149] ou Sidi Tahar Achtouk qui rendaient alors souvent visite à el Hiba.

Le caïd Mbark Annou des Aït Youb (Aït Ba Amran), cousin d'el Hajj Ali Abaamaran dont nous avons déjà parlé, parti un jour avec tous les notables des Aït Ba Amran (dont le plus éminent était alors Hmed n Talb[150]), pour dîner dans la maison de [Thami] Aglaou. Lors de cette soirée, leur hôte se déclara être leur frère et à la fin du dîner, il donna à chacun d'entre eux une grosse somme d'argent.

Quand Atigui appris la manœuvre de son rival, il chargea Moulay Hmed n Aït Chrif d'inviter les principaux notables achtouken dans sa maison. Ce soir-là, accompagné d'Iraa, je frappais à la porte de la maison d'Atigui pour lui demander un peu de lait afin d'étancher notre soif. Le caïd Atigui chargea Mohamed n Abderahman de nous conduire dans une autre maison, qu'il venait d'acheter et d'aménager. A notre retour, Abdelmalek Atigui nous appris que la veille, Aglaou avait invité à dîner les principaux caïds des Aït Ba Amran dans sa maison et que s'il avait, quant à lui, réaménager la nouvelle maison, c'était pour accueillir à son tour les notables des Achtouken. Il n'avait pas fini sa phrase que les Achtouken faisaient leur entrée. Parmi eux se trouvaient le *fqih* Ou Abbou, Hmed n Ifqiren, Salh Ou Lhous et Hmed Aggouaran.

Le caïd Atigui me dit alors : ''Que penses-tu de ces Chnagta ? Je crois pour ma part qu'il est temps de nous séparer d'eux avant qu'il ne soit trop tard.

- Que pourrais-je te dire ? Ils nous ont beaucoup déçus. La plupart d'entres-eux ne sont que des brigands !''

Merebbih Rebbo arriva à Marrakech peu avant l'aurore. A ce moment-là, el Hiba me convoqua ainsi qu'Iraa, Anflous et Aguiloul, au palais. Ce dernier n'était arrivé dans la ville que depuis deux jours.

---

149. Sidi Tahar Ou Mohamed du village de Taourirt n Ali Oumejjoud (Tankert d'Ifran) , maître en jurisprudence, il a une grande renommée dans tout le Sous. Il fut aussi l'un des maîtres d'el Mekhtar Soussi.

150. Originaire du village d'Aguerd Ouazar (Aït Abella des Aït Ba Amran), fils de Sidi Lhousseyn Ou Abella, il fut fqih un temps avant de devenir un des anflous les plus importants de sa tribu.

Nous trouvâmes Merebbih Rebbo au côté d'el Hiba qui, en le désignant, nous dit : "le *khalifa* est revenu sains et sauf, grâce à Dieu. Nous souhaitons à présent que vous sortiez pour combattre cette armée qui marche sur Marrakech". Anflous lui répondit : "A une seule condition, il faut que tu convoques, avant toute chose, Atigui, el Madani et Thami afin que je les égorge de ma propre main pour nous attirer les bonnes grâces de Dieu". Aguiloul se tourna vers lui et rétorqua : "Que dis-tu là ?!" Anflous répondit d'une façon cinglante : "Par Dieu, ce sont des gens comme toi qui ont perdu les musulmans". S'ensuivit alors une houleuse discussion sur les préparatifs à faire pour organiser notre défense.

Je partis, accompagné d'Iraa, chez Dris Mennou pour prendre notre dernier repas avant l'aurore. En sortant de chez lui, je lui empruntais des cartouches pour mon fusil et nous prîmes le chemin de la maison d'Atigui. Nous trouvâmes chez lui le caïd el Ayadi, le *fqih* Tekrouri des Ouled Bou Sbaa ainsi que Thami Aglaou. Ce dernier, lorsqu'il nous aperçu, se déroba à notre regard. Le *fqih* Tekrouri demanda alors à Iraa de raccompagner Aglaou chez lui ; ce que refusa Iraa. Peu après, je repartis en compagnie d'Iraa puis nous nous séparâmes et chacun rentra chez soi.

Je m'attelais alors à préparer les armes et les munitions pour défendre Marrakech de l'imminente attaque de l'ennemi. C'est alors qu'Iraa m'envoya chercher ; son messager me demandait de le rejoindre rapidement. Je trouvais réunis chez lui tous les *foqaha* des Ouled Bou Sbaa. Il m'informa alors que tous les Ihahan avaient vendu leurs provisions (farines et beurre cuits pour l'essentiel) et quittaient à présent la ville pour retourner dans leurs foyers. Il me proposa de suivre leur exemple et de prendre la fuite à notre tour. Je le blâmais aussitôt pour cette lâche pensée et m'étonnais de ce revirement : "Hier encore tu propageais les mensonges des Chnagta, comme le fait qu'ils étaient invulnérables aux balles et aujourd'hui tu dis que tu veux fuir. Fais comme bon te semble mais moi, par Dieu, je ne partirai pas".

Je rentrais chez moi lorsque, sur le chemin, je fis la rencontre d'un saint errant (*el mejdoub*) dans une rue d'el Mouassin à qui je remis trois pièces de cuivre. Pour me remercier de mon geste, il dit d'une voix forte et par trois fois : "Que Dieu te préserve !" Je croisais ensuite la route d'un Abaamran du nom de Jama Ou Moussa[151] des Aït Youb qui s'agrippa fortement pendant un moment à ma jambe puis il relâcha son étreinte et s'en alla sans prononcer un mot. Je ne comprenais pas son geste et tout ce que je savais de lui, c'est qu'il était alors dans l'obédience de Thami Aglaou. Je rencontrais ensuite

151. Ancien sous-officier des tabor.

le caïd Mbark Annou Abaamran qui me dit : “Tu es toujours là ? Ne sais-tu donc pas que des gens te cherchent pour te tuer ?” C’est à ce moment seulement que je compris que Jama Abaamran, par son geste étrange, avait essayé de me mettre en garde contre le danger qui me menaçait. Vint alors un Akhsassi qui venait d’être bastonné et détroussé par des Iglioua. Son crâne ensenglanté témoignait encore des coups qu’il avait reçus.

Une fois chez moi, el Arbi Khoubban m’envoya chercher. Il était dans la rue, sur le point de partir, tous ses mulets avaient été chargés de bagages et de provisions pour la route. Il me dit alors avoir entendu dire que je m’apprêtais à organiser le *jihad* contre les Français et voulait se joindre à moi. Je lui dis alors que s’il voulait m’accompagner dans cette voie, il lui fallait tout d’abord décharger ses mulets puis je lui rapportais la situation confuse qui régnait en ville et le fait que des gens me cherchaient pour m’éliminer. En regroupant ses mulets pour les faire rentrer dans sa demeure, il constata qu’il en manquait plusieurs. Ils avaient été volés par des Iglioua sans qu’il ne s’en aperçoive. En nous dirigeant vers sa maison, je croisais un jeune homme de ma connaissance qui officiait dans la maison de Thami Aglaou. Il me raconta que les Iglioua l’avaient battu et lui avait confisqué son fusil. Pour l’amadouer et croyant pouvoir lui soutirer des informations sur son ancien maître, je lui fis donner un fusil et des munitions par mes compagnons. Toute son histoire n’avait été qu’une astucieuse affabulation et il courra rapporter à son maître que j’étais toujours en ville mais entouré de nombreux hommes bien armés. A partir de là, les Iglioua accélérèrent la mobilisation de leurs forces.

Je croisais ensuite le caïd Salh [Zemrani] qui, en me voyant, s’écria : “Mais que fais-tu donc ?” Je lui dis que j’allais rejoindre mes hommes qui s’apprêtaient à organiser la défense de la ville. A ce moment précis, nous entendîmes le bruit du canon des troupes françaises toutes proches. Le caïd Salh me proposa alors d’aller rendre visite au Chnagti qui était à l’origine de toute cette confusion [el Hiba]. Nous prîmes la direction du palais, en compagnie de nos hommes (nous étions sept en tout). Mais quand nous approchâmes du Derb Zemran, je vis un homme qui, sans nous dire un mot, enleva puis remis son turban sur sa tête à plusieurs reprises et, soudain, c’est par des tirs nourris que nous fûmes accueillis dans une ruelle voisine. Je criais alors de toute mes forces : “Ceci est la cité sacré des “sept hommes”, respectez-là et cessez le feu, portons nous en dehors de la ville pour nous battre”. Dieu alors retînt un instant leurs mains et nous pûmes nous échapper de ce traquenard.

Nous parvînmes au *riyad* dit d'el Hajj Abella Ou Bihi, maison de Moulay Mustapha[152], un des anciens cadis de Marrakech, où nous trouvâmes le caïd Kabba[153] qui me dit : ‟Je souhaitais me rendre au palais mais je n'y parviens pas car partout ce n'est plus que le crépitement continu des fusils des Iglioua qui pourchassent les Chnagta dans toute la ville''.

Nous décidâmes alors de rejoindre la maison d'Atigui et prîmes la direction de Telt Fhoul[154]. En approchant, nous aperçûmes tous ses chevaux regroupés au pied du minaret de la Taktbit. Les cavaliers n'attendaient que la venue d'Atigui pour agir. Parmi eux, je retrouvais le caïd Iraa et un de ses proches. Comme je montais ma mule (ayant laissé mon cheval au caïd Salh), lorsqu'enfin Atigui sortit et me vit, il me dit immédiatement : ‟Montes sur ton cheval !'' Mais, voyant que je ne comprenais pas cette directive, Atigui ajouta alors : ‟le vil Chnagti [el Hiba] a prit la fuite !''

Me tournant vers le caïd Salh, je lui dis aussitôt : ‟Les biens que tu m'as confié sont entre les mains de mon esclave Messaouda, dans ma maison ainsi que mon fils Mohamed Bou Youns, je te le confie, qu'il ne lui arrive rien''. J'avais ainsi nommé mon fils, à sa naissance à Oujda en l'honneur du saint Sidi Ihya Bou Youns[155].

Je partis ensuite avec Atigui à Bab Rob où nous trouvâmes des Iglioua qui gardaient la porte ainsi que la tour qui la dominait. Nous sortîmes et continuâmes notre route jusqu'à Charij el bgar où nous croisâmes Thami et ses hommes qui revenaient de la poursuite d'el Hiba qui venait de fuir. L'Aglaou se dirigeait vers Bab Ighli et en passant près de nous, il fit un signe au caïd Abdelmalek Atigui lui indiquant de le joindre au palais. Il lui envoya par la suite plusieurs messagers lui réitérant son invite. Un des compagnons d'Atigui lui dit : ‟Le pacha Aglaou t'invite à le rejoindre pour partager les honneurs de la victoire et tu hésites encore ?''. Le caïd lui répondit : ‟Si j'hésite c'est parce que j'ai peur de ternir ma réputation en le rejoignant de suite'', puis il lui ordonna d'informer Moulay Ali de mettre à ma disposition et à celle du caïd Iraa une centaine de ses cavaliers. La raison de cet ordre était qu'Iraa avait confié à Atigui un peu plus tôt que s'il mettait à notre disposition deux cent cavaliers, nous pourrions aisément nous

---

152. Gendre de Moulay el Hassan, il fut longtemps un opposant déclaré de Moulay Hafid avant de se joindre à lui sous la contrainte dans sa lutte contre Moulay Aziz.

153. Hmed ben Ali Kabba, pacha de Taroudant, il sera assassiné en septembre 1912 pour le compte d'el Hiba.

154. Il existe un cimetière dit de Telt Fhoul dans le quartier de Mouassin.

155. Le mausolée de Sidi Ihya Bou Younes (le saint de la ville d'Oujda) est considérée comme l'un des lieux de pèlerinage les plus convoités et les plus vénérés qui soient.

emparer des derniers Chnagta qui restaient dans la ville. La plupart de nos hommes et de nos chevaux étaient en effet partis pour Sidi Bou Atman et ceux qui avaient échappé à la défaite n'étaient pas encore de retour. Cependant Iraa ne cherchait qu'à tromper Atigui en lui faisant cette proposition.

Iraa et moi, nous partîmes ensuite, accompagné du compagnon d'Atigui, mais quand nous atteignîmes le tombeau du saint *imam* Sahili, nous croisâmes de nombreux Aït Sous qui revenaient de Sidi Bou Atman. Le compagnon d'Atigui dit alors : ‘‘Commençons par ceux-là'' Je rétorquais immédiatement : ‘‘Par Dieu non ! Ce sont nos frères Aït Sous. Ce ne sont pas eux qui nous ont trahis mais les Chnagta qui ont durement malmenés les habitants de Marrakech''.

Je retrouvais dans ce groupe nombre de mes compagnons ainsi que mes chevaux et mes mules. J'avais cependant perdu une grande partie de mes hommes et de mes chevaux dans cette bataille.

Je recommandais alors aux rescapés de suivre la route qu'avaient empruntée les Ihahan en quittant la ville, c'était la plus sûre car personne n'avait été lancé à leur poursuite.

Iraa me dit alors : ‘‘Qu'attendons-nous pour fuir à notre tour ? Nous faut-il toujours attendre ces maudits Aït Sous ?'' C'est à ce moment que le compagnon d'Atigui donna l'ordre à ses cavaliers d'ouvrir le feu sur les pauvres Aït Sous. Mon sang ne fit qu'un tour car j'étais l'un des leurs. Je les rejoignis immédiatement pour me retourner contre les cavaliers d'Atigui. Nous en tuâmes plusieurs avant de les obliger à se replier. Le caïd Iraa, de son côté, avait tout simplement pris la fuite avec ses compagnons. Une fois à l'abri, il m'envoya un de ses esclaves pour m'inviter à le rejoindre. Je refusais sa proposition et lui fis dire alors que désormais nos routes se séparaient.

Je m'adressais aux Aït Sous (Achtouken, Haouara et Aït Ba Amran) : ‘‘Aller de l'avant sans crainte, je couvre vos arrières. Cependant, ménagez vos montures, débarrassez-les de tout bagage superflu qui pourraient les fatiguer''. Le caïd Iraa nous rejoignit finalement et il conseilla la plus grande prudence : ‘‘Ne portez pas ostensiblement vos fusils car cela pourrait être vu par les tribus que nous allons traverser comme un signe d'hostilité de notre part''.

Je ne pris pas la peine de lui répondre et je continuais à mener notre groupe, entouré d'une vingtaine de mes compagnons les plus fidèles. En nous éloignant de Marrakech, je dis aux Aït Sous de se tenir prêts à se défendre contre toute attaque qui surgirait sur notre route. En parvenant chez les Aït Immour, nous perdîmes plusieurs Chnagta qui

nous accompagnaient. Ils avaient été éliminés par des gens de cette tribu. A chaque fois que nous traversions un de leurs villages, ils les attiraient en leur offrant un bol de petit-lait puis en profitaient pour les tuer.

Je conseillais fermement aux Chnagta de notre groupe de refuser toute proposition de petit-lait si nous avions à traverser d'autres villages des Aït Immour. Mais ce fut peine perdu, dès qu'on leur proposait un peu de cette blanche boisson, ils ne pouvaient résister et furent à leur tour tués.

Quand nous parvînmes à el Hassia (Tekna), mon cheval succomba à l'effort continu dans lequel je le poussais depuis notre fuite de Marrakech. Je fus très peiné de cette perte car c'était un très bon cheval que j'avais acquis chez les Angad à l'époque où j'étais en poste à Oujda.

Quelques Tekna d'el Hassia, qui avaient des relations commerciales avec les Aït Sous, nous offrir de quoi nous nourrir. Nous fîmes étapes enfin à Bouguemada (Ouled Bou Sbaa) où Iraa disposait d'une maison et où je fus logé tandis que mes compagnons et les Aït Sous établirent leur camp autour de la maison.

Pendant que je buvais le thé, un homme m'appela à l'extérieur de la maison. Il me mena à quelques hommes des Aït Sous qui nous accompagnaient, parmi eux des Achtouken, des Aït Ba Amran, des Haouara, des Iguizoulen[156] et des Aït Ouzaghar[157]. Ils sacrifièrent cinq béliers à mes pieds pour que j'intervienne auprès d'Iraa afin qu'il leur fournisse des hommes pour les mener sains et sauf jusqu'à la maison du caïd el Arbi Khoubban des Chiadma. Je leur répondis que leur demande sera facile à satisfaire et le lendemain, ils partirent, accompagné du *khalifa* d'Iraa, pour les Chiadma.

Des *foqaha* de la tribu vinrent aussi nous rendre visite, parmi eux : Sidi el Arbi Saadi, Abdelmaati, Sidi Dou et ben el Madani. Ils nous interrogèrent sur la déroute d'el Hiba. Je leur répondis que je n'avais réussi à fuir Marrakech que dans la précipitation, ayant tout abandonné dernière moi et me retrouvant aussi nu et dépourvu que le jour de ma naissance. En entendant mon histoire, le *fqih* Abdelmaati me remis des vêtements neufs.

Toute ma richesse se composait alors de trois malheureux riyals que j'avais sur moi. J'avais laissé à Marrakech douze maisons qui furent toutes récupérées par les

156. Iguizoulen ne désignent pas ici une des deux grandes ligues qui se partagent le sud-ouest marocain mais plutôt l'Anti-Atlas central.

157. Désignent ici les tribus voisines de Tiznit qui se trouvent dans l'« Azaghar n Tznit », « la plaine de Tiznit ».

Iglioua. Ce qui m'arrivait alors était la volonté de Dieu. Et maintenant que la période de l'indépendance est de retour, où sont mes maisons ? Belle indépendance que cela !

Je restais dans la maison d'Iraa durant cinq jours. Ensuite, nous partîmes pour le village de Sidi el Mekhtar où Iraa disposait d'une autre maison. C'est là que nous rejoint le caïd Mbark [Dlimi], qui avait été humilié par les Chnagta de Merebbih Rebbo lors de leur marche sur Marrakech. Je l'envoyais auprès d'Aïssa ben Omar afin qu'il nous rapporte des nouvelles sur la situation et le sort que le nouveau pouvoir nous réservait.

Dans les jours qui suivirent, je remarquais le va et vient de nombreux messagers dans la maison d'Iraa. J'eus un mauvais pressentiment et m'en confia à Iraa. Il m'annonça que les Iglioua avaient pris contact avec lui et lui proposaient de me livrer à eux en échange de son pardon à lui. Mais il me jura avoir refusé avec fermeté les propositions des Iglioua.

[…]

Moron[158], un Allemand qui faisait du commerce entre Tassourt et Marrakech, nous rendis visite à Sidi el Mekhtar. Je connaissais bien ce personnage, il me remit de l'argent pour m'aider un peu dans cette difficile situation où je me trouvais.

Des hommes du caïd Mbark revinrent pour nous apprendre que le caïd Atigui cherchait à nous arrêter et que, pour lui échapper, il n'y avait plus d'autre choix que la fuite. Nous nous préparâmes rapidement à fuir le Haouz pour nous réfugier au Sous. Mes femmes, qui m'avaient entre-temps rejoint, furent envoyés par mes soins à la zaouïa de Sidi Abella ben Hafid (Chiadma). Dans la soirée, l'hostilité des Ouled Bou Sbaa contre leur caïd, Iraa, commençait à s'exprimer : plusieurs de ses mulets lui furent volés.

Nous partîmes en pleine nuit. Mais à peine nous étions nous éloigné de la maison que le caïd Iraa s'arrêta, disant s'être trompé de route. Je retournais sur nos pas pour vérifier si nous n'avions pas emprunté par mégarde une mauvaise route puis en revenant vers l'endroit où j'avais laissé Iraa et nos compagnons, je ne retrouvais plus personne. Je n'avais avec moi que deux hommes et nous reprîmes aussitôt la route. En traversant un village, les aboiements des chiens nous accueillirent bruyamment. Un des villageois sortit et en nous voyant nous apporta un bol de petit-lait, nous lui demandâmes la route de Tassourt. En échange de quelques pièces, je lui demandais de nous guider sur la route pour être sûr de ne pas nous égarer. Il nous accompagna

158. Peut-être s'agit-il ici d'Heinrich von Maur, agent consulaire à la tête d'une maison commerciale (Weiss und Maur) à Tassourt. Autour de lui se déployait tout un réseau de prospecteur commerciaux et miniers attiré par les richesses minérales d'un Sous fantasmé (Guillen, 1967 : 413)

jusqu'à la maison isolée du caïd Saïd Chiadmi[159], puis il retourna à son village. Nous continuâmes seuls la route et arrivâmes rapidement à Taftacht près de laquelle, en traversant une rivière, un de mes hommes tomba à l'eau. En récupérant l'homme et son cheval, nous ressortîmes de la rivière entièrement trempé. N'ayant pas de vêtement de rechange, je pris froid cette nuit-là.

Après nous être reposé un peu, nous reprîmes la route après avoir effectué la prière de l'aube. Je recommandais alors à mes deux hommes que dans le cas où nous croiserions des voyageurs ou des cavaliers sur la route de ne leur adresser la parole sous aucun prétexte. Peu de temps après, nous croisâmes un groupe de sept hommes au service d'un des caïds de la région. Nous étions tétanisés de peur mais, heureusement pour nous, ils passèrent près de nous sans nous dire un mot.

Lorsque nous parvînmes ensuite au marché de Tlata el Henchan, un homme nous demanda si nous étions des compagnons du *nassiri*[160] qui venait de passer. Après nous avoir décrit le *nassiri* en question, je compris qu'il devait s'agir là d'Iraa qui avait revêtu les habits des membres de la confrérie *nassiriya* pour passer plus facilement. Je lui répondis qu'en effet nous étions bien ses compagnons. Il nous dit alors que si nous comptions le rejoindre, il fallait prendre la route d'el Arba des Ida Ouguerd (Ihahan). Nous le remerciâmes mais par prudence nous continuâmes sur la route de Tassourt car notre but ultime étant Tamanar des Ida Ouguilloul (Ihahan) nous espérions bien y retrouvé nos compagnons et Iraa.

Un autre homme m'ayant reconnu, s'approcha pour me remettre, de la part de Mohamed Lamin ould Zaouïa, un *aselham*, dix *rtel*[161] de thé et du tissu. Je lui laissais le thé pour qu'il le remette à Si Chafaï, le fils de Sidi el Mekhtar Sbaaï[162]. A l'étape suivante, ne trouvant pas le sommeil, je veillais toute la nuit, laissant mes compagnons se reposer de la fatigue du voyage. Le lendemain, nous demandâmes aux paysans que nous croisions sur la route de nous indiquer la maison où nous serions sûrs d'être, moi et mes compagnons, accueillis généreusement. Nous nous dirigeâmes vers cette demeure

---

159. Caïd d'une partie des Chiadma de 1883 à 1894, date de sa mort. Maison située dans les environs du village de Taftacht des Korimat.

160. Membre affilié à la confrérie des nassiriya une des trois plus importantes confréries du sud-ouest marocain, les deux autres étant alors celle des derqaouiya et celle des tijaniya

161. ***Rtel*** : « (…) correspond au poids de 20 douros hassanis ou de 16 taouqit (environ 500 grammes) ; sert à peser le thé, le sucre, les amandes, la cire, le soufre, la poudre, le tan » dans Laoust (Emile), *Cours de berbère marocain. Dialecte du Sous, du Haut et de l'Anti-Atlas*, Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1936, p. 207.

162. Et aussi neveu et gendre de Moulay Mhamed Iraa.

où le maître de maison nous reçu en effet avec grande générosité. Il tua un mouton pour notre dîner et fourni du fourrage en abondance à nos bêtes. Le lendemain, je demandais à notre hôte de nous indiquer la route de Tamanar. Il nous conseilla de prendre la direction du mausolée de Sidi Bou Zekri. C'est dans ce dernier lieu que nous trouvâmes les traces du passage d'Iraa et de son groupe. Ils venaient de partir car les braises de leur bivouac étaient encore chaudes. Et de même à l'étape suivante, au village de Tisgharin, où nous retrouvâmes les mêmes indices du passage de nos compagnons. Enfin, nous parvenions à Tamanar où se trouvait la maison du caïd Abderahman [Aguiloul] auprès duquel nous trouvâmes Iraa. Ce dernier avait raconté au caïd que je l'avais abandonné juste après que nous ayons fuis ensemble sa maison de Sidi el Mekhtar.

Le caïd Abderahman nous aperçu de loin grâce à ses jumelles depuis la fenêtre de sa salle de réception. Il alla à notre rencontre et me salua chaleureusement, tout heureux de me revoir sain et sauf. Lors du dîner, tous les principaux notables de la région se trouvaient réunis dans la maison du caïd. Durant le repas, tout le monde critiquaient les Chnagta, les couvrant d'injures. Le plus virulent dans cette façon de faire était ce soir-là le *fqih* Sidi Mohamed ben Abderahman Aderqaoui. Iraa craignait que les critiques et les insultes ne soient bientôt pour nous qui avions soutenu el Hiba et ses Chnagta dès son arrivée au Haouz. Mais je le rassurais en lui disant qu'il n'avait rien à craindre de nos hôtes et que je m'en portais garant.

Le lendemain, après avoir fait notre toilette et consommer un copieux petit-déjeuner, j'informais le caïd que nous allions reprendre la route pour rejoindre el Hiba à Taroudant. Le caïd nous remis des vêtements neufs. Il me remit aussi personnellement, un mulet magnifiquement harnaché. Sur la route, nous fîmes étape à Aïn Oufra où nous fûmes accueillis par [Bihi] Ou Addi, le beau-père du caïd Abderahman Aguiloul. Notre hôte nous raconta des anecdotes de son pèlerinage à la Mecque qu'il fit avec Thami Aglaou, notamment le fait qu'il lui avait prêté à l'époque cinq cent riyals et qu'il ne les lui avait jamais rendu. En reprenant la route, nous croisâmes peu de temps après, non loin de l'*assif n* Aït Tamer, le *khalifa* du caïd Aguiloul à Agadir, son frère el Hajj el Hassan. C'était un homme de forte corpulence, suant à grosses gouttes. Il venait d'être chassé de son poste par les Chnagta. Quand nous lui apprîmes que nous avions comme objectif de rejoindre el Hiba, il nous critiqua vivement et nous mis en garde contre ces maudits Chnagta qu'il avait aidé dès le départ en leur fournissant des armes et tout son réseau de messagers mais qui n'avaient pas hésité à le chasser d'Agadir.

En atteignant le marché du jeudi de Tamraght, je fis la rencontre de plusieurs commerçants qui m'offrirent viandes, dattes et fruits divers. Après nous être reposés,

nous reprîmes la route et descendîmes au *fondouq* Ou Addi à Founti. Un émissaire du *khalifa* Chnagti[163] d'Agadir vint nous trouver pour nous inviter à le rejoindre mais nous lui répondîmes que nous étions trop fatigué pour monter jusqu'à Agadir. Ne nous en tenant pas rigueur, il nous envoya la *mouna* composée de six pains de sucre, de thé et de viande.

Le lendemain, nous partîmes pour les Aksimen, mais j'hésitais entre Inzgan et Dcheyra. A Inzgan, j'avais été souvent reçu avec générosité et j'y connaissais beaucoup de monde mais à cette époque c'est à Dcheyra que se trouvait la notabilité la plus importante de la tribu des Aksimen et non plus à Inzgan. Je décidais de laisser les mules faire le choix de la route à prendre. En lâchant les brides, elles prirent librement le chemin de Dcheyra où Sidi Mohamed n Aït el Arbi nous accueillit chaleureusement dans sa maison. Il envoya un messager à Taroudant pour prévenir el Hiba de notre arrivée chez lui ».

A Taroudant

Najem a dit : « Puis nous quittâmes Dcheyra, laissant une de nos montures trop épuisée pour continuer la route. Sidi Mohamed n Aït el Arbi nous en donna une autre pour la remplacer. Dieu lui en soit gré. Nous prîmes la direction des Ouled Teima où nous fîmes étape chez Ould el Hajj Mohamed. Chez ce dernier nous trouvâmes un groupe de *cherfa* du Tafilelt avec qui Iraa entama une discussion sur la légitimité d'el Hiba à prétendre au pouvoir. Les Aït Tfilelt prétendaient être les seuls à pouvoir prétendre à ce titre de par leur noble origine[164]. Très vite nous mîmes un terme à cette discussion qui risquait de s'envenimer.

Nous reprîmes la route et en arrivant au passage d'un *assif*, aux environs immédiat de Taroudant, nous fûmes accueillis par des tirs de joie et des youyous. Nous pénétrâmes dans la cité au milieu de l'allégresse. Cette ambiance de fête nous réchauffa le cœur et nous réconforta des fatigues du voyage. Nous saluâmes el Hiba qui fut lui aussi très heureux de nous revoir et qui nous attribua le *riyad* dit du caïd Nasser dans le quartier

163. Sidi Hmed ould Cheikh Khalifa, neveu et gendre de Ma el Aïnin, il meurt et est enterré, vers 1919, à Imi n Tiiktan entre Lakhsas et Aït Abella.

164. Un vers d'el Hajj Belaïd évoque cette prétention reconnue par la grande majorité des Aït Sous : « La royauté n'est pas faite pour les porteurs d'aferoual ».Traduction personnelle d'un extrait du témoignage de Moussa Ben Tayfour d'El Aouina recueillit par Abderrahman Lakhsassi le 9 août 1982 et qui m'a aimablement permis d'en prendre connaissance. En tachelhit : « Han tagueldit our tli s iferoualen ». L'aferoual (pl.iferoualen) est cette longue tunique d'indigo porté par les Chnagta.

de Tibhirin. Nous fîmes ensuite venir quelques unes de nos femmes. L'une des miennes qui me rejoignit à Taroudant était celle qui me donnera plus tard un fils qui naitra dans la maison du *fqih* Sidi Mohamed Ou Abbou.

El Hiba nomma ensuite Iraa en tant que grand ministre tandis qu'il me nomma commandant en chef de ses troupes pour mener les combats contre le caïd Haïda [Ou Mouis].

Ce dernier avait été retenu un temps à Marrakech, ainsi que le pacha Kabba, le précédent pacha de Taroudant qui avait tenté de rejoindre son ancien poste avant el Hiba mais qui avait été assassiné sur la route chez les Indaouzal. Il fut décapité et sa tête fut portée à el Hiba. A notre arrivée à Taroudant, sa tête était encore exposée à Assarag (une des grandes places de la ville).

Après la défaite de Sidi Bou Atman, Haïda avait pris contact avec les Français qui lui avaient confié la haute main sur le Sous. Depuis son retour de Marrakech il ne cessait de mobiliser toutes ses forces pour combattre el Hiba. Dans la région, il pouvait s'appuyer sur ses frères des Menabha et sur le caïd el Arbi Ouderdour[165]. La plupart des combats avaient lieu aux alentours immédiat de Taroudant ou entre cette dernière et Freija [Ouled Ihya]. Devant le peu de succès de ses multiples assauts contre nous, il fit appel à l'aide des Français de Marrakech qui lui envoyèrent en renfort le caïd Omar Asktou[166] et le caïd Fars Ihihi, ancien caïd *rha* à la tête d'un petit contingent. Malgré cet apport de nouvelles troupes, Haïda ne réussissait toujours pas à avoir le dessus. Il fit de nouveau appel à l'aide de Marrakech qui lui envoya cette fois-ci une forte colonne à la tête de laquelle se trouvait el Hajj Thami Aglaou, el Ayadi et Outgountaft, appuyée par quelques soldats français.

Au moment où cette importante force marchait sur Taroudant, j'étais avec le pacha de la ville (Mhamed ben Hmidan) [Haouara] et Abdeslam des Ouled ben Aïssa [Ouled Ihya] responsable de l'organisation de la défense. Nous étions toujours en premières lignes des combats lors des affrontements contre cette force qui avait établi son campement, un mercredi, à Tazemmourt. L'intrusion de ce puissant contingent, sema la panique au sein d'une partie importante des tribus alliées à notre cause, notamment parmi les Achtouken et les Haouara dont les contingents s'étaient rapidement dispersés au lendemain de l'établissement du campement de Tazemmourt. Nous apprîmes aussi

165. Caïd des Irhalen (Rehala en arabe), il est aussi le gendre du caïd Tayeb Outgountaft.

166. Caïd des Iskoutan du Haouz.

que Moulay Hmed n Aït Chrif[167] avait pris contact avec l'ennemi. Nous voulûmes alors nous emparer de lui mais il fut prévenu de nos intentions par le *fqih* Sidi Ali n Abella [de Dougadir Ilegh] et pu nous échapper.

Nous avions parfois beaucoup de mal à trouver des hommes pour les combats. A cette époque j'avais reçu une blessure à la tête. Seuls ben Hmidan, les Ouled ben Aïssa et les Chnagta constituaient alors nos troupes. Je les menais au combat contre ceux de Tazemmourt, réussissant à percer leur ligne. Les hommes qui se battaient contre nous le faisaient avec peu d'enthousiasme car ils savaient bien que nous menions un combat juste, un combat pour les musulmans. Après cette offensive, je demandais à ben Hmidan d'établir son campement auprès du tombeau du saint Sidi Amara, chez les Ouled Terna [Haouara], tandis que je retournais à Taroudant avec nos morts et nos blessés. Je fis ensuite sortir ma famille ainsi que quelques-uns de mes hommes blessés par Bab el Khemis pour les conduire au tombeau du saint Ali Sid. Je leur demandais de rester là jusqu'à la tombée de la nuit, puis de profiter de l'obscurité pour se rendre chez Hmed Ou Mansour des Aït Baha Ou Baha[168] qui était le beau-frère du caïd el Hajj Hmed Aksim. A mon retour dans la ville, je croisais Iraa qui me reprocha d'avoir mis à l'abri ma famille sans l'en avoir averti pour qu'il fasse de même. Je lui répondis qu'il était encore temps pour lui d'envoyer sa famille rejoindre la mienne au tombeau d'Ali Sid. Ce qu'il fit rapidement par la suite.

Je rendis visite ensuite à el Hiba, c'était un jeudi soir. Je le trouvais en proie à la panique, tremblant littéralement de peur et ne sachant que faire pour se sortir de cette situation. Ce n'était qu'un homme de religion et d'oraisons, fait pour le calme et la quiétude et non pour la guerre et ses tourments.

Il m'annonça que, pour le lendemain, il renonçait à se rendre à la grande mosquée pour mener la prière du vendredi.

Il disposait pourtant pour sa protection de plusieurs hommes à sa dévotion commandés par un des anciens caïd *rha* de Kabba qui était originaire de Taroudant. Pour cela, nous avions réunis cinq mille riyals que nous remîmes au caïd Saïd Amzal pour qu'il recrute des hommes auquel il versait une solde journalière d'un demi-peseta (deux guerch) par soldat et d'un riyal pour le caïd qui les commandait. La mission de

167. Moulay Hmed n Aït Chrif est décédé lors du tremblement de terre d'Agadir [1961] (note de Soussi).

168. Cette tribu est aussi dite Aït Baha Oumlal pour la différencier de son pendant montagnard dit Aït Baha Oudrar.

cette garde rapprochée était essentiellement d'accompagner l'*aguellid* à la prière du vendredi. Malgré l'attrait de la solde, nous ne pûmes réunir que quatre-vingt hommes.

Devant son refus de mener la prière du vendredi je lui fis des remontrances et lui demandais s'il envisageait de ne rien faire jusqu'à ce que ceux de Tazemmourt viennent se saisir de lui comme un simple poulet. Je finis par le convaincre et le lendemain, il se rendit comme à son habitude à la grande mosquée.

Après la prière, un messager me remis plusieurs lettres. Je me rendis auprès d'el Hiba pour que nous puissions les lire ensemble. La première lettre lui était destinée. C'était le Gouvernement qui lui offrait le pardon et l'autorité sur tous le Sous en échange de sa soumission. La seconde lettre était pour moi. Le Gouvernement me reprochait de l'avoir trahi en rejoignant le camp ennemi cependant il m'offrait son pardon et promettait de me rendre tous mes biens en échange de ma soumission.

El Hiba me demanda conseil sur la réponse à apporter à ces propositions. Je lui répondis que c'était à lui seul de prendre la décision de répondre positivement ou négativement à ces lettres, quant à moi j'étais prêt à le suivre dans son choix quel qu'il soit. Il insista pour avoir mon avis sur la question. Je lui dis alors que tout cela me semblait n'être qu'une manière de nous attirer dans un piège et que je n'avais aucunement l'intention de me soumettre, ni aujourd'hui, ni demain. Ce serait pour moi une sorte de trahison faite à tous les musulmans. El Hiba répondit en demandant que soit désigner Outgountaft comme intermédiaire entre lui et le Gouvernement.

Dans sa fuite de Marrakech, el Hiba avait été bien reçu par Outgountaft et c'est pour cela qu'il lui faisait confiance.

De mon coté, j'avais décidé que mon sort était lié pour toujours à l'exilé de Marrakech [el Hiba]. Ce fut à peu près le sens que je donnais à ma réponse faite au Gouvernement.

Au coucher du soleil, je remis nos réponses à l'émissaire du Gouvernement et l'accompagna jusqu'à Bab el Khemis. Une fois de retour auprès d'el Hiba, celui-ci me demanda de nouveau conseil sur la suite à donner aux évènements. Je lui recommandais de réunir autour de nous tous ceux qui nous étaient restés fidèles et de mettre en place une garde devant toutes les portes de la cité qui devaient rester fermées la nuit. Pour plus de précaution, nous rassemblâmes aussi nos bagages, juste l'essentiel pour ne pas être trop chargés en cas de fuite ».

La fuite de Taroudant

Najem a dit : « Des informateurs ont révélés à l'armée du camp de Tazemmourt qu'el Hiba et les siens préparaient leur fuite. Ils confièrent alors à Haïda de lui barrer la route et de le capturer. Ce dernier se positionna vis-à-vis de Bab Zergan, une des portes des murailles de Taroudant. Après avoir prit position, Haïda se confia alors à quelques uns de ses proches : "Cet homme, ce sont nous, les Aït Sous, qui l'avons proclamé *aguellid* et j'ai été parmi ceux qui l'ont porté au pouvoir. N'est ce pas honteux aujourd'hui de vouloir le capturer et le livrer aux chrétiens, ennemi de notre religion ? Je vous le dis, s'il décide de fuir sans combattre, ce n'est pas moi qui l'en empêcherai. Tout ce que je souhaite c'est qu'il quitte la ville et nous laisse en paix". A ces mots, le cheikh Do, des Ouled Saïd [Haouara], lui répondit: "Te semble-t-il normal qu'après toutes les attaques et les pertes que nous ont fait subir les partisans d'el Hiba, nous devrions les laisser simplement fuir ? Je ne le crois pas et moi et mes hommes nous allons les combattre". Haïda répliqua simplement : "Fais comme bon te semble, pour ma part je ne le poursuivrai pas.

De notre côté, nous rassemblions nos bagages, chacun prenant ce qu'il pouvait, puis nous nous dirigeâmes vers Bab el Khemis. Cependant, celui qui détenait la clé de la grande porte l'avait égaré. Dans un mouvement indescriptible de désordre et de panique, les gens se bousculaient devant les portes closes tandis que des hommes qui se trouvaient dans le *Dar el Baroud* [Maison de la poudre] se mettaient à nous tirer dessus depuis les terrasses. Il s'agissait des habitants de la ville qui pensaient qu'en nous trahissant et en nous combattant de cette manière, ils en seraient récompensés par les chrétiens et les grands caïds de Tazemmourt.

Monté sur mon cheval, je franchis la foule agglutinée devant la porte et ordonnait à ceux qui se trouvaient là, de chercher de quoi forcer la porte car je ne voulais pas me servir de mon fusil de peur de blesser quelqu'un. C'est alors qu'un des compagnons du caïd [Addi Ou Hmed] de Kerdous [des Ida Oubaaqil] m'apporta une houe avec laquelle je brisai le cadenas qui maintenait la porte fermée. Je n'ouvris qu'une seule des lourdes portes de peur d'une attaque extérieure des partisans de Haïda. Les Chnagta se précipitèrent à l'extérieur. Au moment de cette grande bousculade une fillette tomba au milieu de la foule et fut piétinée par les chevaux, c'était la panique. A partir de là, Iraa et moi fument séparés d'el Hiba.

Dès que nous franchîmes le seuil de Bab el Khemis, le Cheikh Do et ses hommes firent feu mais nous réussîmes à repousser leur attaque. Cependant, si Haïda nous avait

combattu cette nuit-là, nous n’en serions jamais sorti indemne car il disposait de très nombreux hommes qui auraient pu très facilement nous barrer la route.

El Hiba pris la direction de Tamaaït [Imsguin] en suivant la route qui longe la montagne. Il atteint ce point vers l’aube puis, de là, se dirigea vers les Aït Amira où son frère Cheikh El Ouali détenait le titre de *khalifa* sur tous les Achtouken depuis l’époque de la proclamation d’el Hiba à Tiznit[169]. Il se trouvait là avec de nombreux Chnagta, mais de *khalifa*, il n’en avait que le titre, ne possédant aucune autorité sur les tribus achtouken.

Quant à moi et Iraa, nous prîmes la direction de Nkhila puis de Kfifat. A l’aube, quand nous cheminions sur la route, mon cheval se mit à hennir. Ce hennissement fut entendu et reconnu par un Achtouk (Hmed Ou Abella Aaïssi) qui se trouvait dans les alentours. C’était un de mes fidèles compagnons, qui avait pris la fuite en même temps que nous de Taroudant. Il avait une influence importante sur les grands notables des Achtouken. Après avoir entendu mon cheval, il s’adressa à ceux qui l’accompagnaient : ‘‘Ce hennissement est celui du cheval de Najem’’. Il sortit alors de l’endroit où il se trouvait avec ses compagnons pour nous rejoindre et nous reprîmes alors la route ensemble. Nous arrivâmes enfin chez le caïd Ould Ayad el Houari de Kfifat. Nous prîmes chez ce dernier un rapide encas.

Puis nous prime la direction des Ida Ou Mhemd des Achtouken. Nous arrivâmes à la médersa mais nous n’y trouvâmes pas le *fqih* Sidi Mohamed Ou Abbou. Seul un de ses compagnons était là qui nous offrit de quoi déjeuner. Puis le *fqih*, apprenant notre arrivée, vint nous souhaiter la bienvenue.

Nous nous mîmes à discuter sur la situation difficile dans laquelle nous étions. Le *fqih* nous dit : ‘‘J’ai toujours su que ces Chnagta n’étaient bons à rien et il faut bien constater que depuis la proclamation d’el Hiba, ils n’ont attiré sur nous que malheurs et calamités’’. Il continua à développer ses critiques : ‘‘Les Aït Sous ont été crédules de croire aux discours des Chnagta selon lesquelles les chrétiens ne parviendraient jamais à les atteindre’’.

Sur le coup, je ne savais pas si le *fqih* Ou Abbou nous parlait sincèrement ou s’il tenait ce discours pour une raison que j’ignorais. Finalement, il nous proposa de nous envoyer dans la montagne auprès d’un de ses anciens disciples, Sidi Mohamed Gouguerd, qui

169. Le 26 mai 1912.

officiait dans la médersa d'Azarif [des Aït Hemd][170] où nous serions en sécurité et d'attendre là le temps qu'il prenne contact avec le Gouvernement pour négocier notre soumission afin que nous puissions rejoindre nos foyers.

Il nous fit cette proposition car il était persuadé que nous cherchions à nous soumettre aux chrétiens. Je n'ai pas voulu le contredire et cachait mes sentiments car en nous faisant cette proposition d'intercéder en notre faveur auprès des chrétiens, il était tombé bien bas dans mon estime.

La nouvelle de notre présence chez les Ida Ou Mhemd parvint à el Hiba qui nous envoya un message. Il était descendu chez son frère, el Ouali, mais nous n'avions pas la possibilité de lui répondre immédiatement car nous ne voulions pas contrarier le *fqih* chez qui nous étions les hôtes. Nous l'informâmes finalement que nous devions rejoindre Moulay Hmed el Hiba et lui fîmes nos adieux. Avant notre départ, je rendis visite à ma femme que je lui avais envoyée.

Je la vis dans sa maison avec mon fils et lui présenta mes condoléances pour un de ses proches mort des suites de blessures reçus lors des derniers combats de Taroudant. Avec mon fils, nous partîmes rejoindre el Hiba chez les Aït Amira. Nous y passâmes une nuit puis le lendemain, un dimanche, nous partîmes tous ensemble pour notre seconde résidence dans le Sous ».

A Assersif

Najem a dit : « Depuis très longtemps, il existait dans la région une prophétie populaire qui prédisait au village d'Assersif une grande et prestigieuse place dans le Sous. Avec l'installation dans ce village de cheikh el Hiba, il sembla que cette prophétie se soit alors réalisée. Assersif disposait de nombreux puits et se trouvait sur le territoire des Aït Milk (Achtouken). El Hiba s'y installa dans une maison un peu isolée des autres.

Nous sommes arrivés le soir du dimanche. Le lundi nous n'avons pas bougé. Le mardi, jour de marché hebdomadaire à Aït Aïssa, j'informais el Hiba que j'allais me

170. Médersa très respecté dans le Sous car y ont officié des lettrés morts en odeur de sainteté dont la baraka est reconnu comme très puissante. Ils ont la réputation d'avoir ramené le grand saint du Sous, Sidi Hmed Ou Moussa, du ciel à la terre pour qu'il puisse faire profiter les pauvres mortels de sa sainte baraka : « A fllawn irḍu Rebbi a lawlia n Uẓarif, Willi d yiwinin Sidi Ḥmad U Musa ɣ ignnwan Ad t itulad kuyan », « Dieu soit bienveillant pour vous, les saints d'Azarif. Vous qui avez ramené Sidi Hmed Ou Moussa du ciel sur terre où chacun le visite » (Justinard, 1933 : 25). Ce sont des saints dits irgraguin (regraga en arabe), réputés aussi pour leurs combats contre les Portugais, ce sont eux que l'on invoque chaque fois que l'indépendance des tribus est menacée par le pouvoir central.

rendre au marché afin de prendre contact avec les notables des Achtouken. J'espérais de sa part, un geste de soutien financier pour faciliter la pénétration des cœurs des Achtouken mais il n'en fit rien et toutes les dépenses que je fis le furent au dépend de ma bourse personnelle.

Je me rendis auprès de cheikh Hmed Ou Abella dont la maison se trouvait à proximité du marché. C'était un diable d'homme, vaillant et courageux. Les armes à la main, il s'était opposé, quinze ans auparavant, au caïd Addi Aguiloul, lui infligeant une sévère défaite.

Nous nous rendîmes ensemble au marché où nous rencontrâmes un commerçant juif, Mochi Azoulay, que nous avions connu à Taroudant. C'était un homme malin et rusé qui entretenait de bonnes relations avec tous les grands notables de la région. Le jour où el Hajj Thami Aglaou pénétra dans Taroudant, après notre fuite, ce commerçant se rendit auprès d'Aglaou et lui raconta qu'il entretenait de bons rapports avec moi. Il plaida ma cause auprès de lui à tel point qu'Aglaou lui confia une missive où il m'affirmait le pardon et la réintégration dans mes anciennes fonctions en échange de ma soumission. Je pliais la lettre rapidement et remis quelques pièces d'or (que je gardais depuis ma fuite de Marrakech) au commerçant afin qu'il me les change contre de la petite monnaie. Je répondis ensuite à Aglaou pour lui dire que j'allais réfléchir à sa proposition.

J'achetai ensuite un agneau entier et l'envoya, accompagné de quinze pains de sucre, au cheikh Hmed Ou Ali des Aït Belfaa ; je fis de même pour Moh n Ifqiren, Moh Bouslam Oumilk, Bihi Ou Saïd (qui était le cousin de mon ami Hmed Ou Abella) et Ammou Amsoud des Ida Ou Bouzia. Tout cela dans le seul but de rallier à notre cause les Achtouken. Le soir, tous ces notables m'invitèrent à dîner chez eux. Je déclinais les invitations et leur demandais de venir le lendemain à Assersif auprès d'el Hiba. Je dînais chez mon ami Hmed Ou Abella où je passais aussi la nuit.

Le lendemain, j'achetais une importante quantité de viande et l'envoyais auprès d'el Hiba le prévenant de la venue de grands notables achtouken dans la journée. De son côté Hmed Ou Abella et tous ses familiers s'occupaient de préparer le pain nécessaire durant la nuit. Il me remit aussi du miel et du beurre cuit. Nous transportâmes toutes ces provisions sur des mulets jusqu'à Assersif. Nous trouvâmes autour de lui, tous les grands notables su-nommés. Nous bûmes et mangeâmes puis el Hiba me demanda ce qu'il devait leur dire exactement. Je lui conseillais de leur rappeler qu'hier ils étaient tous avec nous à Tiznit, à Marrakech puis à Taroudant et qu'aujourd'hui nous étions ici, chez eux, et qu'il fallait à présent savoir s'ils adhéraient toujours à son combat ou non. Les grand notables, d'une seule voix, affirmèrent leur adhésion à el Hiba : ''Tu es notre

seigneur, notre *baraka* et notre imam et nous tous continuerons à suivre ton étendard car il est celui de l'islam !'' Il leur demanda alors de réunir tous leurs hommes pour le lendemain afin de démontrer leur allégeance au mouvement.

Le lendemain, ils sont tous venus. Ce jour, un jeudi, concordait avec l'ouverture de l'*almouggar* des Aït Allal. El Hiba leur demanda de partir avec moi à cette grande frairie afin de montrer aux tribus de la région leur adhésion pleine et entière à sa cause. Nous trouvâmes là des compagnons du caïd Mohamed Ou Ammou Goughbalou de Mast qui venait de faire un sacrifice au saint local. Dès qu'ils nous aperçurent, ils s'éclipsèrent rapidement. Ce caïd avait été un des farouches opposant de la première heure d'el Hiba.

Durant cette période, le *fqih* Mohamed Ou Abbou se rendit à Taroudant pour y rencontrer les responsables des troupes qui venaient d'y pénétrer. Il entreprenait cette démarche sans chercher à se cacher. Au sein des tribus, on disait alors que le *fqih* Mohamed Ou Abbou avait pour but d'attirer les troupes de Taroudant dans le pays des Achtouken.

Il n'était accompagné pour cela que de quelques notables de moindres importances tels Ammou n Aït Saïd des Aït Iazza, Hmed Ou Hmed des Ida Ouggaran, Salh Ou Lhous des Ida Ou Mhemd, Bouhouch n Id Boulfra des Aït Baha Ou Baha (dit aussi Aït Baha Oumlal) et quelques autres. A leur arrivée à Taroudant, c'est le *fqih* Ou Abbou qui parla en leur nom devant le pacha Aglaou, Outgountaft et el Ayadi. Il se rendit ensuite auprès de Haïda et lui dit : ''Nous sommes venus pour répondre aux nombreuses lettres que tu nous as fait parvenir où tu affirmais que tu ne voulais qu'une chose, qu'el Hiba quitte Taroudant. Depuis, ce dernier a quitté la ville. Aujourd'hui, il faut que tu rendes le même service aux Achtouken pour les aider à chasser el Hiba de leur pays''.

Haïda pris aussitôt la direction du pays achtouk. Il fut accompagné par Ou Abbou et ses compagnons jusqu'à el Groun[171] où ils se séparèrent. A Taroudant, Haïda Ou Mouis avait laissé Aglaou et les autres grands caïds pour tenir la région en attendant son retour.

De notre côté, après avoir quitté l'*almouggar*, nous nous rendîmes chez les Aït Iazza où nous passâmes la nuit et qui affirmèrent leur allégeance à el Hiba en nous remettant des présents qui lui étaient destinés. Le jour suivant nous nous rendîmes

171. El Groun (tribu Kfifat), point le plus important de la confédération des Haouara dont il occupe le centre, où se trouve une ancienne place forte permettant une bonne défense en cas d'attaque et disposant de nombreuses sources.

auprès des Ida Ouggaran. Le troisième jour, nous étions chez les Ida Ou Mhemd. A partir de là, le *fqih* Ou Abbou apprit que tous les grands caïds des Achtouken avaient choisi le parti d'el Hiba. Cette nouvelle le troubla fortement. Lui et ses alliés restèrent un temps dans l'expectative, ne sachant trop que faire. Ils craignaient clairement des représailles de notre part.

Et un jour, nous vîmes arriver à notre camp, établi alors chez les Aït Baha Ou Baha, le *fqih* Ou Abbou en personne. Il vint à nous dans une attitude très digne, ne laissant paraitre aucune crainte. Son arrivée concorda avec la prière du soir qu'il présida. Tous ceux du camp refusèrent de prier sous sa direction sauf moi et Hmed Ou Abella. Certains même laissèrent éclater leur animosité à son égard en le traitant de chrétien. Nous avions choisi de prier avec lui car nous espérions le faire revenir sur la voie de Dieu et qu'il abandonne son projet de s'opposer aux musulmans.

Certains au camp voulaient lui faire un mauvais sort mais je réussi à les convaincre de ne rien en faire car mes femmes et mes enfants étaient encore réfugiés dans sa maison. De plus, j'entretenais avec lui des liens d'amitié depuis longtemps. Le lendemain, je lui donnai un cheval afin qu'il se rende auprès d'el Hiba.

Puis, quand la tournée des tribus achtouken fut terminée, je m'en retournais à Assersif.

Quelques jours auparavant, le Caïd Abdeslam Ajerrar, venu de Talaïnt, s'était rendu à la maison du fils de Hmed n Ifqiren où il passa la nuit[172]. Très tôt, le lendemain, il avait prit la direction d'Assersif afin de rendre visite à el Hiba. Après lui avoir remis des présents, il lui expliqua qu'il souhaitait se rendre à Taroudant et demandait son autorisation pour cela. Malgré le tollé que provoqua cette démarche dans l'entourage d'el Hiba, ce dernier l'autorisa à poursuivre son entreprise. Ajerrar avait réussi à le convaincre car c'était une personne posée et très diplomate, tout le contraire d'un impulsif. Après avoir quitté Assersif, il se rendit auprès d'un certain Mouloud, dans le village de Tin Tafoukt [Aït Aamr]. Tous les Achtouken et les Chnagta, présents à Assersif, appelaient au retour d'Abdeslam, à ce qu'il ne se rende surtout pas auprès de nos ennemis de Taroudant. Finalement, les tribus achtouken l'empêchèrent de continuer sa route et il fut obligé de rebrousser chemin.

172. Village de Tioulgherb chez les Aït Milk. Hmed n Ifqiren est le frère de Moh n Ifqiren qui est le véritable chef de la tribu.

Je n'étais pas présent lors de ces évènements et je ne rapporte ici que ce que l'on m'en a raconté. Cependant, à son retour à Assersif, après l'échec de son voyage à Taroudant, j'étais présent.

Je le trouvais, installé sous une tente ; pas très loin de celle d'el Hiba. En passant devant la tente de l'Ajerrar, un de ses esclaves me reconnu et m'invita à rendre visite à son maître. Une fois sous la tente et après les salutations d'usage, le caïd Abdeslam me dit : ''Alors toi aussi tu erres à présent loin de tes foyers, entrainé à la suite de cet homme (el Hiba)''. Je lui répondis que les seuls responsables de cet état de fait pour moi étaient les Aït Sous qui, comme lui, étaient venus jusqu'à Marrakech où je vivais paisiblement et qui m'avaient entrainé jusqu'ici. Il me raconta ensuite tout ce qui lui était arrivée après la fuite de Marrakech et jusqu'à son retour dans sa maison de Talaïnt. Il m'expliqua aussi que s'il souhaitait aujourd'hui se rendre à Taroudant, c'était sur les conseils de cheikh Naama qui espérait qu'ainsi il pourrait servir d'intermédiaire entre lui et l'armée de ces chiens qui se trouvaient à Taroudant. L'idée était de se soumettre nominalement à eux afin qu'ils stoppent leur marche et n'atteignent les tribus situées au sud de Taroudant. Il se plaignait ensuite des obstacles qui l'avait empêché d'accomplir sa mission et ne demandait qu'à rentrer chez lui si désormais el Hiba s'opposait à son périple pour Taroudant.

Je rendis visite à el Hiba qui m'avait fait demandé. Je le trouvais au milieu de nombreux Chnagta. Iraa était aussi auprès de lui. Je lui demandais les raisons de cette convocation. Il me mit au courant de la démarche d'Ajerrar puis il fit appeler ce dernier pour rendre compte de son retour prématuré. Le caïd Abdeslam expliqua que les Achtouken l'avaient empêché d'atteindre son objectif, ils avaient dit qu'ils ne laissaient traverser leur territoire qu'aux ennemis de Taroudant et que, vu cette situation, il allait à présent s'en retourner chez lui.

Il m'envoya de nombreux petits esclaves qu'il avait apporté avec lui en vu de les offrir au pacha Aglaou à Taroudant puis il s'en alla avec quatre de ses fidèles compagnons. A peine était-il sorti que j'entendis une fusillade à l'extérieur. Je me précipitais au dehors et le trouvais étendu au sol, baignant dans son sang. Je m'écriais : ''Quelle injustice, quelle trahison !'' Ceux qui l'accompagnaient, dont certains avaient été blessés par la fusillade, s'étaient enfui sans demander leur reste. Pendant ce temps, des Chnagta étaient occupés à dépouiller le mourant de tout ce qu'il portait, le laissant nu comme au premier jour de sa naissance. Je le couvris pudiquement d'une pièce de tissu puis je m'occupais personnellement de son enterrement.

C’était un homme courtois et très généreux. Et s’il avait cherché à nous trahir, il ne serait jamais venu jusqu’à nous pour nous exposer avec tant de franchise ce qu’il s’apprêtait à faire.

Son meurtre n’a été prémédité ni par el Hiba ni par ses proches compagnons. Mais a été le fait de deux Chnagta envoyés par le cheikh Sidi Hmed, un cousin d’el Hiba qui avait été un temps *khalifa* d’el Hiba à Agadir.

La nouvelle parvint à Ayad le soir même à Talaïnt. Avec lui se trouvait alors le cheikh Djih[173] [frère d’el Hiba] et d’autres de ses frères. C’étaient des membres des Id Ma el Aïnin. Ayad les fit rapidement partir afin de leur éviter de subir la vengeance des Aït Jerrar ».

Caïd des Achtouken

Najem a dit : « Je suis descendu au mausolée du saint Sidi Bibi[174], à la tête d’une troupe constituée de Chnagta et d’Achtouken accompagnés de leurs chefs, tandis que les Ida Outanan descendaient sur les Aksimen.

Arrivés à Inzgan, Saïd n Ayad sortit et sacrifia un dromadaire pour nous accueillir. Ce personnage appartenait à une des plus importantes familles de notables du pays. Quelques temps auparavant, Mohamed Ou Lhajj Lahsen avait prit la fuite mais était devenu déchainé et meurtrier (c’est lui qui assassinera plus tard son oncle Saïd dont nous venons de parler). A l’époque du va et vient, au large d’Agadir, des navires français, quelques jours après l’entrée d’el Hiba à Taroudant, Mohamed Ou Lhajj Lahsen se rendit à Tassourt pour revenir à Agadir avec ces mêmes bateaux qui bombardèrent les villages de la côte, notamment Dcheyra.

En représailles, les Ida Outanan voulaient détruire la forteresse d’Inzgan. Je m’opposais à cette décision mais sans résultat. Ils détruisirent en priorité les tours de la forteresse. Je quittais alors Inzgan pour Dcheyra afin de reprendre contact avec Sidi Mohamed n Aït el Arbi. Durant ce trajet entre les deux villages, les canons du bateau français se mirent à tirer sur nos hommes occupés à détruire la forteresse d’Inzgan. Tous mes hommes furent tués durant cette canonnade. Je passais la soirée à Dcheyra puis le lendemain je retournais à Sidi Bibi où j’entrepris de fortifier la médersa. C’est

173. Fils unique d’une des épouses (originaire des Tengha du Tagant) de Ma el Aïnin ; il n’a jamais eu que peu d’influence sur el Hiba ou Merebbih Rebbo. Il se soumet en 1934 aux Français et meurt le 5 décembre 1942 à Bizakarn.

174. Sidi Bibi, chez les Aït Amira des Achtouken où chaque année se tient un très important almouggar.

à partir de là que je devins pleinement le caïd des Achtouken, en les mobilisant en mon nom et au nom d'el Hiba, pour la défense du pays ».

A Bigoura

Najem a dit : « Ensuite je me rendis à Bigoura où j'achetais auprès du fils d'Addi Asouqqi tout les matériaux nécessaires à la construction d'une maison-forte pourvu de plusieurs tours. Grâce à cela, je pu rassembler tous les Achtouken sous mon autorité.

Durant cette période, les combats avaient lieu encore principalement sur le territoire des Haouara. Les échos de nos combats victorieux parvinrent jusqu'au pays des Aït Ba Amran. Ce qui les motiva énormément ainsi que les Chnagta pour reprendre le combat, le *jihad*. Ils tombèrent ensemble sur Aglou et sur toutes les tribus de l'Azaghar[175] [de Tiznit]. A leur coté se trouvaient aussi les gens de Lakhsas, menés par le caïd el Madani, ainsi que les Imjjad. Ils atteignirent Mast où ils s'établirent dans la maison d'Abella Ou Belqacem [à Tassila]. Ils entamèrent ensuite des négociations avec le caïd Mohamed Goughbalou. Des proches des caïds el Bachir des Isbouya, de l'*amghar* Saïd [des Aït el Khems], de Lahsen [des Aït Ikhelf] et du caïd el Madani lui rendaient secrètement visites pour cela. Mais ces trois premiers personnages ne souhaitaient obtenir dans ces pourparlers que de l'argent, contrairement à el Madani. Goughbalou invita tous ces caïds mais seuls les trois premiers répondirent favorablement à son invitation. Leur hôte avait traitreusement empoisonné leur repas, el Bachir mourut sur le champ, Lahsen un peu plus tard, quant à l'*amghar* Saïd, il réussit à échapper à la mort en avalant de l'ambre en guise de contrepoison. Lorsque les Aït Ba Amran apprirent ce que Goughbalou avait fait à leurs chefs, ils proclamèrent : ''Que tous ceux qui souhaitent poursuivre le *jihad*, se joignent avec nous au caïd Najem !''. C'est ainsi que mes troupes furent renforcer de cent cinquante cavaliers qui vinrent me trouver à Bigoura, lieu où j'ai stationné assez longtemps.

J'envoyais ces Aït Ba Amran occuper le centre des Aït Bou Tayeb mais ils furent chassés par la tribu de la maison qu'ils étaient venus occuper. Ils s'installèrent alors chez les Aït Bekkou qui se révoltèrent aussi contre eux en assiégeant la maison-forte qu'ils occupaient. Je partis aussitôt à leur rescousse accompagné d'une troupe de Chnagta. Je me rendis auprès d'un notable, Alili, des Aït Bekkou qui avait assassiné autrefois le cheikh Ali Aderqaoui Dlimi. J'infligeais une sévère défaite aux Aït Bekkou, tuant et coupant de ma propre main seize têtes ennemies. Nous trouvâmes dans la tribu un

175. Azaghar : terme désignant la plaine en tachelhit.

contingent de ces traitres d'Aït Mast venu leur prêter main forte. C'est alors que Hmed Ou Lhajj des Inchaden et ce brigand de Brik n Aït Taïfour implorèrent la vie sauve pour ces Aït Mast que nous avions acculés dans une maison. Je la leur accordais en échange de l'abandon de leurs armes et de leurs chevaux. Ce qui fut fait. Nous retournâmes ensuite, avec le contingent abaamran, à Bigoura.

Nous concentrâmes alors nos attaques sur Haïda et les siens installés à el Groun des Ouled Dahou. Dans un premier temps, nous réussîmes à les repousser jusqu'à Azrou. Par la suite, après de nouveaux combats, victorieux pour moi et les Achtouken, nous repoussâmes toujours plus loin Haïda et les Haouara. Nous parvînmes ainsi à Agafay, tout près de Taroudant. Continuant par la suite notre pression jusque sous les murs de Taroudant.

Cependant, parmi les principaux chefs des Achtouken, qui étaient à nos cotés, se trouvait Moulay Hmed n Aït Chrif qui par son double jeu constant réussit à semer la discorde au sein des Achtouken. Les chefs achtouken durent imposer une amende à tout homme qui tardait à rejoindre les rassemblements précédant les combats. Ceci afin de resserrer nos rangs.

De son côté, Merebbih Rebbo, à la tête d'un contingent chnagta vint rejoindre son frère el Hiba. Ce dernier l'envoya combattre Goughbalou de Mast qui s'entêtait à se dresser contre lui et ce, depuis les tout premiers jours. A cause de cette dernière manœuvre, Hmed des Aït Belfaa décida de quitter (suivi de tous ses hommes) nos rangs pour s'en retourner chez lui. En effet, il était lié d'amitié avec Goughbalou et condamnait l'attaque de Merebbih Rebbo contre son ami.

De plus, el Hiba ne cessait de m'envoyer des missives où il me demandait de mettre un terme aux attaques contre Haïda pour revenir auprès de lui. Je lui répondis que je ne comprenais pas sa stratégie et que j'avais réussi à acculer Haïda derrière les murs de Taroudant où la peur lui faisait tenir fermer en plein jour toutes les portes de la cité. J'ajoutais que je trouvais qu'il était incongru de vouloir interrompre des combats alors même que la victoire apparaissait à notre portée et que je ne comprenais pas pourquoi l'on avait ouvert une autre ''porte de la guerre'' autour de Mast alors que j'avais déjà à peine assez d'hommes pour maintenir celle de Taroudant.

J'avais réparti mes hommes entre trois points autour de Taroudant, avec ben Aïssa à Zidania [Oulad Ihya], Abdeslam Ou Cheddakh des Imsguin à Talaa [Menabha] et moi à Agafay [Haouara].

El Hiba insistait toujours à ce que je le rejoigne mais je continuais à refuser d'obéir. Il fit alors appel à Sidi el Hajj Abd qui appuya sa demande. Par respect pour le saint

fqih j'obéis finalement aux directives d'el Hiba et laissait tous mes hommes à Agafay pour rejoindre Assersif.

Je suis passé par Tidsi, Ida Ou Mennou, Imchguiguilen puis j'ai entamé la montagne en pénétrant chez les Aït Oualyad où j'ai salué le *fqih* Sidi el Hajj Abd et lui conta toutes les mésaventures que j'avais dû surmonter pour mener à bien le *jihad* contre Haïda. Je critiquais aussi les contraintes politiques qui m'avaient obligé à interrompre le siège de Taroudant. Le *fqih* tenta de calmer ma colère par des mots d'apaisement. Je lui demandais depuis quand les décisions de stratégie militaire étaient prises par un non combattant et ajoutais que quoi qu'il en soit, il était peu probable qu'il ne ressorte quelque chose de positif de cette façon de procéder.

Puis je reparti, accompagné de nombreux cavaliers venus des Aït Tirst[176] (notamment Mohamed Kerrouch) et des Ida Ou Mennou (menés par El Housseyn Ou Bacha). Après avoir traversé le territoire des Ikounka, nous descendîmes sur les Ida Ou Mhemd où nous fîmes étapes. C'est là que vint nous rendre visite le *fqih* Ou Abbou qui n'avait rien changé à sa façon de voir les choses, refusant de reconnaitre qu'il prenait le mauvais chemin. Ainsi, il sermonnait les Achtouken qui venaient à moi :

"Que voulez-vous ? leur disait-il.

- Nous voulons faire le *jihad* afin de suivre le chemin de Dieu
- N'avez-vous donc pas de mosquées chez vous ? Car c'est pourtant en elle que vous accomplirez le meilleur des *jihad* !".

Le soir, nous nous réunîmes avec les nouvelles recrues à Ighrisen. Je constatais alors que bon nombre d'entres-elles avaient été troublées par les paroles du *fqih*, qui avaient refroidis chez eux toute ardeur combative. Un de mes compagnons achtouken m'assura que malgré tout, lui et ses frères me suivraient jusqu'au bout. Cependant, malgré ces paroles, je percevais déjà les prémices annonciatrices de la trahison.

Je remis quelques pièces d'argent et d'or au cousin d'Ou Abbou, qui suivait son docte cousin partout, en vue de les distribuer aux nouvelles recrues. Il ne vit en mon geste qu'un signe de candeur mais il s'exécuta cependant. Je voulais par ce geste resserrer nos rangs et éloigner toute idée de déloyauté de leur part. Je réunis ensuite les principaux chefs de notre groupe afin d'établir notre plan d'action pour les jours à venir, c'est durant ces discussions que je perçu le complot qui se tramait contre nous dont l'instigateur n'était autre que le *fqih* Ou Abbou.

176. Fration montagnarde des Ida Ouggaran.

Au moment de l’heure de la prière du soir, accompagné d’une poignée de cavaliers, je pris la direction du tombeau de Sidi Idder, situé près de la médersa des Aït Aamr. Je laissais mes hommes à cet endroit et poursuivi la route jusqu’à Assersif. Lors de l’entrevue que j’eu avec el Hiba, je lui reprochais de m’avoir rappelé car s’il m’avait laissé à mon poste j’aurais pu chasser Haïda de Taroudant, d’autant plus facilement s’il m’avait envoyé les troupes de Chnagta qui avaient été envoyés combattre à Mast. El Hiba s’excusa, justifiant que toutes ces malencontreuses décisions lui avait été soufflées par Iraa. Il m’apprit qu’il fallait à présent faire face à [Mohamed] Ben Dahan qui préparait ses troupes à Tiznit pour lancer une grosse expédition contre Assersif. Il avait avec lui un canon du Gouvernement qui fut autrefois mis en batterie à Agoulmim. Pour finir, il m’avoua que ni Iraa ni un autre ne pouvait faire face à ces dangers d’où son appel à moi. Je lui répondis alors : “Tu as nommé Iraa en tant que ministre mais pour ce qui est de la guerre, il faut laisser cela aux vrais hommes de poudre”.

-Je t’ai envoyé chercher car Ben Dahan commence à nous menacer et que je n’avais personne autour de moi pour lui faire face.

-Quoi qu’il en soit, l’abandon du siège de Taroudant a été une erreur. A présent, de toute part, nous reculons face à l’ennemi. En partant j’ai dus donner l’ordre au fils de Ben Aïssa et à Ou Cheddakh de se replier sur Agafay, ce qui permit à Haïda [Ou Mouis] de reprendre des forces”.

Par mesure de précaution, j’avais installé mes hommes dans une maison-forte appartenant à un notable répondant du nom de Dris. Mais mon départ provoqua un retournement d’alliance et la plupart des Achtouken rejoignirent le camp adverse. Parmi eux se trouvaient notamment Hmed Ou Ali des Aït Belfaa, Moh n Ifqiren et Moulay Hmed n Aït Chrif. Ils avaient rejoint Ben Dahan qui organisa une grande offensive contre nous. Durant cette attaque, il y avait un homme, Chmirou Amsfiou, qui était décidé à m’abattre par tous les moyens, espérant tirer de son acte un titre de gloire auprès de ses compagnons. Autrefois, cet homme avait été un de mes serviteurs ; je lui avais fait mes adieux à Marrakech au lendemain de la défaite de Sidi Bou Atman. Plus tard, il se mit au service de Ben Dahan, raison qui l’a conduit ce jour-là à me poursuivre inlassablement. J’essayais de perdre mon poursuivant en faisant de multiples manœuvres avec mon cheval mais sans résultat. Je l’avertis à plusieurs reprises qu’il lui en coutera s’il n’abandonnait pas sa poursuite. Mais il refusa d’obtempérer. C’est à ce moment que je vis près de moi, un de mes compagnons, tomber, tué sur le coup. D’un geste, je me retournai et j’abattis Chmirou d’une balle en pleine tête.

Durant tout le combat, Hmed Ou Ali, Hmed n Ifqiren et Ben Dahan, installés à l'ombre d'un arbre, ne cessaient de me tirer dessus mais sans vraiment chercher à me toucher car vu la distance où ils étaient, ils auraient pu facilement m'abattre.

Aves mes hommes, nous réussîmes à rejoindre notre campement de Sidi Idder. Puis je fis dire aux contingents de la maison de Dris de se replier de leur coté.

Je quittais la région en compagnie de Bihi n Bou Saïd des Aït Aamr, Mohamed Ou Bouslam des Aït Milk et Ammou Amsoud [Ida Ou Bouzia], seuls notables achtouken à ne pas avoir trahi notre cause.

Ayant rejoint el Hiba à Assersif, je lui rapportais les durs revers que nous venions de subir. Je lui dis aussi que j'allais faire introduire auprès de lui des notables achtouken qu'il lui fallait bien accueillir et les remercier chaleureusement pour l'aide qu'ils nous avaient apporté. Je lui dis aussi de les convoquer ici avec leurs hommes pour demain matin même si au fond de moi je savais qu'ils ne viendraient pas ».

A Timguer

Najem a dit : « Ensuite, je confiais à el Hiba qu'il fallait songer à quitter Assersif où, après que les Achtouken nous aient abandonné, nous risquions d'être pris en tenaille entre les forces d'Haïda Ou Mouis au nord et celle de Ben Dahan au sud.

El Hiba donna des ordres à ses serviteurs et à ses ministres pour préparer notre départ. Parmi ces derniers, se trouvait Iraa et son caïd *mechouar* [Addi Ou Hmed] de Kerdous.

Quand aux fils de Ben Aïssa, ils s'étaient réfugiés chez les Aït Mzal après avoir quitté les Haouara, tandis qu'Ou Cheddakh avait rejoint sa tribu des Imsguin.

Nous quittâmes Assersif au milieu d'une multitude de Chnagta, en direction de la médersa Sidi Abella Ou Brahim qui se trouvait au village d'Idazzen des Aït Ouadrim. Une partie de la route se fit sous une forte pluie.

Sur notre chemin, nous passâmes près de la maison d'un de mes amis, le cheikh Hmed Ou Abella. En nous arrêtant chez lui, quelle ne fut pas ma surprise d'y retrouver quelques uns de mes hommes, avec leurs chevaux et leurs mules, que j'avais pourtant licencié le matin même car leur attitude m'avait paru suspecte. Quelques-uns des Chnagta qui nous accompagnaient, les suspectaient aussi de trahison, et en les retrouvant sur notre chemin, ils devinrent très nerveux, voulant les éliminer. Je pris à part mes anciens hommes, leur reprochant de ne pas m'avoir obéi et leur conseillais vivement de

vider les lieux avant que les Chnagta ne s'occupent d'eux. Ce qu'ils firent prestement sans demander leur reste.

Je confiais ensuite au cheikh Hmed Ou Abella qu'el Hiba avait quitté Assersif avec tous ses alliés et lui demandait s'il souhaitait nous accompagner ou rester chez lui. Il décida de nous accompagner car il craignait les représailles de ceux qui dans sa tribu n'avaient pas fait le choix de soutenir el Hiba. Nous fîmes étape à Idazzen [Aït Ouadrim] où des *igourramen* du village offrirent à el Hiba l'hospitalité d'une de leurs maisons tandis que nous nous installions dans la médersa.

L'honorable Sidi Mohamed Ou Abella, homme de bien, est venu à nous en nous offrant figues sèches, *touzlimin*[177], amandes et raisins secs. Ces fruits secs furent les bienvenus car nous avions fini nos provisions. Sidi el Hajj Abd vint à son tour nous rendre visite ; il apportait avec lui une grande quantité de viande, provenant d'une vache qu'il avait fait égorger, dépouiller et dépecer pour nous, ainsi que du beurre cuit. Il nous expliqua qu'à Idazzen, nous nous trouvions dans une position trop vulnérable et nous conseilla de déménager pour le village de Timguer situé au sommet d'une montagne et qui disposait de nombreuses sources d'eau. Ce village était réputé dans toute la région pour ses nombreuses tanneries.

El Hiba se rendit donc dans ce village tandis que je restais avec mes hommes dans la médersa d'Idazzen où nous avons beaucoup souffert des assauts répétés des puces. Raison pour laquelle j'ai quitté la médersa pour louer une grande maison renforcée par des tours à un habitant du village, el Housseyn n Aït Bara. Quant à mes femmes et mes enfants, Sidi el Hajj Abd les avait emmenés avec lui pour les installer à l'abri de sa maison [au village de Tifirassin].

Pendant ce temps, les Achtouken organisaient de nombreuses attaques sur les Ikounka[178] et les Aït Tirst.

Un des plus importants notables de ces tribus, Boubker n Dadda, vint chez el Hiba pour lui demander son aide contre ces raids. Ce dernier m'envoya alors avec lui pour organiser la défense de ces tribus. Le lendemain donc, je parti avec mes hommes sur les lieux des dernières attaques. Nous établîmes rapidement notre campement aux alentours

177. Touzlimin (sing. touzlimt), figues de Barbarie séchées.

178. Petite tribu achtouk, à cheval sur la plaine et la montagne, qui commande plusieurs passages important vers les refuges montagneux.

de Taourirt Ouihya[179] puis j'organisais rapidement mes hommes pour passer à l'action. Je les divisais en plusieurs petits groupes avec chacun à leur tête un chef. Parmi eux, un de mes esclaves, qui était l'un des plus valeureux d'entres eux. Je les envoyais attaquer les maisons des villages christianisés[180] qui soutenaient le Gouvernement.

Nous organisâmes l'attaque de nuit et procédâmes comme suit. Un petit groupe s'empara d'une des maisons du village puis alluma un grand feu sur la terrasse. Les autres habitants du village accoururent alors pour tenter de les déloger. C'est alors que le reste de mes hommes chargea pour les prendre à revers, ce qui provoqua rapidement panique et débandade chez l'ennemi. A l'aube, le petit groupe d'Abdeslam Atghouma Ihihi s'empara de tout le bétail du village.

C'est ainsi que nous procédâmes pendant plusieurs jours contre les villages achtouken, de jour comme de nuit. Jusqu'à ce qu'ils acceptent de se soumettre et de rejoindre notre parti. Je m'établissais de nouveau à Bigoura et levais de lourds impôts et des tributs sur les Achtouken pour leur faire regretter leur trahison de la veille. Ce n'est qu'en les tenants sous une forte poigne que les Achtouken pouvaient être domptés. J'envoyais à el Hiba une partie de ce qui était prélevée chez eux. Les Achtouken appelèrent à leur secours Haïda [Ou Mouis] qui s'engagea sur le territoire achtouk pour nous affronter sur deux lieux principalement : Imi Mqorn[181] et Imi Mzin[182], qui se trouvent chez les Ikounka. Je disposais alors d'une soixantaine de cavaliers composés de mes fidèles compagnons, dont l'entretien était entièrement à ma charge, quant aux fantassins, ils venaient pour l'essentiel des tribus alentours, notamment des Aït Mzal, Aït Oualyad et Aït Ouadrim. Je reçu en renfort une centaine de Chnagta montés sur leurs dromadaires que j'envoyais auprès d'el Hiba, à Timguer.

De leurs cotés, les Aït Ba Amran et les Chnagta descendirent sur Aglou et l'Azaghar [de Tiznit] après le départ de Ben Dahan qui avait été remplacé par Abderahman Ihihi,

179. Village des Ikounka, fraction des Aïr Idder, dans Montagne (Robert), Un magasin collectif de l'Anti-Atlas. L'agadir des Ikounka, Paris, Larose, 1930, p. 117.

180. Au-delà du concept de *jihad,* qui est bien présent, il faut voir dans cette considération de chrétiens, d'ennemis dans laquelle Najem renferme tous ceux qui ont fait soumission au « makhzen des Français », l'ancienne logique des ligues de guerre, notion binaire et manichéenne. Autrefois, lors des poussées militaires du pouvoir central, la ligue « résistante » était celle dite de taguizoult (ou tagouzoult), la ligue « collaboratrice » celle de taheggouat. La première étant paré de toutes les valeurs positives de cette société guerrière du Sous : virilité, bravoure mais aussi d'islamité toute orthodoxe, et par opposition la seconde était synonyme de féminité, de lâcheté et d'éréthisme.

181. Col situé entre *l'adrar* Aghourimz à l'Est et l'*adrar* Bou Tezdoua à l'ouest.

182. Col situé entre *l'adrar* Bou Tezdoua à l'Est et *l'adrar* Bou Tsouik à l'ouest.

surnommé Hadiman. Ce dernier était un homme sans réelle autorité, très loin de la combativité et de la rigueur toute militaire de Ben Dahan. Il était venu d'Agadir en passant par les Aksimen chez le caïd [Mohamed] Oulhajj Lahsen.

Lors d'une attaque sur les Achtouken, je m'emparais du frère de Moulay Hmed n Aït Chrif. J'avais capturé cet homme pour l'interroger sur le récent assassinat du *fqih* Mohamed Ou Abbou. Voici ce qu'il me rapporta exactement : "La raison de l'exécution de ce *fqih* était due au fait de sa responsabilité dans le retour offensif de Haïda [Ou Mouis] qui avait amené la désolation chez les Achtouken. Malgré cela, le *fqih* avait réussi à conserver son prestige et une grande autorité morale auprès des tribus, ce qui lui donnait un rôle très important dans l'organisation des Achtouken car c'est lui qui faisait et défaisait les chefferies tribales de la région. J'avoue que ceux qui l'ont tué sont bien des hommes à moi mais je n'ai pas donné d'ordres précis en ce sens. En tout ca, je ne me souviens pas leur avoir donné l'ordre de le tuer cependant je ne regrette pas sa disparition".

Après avoir quitté Bigoura, nous nous rendîmes ensuite à la médersa de Sidi Boushaq des Ida Ouggaran où nous restâmes un certain temps, puis nous retournâmes à Taourirt Ouihya, petite colline qui surplombe un village et qui se trouve à mi distance entre Imi Mzin et Imi Mqorn. A ce moment, Haïda était en relation avec plusieurs notables de la région de Taallat des Ilallen [Tasgdelt], notamment Ou Mohamed à qui il avait envoyé de l'argent pour s'attirer ses bonnes grâces et son soutient contre nous. Et en effet, il facilita à Haïda la traversée de la passe de Toughach, qui lui permit de nous surprendre et de nous prendre à revers.

Surpris par cette manœuvre, je fis rapidement évacuer tous les notables qui se trouvaient avec nous sur des mules tandis que nous tentions de résister à l'attaque de Haïda. Nous fûmes rapidement réduis à peu de chose. Les cavaliers venus des Aït Ba Amran furent tous tués ou blessés. Je n'avais plus autour de moi qu'une poignée de fantassins. Nous apercevions les étendards des troupes de Haïda qui s'approchaient victorieusement vers nous. Je pris la décision de tenter une manœuvre audacieuse. J'empruntais, avec mes derniers hommes, le lit à sec d'une rivière, pour contourner l'ennemi. Une fois parvenue à bonne distance, et sans avoir été vu, nous ouvrîmes le feu, presque à bout portant. Notre attaque fit beaucoup de victimes, leurs trois porte-étendards furent notamment touchés. Puis nous continuâmes notre retraite, toujours par le lit de la rivière, sous les tirs nourris de l'ennemi.

Nous parvînmes enfin à Timguer où je retrouvais Iraa. Ce dernier, pendant mon absence n'avait cessé de me ternir aux yeux d'el Hiba. J'appris qu'il lui avait tenu

à peu près ce discours : ‘‘Pourquoi attendons-nous encore Najem ? Il doit sûrement être déjà en pourparlers de soumission avec Haïda. Certains disent même qu’il se serait soumis. Qu’attends-tu donc, que Najem viennent jusqu’ici pour te livrer pieds et poings liés à l’ennemi ?’’

Je trouvais à Timguer, les tentes d’el Hiba déjà abattues en vue du départ. En trouvant el Hiba, je lui demandais le pourquoi de ce départ précipité, tentant de lui expliquer que l’ennemi était encore à deux ou trois jours de marche de nous. Je lui proposais d’organiser l’union des tribus alentours pour résister. Il fallait juste pour cela faire la *tamatart* [pl. *timatarin*] : tirer deux coups de feu dans un même temps avec deux fusils pour signaler la venue du danger. Mais el Hiba ne voulu rien savoir et ne pensait qu’à fuir.

Voyant que je ne pouvais le convaincre, je joignais ma famille et tous mes biens à son convoi. Par ce geste de confiance, j’espérais faire disparaitre de son cœur la suspicion qu’avait fait naître les paroles d’Iraa.

De mon côté, j’envoyais une lettre à Hmed Ou Abella Aaïssi pour le prévenir de notre départ et qu’il devait lui aussi se tenir prêt pour toute éventualité ».

Les informations que nous donne le caïd Najem sur les combats qui eurent lieu chez les Achtouken nous paraissent confuses et désordonnées.

A Tammacht

Najem a dit : « Par la suite, j’entrepris de réunir tous mes compagnons qui, blessés, se trouvaient éparpillés dans les villages des alentours de Timguer. Une fois réunis, nous partîmes ensemble auprès d’el Hajj Abd qui nous logea généreusement dans sa maison durant trois jours. C’est durant cette période que nous rendit visite un des principaux notables des Aït Oualyad : Ali Ou Brahim. Il apportait avec lui trois mulets chargés de sacs d’orge. Cet homme était très connu dans la région pour sa générosité légendaire. Dans notre groupe se trouvait Mohamed Ou Lhassan, un des notables des Aït Allal (Achtouken).

Nous reprîmes la route sous la pluie et le plus souvent de nuit. Le voyage fut pénible, il faisait froid et nous trébuchions souvent sur le chemin devenu boueux. Nous atteignîmes le territoire de Tiouazouin (Aït Souab) où le plus important notable du pays, nous offrit l’hospitalité de sa maison pour nous reposer. Nous déclinâmes son offre car nous avions entendu dire qu’il fallait nous méfier de ce personnage. Lorsque nous parvînmes, en pleine nuit, chez les Imdioun [Aït Souab], nous nous installâmes chez Si Hmed, le notable du pays, qui nous offrit un bon repas pour nous remettre

de notre dur périple. Nous trouvâmes dans sa maison, deux femmes d'el Hiba qui venaient d'accoucher. J'envoyais ma femme leur offrir quelques cadeaux pour fêter ces naissances. Les deux épouses d'el Hiba me demandèrent par la suite de les conduire auprès de leur époux. Je leur fis répondre que malheureusement, je ne disposais pas de bêtes de somme supplémentaires pour les emmener avec moi, mais je leur promis de transmettre le message à el Hiba pour qu'il les envoie chercher.

C'est là que nous rejoint Si Mohamed Labani souhaitant se joindre définitivement à nous. Nous acceptâmes avec joie car nous estimions que son aura d'homme de religion ne pouvait que nous apporter la bienveillance de Dieu. Lorsque nous reprîmes la route, au moment où nous traversions leur territoire, les Aït Takoucht (Aït Souab) nous offrirent l'hospitalité de leurs maisons pour la nuit mais nous déclinâmes leur proposition. Nous passâmes successivement par Ngerf, Tassila [n Ouzarif] des Aït Hemd et Agouni Mechghaou où cheikh Hmed Ou Abella Aaïssi l'Achtouk me demanda l'autorisation de conduire ses femmes auprès de Sidi Mohamed Gouguerd Gouzarif où elles pourront trouver refuge. Je répondis positivement à sa demande puis je continuais de mon côté la route pour atteindre Tammacht où el Hiba nous avait précédé. J'y louais aussitôt une maison à un homme dénommé Hmed pour y loger mes femmes et mes enfants, laissant mes chevaux et bêtes de somme à l'extérieur de la bâtisse. De leur côté, mes hommes trouvaient refuge dans les petits abris faisant office de boutiques lors du marché du dimanche de Tammacht.

Le *fqih* Sidi Abdelaziz Gouadouz rendit visite à el Hiba qui le reçu avec beaucoup de plaisirs. Quelques temps plus tard, le célèbre cheikh Hmed Gouamazzer vint à son tour auprès d'el Hiba. C'était la mémoire vivante des Ida Oultit pour tout ce qui était des combats qui opposèrent autrefois les Ida Oultit aux Ihahan. A cette époque, ces derniers avaient été menés successivement par le caïd Addi Aguiloul et le caïd Mohamed Anflous.

Le *fqih* était en fait venu avertir el Hiba de l'arrivée de Hmed Gouamazzer et de la délégation des notables du pays. Il lui dit ainsi : "La tribu avec le cheikh Hmed viennent pour t'offrir leur *hediya* mais le but réel de leur visite est de vous demander de partir sous prétexte que leur village est dans une situation trop vulnérable aux attaques de l'ennemi, de plus ils viennent se plaindre de l'occupation de vos troupes des abris du marché et ce, au détriment des commerçants du pays".

Le cheikh Hmed conduisant la délégation fit ensuite son entrée, remit la *hediya* et demanda à ce que les hommes quittent la place du marché. El Hiba accepta leur requête malgré le fait qu'il l'ait ressenti comme une offense personnel.

A ses yeux, et par ce geste les Ida Oubaaqil lui faisait comprendre qu'il n'était pas le bienvenue chez eux. Il quitta aussitôt la mosquée du village où il logeait jusque-là avec sa famille et celles de ses proches. Il fit une visite pieuse au tombeau du saint Sidi Ali Salh où il y ramassa quelques cailloux, leur souffla dessus en chuchotant quelques mots avant de les disperser autour de lui. C'était là comme un geste de protection qu'il s'appliquait à lui-même.

Le caïd Addi Ou Hmed l'invita alors à venir trouver refuge dans sa maison de Kerdous. Il avait très mal apprécié cette façon de faire de Hmed Gouamazzer à l'égard d'el Hiba ».

Ce caïd Addi Ou Hmed était un des caïds qui avait été nommé par Moulay Hassan lors de son expédition dans le Sous [1882]. Il fut nommé caïd *mechouar* par el Hiba lors de sa proclamation à Tiznit [1912]. Il fut toujours fidèle à son *aguellid* jusqu'à la mort de ce dernier [1919].

« En quittant Tammacht, el Hiba m'ordonna d'y demeurer et d'y résister le cas échéant en cas d'attaque. Sur la route de Kerdous, el Hiba fit étape à Iqellalen[183]. Quant à moi, je suis resté longtemps à Tammacht. J'y comptais les jours car c'était une région aride et leurs habitants étaient peu généreux avec nous. De plus, quelques temps plus tard, j'appris qu'un complot se tramait contre moi, on cherchait à m'assassiner. Son instigateur était un homme dénommé Ou Bou Mekdi, gendre de Hmed Gouamazzer, qui était en contact avec les gens de Tiznit. Parmi ses complices se trouvait un homme dénommé Moussa Gouïghchan Abaaqil ainsi que les Aït Bou Mehdi. Malgré toutes les informations inquiétantes qui me parvenaient, je tâchais de rester calme et d'adopter une attitude tranquille. Cependant, je sentais que la corde se resserrait dangereusement autour de moi. Les comploteurs furent rejoint dans leur projet par le beau-frère du dénommé Hmed qui m'avait loué la maison où je logeais à Tammacht.

Il était temps de réagir. J'interpellais un jour un des Aït Bou Mehdi et lui demanda s'il pouvait me trouver une grande maison à acheter dans son hameau, situé dans les proches alentours de Tammacht, afin d'y loger avec ma famille. Une fois la maison trouvée, je l'achetais et lui confiait les travaux de rénovation nécessaires avant mon emménagement. Il employa pour ce travail tous les Aït Bou Mehdi. En les côtoyant tous les jours, je finis par savoir qui était leur chef et c'est à lui que désormais je versais l'argent nécessaire aux travaux. Ce qui fait que les Aït Bou Mehdi reportèrent à plus tard leur projet de m'assassiner dans le but de me soutirer le maximum d'argent.

183. En fraction Aït Aamr des Ida Oubaaqil.

Je me confiai à el Hajj Messaoud, du village de Mira[184], homme droit, bon et religieux. Je lui révélais le complot que fomentaient contre moi les Aït Tznit par le biais de quelques meurtriers issus des Ida Oubaaqil. Il fut révolté d'apprendre que certains de ses ''frères'' s'apprêtaient à commettre un tel forfait et déclara que ce genre d'hommes ne méritaient pas de vivre. Je lui remis une petite somme d'argent pour le remercier de son soutien.

Quelque temps plus tard, el Hajj Messaoud et le chef des Aït Bou Mehdi discutèrent à propos des Id Bou Cheikh qui conservaient dans leur maison quatre charges de sucre, qui avaient été versées par la tribu au titre du versement d'une ancienne imposition. Ils s'entendirent pour les récupérer. Une fois le forfait accomplis, sur le chemin du retour le chef des Aït Bou Mehdi fut assassiné par des hommes de main d'el Hajj Messaoud. C'est tout ce que méritait cet homme car c'était un brigand, doublé d'un meurtrier, de plus il n'avait pas hésité à comploter contre un hôte des musulmans : moi. Sa disparition coïncida avec le début de l'*almouggar* de Sidi Hmed Ou Moussa.

Je me rendis à cette rencontre où je vendis deux de mes femmes esclaves. L'une à un très bon prix, au caïd el Madani [Akhsassi], l'autre par contre à un prix en dessous de sa valeur réelle car l'acheteur, Boujemaa Oubouachra, m'avait dit agir au nom de Mohamed Aderqaoui de Dougadir Ilegh qui était un bon ami à moi ».

Il s'agissait de mon frère qui occupait notre maison.

« Durant mon séjour à l'*almouggar*, je fus logé par un *chrif* du pays. Un homme vint me rendre visite. Il s'agissait de la personne chez qui j'avais laissé quelques argents à l'époque où j'étais à Bigoura et qui venait me les rendre en s'excusant de les avoir gardés si longtemps par devers lui. Je lui pardonnais ce retard pour l'amour de Dieu. Vint aussi me rendre visite Hmed Gouïghchan, le plus important notable de sa tribu, qui me remit une charge de datte, ainsi que le caïd el Madani [Akhsassi] et le *chrif* Sidi Ali Ou Mohamed Outzeroualt. Nous avons longuement discuté puis ils repartirent tous sauf Sidi Ali que j'avais retenu pour lui offrir une belle monture. Je m'en retournais ensuite à ma maison de Tammacht.

A cette époque, les Ida Gouarsmoukt et quelques Ida Oubaaqil avaient décidé d'établir un nouveau marché du dimanche à Anzi en lieu et place de celui de Tammacht. Cette idée leur avait été suggérée par Hmed Gouamazzer, le semeur de discorde des Ida Oubaaqil.

---

184. En fraction Izilalen des Ida Oubaaqil, village réputé autrefois comme centre de fabrication de poudre à fusil.

Un jour, des hommes de Lakhsas, voulant venir vendre à Anzi des baies d'arganiers, furent attaqués et dépouillés de leur marchandise sur le chemin du marché par les Aït Bou Mehdi. Les Ida Gouarsmoukt prirent alors les armes pour faire respecter la sacralité de leur marché. La règle en effet veut que c'est à la tribu qui accueille le marché qu'échoit le devoir de sécurisé les routes qui y mènent. Ils m'envoyèrent une lettre où ils m'accusaient d'avoir participer au coup de main car je résidais au milieu des habitants de Tammacht. Mais si j'étais resté à Tammacht c'était justement pour être au plus près des Aït Bou Mehdi afin de les surveiller et ainsi d'éviter toute malveillance de leur part.

Pour écarter tout soupçon qui pesait sur moi, j'achetais une vache puis la conduisis chez les Ida Gouarsmoukt devant lesquels je l'égorgeais, je leur remis aussi les fusils de mes compagnons en gage de franchise[185]. Ils me dirent qu'il fallait que tous les biens volés soient restitués à leur propriétaire et que les voleurs payent une amende qui soit proportionnelle à la valeur des marchandises volées. Dans le cas contraire, ils les récupéreront par la force.

Je retournais alors auprès des maudits Aït Bou Mehdi pour essayer de les convaincre de rendre les biens dérobés. Sans succès et de guerre lasse, je remboursais moi-même les hommes de Lakhsas sur la perte de leurs marchandises et de leurs dromadaires. Je devais aussi abandonner aux Ida Gouarsmoukt les douze fusils que je leur avais apportés en gage.

Telle était ma vie dans ce pays de brigands. Les seules personnes desquelles je pu apprécier l'honnêteté et le bien furent les habitants du village d'Adouz, notamment le *fqih* Sidi Abdelaziz qui m'invita généreusement chez lui à plusieurs reprises, de même que son cousin. De surcroit, ce *fqih* me fit don de la récolte de deux de ses champs pour nourrir mes chevaux.

Je pensais un instant déménager de Tammacht pour Adouz, l'opération aurait été facile car les deux villages sont très proche l'un de l'autre. Les déprédations des Aït Bou Mehdi me poussaient aussi à quitter Tammacht. Mais finalement, j'envoyais mes femmes auprès de Sidi Mohamed Gouguerd Gouzarif et entreposait tous mes biens chez le *fqih* Sidi Ali Ou Abella de Dougadir Ilegh ».

185. On retrouve cette pratique reconnue dans nombre de coutumiers des tribus du Sous. Il s'agissait en fait de donner ses armes (fusils ou poignard) en gage aux *inflas* (notables locaux chargés de la justice pénale) afin d'une part d'affirmer leur autorité et ensuite pour pouvoir plus facilement percevoir l'amende infligée en guise de réparation au préjudice commis.

Le docte Sidi Tahar Ou Ali [fils de Sidi Ali Ou Abella] m’a confié que les biens entreposés dans sa maison étaient considérables et étaient répartis dans plusieurs chambres. Ils restèrent longtemps chez lui puis, quand le caïd Najem s’installa à Lakhsas, il les récupéra petit à petit. Tout lui fut restitué.

A Kerdous

Najem a dit : « Moi et mes compagnons, nous nous installâmes ensuite à Kerdous. Un jour, je me rendis à Dougadir Ilegh pour rencontrer les principaux notables de la région. Je suis passé par le tout récent marché des Aït Ouafqa où je fis l’acquisition de six moutons dépouillés et dépecés. J’en remis trois au *fqih* Sidi Ali Ou Abella qui m’hébergea durant trois jours. Trois autres, furent envoyés à Sidi Mohamed, fils du cheikh Sidi el Hajj Ali Aderqaoui, chez qui je passais une nuit. J’achetais quatre autres mourons dépecés et les envoyais à Hmed Gouïghchan qui m’offrit l’hospitalité de sa maison durant cinq jours.

J’avais fais la connaissance du *fqih* Sidi Ali Ou Abella à l’époque où nous étions à Taroudant, puis je le revis plusieurs fois à Assersif et à Timguer où, accompagné du *fqih* Sidi Tahar Ou Mohamed, il venait rendre visite à el Hiba. Nos contacts ont perduré depuis. Voilà pourquoi j’ai choisi de mettre en sécurité mes biens dans sa maison de Dougadir Ilegh. De même pour Sidi Mohamed Aderqaoui que j’ai connu à Marrakech. Il était très apprécié par el Hiba qui le tenait en haute estime, d’ailleurs il le nomma caïd des Ida Ouziki.

Quand je fus de retour à Kerdous, Iraa me demanda de me rendre dans l’Oued Noun afin d’y lever de nouveaux contingents. C’est à cette époque qu’eu lieu l’incursion des Aït Jerrar dans l’Ighir Melloulen[186]. Mais ces derniers furent repoussés par les Imjjad qui leur enlevèrent cinquante chevaux. El Hiba m’envoya alors pour demander à Hmed Gouamazzer de convaincre les Imjjad de rendre les chevaux aux Aït Jerrar en échange de la paix. Nous cherchions à tout prix à éteindre ce conflit car il mettait aux prises des musulmans alors qu’il fallait nous unir contre nos ennemis communs, les chrétiens.

El Hiba me confia donc une lettre pour Hmed Gouamazzer. Je pris donc la route en compagnie d’Addi Ou Hmed, du *fqih* Sidi Mohamed Ou Amrou, Sidi Khalid Outariknin et d’un *fqih* noir des Ida Oubaaqil dont j’ai oublié le nom. Nous nous rendîmes au

186. Arrête rocheuse qui sépare le Tazeroualt de la plaine de Tiznit. Elle fut âprement revendiquée par le caïd Ayad de Talaïnt comme revenant aux Aït Jerrar.

Tazeroualt où s'étaient rassemblés à l'époque les Ida Oubaaqil et y rencontrâmes Hmed Gouamazzer. Il y avait aussi avec nous le *fqih* Sidi Tahar Ou Mohamed Gouïfran.

Je me rendis le premier auprès de Hmed Gouamazzer à qui je remis la lettre d'el Hiba en lui demandant de prendre connaissance de son contenu. Il me dit ne pas savoir lire. Nous dûmes alors faire appel à Sidi Tahar qui la lui lu[187]. Hmed Gouamazzer dit alors accepté la proposition d'el Hiba d'endosser le rôle de conciliateur entre les Aït Jerrar et les Imjjad mais à condition d'être appuyé dans cette démarche par tous les notables des Ida Oubaaqil qui m'accompagneront sur leurs chevaux.

Je retournais ensuite auprès des compagnons du caïd Addi qui étaient les plus virulents ennemis du parti de Gouamazzer. L'un d'entre eux refusa nettement d'accompagner Gouamazzer estimant que cela serait pour lui une honte impardonnable. Je lui répondis que ceci était un ordre de Moulay Hmed Hiba, commandeur des musulmans, et non celui de Gouamazzer et qu'il fallait l'exécuter dans l'intérêt général de tous les musulmans.

Finalement, tout rentra dans l'ordre et Gouamazzer prit la route accompagné de près de quatre-vingt cavaliers représentants tous les notables des Ida Oubaaqil. Nous étions alors en plein mois du ramadan et il faisait une chaleur insupportable.

Pour ma part, j'envoyais un de mes hommes à Iligh pour acheter une charge de sucre et cinq *rtel* de thé pour les offrir à Sidi Ali Ou Mohamed [Outzeroualt] afin qu'il puisse m'héberger chez lui ce soir là, avec mes hommes. Une fois chez lui, au moment de la rupture du jeune, des habitants du village de Taloust [d'Ighir Melloulen] vinrent implorer notre hôte de venir les aider contre les Imjjad qui pillaient leurs biens et leurs maisons. Leurs succédèrent tout de suite après une autre délégation venue cette fois-ci du village d'Aguerd pour les mêmes motifs.

Sidi Ali Ou Mohamed étaient lié par des alliances matrimoniales à ces deux villages. Pour cette raison, il s'empressa de me demander instamment de venir en aide à ces réfugiés et d'aller sur le champ prêter main forte aux villageois. Je lui répondis que les gens sages ne se battent pas la nuit sans avoir un minimum d'information sur les forces ennemies à affronter.

Sidi Ali, ne voulant rien entendre, se mit en route avec ses hommes pour Taloust, insistant pour que je le suive. Nous croisâmes sur la route d'autres habitants de Taloust qui fuyaient avec leurs bêtes et quelques biens. Sidi Ali les envoya se réfugier dans sa maison d'Iligh.

187. Il l'a lui a aussi traduit vu qu'il ne parlait pas un mot d'arabe.

C’est entre les villages de Taloust et de Rouaïs, situés tous deux sur le fait d’une colline, que nous fîmes la prière de l’aube.

De son coté, Hmed Gouamazzer qui se rendait à Talaïnt [des Aït Jerrar], apprenant l’attaque des Imjjad sur Ighir Melloulen, avait dû faire demi-tour. De mon coté, avec Sidi Ali, nous nous rendîmes au village d’Aguerd. C’est là qu’el Hajj Brahim Abenniran[188] nous rejoignit en nous apostrophant : « Ne savez vous pas que cet endroit (c’est-à-dire l’Ighir Melloulen) appartient aux Imjjad ?! ». Nous lui répondîmes que nous n’étions pas venus pour apporter notre appui à tel ou tel parti mais pour venir en aide aux membres de la famille de Sidi Ali qui avaient fait appel à nous.

L’ayant convaincu de nos intentions pacifiques, el Hajj Brahim Abenniran demanda aux villageois de bien s’occuper de nous. Vint alors le caïd Addi Ou Hmed, el Mahfoud n Si Hmed[189] et el Hajj Messaoud Oumira Abaaqil (c’est lui qui m’avait aidé à combattre les Aït Bou Mehdi). Nous quittâmes ensemble Aguerd pour nous rendre alors à Tinguertil. A notre arrivée, les Imjjad n’étaient pas très content de nous voir venir, nous les Ida Oubaaqil. A cette époque, j’étais devenu un Abaaqil par la force des choses.

L’un d’entres-eux nous interpella ainsi : “Que voulez-vous ô Ida Oubaaqil ? Ce pays nous appartient. Si vous désirez vous attaquer aux gens de la plaine, faites-le à partir de votre territoire”. Je me retournais alors vers les Ida Oubaaqil et leur dit : “Cet homme dit vrai, nous n’avons rien à faire ici”. Mais personne ne voulu m’écouter et pendant longtemps on palabra. Finalement, on décida d’organiser une attaque sur la plaine, contre les Aït Jerrar pour les punir de leur agression contre l’Ighir Melloulen qui appartenait aux Imjjad. Les Ida Oubaaqil devaient les attaquer depuis Ouijjan tandis que les Imjjad le feraient depuis l’Ighir Melloulen.

Je partis donc avec quelques compagnons pour rejoindre Ouijjan mais sur la route qui longeait la montagne nous apercevions en bas les villages des Aït Jerrar. Je convainquis alors mes compagnons qu’il n’était pas nécessaire d’aller jusqu’à Ouijjan et que nous devions attaquer ces villages qui s’offraient à nous. Moi et mes cavaliers nous chargeâmes les premiers sur le village le plus proche, celui de Belfdil. Nous y surprimes près de deux cent cavaliers des Aït Jerrar qui, devant notre attaque, s’enfuirent sans tenter le moindre mouvement de résistance. Nous occupâmes le village mais je donnais des ordres stricts pour ne prélever que ce qui était nécessaire pour nourrir les hommes et les bêtes.

188. Frère de Mbark Abenniran des Imjjad.

189. Un des principaux notables d’Ouijjan, du hameau des Id Abdelqader.

Craignant de subir le même sort, une délégation des habitants du village voisin d'Idegh vint nous demander de les épargner de toutes violences. Ils conduisaient une belle vache pour la sacrifier devant nous. La délégation était conduite par Mousliou qui sera assassiné plus tard par le caïd Ayad qui lui reprocha son attitude peu combative face à nous. Je dis à Mousliou que je n'acceptais pas son sacrifice mais que s'il y tenait absolument, il pouvait se rendre à Kerdous, auprès d'el Hiba pour cela.

Quatre jours plus tard, quatre cavaliers imjjad, représentant l'avant-garde d'un plus fort contingent, nous rejoint au village de Belfdil. Après nous avoir reconnu, ils continuèrent leur chemin jusqu'à Idegh, suivi par le reste des Imjjad qui étaient descendus de la montagne. Parmi eux se trouvaient quelques Ida Oubaaqil ainsi que le caïd Mbark Abenniran[190] et Sidi Ali Ou Mohamed Outzeroualt.

C'est à ce moment que nous apprîmes que Haïda se préparait à marcher contre nous. De leur coté, les Imjjad et le caïd Mbark Abenniran se rencontraient avec des envoyés du caïd Ayad qui leurs proposèrent de leur verser de l'argent en échange de leur départ. Entre-temps, Haïda était parvenu à l'*assif* Oulghas où il avait établi son camp à Izouika. A cette nouvelle, les Imjjad quittèrent la plaine pour se réfugier dans leur montagne, fuyant comme des lapins. Dans la soirée, le caïd Mbark et Sidi Ali Ou Mohamed vinrent me voir [à Belfdil]. Ils me trouvèrent en plein sommeil. Ils étaient devant la porte de la maison où je logeais alors. J'entendis le caïd Mbark dirent à ses compagnons, en faisant référence au fait de m'avoir trouvé déjà couché : “Les caïds du Gharb dorment toujours !” Lorsque je sortis, je les trouvais en conversation avec le caïd Addi Ou Hmed Oukerdous qui venait d'arriver. Le caïd Mbark fit remarquer que l'*almouggar* de Sidi Hmed Ou Moussa allait bientôt débuter et qu'il fallait en profiter pour s'y approvisionner. Je les interrompais et leur dit : “Je vous prenais pour de véritables combattants pour la foi mais vous êtes bien loin de l'être. Quant à moi, je vous le répète, je ne suis venu dans ce pays que pour combattre les chrétiens et tous ceux qui les appuient. Allez-vous en à présent !”.

Je reçu plus tard des émissaires du caïd el Madani [Akhsassi]. Je lui écrivis une lettre où je lui apprenais la retraite des Imjjad et le mettait en garde contre l'avancée

190. Fils du caïd Lahsen qui fut nommé sur une partie des Imjjad (Ida Oubenniran, Aït Tajjajt et Aït Hemman) par Moulay el Hassan. Il avait fixé sa résidence à Akchtim, en limite du territoire d'Ifran. Il se soumet au Français en 1934 et reçoit le titre de caïd sur tous les Imjjad et Ifran. Pour entretenir des relations avec les Espagnols de la zone d'Ifni il est exilé à Tagounit puis à Taliouin de 1939 à 1944. Il meurt en 1951 dans son pays.

de Haïda : ‘‘Si tu es toujours l’homme vaillant que je connais c’est le moment de le montrer’’. A ce moment, el Madani campait à Mireght avec Iraa.

Ensuite, des habitants d’Idegh vinrent chez moi pour me porter de nombreuses offrandes, notamment dix charges d’orge, douze moutons et quatre charges de sucre. Ils s’excusaient de la modicité des dons qu’ils me faisaient au nom des proches villages des Aït Jerrar pour me remercier d’avoir épargner leurs biens et leurs maisons. Après les avoir remercié, mon attention fut attirée par un Abaaqil affublé d’un *aselham* de montagnard qui me faisait signe. Je lui fis comprendre discrètement de me rejoindre à l’écart. Il m’apprit alors que le vaillant Mohamed n Abdeslam, *khalifa* des Aït Jerrar, se trouvait au village d’Idegh avec près de cinq cent cavaliers et que la délégation qui m’avait fait toutes ces offrandes ne l’avait fait que pour mieux endormir ma méfiance. Je me levais aussitôt et me précipita auprès du caïd Addi Ou Hmed pour lui dire : ‘‘Lève-toi et fuis !

- Mes bagages et mon cheval sont à Idegh

- Presses-toi donc, avant que ceux qui souhaitent nous éliminer ne mettent la main sur nous’’.

Je fis rassembler tout ce que les habitants d’Idegh m’avaient remis puis, en compagnie d’Addi Ou Hmed, nous prîmes la direction d’Ouijjan. Une fois arrivés, le caïd Addi passa la nuit à Taddart tandis que moi et mes compagnons nous installâmes à Ouijjan même. Cette nuit-là, Haïda se trouvait de son côté à el Maader.

Sidi Ali Ou Mohamed Outzeroualt vint me retrouver à Ouijjan. Il souhaitait que je l’accompagne, pour le protéger jusqu’à l’Ighir Melloulen. Je refusais dans un premier temps car il ne m’avait pas suivi chez les Aït Jerrar, préférant la compagnie des Imjjad. Mais sur les conseils de cheikh Naama[191], je finis par accepter. Toutes les tribus de la région étaient en état d’alerte face à l’avancée de Haïda. Les Ida Oubaaqil s’étaient concentrés à Ouijjan et les Imjjad à Tiguemmi Oufella d’Ighir Melloulen. C’est là que nous nous rendîmes en compagnie de Sidi Ali. Nous n’avions aucune provision avec nous mais nous réussîmes à nous sustenter de quelques poules abandonnées par les habitants des villages alentours fuyant l’approche de Haïda. Tout le Sud résonnait sous les pas de Haïda qui tourmentait les cœurs et les esprits.

191. Frère de Moulay Hmed Hiba, il fut laissé à Tiznit lors de la montée des tribus vers Marrakech. Dès que la défaite de Sidi Bou Atman est connue, les habitants de Tiznit chassent Naama qui trouve refuge à Ouijjan, dans la maison du caïd Moussa des Id Ali Ou Bella.

Les contingents des Imjjad et des Aït Brahim nous rejoignirent à Tiguemmi Oufella. A ce moment Haïda se trouvait à Tiznit où le rejoignit le caïd Ayad Ajerrar. Peu après, Haïda, à la tête de toutes ses troupes fit mouvement. A sa première étape, il installa son campement à Ighir n Bou Naaman puis il emprunta la passe de Talat Oukhentour [Aït Brayyim] pour gravir la montagne.

Le caïd el Madani, avec ses troupes de Lakhsas et les Izafaden, ainsi que le caïd Iraa à la tête d'un fort contingent campaient de leurs côtés chez les Aït Hemman (Aït Brayyim). A l'approche de Haïda, le caïd el Madani et Iraa battirent rapidement en retraite pour éviter l'affrontement. Dans sa fuite, en passant chez les Aït Bou Yassin [Lakhsas], le caïd el Madani, en proie à une grande frayeur, leur dit : "Je pars car je ne souhaite pas affronter cet homme [Haïda Ou Mouis] quant à vous, les Aït Bou Yassin, si vous voulez résister, défendez-vous par vos propres moyens".

El Madani prévoyait même de fuir jusqu'au Sahara dans le cas où Haïda pousserait son incursion jusqu'à sa forteresse de Bizakarn.

Haïda, en compagnie d'Ajerrar, se rendit à Iferd des [Aït Boubker] (Aït Ba Amran) où une délégation des Aït Ba Amran vinrent lui affirmer leur soumission totale au Gouvernement et leur indiquèrent que le seul ennemi du Gouvernement dans la région était le caïd el Madani. Tout cela fut le résultat de l'action d'Ajerrar qui acheta la soumission des notables des Aït Ba Amran avec l'argent de Haïda.

Puis, ce dernier repris la route en retournant vers Lakhsas où les Aït Bou Yassin imitèrent les Aït Ba Amran en se soumettant. Haïda atteignit les Aït Biffouln (Lakhsas) et s'installa à Id Haytouf où se trouvait une maison d'el Madani. Il aurait pu la détruire mais s'en abstint. C'est là que se rencontrèrent Ajerrar et le caïd Mbark Bou Taam Arkha avec qui il était lié d'amitié. Il se soumit, au nom de toute sa tribu, à Haïda auquel il fit des dons. Il intercéda aussi auprès de lui pour qu'il épargne les Imjjad et el Madani. Tout cela, il le faisait dans le but d'empêcher toute effusion de sang supplémentaire. Peu après Haïda prit le chemin du retour.

De notre côté, nous n'avions pas bougé de Tiguemmi Oufella [Ighir Melloulen]. J'avais convoqué auprès de moi deux éminents personnages qui avaient une bonne audience chez les gens : Sidi Ali Ou Abella de Dougadir Ilegh et Sidi Tahar d'Ifran. S'ajoutaient à eux, Ihya Ou Bella et Abella n Rami, tous deux des Aït Moussa [Imjjad]. Je leur dis à tous : "Je souhaiterais que vous vous rendiez auprès de Mbark Bou Taam qui a réussi à éviter les flammes de Haïda en lui faisant des offrandes. Dites lui de faire la même chose afin de protéger le cheikh Naama (réfugié à Ouijjan) de Haïda qui doit

passer par là au retour de son expédition de Lakhsas et de chez les Aït Ba Amran. Il faut éviter à tout pris qu'il ne le capture et ne le livre aux chrétiens.

Le groupe se rendit donc auprès de Mbark [Bou Taam] pour lui transmettre mon message. Il leur répondit ainsi : ‘‘Dites à cet esclave qu'il s'en aille, notre pays ne pourra jamais supporter la guerre qu'il attire sur nous. Sans parler des Chnagta qui sont à l'origine de tous nos malheurs, par leurs fautes les difficultés n'ont fait que se succéder. La meilleure personne qui pourrait défendre la cause des Ida Oubaaqil auprès de Haïda est Ajerrar, adressez-vous plutôt à lui''.

Dans ce groupe que j'avais envoyé auprès de Mbark Bou Taam se trouvait un de mes hommes qui me raconta dans le détail tout ce qui s'était dit lors de l'entrevue. A leur retour, les *foqaha* me cachèrent certaines paroles de Bou Taam afin de ne pas me blesser. Tout le monde se demandait ce qu'il fallait faire à présent car après l'entente entre Haïda et Mbrak Bou Taam, les contingents des tribus s'étaient tous disloqués. Je leur dis que pour moi désormais il était clair que je n'avais plus ma place dans ce pays et que j'envisageais de me rendre chez les Izayan pour combattre aux côtés de Moha Ou Hemmou Azayi qui lui saurait apprécier la valeur des hommes. Depuis longtemps, j'entendais parler de sa vaillance guerrière et de son ardente foi.

Sidi Tahar me dit alors : ‘‘Je viens avec toi, il faudra passer par Aqqa chez le *moqaddem*[192] [Mohamed] Aresmouk[193], puis chez [Mhamed] Bounaïlat[194], et ainsi de suite, étape par étape nous atteindrons le pays des Izayan''. Alors que nous étions en pleine discussion, le caïd Mbark Abenniran fit irruption, il était en larmes. Je lui demandais la raison de cet état. Il me répondit qu'il pleurait la disparition de la force musulmane. Je lui rétorquais qu'il était l'un des premiers responsables de cette disparition et lui rappelais son retrait de la plaine lorsque je me trouvais chez les Aït Jerrar. Puis, me tournant vers les deux éminents *foqaha*, je leur rappelais les paroles d'un verset du Coran tout à fait approprié à notre situation du moment : « Vous qui avez cru à la Vérité et qui vous y êtes soumis, lorsque vous rencontrez des incroyants dans le champ de bataille, alors qu'ils s'avancent vers vous en grand nombre, ne les fuyez

192. Littéralement « mis en avant », préposé.

193. Riche notable des Aït Oumbribt, se disant d'origine chérifienne et résidant au village de Taourirt, il fait de l'opposition au caïd de sa tribu et s'appuie longtemps dans ce but sur le caïd voisin des Ida Ou Blal. Il meurt en 1939 dans son pays.

194. Caïd d'une tribu nomade en voie de sédentarisation, il réside alors entre les villages de Toug el Khir et Anghrif. Craignant la mainmise de Thami Aglaou qui menace son territoire depuis l'Est, il se soumet au Français en 1922. Il meurt le 18 mars 1944 dans son pays.

pas en tournant le dos à leurs épées. Celui qui ne les affronte pas et fuit devant eux, s'attire la colère de Dieu » en leurs expliquant que nous non plus nous ne devions pas baisser les bras puis je les enjoignis à se lever pour reprendre le combat dans la voie de Dieu. Le *fqih* Sid Ali Ou Abella me demanda alors par quel moyen j'envisageais cette reprise du combat alors que tous les hommes s'en étaient retournés à leur maison. Il ajouta pour preuve qu'il ne restait plus avec lui que quelques serviteurs et trois de ses cousins. De même Sidi Tahar affirma qu'il n'avait plus auprès de lui que quatorze cavaliers. Pour finir, le caïd Mbark à son tour se plaignit n'avoir plus avec lui que dix-sept cavaliers, vingt-sept fantassins (tous membres de sa familles) avec seulement une charge de munitions et de poudre.

Malgré tout, je continuais à les haranguer et à les encourager de ne pas désespérer pour reprendre le combat. Finalement, le caïd Mbark Abenniran se dit prêt à me suivre. C'était un guerrier dont le courage était reconnu dans tout le pays. Les *foqaha* Sidi Alli Ou Abella et Sidi Tahar dirent alors : "Les Id Benniran sont connus pour leur bravoure et leur adresse au combat mais nous les simples *telba* ne connaissons rien aux choses de la guerre, indiques-nous le meilleur moyen de t'être utile". Je leur expliquais que leur rôle était de prier avec nous au moment des prières collectives et pour nous lorsque nous combattrons.

Le *fqih* Sidi Ali Ou Abella savait sermonner les foules avec passion. Par ses prêches virulents, il savait atteindre les cœurs de chacun. Après sa harangue, j'avais le cœur brulant et enthousiaste pour aller au combat. Le sang encore bouillonnant, d'une voix forte je m'adressais à la foule : "Qui est prêt à mourir dans la voie de Dieu ? Qui est prêt à clore ses yeux sur ce monde et les rouvrir au Paradis ?" J'entendis alors dans la foule des gens clamant avec enthousiasme : "Moi, moi !" C'est ainsi que nous pûmes réunir soixante-quinze combattants.

Je quittais alors Tiguemmi Oufella en compagnie du caïd Addi Ou Hmed Oukerdous, el Mahfoud Gouïjjan et le caïd qui s'était réfugié dans le Sous : Mohamed ben Tahar Arehmani des Ouled Sidi el Bahlouli. Ce dernier personnage avait quitté Marrakech quelques temps après nous. Il n'avait alors avec lui que vingt-cinq cavaliers dont plusieurs l'abandonnèrent sur la route, à tel point que lorsqu'il atteignit Taroudant ceux-ci n'étaient plus qu'une poignée. Et de cette poignée il n'en resta bientôt plus que deux. C'est l'un d'eux d'ailleurs qui l'assassinera plus tard à Andja, village situé entre Lakhsas et les Aït Abella (Aït Ba Amran).

Sur la route, mes hommes et moi, qui formions l'avant-garde, nous rencontrâmes un contingent de cinq cent fantassins des Imjjad qui n'avait pas appris les nouvelles

de conciliation entre Bou Taam et Haïda. Je leur appris que la majorité des autres contingents s'étaient dispersés mais que de mon côté je me rendais à Ouijjan pour défendre cheikh Naama car nous avions entendu dire que Haïda se dirigeait sur ce point pour s'emparer du fils de Ma El Aïnin et le livrer aux chrétiens. Quand ils entendirent cette nouvelle, ils s'exclamèrent : "Allah msla alik a rassoul'oullah !" [La prière de Dieu sur toi, messager de Dieu]. C'était une manière de dire qu'ils étaient prêts à me suivre jusqu'à Ouijjan.

Derrière nous, s'approchait le reste de nos compagnons que je désignais aux fantassins imjjad : "Il y a parmi eux le *fqih* Sidi Ali Ou Abella, le *fqih* Sidi Tahar Ou Mohamed, le *chrif* Sidi Ali Ou Mohamed Outzeroualt, le caïd Addi Ou Hmed Oukerdous, le caïd Mbark Abenniran et le caïd Mohamed ben Tahar Arehmani". El Mahfoud [n Si Hmed] n'était pas avec eux car il avait déjà rejoint Ouijjan pour organiser la défense de sa maison. A la vue de tous ces notables, le contingent des Imjjad fut rassuré et clamèrent à l'adresse du caïd Mbark : "Aujourd'hui tu es le vrai caïd des Imjjad et non pas un traitre comme ce Bou Taam". Et ils se mirent à insulter le caïd des Aït Erkha.

Une grande discussion eut alors lieu. Je parvins à la conclusion qu'il fallait dorénavant éviter les sujets qui pouvaient susciter la discorde et la désunion des musulmans. Je dis ainsi aux présents : "Oubliez Bou Taam et préparez-vous plutôt à l'épreuve qui nous attend à Ouijjan".

Ensuite, dans la soirée, tout le monde fut réparti dans les villages alentours comme de coutume. Le caïd Mbark passa la nuit à Aguerd des Ighir Melloulen, Sidi Ali Ou Mohamed, dans sa maison d'Iligh, Sidi Ali Ou Abella et Sidi Tahar, dans le village d'Aïn Telba [du Tazeroualt] tandis que le gros du contingent des Imjjad était répartis dans les autres villages du Tazeroualt. De mon côté, je fus logé pour la nuit dans le village d'Imjgaguen [Tazeroualt].

Cette nuit-là, el Mahfoud Gouïjjan vint nous avertir que Haïda campait à Sidi Moussa de Tadaïght [Aït Jerrar] tout près d'Ouijjan. Je lui fis de grandes remontrances pour avoir abandonné Ouijjan et lui demanda de retourner immédiatement chez lui pour organiser la défense.

Le lendemain à l'aube Haïda se trouvait devant Ouijjan. A l'aide de ses canons, il ouvrit aussitôt le feu en faisant trembler les montagnes alentours. En entendant le bruit de la canonnade, le *fqih* Sidi Ali Ou Abella s'écria : "Levez-vous, ô musulman ! Levez-vous, les portes du Paradis sont ouvertes ! Saisissez cette occasion afin que Dieu vous pardonne vos pêchés ! Et ainsi, vous redonnerez à l'islam tout son éclat en mettant un

terme aux paroles des infidèles ! Toute boisson, toute nourriture n'aura aucune saveur tant que durera le joug des chrétiens sur les musulmans ! Dans le cas contraire, la mort est plus enviable que la vie !" Ce genre de paroles réveillerait le courage dans le cœur du plus lâche des hommes.

Avec mes cavaliers, nous nous précipitâmes sur Ouijjan où les canons nous accueillirent vivement en nous prenant pour cible. Haïda et Ajerrar, ce dernier sur son éternelle mule, dirigeaient les opérations de l'attaque. Ils avaient investi déjà plusieurs maisons d'Ouijjan mais il y avait encore une forte résistance de la part des Ida Oubaaqil. Moi et mes hommes étions du côté d'Agadir [n Ouijjan] où nous faisions face aux hommes d'Ajerrar.

Le caïd el Housseyn Dlimi, quant à lui, fonça sur la maison où se trouvait le cheikh Naama dans le but de le capturer. Il enfonçait les portes de la bâtisse une à une. Mais dans la demeure, il fallait franchir sept portes avant d'atteindre le cheikh Naama[195], et quand il ne restait plus qu'une porte à briser, Atman, un cousin du caïd Moussa Gouïjjan, abattit le caïd el Housseyn [Dlimi] à bout portant.

Durant cette attaque, le cheikh Naama conserva tout son calme, sans chercher à fuir, il ne portait aucune attention à ce qui se passait autour de lui. C'était un homme pieux, profondément ancré dans ses convictions religieuses à l'instar de tous les Id Ma El Aïnin.

Moi et mes compagnons sommes arrivés à la maison de cheikh Naama et grâce à un tir nourri nous réussîmes à tenir à distance les assaillants. Dans la demeure, nous trouvâmes le cadavre du caïd el Housseyn encore chaud. Mes hommes se jetèrent sur lui pour le dépouiller de tout ce qu'il portait de valeur. Nous infligeâmes ce jour-là une défaite cuisante à l'ennemi. Je me fis un devoir de décapité tous les morts laissés par les hommes de Haïda et d'Ajerrar. J'en réunis trois grands tas que je fis envoyer à Kerdous. Je chargeais ceux qui les transportaient de tirer des *timatarin* [sg. *tamatart*] à chaque fois qu'ils passeraient près d'un village pour montrer aux gens les preuves de notre victoire sur Haïda.

Nous fûmes renforcés, dans l'après-midi, par de nouveaux contingents d'Ida Oubaaqil et d'Ida Gouarsmoukt. Ce qui nous permit de tenir en échec toutes les attaques

195. Ici, il semble que Najem trahit la crainte respectueuse qu'il a pour Naama en faisant appelle à l'image des sept portes protectrices. Le chiffre sept est dans bien des sociétés un chiffre aux pouvoirs prophylactiques. On ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec le conte de Hmed Ounamir qui construisit une maison pour sa femme-ange doté de sept portes successives à franchir avant de parvenir à elle.

ennemis. Le soir, cheikh Naama sortit de sa maison ; il paraissait très affaibli mais pria pour notre victoire. Durant cette nuit, nous établîmes des postes de garde tout autour d'Ouijjan. Mes hommes furent installés à Tamalout, c'est par là que les hommes de Haïda avaient menés l'attaque plus tôt dans la journée. De mon côté, je logeais dans la maison d'el Mahfoud [Id Abdelqader]. Les *foqaha* Sidi Ali Ou Abella et Sidi Tahar descendirent dans les maisons de Tasamt, près de Tamalout tandis que le caïd Mbark recevait l'hospitalité d'Omar n Kourtam[196] [Id Abdelqader]. Quant aux fantassins, ils étaient égrenés tout au long du muret défensif, *aderras*, qui avait été érigé à l'époque pour lutter contre Aguiloul.

Haïda appris ce soir-là que c'était moi qui était à l'origine de cette résistance d'Ouijjan. Après avoir été bien reçu chez les Aït Abella et à Lakhsas, il avait du mal à accepter ce semi-échec. Furieux et résolu à arracher la victoire, il disait à ces hommes : ‘‘Où que j'aille je trouve en face de moi cet esclave noir ! Demain matin, je vais lui donner une leçon qu'il ne sera pas prêt d'oublier !'' Il continua son discours en se jurant de venger tous leur mort et en continuant à professer des menaces contre moi.

Le lendemain donc, les hommes de Haïda déferlèrent sur Ouijjan, en attaquant en priorité le secteur où je me trouvais. Il avait été renseigné par des espions, des hommes de notre parti qui lui rapportèrent notamment tout ce qu'il voulait savoir sur notre organisation défensive.

Durant ce premier choc, mon cheval fut tué sous moi. Mais nous continuâmes à leur infliger des pertes nombreuses car, attaquant en groupes massifs, tous les coups de nos fantassins, bien protégés derrière l'*aderras*, portaient justes. Par trois fois, ils durent se replier devant le feu nourri que nous leur infligions.

Cette bataille dura quatre jours. Grâce à nos positions, quasi inexpugnables, nous eûmes peu de perte. Pour ma part je ne perdis que cinq de mes hommes, pour ce qui était des tribus de notre parti, les pertes s'élevaient à deux cent cinquante hommes environ. Tandis que du côté de Haïda, on comptait des centaines voire jusqu'à un millier d'hommes tués durant les combats. Après avoir constaté qu'il ne réussissait pas à briser notre résistance, Haïda appela Ajerrar pour lui dire : ‘‘Que ne m'as-tu rapporté comme balivernes sur ce pays ! Tu m'avais dit que tous ses habitants étaient pétrifiés de peur devant l'arrivée de ma puissante armée, qu'à notre arrivée à Ouijjan ils se soumettraient facilement et iraient même jusqu'à me livrer cheikh Naama. Et pourtant j'ai subi des pertes énormes à tel point qu'il ne me reste quasiment plus que les soldats

196. Célèbre coupeur de routes sans foi ni loi.

que m’a confié le Gouvernement. Ces hommes là, je me dois de ne pas les exposer outre mesure car je suis directement responsable d’eux auprès du Gouvernement. C’est pour toutes ces raisons que j’ai décidé de lever le camp demain. Quant à ceux-là, fais-en ce que bon te semble [c’est-à-dire ceux de Ouijjan]”. Le caïd Ayad le supplia de rester à ses côtés encore pour une journée afin qu’il puisse renforcer les défenses de sa maison car il craignait la vengeance des tribus après le départ de Haïda. Ce dernier accepta finalement de rester encore pour un jour.

Ajerrar profita de ce répit pour contacter el Hajj Moh Gougadir d’Ouijjan, plus connu sous le nom d’Achbarkou n Ouijjan, ainsi que Salh Ou Mbark des Aït Aamr d’Ouijjan, el Mahfoud n Si Hmed et d’autres encore. C’étaient tous des hommes connu pour leur malhonnêteté, de véritables canailles. Ayad Ajerrar les rencontra le soir dans un endroit à l’écart des lieux des combats[197] et leur demanda de tout faire pour me faire quitter, moi et mes hommes, Ouijjan au plus tôt. Ils le lui promirent en échange du versement d’une forte somme d’argent.

Un de mes hommes m’informa qu’il avait remarqué les vas-et-viens suspects dans la demeure de celui qui l’hébergeait, lui et le caïd Addi Ou Hmed. Cet individu sortît plusieurs fois de la maison ce soir-là sans aucune raison apparente. Il comprit rapidement que quelque chose se préparait contre nous. Je lui recommandais de surveiller désormais très étroitement cet individu afin de découvrir ce qui se tramait exactement. Il le suivit ainsi jusqu’à l’endroit où Ajerrar avait convoqué plusieurs personnages d’Ouijjan. Vers la fin de la nuit, mon compagnon vint me réveiller pour m’apprendre que les Aït Ouijjan avaient fait la paix avec Ajerrar.

Je ne réagis pas sur le moment mais à la pointe du jour je me rendis auprès de Sidi Ali Ou Abella et Sidi Tahar afin de leur révéler ce que je venais d’apprendre et prendre conseil auprès d’eux. Quelques temps plus tard, les Aït Ouijjan nous convoquèrent afin de nous informer qu’ils avaient pris la décision de faire la paix et de mettre un terme à tout acte de guerre dans leur pays. C’est à ce moment qu’arriva à Ouijjan le cheikh el Ouali ould Ma el Aïnin à la tête d’une centaine de Chnagta montés sur leurs dromadaires ainsi que de quelques cavaliers des Aït Ba Amran qui avaient su conserver la ferveur du *jihad*, ainsi que le caïd Iraa.

197. Les conciliabules et les pourparlers en temps de guerre sont largement autorisés par les coutumiers. La seule condition à cette démarche est de la faire en dehors du secteur des combats pour éviter toute trahison ou désorganisation des défenses.

Je m’entremis avec le cheikh el Ouali à l’écart de l’assemblée des Aït Ouijjan. Je l’informais de la situation et lui demandais d’aller remercier les habitants d’Ouijjan pour avoir défendu son frère, le cheikh Naama, de leur assurer qu’il continuera à prier pour eux comme il l’a toujours fait. Je lui recommandais aussi de ne pas ajouter un mot de plus et de ne pas descendre de sa monture car les Aït Ouijjan n’hésiteraient pas à lui tirer dessus et je serais alors obligé de réagir à mon tour. Tout cela aurait de fâcheuses conséquences sur l’avenir de cheikh Naama à Ouijjan. Fort heureusement, tout se passa comme je l’avais demandé : el Ouali et son groupe quittèrent Ouijjan sans avoir mis pied-à-terre. Iraa me dit avant de partir : “Viens avec nous, tu vois bien qu’aujourd’hui personne ne veut de nous puisqu’ils ont fait la paix avec Haïda. Les gens d’ici n’apprécient que les infidèles et ceux qui les soutiennent ! Même les Aït Ba Amran que je côtoie depuis longtemps, n’ont pas ces derniers jours manifestés beaucoup d’ardeur pour la défense de l’islam. Tous ne sont que des êtres cupides courant après l’argent des infidèles”. Je lui répondis que j’étais très fatigué de ces dernières journées où je n’avais pas eu le temps de fermer l’œil et que je n’aspirais qu’à dormir un peu, ne serait-ce que sur une pierre, au milieu de nulle part. Je lui recommandais de se rendre à Kerdous auprès d’el Hiba avec Sidi Ali Ou Abella et Sidi Tahar qui lui serviront de guides, et que je les rejoindrai là-bas d’ici quelques jours.

Avant de partir, je me rendis auprès du cheikh Naama pour lui expliquer mon projet de me rendre chez les Aït Ba Amran afin de vérifier si tout ce que l’on rapportait sur eux était réel. Il pria pour moi. Je me rendis tout d’abord à Aïn Telba [Tazeroualt] puis à Aguerd d’Ighir Melloulen enfin chez les Id el Arba [Lakhsas] où je fus logé par Afqir Ali des Id Boufous. Je passais ensuite une nuit dans mon village, auprès de quelques cousins à Id Jelloul. Le lendemain, je retrouvais mes hommes à la médersa de Sidi Ali Ou Saïd où ils m’y avaient précédé. C’est là que tous les notables [de la fraction des Aït Bou Yassin de Lakhsas] vinrent me visiter. Je leur demandais de prendre en charge mes hommes pour cette nuit. J’avais alors avec moi soixante-dix cavaliers et cent trente fantassins. J’envoyais l’un de mes compagnons à l’*almouggar* d’Isseg (qui commençait ce jour-là) pour acheter deux bœufs. Le lendemain, je me rendis à mon tour à Isseg, auprès du tombeau du saint où je sacrifiais l’un des bœufs que mon compagnon m’apporta. Après cela, je me rendis à une maison des environs, dite Tiguemmi n Hmaïdouch, qui se trouvait près d’un grand caroubier. Sur le trajet, je croisais une vieille femme qui demanda qui étaient ces cavaliers qui soulevaient tant de poussières. On lui apprit qui j’étais en me désignant comme celui qui avait combattu Haïda alors que d’autres s’étaient soumis à lui. A cette nouvelle, elle lança un youyou de joie dans notre direction.

Des hommes d'Ajerrar, une trentaine de cavaliers, vinrent aussi à l'*almouggar* d'Isseg. Ils portaient avec eux l'argent nécessaire pour acheter quelques notables des Aït Ba Amran afin de diviser ces derniers et de les affaiblir. Lorsqu'ils m'aperçurent, ils firent demi-tour et disparurent. Le caïd el Madani à son tour, à la tête des représentants de sa tribu, fit son entrée à Isseg à la tête de près de cinq cent cavaliers.

Durant mon séjour, les gens parlaient beaucoup autour de moi. Ils demandaient ainsi des nouvelles des Aït Ba Amran que j'avais conduits autrefois à la guerre chez les Achtouken. De même, j'entendais les gens me désigner en disant : ‘‘Voila le caïd Najem, il a subi tant de défaites face aux Français qu'il a dû se réfugier chez nous !''

Mais peu à peu, tous les Aït Ba Amran qui m'avaient rencontré autrefois, venaient auprès de moi avec comme cadeau un ou plusieurs pains de sucre. Des gens de Lakhsas voyant cela se rendirent auprès d'el Madani pour le lui rapporter. Il leur répondit alors : ‘‘C'est notre frère et le votre, allons lui rendre visite nous aussi''. Il acheta trois charges de sucre, les répartis entre tous ses hommes, puis chacun les porta dans ses bras pour venir me les remettre par groupe de quatre ou cinq. A leur tête se trouvait el Madani qui me dit : ‘‘O frère Najem, je te souhaite la bienvenue chez les Aït Ba Amran''. Il trouva auprès de moi Merebbih Rebbo accompagné de deux de ses proches dénommés Smaïl et Ma el Aïnin. Après une brève entrevue, el Madani retourna chez lui. Dans la soirée, le plus important des notables de la tribu sur le territoire duquel se déroulait l'*almouggar* (Aït Boubker), Abid des Aït Takermist, m'informa que la tribu entière me souhaitait la bienvenue et que je serais logé pour la nuit dans la maison du caïd Mohamed [village d'Iferd], fils du caïd Brahim Ou Saïd, qui était mort depuis longtemps[198]. Alors que j'étais assis, un jeune homme vint s'asseoir en face de moi et se mit à sangloter. Je lui demandais le pourquoi de ces larmes. Il me répondit que c'est lui que la tribu avait chargé de m'accueillir dans sa maison pour cette nuit, qu'elle lui avait promis de lui fournir tout le nécessaire pour bien m'accueillir mais qu'elle ne lui avait toujours rien donné pour cela. Je lui demandais s'il disposait au moins de fourrage dans sa maison. A sa réponse positive, j'envoyais un de mes hommes pour acheter de la viande, du beurre cuit, des légumes, du pain, du thé et des bougies. Pour ce qui était du sucre, j'en avais déjà plus qu'il n'en fallait. Merebbih Rebbo, son frère cheikh el Ouali et leurs compagnons passèrent la soirée avec nous.

Le lendemain matin, tous les Aït Ba Amran se rassemblèrent autour d'un arbre où les esclaves étaient habituellement vendus durant l'*almouggar*, on l'appelait l'arbre aux

---

198. Mohamed Ou Brahim, meurt en 1903 ou 1907, assassiné par les Aït Ikhelf avec qui il était en guerre.

esclaves. Je fis signe à un de mes hommes de m'apporter le second bœuf au milieu de l'assemblée pour faire sacrifice à la tribu. Les notables me crièrent de ne pas sacrifier mais une fois la chose faite tous les présents s'exclamèrent : "Nous sommes à ton service !" Le cri des notables s'expliquent du fait que le sacrifice à la tribu était comme une demande de protection de la part du sacrificateur.

Je m'adressais alors à eux : "Ecoutez ces quelques mots que j'ai à vous dire. Vous savez qu'autrefois j'habitais Marrakech, ensuite vous êtes venus, avec tous les Aït Sous, pour accompagner votre seigneur Moulay Hmed Hiba. Nous vous avons alors suivi, en abandonnant nos biens pour la victoire d'el Hiba. Aujourd'hui, j'aimerais savoir si vous reconnaissez toujours ce dernier comme *aguellid*". En guise de réponse, ils clamèrent alors d'une seule voix et à plusieurs reprises : "Dieu donne la victoire à Moulay Hmed Hiba !" Je leur répondis : "J'ai bien entendu votre réponse, je souhaite à présent que vous me donniez des gages de votre parole".

Un des Isbouya présents se leva et me tendit son antique vieux fusil en guise de gage. Devant ce geste, Lyazid, le frère de l'*amghar* Saïd des Aït el Khems, s'empara du vieux fusil, et, furieux, le jeta violemment au loin.

Je leur dis alors : "Je souhaiterais de véritables gages de votre part". Les beaux et bons fusils européens de toutes les fractions des Aït Ba Amran commencèrent alors à s'amonceler devant moi. Ils me demandèrent ensuite ce que je désirais après m'avoir remis les gages de leur parole.

Je leur répondis que je souhaitais que tous leurs notables se rassemblent au prochain *almouggar* de Sidi Hmed Ou Moussa pour se rendre par la suite auprès de Moulay Hmed Hiba pour renouveler leurs liens d'allégeance. Ils clamèrent d'une seule voix : "j'entends et j'exécute !"[199]

Après ces derniers mots, tout le monde se dispersa. Ceux qui avaient encore en eux la vraie foi s'en retournèrent le cœur léger et heureux tandis que les autres repartaient d'un air ennuyé. Je me retrouvais avec Merebbih Rebbo, el Ouali et une centaine de Chnagta montés sur des dromadaires faméliques (*ibjaoun*[200]). Puis le caïd Si Hmed n Talb nous envoya un messager pour nous offrir l'hospitalité de la tribu des Aït Iazza pour cette nuit. On me désigna la maison d'un riche personnage où je serais logé avec

199. Formule habituelle dans le domaine militaire des *mehalla* chérifiennes, il est peu probable qu'elle était connu par les gens des tribus mais par cette expression Najem voulait montrer l'autorité qu'il avait (ou qu'il disait avoir) chez les Aït Ba Amran.

200. Ibjaoun (sing. abjaou), dromadaires de selle, « rapides mais de charge très légère » (Miège, 1996 : 85).

ceux que je souhaitais tandis que le reste du groupe serait réparti sur les autres foyers de la tribu.

Merebbih Rebbo me demanda de lui rapporter ce que venait de me dire à l'oreille le messager de Si Hmed n Talb. Je lui répétais donc la teneur du message puis Merebbih Rebbo, cheikh el Ouali – ce dernier était l'ainé de Merebbih Rebbo, guerrier célèbre pour sa bravoure – et les Chnagta, qui les accompagnaient, se rendirent dans la maison du riche personnage où ils furent très bien reçus. Ce dernier était Abella Ou Belaïd, un des cadis nommé par Moulay Hassan dans la région. Cet *aguellid* avait été très généreux avec lui, pour le récompenser de son dévouement, il lui fit de nombreuses donations.

De mon côté, je me rendis à la demeure du personnage que m'avait indiqué Si Hmed n Talb qui était le riche Mohamed n Aïssa du village de Bouguerfa. Mais à notre arrivée, ce dernier ne vint pas à notre rencontre. J'étais donc installé près de sa maison quand des Aït Iazza de ma connaissance vinrent auprès de moi, poussant devant eux un beau et gras bélier. Devant ma situation, ils firent de nombreuses remontrances à Mohamed n Aïssa qui se confondit alors en excuse et tint à tout prix à sacrifier lui-même le bélier devant moi. Je lui dis alors qu'en réalité, je n'avais besoin de l'hospitalité de personne mais que si j'étais là c'est tout simplement parce que Si Hmed n Talb m'avait envoyé chez lui. Je lui offrais mes propres provisions pour préparer le dîner. J'ajoutais pour finir que je le connaissais lui, son père et ses frères. Il s'excusa de nouveau puis nous pénétrâmes dans sa maison où nous fûmes très bien traités.

Le lendemain, nous prîmes la route de Lakhsas où je restais quatre jours auprès des miens à Id Jelloul. Je passais de temps en temps à la médersa de Sidi Ali Ou Saïd où les Aït Bou Yassin venaient me rejoindre nombreux pour me demander régulièrement d'accepter le commandement de la fraction car j'étais leur frère contrairement à el Madani qui n'avait pas hésité à les abandonner devant l'agression de Haïda. Je refusais très clairement leur proposition et pour éviter qu'el Madani ne me soupçonne de comploter contre lui, je me rendis auprès de lui à la tête d'un nombreux contingent.

A notre arrivée chez lui [à Bizakarn], nous fûmes tous très bien accueillis. Mais je constatais que des bruits avaient circulés sur moi et les Aït Bou Yassin car el Madani se méfiait de nous. Ainsi, il nous installa, moi et mes compagnons, dans une maison à l'écart. Je passais les soirées avec el Madani à discuter et à boire une quantité incroyable de thé, boisson qu'il appréciait particulièrement et dont il ne se lassait jamais. Après deux jours, je pris congé de lui. En partant, il me fit don d'un beau et gras dromadaire à la bosse rebondie puis me dit : "Avant toute chose, saches bien que nous sommes frères. Le nombre important de cavaliers et de fantassins dont tu disposes va te couter

cher en entretien. Sur la route, arrêtes toi à ma maison d'Id Haytouf et désigne parmi les tiens un homme de confiance pour organiser le transport, jusqu'à ta maison d'Id Jelloul, de quarante charges d'orge que je te donne et qui te permettront de nourrir tous tes hommes''. Je le remerciais chaleureusement pour son geste et je quittais Bizakarn pour prendre la route de Taloust (Ighir Melloulen).

Lors de l'*almouggar* de Sidi Hmed Ou Moussa, se réunirent tous les notables des tribus, en particulier ceux des Aït Ba Amran ainsi que le caïd el Madani. Je les menais tous auprès de Moulay Hmed Hiba dont la situation se rétablit à partir de ce moment-là. Les Aït Ba Amran, les Imjjad et ceux de Lakhsas furent beaucoup plus généreux à son égard que ne l'avait été jusque-là les Ida Oultit [chez qui il se trouvait]. Ces derniers étaient extrêmement cupides, cherchant constamment à trouver quelques choses à se mettre en poche. Il leur arrivait même de venir quémander, sans vergogne, auprès de nous, le peu que nous avions alors que nous n'étions que des fugitifs ».

A Azarif

Najem a dit : « Comme je l'ai déjà raconté, j'avais laissé ma famille auprès du saint personnage qu'était Sidi Mohamed Gouguersif (originaire d'Aguerd). C'était un mystique adepte du soufisme qui portait les cheveux longs. A tous ceux qui lui demandaient pourquoi il ne les coupait pas, il leur répondait : ''Je ne les couperais qu'à Fès''. Il faisait ici allusion à el Hiba qu'il espérait voir un jour atteindre Fès. C'était un homme extrêmement généreux, à tel point qu'il n'hésitait pas à hypothéquer ses propres biens pour nourrir ses hôtes.

Après avoir fait mes adieux aux Aït Ba Amran que je laissais chez el Hiba, je me rendis à Azarif[201] pour rejoindre ma famille. Je restais là-bas jusqu'au retour de Haïda, venu s'installer à Tiznit pour la seconde fois, nous étions alors en rabiaa 1er de l'année 1335 [c/à la fin du mois de décembre 1916][202].

Haïda se dirigea par la suite vers les Aït Ba Amran. Il avait alors pris contact avec Hemmouad n Aït Bihi de Msidra –c'était un des grands notables des Aït Boubker [Aït Ba Amran] – ceci est la raison qui fait que Haïda a évité d'emprunter le territoire des Aït Boubker et de s'engager dans la vallée d'Igalfen [Aït Brayyim] où Dieu l'a brutalement rappelé à lui.

---

201. D'après les rapports militaires de l'époque, Najem se trouvait alors au village d'Aguerd n temzguida situé tout près d'Azarif chez les Aït Hemd. D'ailleurs, il se corrige un peu plus loin dans le cours du texte.

202. Haïda Ou Mouis fit son entrée à Tiznit le 29 décembre 1916 (Dorée, 1917, SHD).

Je n'ai pas assisté à cette bataille personnellement mais j'y avais envoyé un de mes hommes qui m'a tout rapporté. Les tribus ont fait ce jour là un butin considérable, notamment de nombreux chevaux et des tentes de campagne. Mais ceux qui ont récolté le gros du butin furent les Imjjad.

Lorsque Haïda, frappé d'une balle, tomba à terre, un petit groupe de fidèle se resserra autour de lui pour tenter de le protéger. Aucun d'entre eux n'échappa à la mort. Parmi eux, on peut citer Ammou n Aït Saïd des Aït Iazza (Achtouken), Abdeslam Ou Lhajj Rami des Inchaden (Achtouken), Bouhouch n Aït Oufra des Aït Baha Oumlal, Messaoud Amkhlaou des Ida Ou Mennou et Saïd Ou Lahsen des Aït Mzal. A ses côtés également se trouvait Ayad Ajerrar qui réussit à s'échapper par miracle en abandonnant son cheval et en fuyant à pieds le lieu des combats. Lorsqu'on identifia le cadavre de Haïda, sa tête fut immédiatement tranchée.

Les nouvelles de ce qui venait de se passer nous parvenaient à peine à Kerdous lorsque se présenta à nous un Chenguiti dénommé el Qadi portant dans sa musette la tête de mon ennemi de toujours : Haïda.

Je dis aux présents : ''Haïda avait juré de me retrouver pour m'affronter dans ces montagnes mais Dieu ne lui a pas laissé le temps d'exhausser son vœu de son vivant. Et voilà à présent sa tête au milieu de nous et de ces montagnes''. C'est alors qu'el Hiba sorti aux bruits de l'attroupement qui s'était fait à l'entrée de sa maison. On lui présenta le macabre trophée auquel il portait de petits coups à l'aide d'un vieux piquet en fer, en s'adressant à lui : ''Tu vois à présent où ta trahison t'a menée Haïda ? Tu as oublié ce que t'avais demandé mon père le cheikh ? – On raconte que le cheikh Ma el Aïnin aurait demandé à Haïda de prendre soin de ses enfants – voilà le sort qui est réservé à ceux qui ne tiennent pas leur parole. Tu as oublié que c'est moi qui t'ai mis à la tête de cette grande armée quand nous étions en route pour Marrakech. Tous mes secrets, je te les avais confié alors''. El Hiba continua longtemps à abreuver de ses remontrances Haïda avant que, lassé de cette façon de faire, je ne me tourne vers lui pour lui demander : ''Mais à qui t'adresses-tu ?''

- Ne t'inquiète pas, tout ce que je lui dis, il l'entend.

El Hiba avait fait cela en imitation du prophète Mohamed qui s'était adressé de la même façon aux cadavres de ses ennemis morts à la bataille de Badr.

Puis, la tête de Haïda fut suspendue près de la porte de la maison du caïd Addi Ou Hmed. mais quelques temps plus tard, en pleine nuit, la tête fut enlevée et rapporté à el Hajj Hemmouad, le fils de Haïda qui la réunit au cadavre de son père enterré à Tiznit. J'ai entendu dire que c'est Iraa qui serait à l'origine de cette disparition. Il l'aurait remise à un juif du Tazeroualt qui l'aurait porté à son tour à Moulay Hmed n Aït Chrif des Aït Ilougan (Achtouken). Pour cette tâche, ce dernier avait reçu une forte somme de la part d'el Hajj Hemmouad.

Il y avait un *fqih, chrif* des Aït Bouchouar, qui s'était installé dans une maison près du tombeau de Sidi Mohamed Ou Sliman [Ida Oussemlal], lieu de pèlerinage d'hommes de toutes conditions. Avant la première incursion de Haïda dans la région, il fit portée à el Hajj Abd, qui était un de ses cousins, une prédication : "Deux armée vont venir bientôt d'Ikhf Ouassif [Ras el Oued], ne les craignez pas ; pour la première, patientez simplement car elle n'est pas dangereuse, pour la seconde, tout ce qu'elle amène avec elle sera pour vous". J'ai pensé tout de suite à ce qui venait d'arriver à Haïda. Le *fqih* a parlé aussi d'autres évènements. Je pense qu'il faisait référence à l'armée des Sénégalais et des chrétiens qui campaient à Charij el bgar, près de Marrakech, et qui devaient se rendre au Sous mais qui, frappé par la foudre, subira de grandes pertes.

Je suis resté quelques jours à Kerdous puis je suis retourné auprès des miens à Azarif. Quelques temps plus tard, une forte armée se dirigeait sur le Sous[203], elle fut rejoint un peu plus tard par el Hajj Thami Aglaou, Bouslem *khalifa* d'Atigui, Outgountaft et tous les caïds du Sous et des Ihahan. Ils s'établirent à Tiznit puis le lendemain de leur arrivée ils partirent pour Ouijjan. Devant ce mouvement de l'ennemi, les Imjjad postés dans l'Ighir Melloulen, se dirigèrent immédiatement sur Ouijjan pour porter main forte aux Ida Oubaaqil. Au moment de leur arrivée sur les lieux, les Imjjad furent immédiatement pris pour cible par les canons ».

Un des participants à cette bataille, mon frère Sidi Mohamed[204], me conta ainsi son arrivée à Ouijjan aux cotés des Imjjad : « A notre arrivée, j'aperçu un village situé au

---

203. Dans l'historiographie coloniale, il s'agit là de la « colonne du Sous » commandée par le général de Lamothe, connue dans la région sous le nom de « lherkt n Jninar », « la harka du général ». Elle fait son entrée à Tiznit le 16 mars 1917.

204. Frère d'el Mekhtar Soussi, il a succédé à leur père (el Hajj Ali) à la tête de la zaouia de Dougadir Ilgh en 1910. Il accompagna el Hiba sur la route de Marrakech en 1912 et lui facilita le passage sur le territoire des Ida Ouziki. Au lendemain de la mort d'el Hiba (1919), il se détache de la cause hibiste pour se rapprocher des autorités françaises. Il est nommé « amghar » de sa tribu (Aït Abella Ou Saïd) en 1934 puis « cheikh indépendant » d'Aglou en 1938.

pied d'une colline réduit en ruines par le feu des canons. Moi et mes compagnons, nous postant à l'abri de rochers, nous nous mîmes à tirer sur les serveurs des canons car, nous ayant aperçu, ils les dirigeaient vers nous dans le but de nous réduire à néant. Toute la journée la bataille fit rage. Ce jour-là, les Imjjad perdirent énormément d'hommes. D'après certains, les pertes des Imjjad s'élevèrent à près de quatre vingt hommes, de mêmes, les contingents des autres tribus y compris les Ida Oubaaqil perdirent énormément d'hommes ce jour-là.

La nuit venue, le cheikh Naama quitta la maison où il se trouvait avec sa famille et tous ses biens. Tous les Aït Ouijjan d'ailleurs cette nuit-là quittèrent la place pour trouver refuge dans les montagnes. Outgountaft et Ajerrar, informés de la fuite des défenseurs d'Ouijjan en profitèrent pour envoyer leurs hommes l'occuper immédiatement. Puis, ils en informèrent le chef de l'armée [le général de Lamothe].

Par la suite, des contacts furent établis avec le cheikh Hmed Gouamazzer, qui ayant reçu de l'argent de la part d'Ajerrar, fit la paix avec l'armée ennemie qui quitta alors Ouijjan. Il déclara, pour expliquer son geste, que les montagnards (*iboudraren*) avaient eux aussi fait la paix avec le Gouvernement mais le cheikh Gouamazzer fut plus tard assassiné par ses frères Ida Oubaaqil. Ceux qui furent chargés de son assassinat furent les Aït Bou Mehdi[205], les fameux truands des Ida Oubaaqil.

Par la suite, l'armée se dirigea en direction des Aït Ba Amran, après avoir franchis de nombreuses collines, elle s'installa à Isseg[206]. Sur son chemin, tous les habitants des villages alentours avaient fuis. L'armée stationna à cet endroit pendant des jours sans que personne ne vienne la voir. C'est là que fut tué Abella Ou Belqas Oumast ».

Najem a dit : « A ce moment, je réunissais de nombreux contingents venus des tribus montagnardes d'Ilallen, des Aït Souab, des Ammeln, des Ida Oubaaqil et des Ida Gouarsmoukt. C'étaient tous des fantassins. Nous nous établîmes chez les Aït Ouadrim. Je laissais entendre que nous allions couper, à cette armée, la route qui passait dans le pays des Achtouken. C'était alors Bouslam Atigui qui était le responsable du ravitaillement de l'armée. Mes projets lui étant parvenus, il s'empara de tous les chevaux de la région pour prévenir toute action de ma part. Il avait cru à mon faux projet, car les contingents dont je disposais venaient tous de la montagne où il n'y avait pas de chevaux, inutiles dans un tel relief. Il m'était impossible de m'établir dans la

205. Najem fait ici erreur, il s'agit d'une autre famille de coupe jarrets, célèbre dans le Sous, les Aït Bahman de Timmassin ; c'est là qu'il est assassiné le 26 avril 1917.

206. C'est près d'Isseg, au sanctuaire de Sidi Bou Brahim, que se tiennent parfois les réunions générales des Aït Ba Amran.

plaine des Achtouken avec une troupe de fantassins. Tout ce que je souhaitais c'était de paraitre comme une menace dangereuse, susceptible de couper la route de retraite de l'armée descendue derrière Tiznit [à Isseg]. C'est l'une des raisons pour laquelle cette armée quitta Isseg quelques jours plus tard. L'autre raison étant qu'elle ne parvenait pas à lier contact avec les tribus car il avait été décidé que quiconque entrerait en liaison avec l'armée serait exécuté. De plus, les tribus du Sud se regroupaient malgré tout. Elles venaient principalement du Sahara, du Oued Noun, des Aït Brahim et des Imjjad. Elles se préparaient pour attaquer l'armée.

Un matin, l'armée leva enfin le camp pour se diriger sur Bou Naaman. Elle n'utilisa pas la voie directe mais fit mains détours ».

Pour sa part, mon frère Sidi Mohamed, me confia que, la nuit précédant l'attaque, les gens se disaient mutuellement adieu en souhaitant se revoir le lendemain au Paradis s'ils mourraient dans la voie du *jihad*[207].

Il ajouta encore : « Nous étions peu nombreux et sans aucune provision. Nous nous nourrissions alors de quelques grains d'orge pris dans les champs alentours et grillés au-dessus du feu. Moi et mes compagnons, nous dormions dans une maison voisine de celle où se trouvait le caïd Addi Ou Hmed Oukerdous. Pour son dîner, lui aussi dut se contenter de ces quelques grains d'orge que nous lui fîmes porter.

Le lendemain, à l'aube, nous entendîmes les *timatarin*, deux coups de fusil qui nous signalaient que l'armée venait de se mettre en marche. Nous bondîmes pour atteindre une colline voisine afin d'observer les mouvements de l'ennemi. Nous aperçûmes de nombreuses lignes noires, plusieurs rangées de soldats d'où partait une véritable pluie de plomb qui frappait les arbres tout autour de nous. Peu en réchappèrent. Il y eut énormément de morts et de blessés dans notre camp. Parmi eux, il y eut l'*afqir*[208] Boujemaa Aksim qui fut gravement touché à l'œil. Tombé au milieu des morts, un soldat ennemi s'approcha de lui, le prenant pour mort, il trancha sa ceinture et le dépouilla de tout ce qu'il portait de valeur. L'*afqir* ne se leva qu'une fois les soldats partis. Il était de ceux qui s'étaient réfugiés à la zaouïa de Dougadir Ilegh.

---

207. Dans les rapports militaires, on retrouve trace de cette folle attitude de trompe la mort des hommes des tribus dans les rencontres outrageusement déséquilibrées qu'ils eurent avec la colonne du général : « l'état d'esprit qui les animait est démontré par leur remarquable mordant d'une part, [et] par cette réponse faite par un de leurs blessés à un de nos partisans qui voulait le secourir : « Non, tue-moi que je meurs en moudjahed » (Lamothe, 1917, SHD).

208. *Afqir* (pl. *ifqiren*), terme venu de l'arabe (*el faqir*), il a le même sens que dans cette dernière langue : il désigne tout affilié à un ordre religieux. Cependant, qu'en tachelhit, le sens premier est celui de pauvre ou de pieux vieillard.

Quand le jour se leva, nos cavaliers attaquèrent l'armée en mouvement mais devant l'intense feu de l'ennemi, nous dument nous replier une première fois pour les réattaquer de nouveau. Nous formâmes une seconde charge à partir d'une petite colline. C'est à ce moment que les canons nous prirent pour cible. Je ralentis alors la course de mon cheval pour viser au mieux les servants des pièces d'artillerie ennemie. Je m'attendais à être tuer à tout instant quand soudain mon cheval s'écroula, blessé à mort. Je réussi à me dégager et je vis un Amjjoud se précipité sur mon cheval mourant pour lui arracher la selle et l'emporter ! Devenu simple fantassin, sous le feu de nos adversaires, je tentais de récupérer le précieux contenu d'une caisse à poudre ennemi qui était percée. Tout autour de moi, les balles pleuvaient, à tel point que je me demande comment j'ai pu m'en tirer indemne. Je me repliais alors prudemment derrière une colline où, un peu plus tard, des compagnons vinrent à moi et me fournirent une mule. Je vis ensuite le *fqih* Sidi Ali Ou Abella au milieu d'un groupe de cavaliers qui furent peu après dispersés par un coup de canon.

Voilà ce qui se passa ce jour-là, l'armée descendit ensuite à Bou Naaman puis se replia quelques jours plus tard ».

Najem a dit : « Durant cette journée, le cheikh Moulay Hmed Derqaoui[209], après avoir récité la litanie de sa confrérie, accompagné par d'autres cavaliers, chargea résolument l'ennemi qui fut très impressionné par cette folle attaque.

El Hajj Thami [Aglaou], de son côté, se battit vaillamment ce jour-là. Il eut un cheval tué sous lui et ce fut le caïd Dris ben Faïda qui accouru à son secours pour lui donner une autre monture.

L'important renfort de cavaliers Chnagta ne parvint sur les lieux du combat que le dernier jour des combats. Ensuite l'armée se replia après avoir subit elle aussi de grosses pertes ».

Mon frère Sidi Mohamed dit pour finir que : « Durant ces combats, il n'y eut aucune attaque organisée, chacun attaquait ou se repliait comme bon lui semblait, sans aucune coordination. De plus, nous manquions cruellement de munition. Grâce à Dieu, l'ennemi se replia. Et les gens virent dans la retraite de l'armée une grande victoire ».

209. Moulay Ahmed des Aït Sidi Ali Ou Boujemaa (qui se disaient d'origine chérifienne) de Talat n Tramt, entre les Id Ghazal (Lakhsas) et les Aït Abella (Aït Ba-Amrane). C'était un brillant cavalier, qui se faisait remarquer dans les fantasias. Il se fit initier à la tariqa derqaouiya par Sidi Saïd Ou Hammou d'el Maader. Il fonda une zaouïa dans son village de Talat n Tramt et une autre à Tagant n Toutal (Paulin, 1939, SHD). D'après el Igourari, il serait mort le 12 dou el Hijja 1349 [c/au 29 avril 1931].

Najem a dit : « Ensuite, Aglaou fit appel à la fraternité musulmane pour prendre contact avec les tribus. Le *khalifa* Bouslem Atigui envoya des messagers à Iraa et à el Madani [Akhsassi] pour leur demander de se rencontrer afin de parvenir à un accord. La rencontre eu lieu dans un autre endroit que le lieu des combats ».

A Oukhrib

Najem a dit : « Après avoir quitté Aguerd [n temzguida], près d'Azarif, je me rendis à Oukhrib des Aït Baha Ou Baha où je fis quelques labours. Je m'installais dans une maison de ce village avec mes femmes et mes enfants.

Un commerçant [de la région], Mhamed Ou Hmed Ou Bella Amzal, se rendi [un jour] à l'*almouggar* de Sidi Mohamed Ou Abella en pays Sihel où il rencontra d'autres commerçants[210], originaires des Chiadma, installés alors à Tiznit. Ils le mirent en contact avec Outgountaft qui était installé à Tiznit depuis le départ de l'armée. Lors de la rencontre, Mhamed Ou Hmed dit au caïd Outgountaft : ''Il se trouve chez nous un esclave qui nous pose beaucoup de problèmes. Te serait-il possible de nous en débarrasser et de le chasser ?'' Outgountaft répondit qu'il s'occupera de mon cas le moment venu.

[Un peu plus tard], alors que j'étais assis à l'endroit où je venais d'achever ma prière, passa devant moi ce Mhamed Ou Hmed poussant devant lui une vache et son veau. En me voyant, il me salua et me dit : ''Je reviens de l'*almouggar* de Sidi Mohamed Ou Abella où je me suis procuré ce dont j'avais besoin''. Mais à ce moment-là, j'avais déjà appris qu'il avait rencontré le caïd Outgountaft à Tiznit. J'envoyais donc une lettre au *fqih* Sidi el Hajj Abd à propos des manigances de l'Amzal. Après avoir lu la lettre, le *fqih*, très en colère, s'exclama : ''Que Dieu le couvre de lèpre !''

L'Amzal, pendant ce temps, continuait à comploter contre moi. Le *fqih* Sidi el Hajj Abd vint ensuite pour me défendre en faisant des remontrances à Mhamed Ou Hmed et à ceux qui étaient de son parti. Il leur dit notamment : ''Est-ce le peu que vous fournissez à mon ami qui vous pèse à ce point ?'' Parmi eux se trouvaient en effet des Aït Baha et des Imchguiguilen qui nous donnaient, à moi et à mes compagnons, notre ration quotidienne de pain.

210. Il s'agit de deux frères, Si Allal et Si Abella, originaire en effet des Chiadma qui s'étaient installés à Tiznit depuis quelques années. Ce sont eux qui ont créé le premier hammam de la ville de Tiznit d'où le nom d'une des rues qui débouche sur le mchour : « assouk lhemmam ». En relation d'affaires avec les tribus alentours, en particulier les Aït Ba Amran et les Ida Oubaaqil. Ils sont morts en septembre 1918 à quelques jours d'intervalle lors d'une épidémie de grippe qui frappa toute la région.

Peu de temps après, nous apprîmes qu'Outgountaft qui, depuis son installation à Tiznit, s'était imposé aux tribus de l'Azaghar et des Achtouken, se préparait désormais à conduire une expédition contre nous. A cette époque, Hmed Ou Ali des Aït Belfaa (Achtouken) avait refusé de reconnaitre l'autorité d'Outgountaft et s'était réfugié, avec une vingtaine de cavaliers, au village d'Anmoulil chez les Aït Ouadrim[211].

Nous étions alors en pleine période des moissons et, après avoir récolté l'orge et le maïs que j'avais semé, j'en vendis une partie et mettais le reste en sécurité chez les Aït Oualyad car j'envisageais alors de partir ».

Chez les Aït Oualyad

Najem a dit : « Voilà la raison qui m'a poussé à quitter, avec ma famille, ma maison d'Oukhrib pour une autre. Vint ensuite Outgountaft qui occupa mon ancienne maison. Ne la trouvant pas à son goût, il préféra s'installer dans la maison de Si Bella des Aït Oumghar. Mhamed Ou Hmed lui rendit visite pour lui dire : ''Nous te remercions d'être venu et de nous avoir débarrassé de l'autorité de cet esclave qui, par ses agissements, menaçait le commerce que nous faisions entre l'Azaghar et Tassourt''. C'était là le point de vue de beaucoup de gens dans la région. Outgountaft lui remis de l'argent et des vêtements pour ces mots de bienvenues.

Pour ma part, je me trouvais alors, avec mes compagnons, à Id Gou Nbark des Aït Oualyad. C'est là que me rejoignirent Hmed Ou Ali des Aït Belfaa, El Housseyn Ou Omar[212] [Aït Ouadrim] – très connu depuis la révolte de Gouaghzen[213] et leurs hommes.

211. Erreur, il s'agit en fait du nom d'une des fractions qui composent la tribu voisine des Aït Hemd : Aït Ounmoulil.

212. Issu d'une vieille famille de notables des Aït Ouadrim, il s'impose comme chef incontesté de sa tribu vers 1921 lorsque son principal rival trouve la mort lors des combats contre Outgountaft. A partit de ce moment, il se fait fort d'être l'un des plus intransigeant opposant au « makhzen des Français » mais la forte poigne qu'il fait peser sur sa tribu crée des mécontents qui en appellent aux autorités françaises de Bigoura qui le chassent de la tribu en 1928. Quelques temps plus tard, il fait amende honorable et se soumet aux Français. Il meurt en 1936 suite à ce que l'on a appelé la « révolte des Aït Baha » dont il fut l'un des principaux protagonistes.

213. Il s'agit de Si Lahsen Ou Tayeb de la medersa de Douzemmour (Aït Souab) situé dans le village des Aït Ouaghzen. En 1936, il se disait désigné par Dieu pour être le « Bab n Saat », le « Maître de l'Heure ». Il rassembla plusieurs notables de la montagne, leur déclara sa mission divine et, proclamant le jihad contre les iroumin, invita les personnalités présentes à le reconnaître comme aguellid. Il organisa la formation de deux harka d'une centaine d'hommes armés de bâtons et de couteaux et les envoya à l'assaut des deux postes les plus proches : Aït Baha et Tanalt. Ce devait être le prélude d'un grand combat qui, après avoir conquis tout le Sous, devait les conduire jusqu'à …Marrakech ! Mais la révolte est rapidement réprimée et Si Lahsen, arrêté, trouvera la mort quelques jours plus tard dans des conditions assez obscures.

Les combats entre nous et Outgountaft se succédaient, nombreux. A un moment donné, nous eûmes le dessus, mais Outgountaft n'hésita pas à donner l'ordre de tirer sur ses propres hommes qui fuyaient devant nous. Et ce n'est qu'avec l'appui de Mohamed n Abdeslam Ajerrar, Moh n Bouslam des Aït Milk et le caïd Lhassen Gouglou qui se battirent avec courage aux côtés d'Outgountaft que celui-ci pu tenir. Durant la bataille, j'avais laissé mon cheval à la garde d'un homme et je m'étais posté, avec d'autres montagnards, à l'abri d'un *achbar* – abri en pierre où se poste le fantassin - d'où nous nous défendions.

Brahim Ou Mohamed Amzal demanda alors à Outgountaft de lui confier des hommes afin de prendre d'assaut l'endroit où nous nous trouvions. Après avoir prit la tête de ces hommes, Brahim contourna alors plusieurs reliefs avant de nous prendre à revers. Nous ne nous rendîmes compte de la manœuvre qu'en entendant de la musique militaire dans notre dos. Ce qui sema la panique dans notre camp : tous les montagnards abandonnèrent leur poste pour fuir et se disperser. Même l'homme à qui j'avais confié mon cheval s'était enfui. Voyant la situation, je sautais à cheval et pris la fuite à mon tour. J'entendais derrière moi le groupe d'Amzal, qui me poursuivait en criant : "O porteur de cornes, - c'est-à-dire les *nouader*, des mèches de cheveux qui pendent sur les tempes[214] -, ô le noir, par Dieu, maudit nègre, aujourd'hui sera ta fin !" Ils ouvrirent un feu nourri sur moi mais Dieu m'a épargné et je pu rejoindre Id [Gou] Nbark. J'y trouvais un de mes esclaves qui tentait d'empêcher les habitants du village de conduire la vache qu'ils souhaitaient offrir en guise de soumission à Outgountaft.

Durant la soirée, je conseillais à Ali Ou Brahim, propriétaire de la maison où je logeais, de prendre contact avec Mhamed Ou Hmed Amzal pour lui servir d'intermédiaire avec Outgountaft. Je lui remis pour cela, cent *tighrar*[215] d'orge. Ali Ou Brahim se rendit donc auprès d'Amzal qui lui dit : "Il faut que cet esclave quitte notre pays !". C'était la condition pour rétablir la paix dans la région.

Le lendemain, la tribu fit sa soumission à Outgountaft. Ensuite, ce dernier fit une tournée, à la tête de ses troupes, dans toute la région. Il descendit à Tagdant où il dressa ses canons.

De mon côté, avec mes hommes et ceux de Hmed Ou Ali nous nous rendîmes à Tounoudi où s'était réfugiée ma famille. Je déplaçais cette dernière et l'envoyait au

214. Les fameuses « *cadenette*s » chères au célèbre auteur des Seksawa (Berque, 1989 : 88).

215. Tighrar (sing. Taghrart), terme désignant un gros sac tissé en laine utilisé pour transporter le grain de l'aire à battre au silo ou au grenier. C'est une mesure de grain qui contient trente saa soit l'équivalent de soixante à cent kilos d'orge ou de blé selon les régions.

village d'Aït Ouakrim de Targoua Oualyad. Le surlendemain, je me rendis avec Ali Ou Brahim, qui n'avait pas voulu me quitter, à Targoua Oualyad.

Outgountaft, continuait sa traversée des tribus et avait atteint Agadir n Trimt qu'il détruisit avant de repartir pour Tiznit[216]. Il était très heureux de la bonne marche de son expédition et de la soumission des tribus. Il écrivit à Borguino[217] pour l'informer qu'il avait obtenu la soumission de quatorze tribus. Il n'avait pas hésité à désigner certains villages soumis comme de grandes tribus. Plus tard, Borguino se rendit compte de ces mensonges et c'est la raison pour laquelle il fut destitué de son poste de Tiznit ».

Retour à Tounoudi

Najem a dit : « Quand Outgountaft s'en retourna pour Tiznit la situation s'améliora pour nous. Je revins avec mes hommes, m'installer dans la maison d'Ali Ou Brahim [Tounoudi]. Puis nous nous rendîmes à l'*almouggar* de Sidi Messaoud Afoullous dans la tribu des Ida Gounidif. Je pris la route pour Tiguissas, avec Ali Ou Brahim, Ou Lahsen, Da Ammou et Ali des Aït Hmida. J'y achetais là-bas une charge de sucre et un bœuf dont je fis don aux habitants de Tiguissas ainsi qu'au village voisin des Aït Smaïoun.

Je fus logé la nuit à Tiguissas, dans la maison du cadi Sidi Addi Afilal. La nuit suivante, je la passais chez les Aït Smaïoun. J'achetais ensuite un autre bœuf et me rendit à Issaguen où je trouvais ses habitants en plein désaccord avec leur chef, Saïd Gouanammer. Je les réconciliais après leur avoir fait don du bœuf que j'apportais. Ils m'hébergèrent durant quatre jours puis je partis pour Irgueh où je suis resté trois jours. De ce dernier point, je descendis à Targoua des Ida Gounidif, très beau pays où l'eau abonde. A chaque fois, j'achetais sur les marchés de la région un bœuf et une charge de sucre [que j'offrais aux villages qui m'accueillaient].

216. A cette occasion, Outgountaft écrit avec fierté à un officier français en poste à Marrakech : « Nous n'avons quitté les Aït Ouadrim qu'après avoir détruit de fond en comble le fort de Tirimt qui était à la montagne ce que la tête est au corps » (Chardon, 1918, CADN). En 1937, il est reconstruit en grande partie pour pouvoir assurer le stockage de l'orge destiné aux prêts de semences de la Société Indigène de Prévoyance (Gascou, 1947, SHD).

217. Najem se trompe, à cette époque, c'est le capitaine Justinard qui est en poste à Tiznit, le capitaine Bourguignon ne sera en poste dans le Sous qu'à partir de l'année suivante (1919). Il n'empêche que c'était un grand connaisseur du Sous, il rédigea depuis Marrakech dès 1913 de nombreuses « fiche de tribu » de ce pays. Il est mort le 13 mars 1927 chez les Beni Mestara (Jebala) lors des combats contre Si Mohand (Abdelkrim).

Ensuite je passais successivement à Ighir Ifran, Amhiln, Kamzt, Ida Ouktir, Tazegza, Tidli où je disais à chacun de leurs habitants : “Je suis un réfugié[218] chez vous et je vous demande de répondre à mon appel à chaque fois que j’aurais besoin de vous”. Ils répondirent tous positivement à ma demande.

Je retournais ensuite à ma demeure des Aït Oualyad où j’appris que Dieu avait finalement puni Mhamed Ou Hmed Ou Bella Amzal en lui infligeant lèpre, plaies et pustules. C’était la malédiction du *fqih* Sidi el Hajj Abd qui s’accomplissait. Son état se dégrada rapidement puis au moment de notre retour, il rendit l’âme.

Quelques jours après sa disparition mourut à son tour Hmed el Hiba, nous étions en 1337 [c/à 1919]. Je partis donc, accompagné des Aït Oualyad afin de porter nos condoléance à sa famille et faire allégeance à son successeur et frère, Merebbih Rebbo.

Ensuite, je repartis pour Tounoudi où j’appris, peu après que la secrète politique d’Outgountaft œuvrait de nouveau contre moi. Il promettait de fortes sommes d’argent à quiconque pourrait le débarrasser de moi. Le danger se resserrait doucement autour de moi, on m’avertit que ce serait le jour de l’*aïd* que l’attentat contre moi devait se produire. La veille de ce jour fatidique, je fis la prière du soir avec tout le monde réunis sur la grande place prévue à cet effet. C’est là que je perdis mon chapelet. Le lendemain, à l’aube, je retournais sur les lieux afin d’essayer de retrouver mon rosaire, c’est alors que j’ai croisé “un tel”[219] qui, après m’avoir salué, me demanda la direction de la maison du chef du village. Je l’accompagnais donc jusqu’à la demeure d’Ali Ou Brahim. Il m’invita à entrer avec “un tel” mais je déclinais l’invitation car des gens m’attendaient à la mosquée pour déjeuner. Traditionnellement, en effet, pour l’*aïd*, chaque foyer envoyait un plat à la mosquée pour le premier repas de la journée. Les gens me demandèrent si je n’avais pas vu Ali Ou Brahim. Je leur répondis qu’il accueillait “un tel” dans sa maison qui était venu lui rendre visite ce matin. L’un d’entres-eux dit alors : “Mais que fait Ali avec lui ? Par Dieu, c’est certain, il est venu pour le tuer”.

Ali Ou Brahim avait quitté sa maison avec le fameux personnage le matin même et depuis personne ne l’avait revu. Nous apprîmes plus tard que cet homme l’avait

218. Un *amzoug*, un exilé réfugié dans une tribu du pays doit faire sacrifice à la tribu ou à un de ses éminents membres pour avoir le droit d’y rester, il se doit aussi de se soumettre aux lois de la tribu qui l’accueille. Mais en se mettant sous la protection d’une tribu, il oblige celle-ci à le défendre contre ses ennemis extérieurs. De cette manière Najem tente de se créer un parti dans le combat qu’il mène.

219. Soussi ne nous donne pas volontairement le nom de ce personnage qui a assassiné Ali Ou Brahim. Très souvent dans ses écrits, on retrouve cette manière de faire, afin selon lui ne pas jeter l’opprobre sur les hommes coupables d’actions condamnables.

conduit dans les bois où se trouvaient ses comparses qui tombèrent sur lui pour le larder de coups de poignard. Le crime eut comme témoin une petite bergère qui courut rapporter à sa mère la scène à laquelle elle venait d'assister. Le soir, la nouvelle était connue de tout le monde. Nous partîmes alors dans les bois, éclairés à l'aide de lanternes, nous retrouvâmes le corps sans vie d'Ali Ou Brahim. Nous le transportâmes jusqu'au tombeau du saint Sidi Brahim puis nous fîmes tiré dans la nuit noir les coups de *timatarin* afin de réunir tous les hommes de la tribu. Dans un premier temps, nous enterrâmes le mort puis nous discutâmes sur la suite à donner à ce meurtre. Je dis alors qu'il fallait maintenant punir sévèrement ceux qui avaient perpétrer ce crime. Tout le monde s'écria lors : "Allah msla alik a rassoul'oullah !", ["La prière de Dieu sur le messager de Dieu !"].

Ils mirent le feu à toutes les maisons de ceux qui avaient participé à l'assassinat. Parmi eux se trouvaient quelques-uns de mes hommes. Le soir, je me rendis auprès de Sidi el Hajj Abd et lui racontait toute l'histoire. Nous partîmes ensuite ensemble et passâmes la nuit à Imkioun, chez Brahim Ou Abd. Sur la route, devant la difficulté du chemin escarpé que nous suivions, nous descendîmes de nos bêtes et empruntâmes les sentiers des bêtes pour couper court.

C'est à ce moment que le *fiqh* el Hajj Abd me dit : "Tu sais Najem, quand les chrétiens auront occupé tout ce pays, je me réfugierai dans une grotte, dans ces montagnes, afin de prier Dieu jusqu'au jour de ma mort".

Je le quittais à Tanalt [Aït Souab] où il enseignait [dans la médersa du village] et continuais ma route jusqu'à Lakhsas. Je descendis dans la maison des miens [à Id Jelloul]. A ce moment, j'avais peu d'hommes avec moi et ne retrouvais dans ma demeure que quelques-uns des esclaves que j'y avais laissé, les plus jeunes. Tous mes chevaux et le gros de mes hommes se trouvaient alors chez les Aït Ba Amran. J'appris plus tard que c'était le notable Boubker Ou Addi[220] qui avait convaincu mes esclaves de quitter ma maison pour se réfugier auprès d'Outgountaft [à Tiznit] où, leur disait-il, ils trouveraient à faire bombance.

220. Malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible de déterminer avec exactitude qui était ce personnage.

Deux des jeunes esclaves qui me restaient m'accompagnèrent au marché des Aït Boubker (Aït Ba Amran) ou j'y rencontrais Mohamed Ou Mbark Bouzalim[221] en compagnie de l'*amghar* Saïd. Après les avoir salué, je leur dis que mes esclaves s'étaient enfuis chez Outgountaft et leur demandais, vue leur relation avec ce dernier, s'il était possible qu'ils lui écrivent une lettre pour qu'il me les rende. Ils lui écrivirent bien la dite missive mais sa réponse fut d'une insolence sans commune mesure. Il me répondait dans sa lettre : ''Je n'ai pas ces esclaves mais si le caïd Najem souhaite les récupérer, il n'a qu'à venir les chercher''. L'*amghar* Saïd recevait, à cette époque, de fortes sommes d'argent de la part d'Outgountaft par le biais de Bouzalim.

Une fois que Merebbih Rebbo succéda à son frère, les tribus se mirent d'accord pour lui fournir chaque année un riyal par an et par foyer. Elles lui conseillèrent aussi de ne pas rester enfermé à Kerdous et de parcourir toutes les tribus qui le reconnaissaient comme *aguellid*. C'était en fait el Madani [Akhsassi] et d'autres qui étaient à l'origine de ces conseils. Par ce moyen, ils espéraient ainsi renforcer leur autorité sur les tribus.

Je retournais à Kerdous où Merebbih Rebbo m'avait fait demander. Nous entreprîmes alors une tournée au milieu d'un important groupe où se trouvait les *foqaha* Sidi Ali Ou Abella et Sidi Tahar Ou Mohamed, ainsi que le ministre Iraa, le caïd *mechouar* Addi Ou Hmed, Mohamed Ould Abdelaziz, secrétaire particulier de Merebbih Rebbo et un autre secrétaire, el Arbi Assouab[222].

Ce dernier fut autrefois mon secrétaire personnel pendant très longtemps. Il entra à mon service à l'époque où j'étais à Agafay chez les Haouara. Puis, un jour, il fit quelque chose qui me déplu, je me suis alors immédiatement séparé de lui. Il est devenu ensuite le secrétaire d'el Hiba puis de son frère Merebbih Rebbo.

Nous commençâmes notre voyage par les Imjjad où nous établîmes notre campement près du village d'Ibder, puis nous passâmes chez les Aït Moussa auprès d'un de leurs notables, Ihya. Nous entrâmes ensuite chez les Aït Erkha où nous passâmes la nuit à Iqelman ; le lendemain nous nous arrêtâmes à Id Haytouf [Lakhsas] chez le caïd el Madani. Dans le village nous trouvâmes son fils, Mohamed, en train de mener

221. Ce dernier était un commerçant important des Aït Boubker (Aït Ba Amran) en relation avec de grosses maisons de Tassourt (Mogador) et de Saint Louis du Sénégal qui avait compris que « puisqu'un Français s'installait à Tiznit [Justinard en octobre 1916], ce devait être le présage d'une occupation française ultérieure et qu'il y avait lieu de prendre contact ». Il servait en effet d'intermédiaire entre Outgountaft et l'amghar Saïd des Aït el Khems à qui il versait à ce dernier l'argent et les munitions qu'on lui remettait à Tiznit afin de diviser les tribus.

222. Mort en 1358 [c/à 1939] (Note de Soussi).

les travaux de construction d’une nouvelle maison. El Madani et Merebbih Rebbo s’isolèrent pour discuter à l’abri des oreilles indiscrètes.

Nous étions alors en pleine période de sécheresse et le manque de pluie commençait à se faire sentir cruellement. A notre arrivée à Id Haytouf, nos chevaux et autres bêtes de somme étaient très affaiblis par le manque d’eau. Je me rendis alors auprès d’el Madani et lui dit : “Les bêtes de Merebbih Rebbo ont été très touchées par la soif. M’accordes-tu l’autorisation d’utiliser l’eau de tes citernes pour les abreuver ?” Dès qu’il accepta, je me précipitais au dehors pour donner l’ordre de mener rapidement toutes nos bêtes auprès des citernes. El Madani regrettait déjà son geste car le nombre des bêtes de somme de notre convoi était très important, et l’eau, en cette période de sècheresse avait autant de valeur que de la poudre d’or.

Mais à peine étions-nous de retour des citernes que la pluie se mit à tomber abondamment. Cette averse bénéfique s’abattit sur la région durant trois jours consécutifs.

Nous nous rendîmes par la suite au marché du mardi [de Lakhsas] où nous accomplîmes la prière. Merebbih Rebbo présidait habituellement comme toujours la prière commune, puis il se rendit à la médersa de Sidi Ali Ou Saïd où il devait passer la nuit. El Madani fut logé de son côté chez les Id el Arba tandis que je me rendais à ma maison des Id Jelloul. Le reste de notre groupement fut réparti auprès de plusieurs foyers des Aït Ali.

Le lendemain, el Madani nous proposait de nous rendre chez les Aït Ba Amran. Quand l’*amghar* Saïd appris ce projet, il s’écria : “Par Dieu, jamais el Madani ne pénétrera le territoire de notre tribu ! En accompagnant Moulay el Moustafa chez les tribus – nouveau nom de Merebbih Rebbo depuis qu’il a succédé à son frère, parfois même il se faisait appeler Moulay Mohamed –, il cherche avant tout à étendre son influence”.

Devant ce problème, accompagné des deux *foqaha* […], je me rendis au grand rassemblement où se trouvait l’*amghar* Saïd. Nous lui expliquâmes que ce voyage n’était pas celui d’el Madani mais celui du *chrif* qui représente la voix de tous les musulmans. Et qu’il était destiné à renforcer l’unité des tribus. Finalement, l’*amghar* Saïd accepta.

L’étape suivante fut pour les Aït Abella (Aït Ba Amran). Leur caïd, Si Hmed n Talb remit la *hediya* de sa tribu, en trois cérémonies successives, à Moulay el Moustafa. Nous passâmes la nuit dans la maison de ce caïd [à Aguerd Ouazar] puis, le lendemain, nous allâmes chez les Aït Boubker où notre première étape fut pour le village d’Iferd.

Nous fûmes logés dans la maison de Brahim Ou Saïd dans laquelle se trouvait aussi une délégation des *cherfa* de Bouguerfa conduite par Sidi Thami et Sidi Mohamed n Bakrim. Ensuite, nous partîmes pour Aït Sihel où nous couchâmes à Iferda puis à Aït Sihel[223]. Nous revînmes vers les Aït Ba Amran en nous rendant chez les Aït Ikhelf où nous nous établîmes à Tamguert n cheikh Emmou. Puis de là, nous partîmes pour les Aït el Khems où nous fûmes accueillis par une foule en liesse. Les youyous des femmes se mêlaient aux tirs de joie des cavaliers. Le *fqih* Sidi Ali Ou Abella vint me dire son mécontentement de l'accueil que nous avaient fait les Aït el Khems : "Qui accueillent-t-ils ainsi ? Est ce Moulay el Moustafa ou bien sa femme ? Quels sont ces coups de feu, sommes-nous à une noce ?"

Je transmis toutes ces remarques à Merebbih Rebbo en ajoutant qu'il fallait éviter à l'avenir les démonstrations de joie excessives notamment les coups de feu qui pourraient s'avérer dangereux. En effet, certains pourraient profiter de cette occasion pour régler leurs différents avec leurs rivaux ou ennemis, ce qui pourrait très vite dégénéré. Moulay el Moustafa fit appeler son caïd *mechouar*, Addi Ou Hmed, et lui dit d'interdire désormais tout tir de joie lors de ses futures tournées en tribus.

Je passais la nuit à Oukhrib, chez le *fqih* Sidi Lahsen Ou Mohamed tandis que Merebbih Rebbo couchait dans la maison du *fqih* Sidi Zakaria situé près du mausolée du saint Sidi Sliman Ou Bou Toummit. Quant à el Madani [Akhsassi], il fut logé par Mohamed Ou Addi[224]. Pendant toute cette nuit-là, la pluie tomba sans interruption. Le lendemain, nous passâmes chez les Ida Oussouguem qui sont les descendants du saint Sidi Sliman Ou Bou Toummit. Merebbih Rebbo descendit dans leurs maisons tandis que moi et Iraa nous fûmes logés par Mohamed Ou Lahsen. Puis, nous passâmes sur le territoire des Smahra où nous passâmes la nuit chez el Hajj Abella. Le lendemain, lorsque nous fûmes sur la route des Imstiten, l'*amghar* Saïd vint nous saluer. Il nous donna, à moi et à Iraa, de nombreux cadeaux et une somme de quatre-vingt riyals. Chez les Imstiten, nous passâmes la nuit chez les descendants de Sidi Saïd Immel[225]. Puis, nous passâmes chez les Isbouya où nous nous installâmes à Outlouk où se trouvait une maison de Merebbih Rebbo qu'il avait fait bâtir à l'époque de son frère el Hiba.

223. Au marché de cette tribu sans doute.

224. Talb de la mosquée de Tangarfa des Aït Issimour (Aït el Khems).

225. Il était originaire du village de Dou Imlalen [Ammeln] et était un des compagnons du célèbre Outmouddizt. C'était un très bon *fqih*.

Puis, nous fîmes successivement étape à Taliouin et à el Gsabi des Aït Lahsen. A cette dernière étape, je me rendis à la maison d'el Mekhtar Ould Omar[226] afin d'y passer la nuit. Je le trouvais en train de refuser l'accès de sa maison à quelques Chnagta compagnons de Merebbih Rebbo. Je frappais à la porte de sa maison et quand il demanda qui j'étais, je lui répondis, sur le ton de la plaisanterie : ‘‘Je suis celui qui va te couper la tête sur l'ordre de l'*aguellid*''. Reconnaissant ma voix, il ouvrit la porte et fut très heureux de me voir. C'était un homme très courageux, qui n'avait peur de rien ni de personne. Dans sa maison, je trouvais plusieurs notables de la tribu des Rgueibat : Smaïl Ould el Bardi, Hmed Hemmouad, Saadi, Mohamed Salm Tahali, Dih Ould Mohamed Ould Abella. Ils avaient été régalés par leur hôte de lait de chamelle.

De là, nous nous rendîmes à Agoulmim puis à Asrir des Izafaden. Ainsi s'est déroulée notre tournée marquée par les banquets, les cérémonies d'allégresses et le versement de nombreux dons à notre bénéfice. C'est alors que nous reçûmes une lettre de la part du *fqih* Sidi el Hajj Abd n Aït Bouchouar. Il nous mettait en garde contre cet excès de festivité car pendant ce temps, plus personne ne restait vigilant quant à la frontière qui sépare cette région des territoires dépendant de l'Autorité. D'ailleurs, voici ce que certains conseillaient à Outgountaft : ‘‘c'est l'occasion opportune pour frapper un grand coup, tes ennemis sont occupés à leurs réjouissances, croyant que la paix va durer entre eux et nous. En menant maintenant une brusque attaque, tu pourrais facilement soumettre toutes ces montagnes''.

226. Principal notable des Aït Lahsen et chef de guerre réputé. Il meurt le 30 septembre 1937 dans son pays.

C’est suite à ces appels qu’Outgountaft forma une forte colonne et se porta au cœur des Aït Ouadrim. Il espérait que cette expédition serait aussi victorieuse que la précédente qu’il avait mené dans la région.

Peu après el Madani [Akhsassi] me convoqua [à Id Haytouf]. Il me demanda des précisions sur la lettre qu’avait envoyée le *fqih* Sidi el Hajj Abd. Je la lui remis ainsi que celle qu’il m’avait personnellement adressée.

Je lui dis enfin : “Il faut que je t’avertisse que ma famille est toujours établie chez les Aït Oualyad vers qui se dirige Outgountaft. Il est impératif pour moi de partir aller défendre les miens.

- Fais venir ici tes enfants. Pour ce faire, je te confie ces hommes et ces mules.
- Comment faire alors que je viens d’apprendre que le *khalifa* d’Outgountaft, Abdeslam des Ouled Aïssa, – qui était passé à l’ennemi – s’est installé à proximité de Tounoudi où se trouvent mes enfants. Vu la situation actuelle, si je fais partir ma famille maintenant, cela provoquerait la soumission immédiate des tribus qui, ne se sentant pas soutenues par nous, ne combattront pas”.

Comme el Madani insistait toujours à ce que je mette ma famille à l’abri, sans pour autant partager son point de vue, je lui dis alors : “Donne-moi tes mules”. Je chargeais alors un de mes esclaves de les conduire. Avant qu’il ne parte, je lui donnais quelques dernières recommandations : “Emmène avec toi ces mules, tâche d’arriver pour la nuit à Tounoudi. Tu les laisseras à bonne distance de la maison. Si tu croises des gens, tu leur diras bien que les musulmans ne vont plus tarder à venir à leur secours. Ensuite, reviens jusqu’à moi avec les mules mais sans ma famille”.

Nous prîmes ensuite la route du retour et couchions successivement à Id Houmman, Bizakarn puis dans le pays d’Ifran où, à Tankert, eut lieu une forte altercation entre le *fqih* Sidi Ali Ou Abella et Ali Akerroum des Aït Moussa (Imjjad) à propos des biens du *fqih* qui, entreposés à Icht, avaient été pillés par une bande qui aurait agit avec l’accord de cet Amjjoud. En quittant Tankert, nous reçûmes une autre lettre du *fqih* Sidi el Hajj Abd où il répétait ce qu’il disait dans sa première lettre.

Nous parvînmes enfin à Kerdous où je fis tirer les *timatarin*. Mais peu de gens vinrent à mon appel. Parmi eux, les *foqaha* Sidi Ali Ou Abella et Sidi Tahar Ou Mohamed, ainsi

que le caïd Hmed Assouab[227], Bouchama[228], Hmed Ou Mbark[229] et Belaïd n Tayeb[230] – ces [trois derniers] comptaient parmi les principaux notables des Isbouya – qui avaient accompagné Merebbih Rebbo, suite à sa tournée, jusqu'à Kerdous.

Ils m'assurèrent de leur concours pour combattre sur le territoire des Aït Oualyad ou du côté de Tiznit. A ce moment, Outgountaft avait investi les Aït Ouadrim où il occupait la maison d'el Housseyn Ou Omar [el Qsebt Oumghar] après la fuite de ce dernier.

De mon côté, je parti en compagnie des *foqaha* Sidi Ali Ou Abella et Sidi Tahar ainsi que de Mohamed Limam ould cheikh Ma El Aïnin, le caïd Addi de Kerdous et leurs compagnons pour Agadir Iboudraren, situé à la limite des Ida Oubaaqil et des Ida Gouarsmoukt, où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, nous nous rendîmes au marché du dimanche d'Anzi où nous fîmes un appel au *jihad*. Je passais la nuit suivante chez el Hajj Iazza au marché du lundi d'Aday des Ida Gouarsmoukt. Je lui remis de nombreux présents, ainsi que de l'argent pour acheter de la viande, et lui demandais de convier à un repas les hommes de sa tribu qu'il jugeait les plus aptes. Après le déjeuner, je leur dit : "L'*aguellid* vous salut et prie pour vous ; il faut vous lever pour reprendre la voie de Dieu en combattant les ennemis de Dieu. Car Outgountaft se dirige à présent vers les Aït Oualyad". Au même moment, nous entendîmes le crieur public appelé au *jihad* au milieu du marché. Mais parmi les auditeurs plusieurs étaient mécontent de cet appel ; parmi eux se trouvaient Ali n Da Emmou Arsmouk, Mohamed n Aït Ounhmr, Moh Ou Lhous et cheikh Moh n Tillin. Plus tard, en me croisant, ils me dirent ceci : "Tu viens dans un pays qui n'est pas le tiens et tu te permets de faire publier par le crieur public sans même prendre la peine de demander l'autorisation ou de vérifier si cela ne va pas à l'encontre des idées des gens du pays". Je leur répondis alors : "Le crieur public est celui de l'*aguellid* et des musulmans. Quant à moi je ne suis que le

---

227. Il y a erreur de personne, on ne peut savoir si l'erreur vient de Najem ou de Soussi, quoi qu'il en soit il s'agit ici de Hmed n Talb, caïd hibiste des Aït Abella (Aït Ba Amran) et non pas de Hmed Assouab, ancien caïd des Aït Iazza qui fut chassé lors de la grande révolte qui suivit la mort de Moulay el Hassan (1894). Il trouva refuge à Tiznit où il vivotait du commerce. Malgré quelques tentatives, il ne put jamais se réinstaller dans son pays. Il meurt au Tamanart en 1927.

228. Mbark Ou Lhousseyn dit Bouchama, notable des Id Abella Ou Brahim (Isbouya).

229. Hmed Ou Mbark, notable des Id Abella Ou Brahim. Il fut un temps le principal d'entres-eux pour tous les Isbouya qu'il dominait de sa personnalité mais très vite de nouveaux rivaux apparurent qui lui tinrent tête et le supplantèrent, notamment Hmed Ou Lbachir des Id Ali Ou Aamr et Bouchama.

230. Belaïd n Tayeb, notable des Id Yago (Isbouya). Ces trois notables qui ont suivi Merebbih Rebbo jusqu'à Kerdous sont du parti d'el Madani Akhsassi.

messager de l'*aguellid* qui m'a envoyé pour mobiliser tous les musulmans afin qu'ils défendent leur pays contre les ennemis de Dieu''.

Je retournais ensuite à Anzi où je devais retrouver mes compagnons qui m'y attendaient. C'est là que nous trouva el Housseyn Ou Omar, le fugitif. Il nous apparu gémissant et les lèvres tuméfiées suite à une chute de cheval qu'il avait eu durant sa fuite. Il était accompagné de toute sa famille. Ce personnage était lié d'amitié avec le caïd Mbark Abenniran qui lui avait envoyé son frère, el Hajj Brahim, à la tête de cinquante cavaliers.

Nous partîmes ensuite pour Talat Ouzarif puis pour Tilgouat des Aït Hemd où nous passâmes respectivement une nuit. Depuis ce dernier point, nous avions l'intention d'organiser la défense contre nos ennemis car des hommes d'Outgountaft occupaient une maison à une lieue de là.

Vinrent bientôt nous rejoindre à cet endroit Ali Ighiour, le *fqih* Hmed n Bou Taam (à la tête de cent cavaliers), Ali Ichelhin, Ali Oubkhis, Ouahemra et Mohamed Ou Moh (ce dernier fut plus tard nommé caïd de tous les Imjjad par le Gouvernement). D'autres contingents des tribus de la région vinrent encore nous renforcer, notamment des Ammeln, des Ida Oubaaqil, des Ida Gouarsmoukt, des Ida Oussemlal et des Ighchan. Ils avaient à leur tête el Hachem.

Les hommes d'Outgountaft qui se trouvaient près de là commencèrent à nous menacer et à nous insulter. Ils dirent notamment : ''Livrez-nous votre esclave –c'est-à-dire moi – en offrande à notre caïd, c'est la seule façon pour vous d'obtenir sa clémence et son pardon !'' Puis les coups de feu éclatèrent de part et d'autre. Un Amjjoud qui se trouvait un peu trop en pointe, s'écroula le premier. Parmi nous, on fit appel à un volontaire courageux pour aller récupérer le corps de notre compagnon mais personne n'y répondit. C'est alors que nous vîmes le *fqih* Ali Ou Abella qui rejeta sur ses épaules les pans de son *aselham* avant de bondir de son abri pour aller récupérer notre homme. Stupéfaits par cette témérité, nous l'observâmes avec anxiété. Il réussit à récupérer le corps de notre ami puis sous une pluie de balles, pour laquelle il ne prêtait aucune attention, il regagna nos lignes sain et sauf, Dieu l'ayant préservé des balles ennemies. Son acte fut une grande leçon pour tous les lâches de notre camp et une démonstration du courage des hommes de religion[231].

231. L'image des *telba* et autres *foqaha*, dans la culture populaire, est, comme pour *l'agourram* et les *cherfa*, ambivalente. Comme eux, ils sont exempts de toutes activités guerrières, ce qui, pour une société où la poudre et le cheval sont deux symboles très forts de virilité, les fait apparaître aux yeux de certains comme des pleutres. D'où un certain mépris de ces hommes qui *ne savent pas se battre*.

Outgountaft avait alors quitté la maison d'el Housseyn Ou Omar [en Aït Ouadrim] pour s'attaquer à Anmoulil, qui était un gros village des [Aït Hemd][232]. Arrivé à proximité, il commença à le pilonner à coups de canon.

Pour en revenir à nous, il faut souligner qu'à l'époque, el Housseyn avait confié ses hommes (quatre-vingt fantassins et quarante cavaliers) au *fqih* Sidi Ali Ou Abella. Ce dernier les menait aux combats, les faisant aller où bon lui semblait en leur disant : ''N'ayez crainte, je vous précède''. Je l'observais faire sans dire un mot. Il vint alors vers moi et me dit : ''Pourquoi restes-tu là sans rien dire alors que c'est toi qui est maître ici en ce domaine ?

- Possèdes-tu un écrit [de Merebbih Rebbo] sur lequel nous pourrions discuter ?
- Non.
- Je suis d'accord avec toi, c'est bien moi qui suis maître dans le domaine de la guerre ici.
- Tout à fait, personne ne le conteste. Notre sort est entre tes mains. Parles et nous obéirons''.

Je bondis alors et, m'adressant à tous nos hommes je dis : ''O musulmans, ô combattants de la foi, ô hommes du Sous, ô Iguizoulen véritables, que ceux qui veulent mourir dans la voie de Dieu me suivent. Aujourd'hui vous avez l'occasion de parvenir au Paradis. Toutes les portes des huit Paradis sont grandes ouvertes pour vous. Qui d'entre vous souhaitent la vie éternelle ? Qui d'entre vous souhaite abandonner les femmes de cette vie terrestre pour les houris du Paradis ?''

A peine avais-je achevé mon harangue que tous les cavaliers des Imjjad, sans exception, manifestèrent leur désir de combattre. Parmi eux se trouvait le vaillant fils du vaillant, Hmed, fils du caïd Mbark Abenniran. Je pris alors la tête de notre contingent puis, nous empruntâmes alors le lit d'une rivière asséché pour atteindre le marché du mercredi des Aït Hemd.

Sur notre route, nous croisâmes un esclave à l'air jovial qui nous demanda où nous allions. Je lui répondis que nous marchions pour le *jihad*. Il affirma à son tour que lui aussi cherchait à accomplir le *jihad*. Je le chargeais alors de marcher en éclaireur au devant de notre colonne. Arrivés au sommet d'une colline, nous aperçûmes les troupes d'Outgountaft qui établissaient leurs positions sur les crêtes des alentours. Ils avaient

232. Comme nous l'avons fait remarquer dans une note précédente, les Aït Ounmoulil sont considérés comme l'une des fractions composant les Aït Hemd.

pour directives de tirer les *timatarin* dès qu'ils nous apercevraient. En entendant ces coups de feu, nous progressâmes avec précaution et, faisant plusieurs détours pour rester à couvert, nous parvînmes tout près de l'ennemi. En nous voyant, Outgountaft, surpris par notre manœuvre, mis rapidement en ligne ses canons dans notre direction. Nous chargeâmes résolument, sans prendre garde aux tirs ennemis, ne nous arrêtant qu'une fois au milieu du camp d'Outgountaft. Nous eûmes de nombreux mort notamment Hmed, le fils du caïd Mbark [Abenniran], qui fut tué lorsque nous atteignîmes le centre du camp. L'ennemi eut lui aussi beaucoup de pertes. Outgountaft eut notamment trois chevaux tués sous lui. Durant la bataille, j'ai croisé le secrétaire personnel de ce dernier, le *fqih* el Hajj el Hachemi, juché sur sa mule. Par charité, Je ne lui fis aucun mal. Nous dominâmes totalement les hommes d'Outgountaft et fûmes finalement vainqueurs. Parmi le butin que nous fîmes ce jour-là, il y avait un cheval de valeur qui fut récupéré plus tard par le cupide Ali Ichelhin des Imjjad. Si des canons s'étaient trouvés dans le camp, nous aurions pu les récupérer mais Outgountaft, par prudence, les avait fait renvoyer à l'arrière.

Un peu après le milieu de la journée, nous reçûmes près de cinq cent hommes en renfort de la part des Ammeln[233] et d'autres venus de différentes tribus.

Durant la nuit, je rassemblais environ six cent hommes pour les conduire à l'attaque de la maison où comptait passer la nuit Outgountaft, la maison d'el Housseyn Ou Omar. Nous fîmes le siège de la demeure, la criblant de balles lorsqu'Outgountaft fit donner de sa musique militaire. En entendant celle-ci, les montagnards, ne sachant de quoi il s'agissait, prirent peur et s'enfuir. Moi et mes hommes qui connaissions tour cela, restâmes seuls sur nos positions.

Outgountaft en profita pour rassembler rapidement ses bagages et prit la fuite pour se rendre rapidement aux Aït Ilougan [Achtouken].

Le lendemain, nous occupâmes la maison d'el Housseyn Ou Omar puis nous nous rendîmes au village de Timicha, chez les Aït Fallas [Aït Ouadrim]. Nous fûmes accueillis par les habitants qui poussaient devant nous un bélier. Je leur dis alors que si cette bête était destinée à marquer leur soumission c'était une erreur car, en ce cas là, la coutume voulait que ce soit un bœuf qui soit sacrifié. Ils répondirent qu'ils s'excusaient mais qu'ils ne pouvaient faire autrement, tout leur bétail ayant été dirigés vers des abris éloignés afin d'éviter les dommages de la guerre entre nous et Outgountaft.

233. Un autre témoin m'a confirmé l'arrivée de ces renforts. Il s'agit d'el Hajj Mohamed d'Anammer des Aït Smaïoun [Ammeln] (Note de Soussi)

C’est à ce moment que nous apprîmes que Abdeslam des Ouled ben Aïssa nous avait abandonné pour l’autre camp. Nous nous mîmes alors à sa poursuite pour le capturer mais en vain.

A partir de là, les *hediya* de soumission et *taarguiba* (sept taureaux) des tribus montagnardes, qui étaient auparavant sous l’obédience d’Outgountaft, se succédèrent devant nous. Puis nous partîmes pour l’ancienne maison que j’avais occupée à Oukhrib [Aït Baha Ou Baha].

Cette défaite d’Outgountaft a marqué le début de son déclin. L’Autorité décida de le relever non seulement de son poste de Tiznit mais aussi de quelques tribus de la vallée d’Anfis et des Igdmioun sur lesquelles il avait autorité jusque-là.

Quand la situation fut un peu plus apaisée, je partis avec les deux *foqaha*, Sidi Ali Ou Abella et Sidi Tahar, pour Taallat[234]. C’est à cet endroit que nous rejoignit le *fqih* Sidi el Hajj Abd. Il apportait avec lui deux vaches qui, après avoir été sacrifiées sur le tombeau de la sainte femme, permit aux hommes qui me suivaient de faire un bon repas. Nous partîmes ensuite à la maison de Emmou Ou Lyazid de la tribu des Idouska [Oufella]. Rien ne nous permettait à cette époque de soupçonner que cet homme était alors en contact avec les chrétiens. Je passais la nuit dans cette maison en compagnie des deux *foqaha*. En pleine nuit, je les entendis converser entre eux à mon propos. Le *fqih* Sidi Tahar Ou Mohamed dit à son ami : “Je suis fatigué de ces perpétuelles pérégrinations. Dis-moi Sidi, allons nous continuer à suivre cet esclave dans tous ces combats dans les montagnes et les vallées de la région, jusqu’à ce qu’un jour on nous décapite au milieu d’un ravin ?” Le *fqih* Sidi Ali lui répondit : “Qui est érudit ? Nous ou cet esclave ?” Il n’ajouta rien d’autre et, le lendemain, les deux *foqaha* me firent leurs adieux pour partir rejoindre, un temps, Kerdous avant de s’en retourner dans leur maison respective.

De mon côté, je partis pour le village de Toubkal situé dans la tribu des Ilallen[235] auprès d’Azerqi. Puis je retournais à ma maison où je trouvais Mohamed Limam qui avait été nommé *khalifa* de cette région par son frère. Il recevait régulièrement des *taarguiba* de la part des tribus limitrophes. Mais les gens du pays ne voulaient pas de lui chez eux et ils le prièrent de s’en aller, ce qu’il fit sans demander son reste ».

234. C’est une sainte érudite, morte en 1207 de l’Hégire, dénommée Fatima.

235. Il s’agirait plutôt de la petite tribu des Aït Ouassou, qui fait parti des Ilallen, où se trouve un Agadir n Toubkal.

La trahison du caïd Iraa

Najem a dit : « Moi et le ministre Iraa arrivâmes en même temps à Kerdous. Il se plaignait, auprès de moi, du comportement des Chnagta. Il n'arrêtait pas de répéter : ''Mais que fait-on auprès de ces Chnagta pour qui jamais la victoire ne sourira''. Je lui répondis alors : ''Pour ma part, j'ai prêté serment et je ne reviendrai jamais sur la parole donnée même si tous mes hommes m'abandonnent''.

Il avait comme lieutenant un dénommé Abdeslam ben Ziad qui était en contact avec Borguino, le Français très connu à Biougra dont l'influence s'accru avec le départ d'Outgountaft du Sous. Abdeslam envoya plusieurs lettres à Bihi [Amsfiou], un autre serviteur d'Iraa, dans lesquelles il répétait : ''Si le caïd Iraa se soumet, il obtiendra en récompense un statut privilégié''. Mais ce dernier ne tenait pas à se soumettre sans avoir obtenu des garanties solides. Depuis qu'il avait pris cette décision, il m'en parla et tenta de me convaincre d'en faire autant. Plusieurs fois, nous nous isolions dans un endroit écarté où nous débattions de son projet de soumission. En général, je le laissais parler. J'avoue que moi-même j'y ai songé un temps. Mais je lui répondais le plus souvent que notre soumission aux infidèles signifierait un reniement de tout ce pour quoi nous combattions jusque-là et un grave préjudice pour notre vie dans l'au-delà.

Comme il continuait à me parler de son projet de soumission, je lui dis un jour : ''Reste avec moi et je te promets que tu ne manqueras jamais de rien''. Mais il restait obnubiler par l'idée d'abandonner notre parti pour se soumettre. Ces discussions feutrées entre nous durèrent près de quarante jours. Pendant tout ce temps, ses messagers allaient et venaient entre lui et le camp ennemi pour négocier sa défection dans les meilleures conditions pour lui. Dans la soirée d'un lundi qui précédait l'*almouggar* de Sidi Hmed Ou Moussa, une lettre, venant de Tiznit et dont l'expéditeur était Sidi Ali Ou Mohamed Outzeroualt, parvint à Kerdous. Le messager l'a remis au caïd Addi Ou Hmed qui, voyant qu'elle était destinée à Moulay Mhamed [Iraa], l'a remis à Merebbih Rebbo car beaucoup de missives qui étaient destinées à ce dernier portaient le nom de Moulay Mhamed.

Dès que Merebbih Rebbo ouvrit la lettre, son visage pali. Il se rendit compte que ce message était destiné en fait à Iraa. Son auteur, Borguino, lui indiquait que le lundi suivant, il allait envoyer seize mules à Ouaalgua, entre Mirght et les Aït Jerrar, pour le transport de ses bagages.

Lorsque je croisais Iraa, à sa mine soucieuse je lui demandais ce qui le préoccupait. Il me répondit alors : ''Ce juif à la barbe hirsute de caïd Addi a remis la lettre qui m'était destinée à Merebbih Rebbo !'' Puis, après m'avoir lu ladite missive, je le rassurais. Il

me demanda de l'accompagner auprès de Merebbih Rebbo pour une entrevue. Je lui répondis alors : ''Comment veux-tu qu'il ait une once de confiance envers nous après cette lettre ? Non, non, il ne faut pas le rencontrer pour l'instant''. Je lui envoyais par contre plusieurs familiers d'Iraa pour solliciter un entretien mais sans succès. Je gardais ma colère pour moi et patientais jusqu'au lendemain.

Le lendemain, Iraa parti le rencontrer. Merebbih Rebbo l'accueilli cordialement et lui dit : ''Si tu tiens tant à retourner chez toi, personne ne t'en empêchera et je ne t'en tiendrai pas rigueur''.

Avant l'arrivée de cette lettre, Iraa m'avait demandé à l'accompagner à l'*almouggar* dès le lundi. Je lui avais alors rétorqué : ''Que vas tu y faire ce jour-là ? Même les commerçants ne s'y installeront qu'à partir de mercredi''.

Nous partîmes finalement mardi pour l'*almouggar*. Iraa avait avec lui trois mulets. Nous descendîmes à notre endroit habituel. Iraa reçu de nombreux Ouled Bou Sbaa venus du Haouz. Il passa plusieurs soirées à discuter avec eux. Un jour qu'il se rendait à sa chambre, il laissa tomber par mégarde une petite bourse. Je la ramassais et l'ouvrais. Elle était pleine de pièces d'or. Se rendant compte de la disparition de sa bourse, il revint sur ses pas à sa recherche et je la lui remis. Il sortit immédiatement après et acheta au marché de nombreux tissus venus du pays du Soudan. Lors de l'*almouggar*, il prit contact avec Mhend n Bouhouch[236], confident et espion particulier du caïd el Madani [Akhsassi]. Iraa partit ensuite avec lui pour Bizakarn sans même m'avoir fait ses adieux.

Une fois auprès d'el Madani, il dit à ce dernier : ''Je suis déterminé à retourner auprès des miens''. [Le caïd de Lakhsas] lui proposa de rester chez lui où il lui assura qu'il ne manquerait de rien mais Iraa avait pris une décision définitive.

Pendant ce temps, son principal lieutenant, Bihi, était encore à Kerdous où il s'attelait à vendre les derniers biens qu'il y possédait. Puis, emmenant avec lui sa femme-esclave et la fille qu'elle lui avait donnée, il partit. Il passa par le territoire des Imjjad et Ifran. Quant ils se trouvèrent près d'Amesra [Ifran] la femme-esclave lui reprocha ce départ : ''Mais pourquoi donc ne nous laisses-tu pas ici pour mourir au milieu des musulmans ? Pourquoi nous emmènes-tu vers les maisons des infidèles ?'' Bihi, très en colère par ces mots, la frappa violemment et la tua. Après l'avoir dépouillé de ce qu'elle portait,

236. Connu dans son pays (Aït Ali de Lakhsas) sous le nom de Mhend n Ihya, il est originaire du village d'Id Ali n Bouhouch d'où son nom à l'extérieur de la tribu. C'était le messager habituel de Madani Akhsassi lorsque ce dernier voulait prendre langue avec les « grands » caïds de Marrakech ou avec les autorités françaises de Tiznit.

il jeta son cadavre près du cimetière d'Amesra. Puis, il reprit la route avec la fille de la défunte pour rejoindre Bizakarn. C'est là qu'il vendit son fusil *rebaïa*[237] à el Madani avant de rejoindre son compagnon [Iraa] à Tiznit. C'est ainsi que le ministre Iraa quitta son *aguellid* Merebbih Rebbo. Toute amitié a un début et une fin ».

Le fils d'Iraa, Abderahman, qui voyagea avec Bihi, fut plus tard nommé caïd des Achtouken. Il prit une grande importance au moment de l'avènement de ben Arafa.

Najem a dit : « Quelques temps plus tard, le caïd Mbark, un de mes fidèles lieutenant, prit contact avec le caïd Ayad Ajerrar qui le mit en relation avec les responsables de l'Etat. Après sa soumission, il rejoignit Iraa et furent l'objet de toute l'attention des grands de Tiznit ».

Plus tard, il récupéra sa maison située dans la kasbah de Marrakech et fut nommé responsable de Dar Zniber.

Ils furent rejoint peu de temps après par le fils de notre ami le caïd Najem, Bou Youns, [qui se soumit à son tour à Tiznit].

Najem a dit : « J'avais laissé [mon fils] lorsque j'étais parti pour le Sahara. J'étais parti là-bas pour me détendre peu après cette période [de la défection d'Iraa et du caïd Mbark]. C'était à l'époque où Mohamed ben Abdelkrim Arifi s'était révolté.

Au Sahara, je me rendis compte rapidement que j'étais entouré de toutes sortes d'agents à la solde des Français. Ils étaient chargés de me surveiller car ils craignaient que je n'y organise un mouvement contre eux.

Je m'étais rendu auprès de Sidi Mohamed el Bsir[238] qui m'a accompagné durant tous ses déplacements dans la région. Il me présenta à ses nombreux cousins de la tribu des Rgueibat. Durant cette tournée, nous reçûmes de nombreux dromadaires en offrandes, près de deux cent que nous nous partageâmes en deux parts égales.

A cette époque, j'avais laissé mon fils, Bou Youns, derrière-moi et je lui envoyais tous les dons que je recevais. Je l'avais aussi chargé de s'occuper et de veiller sur notre famille.

Sur le chemin du retour, je me rendis à l'*almouggar* d'el Gsabi où je fus logé dans la maison d'el Mekhtar ould Omar. Je n'avais avec moi que quelques dromadaires que je fis

237. Carabine Lebel, modèle 1892 (Delhomme, 1917 : 126)

238. Fils de Sidi Mbark el Bsir, originaire des Souaad (Rgueibat), qui s'était installé chez les Aït Ali de Lakhsas et où l'on a construit une koubba sur sa tombe. Aveugle de naissance comme son père, Sidi Mohamed est considéré comme un homme saint qui a le don de prophétie.

conduire par un de mes esclaves à ma maison. Craignant qu'il ne soit attaqué et dépouillé sur le chemin, je longeais la route qu'il emprunta jusqu'au village d'Iguissel[239].

Durant toute cette longue absence, je fus appuyé par les gens de Lakhsas qui labourèrent pour moi et prirent soin des miens.

En partant au Sahara, j'avais avec moi trois chevaux, que j'avais laissé à Smara auprès de Sidi Chafaï ould Sidi Mohamed el Bsir jusqu'à mon retour.

Quand je suis revenu à Iguissel, j'ai retrouvé mon fils bien différent, il avait changé et était sortit de la bonne voie à mes yeux. Toutes les remontrances que je lui fis alors ne firent que naitre en lui colère et révolte. El Hajj Hmed Ouderdour Outeghjicht lui proposa alors de le mettre en contact avec les responsables de l'Etat pour se soumettre. Mon fils accepta de suite la proposition et le suivit alors à Tiznit où il fut très bien accueilli par le commandant de la place. En acceptant la soumission de mon fils, les Autorités espéraient m'attirer ainsi à eux. Mais je ne fis aucun geste en ce sens. Mon fils fut employé comme sentinelle au pont d'Aït Melloul[240] pendant un certain temps. Mais ceux de Tiznit furent très déçus de constater que je ne fléchissais pas et, qu'étant dépourvu de tout esprit de lucre, ils ne pouvaient espérer m'attirer à eux. Par la suite, le caïd el Madani proposa ses services et réussit à faire revenir mon fils, d'abord auprès de lui et ensuite à notre maison. Il resta auprès de moi pendant quelques temps puis un matin, il reparti pour Tiznit avec mon propre cheval. Mais cette fois-ci, il fut accueilli assez froidement et le commandant de Tiznit me fit même retourner mon cheval. J'appris plus tard que mon fils avait répudié une femme qu'il avait épousée depuis peu et qui lui avait donné une fille. Pour survivre, cettefemme en était réduite à faire la mendicité dans les rues de Tiznit. Je la fis sortir de Tiznit pour la faire venir chez moi afin de l'héberger avec sa fille. Aujourd'hui, c'est elle qui s'occupe de moi maintenant que je suis vieux et faible.

Voilà, je suis revenu du Sahara avec d'innombrables dromadaires mais dans le même temps j'avais perdu mon fils. Durant toute mon absence, il avait occupé son temps à dilapider mes biens ».

Je lui demandais ensuite qui étaient ceux qui avaient été chargés de l'éliminer.

239. Rattaché aux Aït el Khems (Aït Ba Amran), importante source qui a permis le développement d'une importante oliveraie.

240. Pont jeté sur l'assif n Sous à quelques kilomètres au sud d'Agadir.

Najem a dit : « Il s’agissait de Bekkar ould Mohamed Lamin, Sliman ould Chaïb et Lamin, tous de la tribu des Aït Lahsen (Tekna). Ils avaient reçu de l’argent à Tiznit pour m’assassiner mais Dieu m’a préserver de leur sombre projet ».

A Id Jelloul de Lakhsas

Najem a dit : « Quand j’ai quitté le territoire des Aït Oualyad, bien après le deuxième combat contre Outgountaft[241], j’ai emmené ma famille au pays de mes parents et de mes ancêtres, ma terre natale. Je ne pouvais plus supporter de vivre dans la résidence d’Ali Ou Brahim, à Tounoudi, depuis sa disparition tragique. J’étais arrivé à un stade où je cherchais à trouver un peu de stabilité dans ma vie, ce que je ne pouvais trouver qu’auprès des miens.

Mais mon installation au cœur de Lakhsas ne plaisait pas au caïd el Madani. Il craignait que je ne fomente là quelques révoltes contre son pouvoir car il savait que dans ce cas nombre de gens de Lakhsas seraient avec moi. C’est pour cette raison qu’il me disait, à chaque fois que nous nous rencontrions : “Des hommes tels que toi ne doivent pas vivre sur une terre inculte et dépourvue d’eau comme celle-ci. Tu mérites au contraire d’habiter dans un pays fertile où l’eau coule à flot”. A quoi je répondais simplement : “Telle est à ma destinée”.

Un jour, deux hommes des Izafaden vinrent passer la nuit chez moi. Il s’agissait de Hmed el Maati et Hemmouadi ould Soussaf. En constatant la rareté de l’eau chez moi ce jour-là, ils me proposèrent de venir m’installer chez eux, à Asrir, où ils disposaient d’eau en abondance et où la vie était facile. Je leur répondis qu’el Madani m’avait déjà plusieurs fois proposé de déménager pour venir m’installer, selon mon choix, à Tagant, Bizakarn, Timoulay Oufella ou Timoulay Izder. Ils me firent alors remarquer que Tagant ne me conviendrait pas car elle était située sur la grande route et que, de ce fait, je serais importuné par des visites incessantes. De même pour Bizakarn où tous ceux qui se rendraient auprès du caïd [el Madani], passeraient ensuite chez moi. Ils en arrivèrent à la conclusion que, pour moi, le meilleur choix serait Timoulay Oufella ou Timoulay Izder ».

241. La harka dite des Aït Ouadrim (12 février au 18 avril 1921).

A Timoulay Oufella

Najem a dit : « Je répondis donc favorablement aux nombreuses propositions du caïd [el Madani] en venant m'installer à Timoulay Oufella, dans la région d'Ifran. Le caïd fut très heureux de ma décision et les craintes, qu'il avait à mon encontre, disparurent immédiatement. Il n'avait rien à craindre de moi car, si je restais un guerrier, je n'étais pas de ceux qui brisent les serments [d'amitié]. Cette année-là fut très difficile, nous étions en 1345H. [c/à 1927]. Ce fut une année de sècheresse et de faim dans tout le Sous.

En m'installant à Timoulay Oufella, je recevais du caïd [el Madani] tous les biens qu'il y possédait : vingt trois champs et cent soixante quinze parts d'eau (*tassa*) pour les irriguer ».

Voici l'explication du terme *tassa* : il s'agit d'une part d'eau réservée à l'irrigation. Dans le Sous, chez ceux qui possèdent des sources, la tradition est de partager, après entente, le débit, sur vingt quatre heures (nuit et jour), en soixante parts qui correspondent à soixante *tassa*.

La *tassa* sert à mesurer l'eau, il s'agit d'un petit récipient en cuivre dont le fond est percé. On le place dans un seau plein d'eau où petit à petit il se remplit à son tour d'eau jusqu'à ce qu'il coule au fond du seau, obtenant ainsi une *tassa*. [Le temps qu'il faut pour celui-ci de couler porte le nom même du récipient : *tassa*].

Les heures du jour ou de la nuit sont donc divisées en soixante *tassa* comme nous l'avons vu. Cette organisation demande donc une surveillance continue des utilisateurs de la source qui se réunissent pour cela. A chaque fois que le récipient est plein, le surveillant pousse un cri pour informer tout le monde. Lorsque un tour d'eau est terminé, le surveillant détourne l'eau dans le canal d'irrigation du suivant et ainsi de suite.

La *tassa* s'achète et se vend. Certains possèdent seulement une *tassa* voir une demi ou encore un quart. Des encoches sont gravées sur le récipient en cuivre pour mesurer avec précision ces petites parts d'eau.

Cette façon de faire est très répandue dans le Sous. Cette horloge à eau est d'origine romaine. Elle fait partie de l'héritage romain des Aït Sous[242].

242. Les tours d'eau étaient scrupuleusement surveillé par les « *inflas ouaman* », les « *notables de l'eau* ». Cette utilisation de la « cuivrette » au sud du Maroc mais aussi dans d'autres régions du Maghreb comme le Mzab, Ghadames ou le Sud tunisien est largement répandu (avec d'autres noms), je laisserais donc à d'autres plus compétent que moi juger de la justesse du point de vue de Soussi quand à son origine « romaine ».

Lors de chaque nouvel an, les gens se réunissent pour vérifier le bon fonctionnement de la *tassa* en contrôlant l'écoulement d'eau. Ils agrandissent ou resserrent alors l'ouverture en fonction.

Cette *tassa* est dénommée *tanast* ou « cuivrette » car elle n'est réalisée qu'à partir de cuivre. Et ce terme est comme vous le voyez un mot arabe qui a été berbérisé (*cheliha*)[243].

En fait, quelques temps auparavant, avec l'aval d'el Madani, l'ainé d'une fratrie de quatre hommes assassina le dénommé Ali Ou Mbark. Par la suite, el Madani manifesta sa condamnation de cet assassinat et ordonna l'assassinat des Id Si Mbark pour s'emparer de tous leurs biens qu'il remit plus tard à Najem. Concernant ces biens qu'el Madani remis au caïd Najem, ils appartenaient à l'origine aux Id Si Mbark des Aït Hemmou Ou Messaoud qui étaient au nombre de six. Ils ont tous été assassinés en une nuit dans leur maison, sur ordre du caïd el Madani : le père, ses quatre fils et un neveu. Ces meurtres furent accomplis par des hommes de main d'el Madani et le fils d'Ali Ou Mbark.

Najem a dit : « A cet endroit, je vécu dans la quiétude pendant une huitaine d'année à peu près. C'était la première fois, depuis mon retour au Sous, que je vécus aussi longtemps au même endroit. Puis arriva ce qui devait arriver en 1352H. [c/à 1934] et que je vous raconterai plus tard.

Lors de mon installation à Timoulay Oufella, un homme envieux suggéra à el Madani que je ne méritais pas tous ses biens qu'il m'avait accordés si généreusement ; il critiquait aussi Ma el Aïnin, petit-neveu du Cheikh Ma El Aïnin et secrétaire particulier du caïd el Madani. Face à ces calomnies, ce dernier ne réagit pas.

Ma el Aïnin avait été autrefois secrétaire auprès de son oncle maternel, el Hiba, pendant quelques temps puis, après avoir été congédié, il se mit à mon service. C'était à l'époque où j'étais encore chez les Achtouken tandis qu'el Hiba se trouvait à Timguer. J'étais intervenu pour que ce dernier accepte de le reprendre à son service. Pour appuyer ma demande, je lui fis parvenir trois cent moutons, six cent pains de sucre et six cent riyals et lui fis dire que s'il ne voulait plus des services de Ma el Aïnin, qu'il me l'envoie alors afin d'organiser le rassemblement puis le transport jusqu'à Timguer de l'*achour* des Achtouken que j'avais levé cette année sur ces tribus.

---

243. On savait Soussi amoureux de la langue arabe mais à ce point…

El Hiba accepta ma proposition et m'envoya Ma el Aïnin qui resta avec moi un certains temps. Plus tard, je parlais de lui au caïd el Madani qui le prit alors à son service en tant que secrétaire particulier. Le caïd avait comme émissaire particulier, avec les caïds de Marrakech, Mhend n Bouhouch. Entre l'émissaire et le secrétaire particulier s'était créée une certaine complicité qu'ils m'étaient à profit en détournant souvent de l'argent ou des cadeaux [que faisaient les caïds de Marrakech au caïd el Madani Akhsassi].

Ce dernier, qui avait appris la malhonnêteté de Ma el Aïnin et de Mhend n Bouhouch, avait bien l'intention de se débarrasser d'eux, mais la mort, qui le surpris en 1352H [c/à 1933][244], l'en empêcha ».

Je le questionnais ensuite sur le voyage de Merebbih Rebbo dans la région des Ammeln, Aït Abella et Ida Ouzekri.

Najem a dit : « Nous sommes partis dans ces régions plus d'une fois. La première fois, après avoir quitté Kerdous, nous fîmes étape chez les Aït Ali des Imjjad, à Krama. Les hommes furent répartis dans les villages alentours mais nous fûmes chichement accueillis puis nous passâmes la nuit chez les Aït Ouafqa ».

Merebbih Rebbo et le caïd Najem furent logés dans la maison de Hmed Gouïghchan, le caïd el Madani et le *fqih* Sidi Tahar chez le *fqih* Ali Ou Abella de Dougadir Ilegh, les Aït Ba Amran (parmi eux l'*amghar* Saïd) chez Sidi Mohamed Aderqaoui de Dougadir Ilegh.

Najem a dit : « Merebbih Rebbo m'avait demandé de réunir quatre cavaliers par tribu afin de l'accompagner jusqu'à la maison de Gouïghchan. Une fois ces hommes réunis, je me mis à leur tête pour les conduire auprès de Merebbih Rebbo. C'est là que je croisais Ali Ichelhin des Imjjad, homme d'une grande cupidité. Il critiqua cette réquisition de cavaliers que je venais de faire et prononça en public des mots qui me blessèrent profondément. Au tout début, je réussis à contenir ma colère mais par la suite, n'y tenant plus, je lui dis : "Et toi n'as-tu pas d'honneur ? Nous avons vu hier comment l'*aguellid* et ses compagnons ont été reçus chez vous, dans ton pays ? Je te connais bien et connais parfaitement tous tes méfaits. Je sais que tu es toujours en contact avec les traitres de Tiznit et de Taroudant". Plusieurs Imjjad s'approchèrent pour lui prêter main forte tandis que d'autres hommes se rangeaient à mes cotés. Nous fûmes à deux doigts de laisser parler nos fusils. Je lui dis encore : "Gouïghchan, devant lequel tu te comportes toujours d'une façon fausse et obséquieuse, ne reçoit que ceux qui l'apprécient vraiment et qui l'ont en haute estime. Alors, cesse donc de parler à tort et à travers !"

244. Précisément le 25 décembre 1933.

Un peu plus tard, Merebbih Rebbo appela Hmed Ou Lhajj Brahim Gouïghchan pour lui demander où il devait passer la nuit. Gouïghchan lui répondit : ‘‘Chez moi, et qu’hommes et génies t’accompagnent, ils seront tous les bienvenus’’.

Voilà comment bon nombres d’entre nous échappèrent à l’hospitalité peu obligé d’Ali Ichelhin.

Tôt le lendemain matin, les *foqaha* Sidi Ali et Sidi Tahar, le caïd el Madani ainsi que l’*amghar* Saïd Abaamran vinrent nous rejoindre à la maison de Gouïghchan. Lorsque je vis el Madani, il me fixa avec des yeux noirs de colère et me dit : ‘‘Mais qu’est ce que tu as fait ? Pourquoi donc n’as-tu pas tué Ali Ichelhin ? Les gens de Lakhsas auraient facilement payé le prix de son sang’’. Je lui répondis : ‘‘Jamais je ne pourrais être à l’origine de l’éclatement de notre parti, nous sommes ici pour l’islam. Je n’aurai pu supporter que l’on dise que c’est le meurtre d’Ali Ichelhin par le caïd Najem qui est à l’origine de notre division’’.

C’est cette dure altercation [entre moi et Ali Ichelhin] qui fut à l’origine de la rupture entre les Imjjad et el Madani [Akhsassi]. Lors de cette expédition, le cheval de ce dernier était magnifiquement harnaché, sa selle notamment était richement ornée cependant que les Imjjad faisaient à ce sujet des commentaires peu amènes : ‘‘Regarder-le, juché sur ce bât ridicule, paradant fièrement sur son ânon’’.

Ensuite, de cet endroit nous nous dirigeâmes vers Tamgert Oumanouz où le caïd el Bachir Outmanart, au nom des Aït Oumanouz, donna un cheval en offrande à l’*aguellid*. Puis, nous passâmes par Agadir n Tesguint, près duquel se trouve le tombeau de Lalla Mammas. L’étape suivante fut pour les Aït Abella. Nous nous arrêtâmes d’abord à Azgouar chez Mohamed, puis chez son frère Abella Cheikh, établi à Zghanghin. Le jour suivant, nous passâmes par le village d’Azaghar n Bihamiden [Idouska Oufella], puis nous fîmes étape pour quelques jours à Tifghelt auprès d’Abd n Aït Ou Merri, chef des Ida Ouzekri qui nous accueillit royalement. C’est durant cette période qu’eut lieu un nouvel incident ».

L’origine de ce fait étaient que les Imjjad, depuis l’accrochage qui avait eut lieu entre le caïd Najem et Ali Ichelhin, s’opposaient désormais ouvertement contre el Madani [Akhsassi] qui avait soutenu Najem.

Les Imjjad disaient alors : « Les Ida Ouzekri sont nos tributaires, ils sont sous notre protection, el Madani et son *aguellid* Merebbih Rebbo n’ont donc aucun droit de prélever sur eux quoi que ce soit, ne serait-ce qu’un sou ! »

Lors de cette tournée en effet, Merebbih Rebbo prélevait un riyal par foyer dans toutes les tribus qu'il traversait. Cependant, les Imjjad, dans leur grande majorité, refusaient d'obéir aux directives d'el Madani [Akhsassi]. Dans cette affaire, les Imjjad reçurent le soutient des Aït Ba Amran contre el Madani. Ainsi que celui de Sidi Hmed Aderqaoui qui se trouvait à la tête d'un contingent d'Imjjad. La colère de ces hommes s'était focalisée au début sur la personnalité d'el Madani, mais finit par toucher Merebbih Rebbo aussi.

Un temps, el Madani avait réussi à étendre son influence sur toutes les tribus d'Ifran. Il avait imposé son arbitrage pour tous les conflits internes. Ainsi tous les gens d'Ifran qui avaient un litige avec un de leurs frères se devaient de se rendre à Bizakarn pour le résoudre sous l'égide d'el Madani. Mais les Imjjad avaient poussé les Aït Ifran à se révolter avec succès contre cette emprise.

Najem a dit : « L'Azekri nous reçu donc dans sa maison avec beaucoup de générosité. Nous reprîmes ensuite la route pour faire étape à Toufelaazt chez les Aït Lamin, puis chez les Aït Ali des Ilallen, où nous fûmes accueillis par le dénommé Amafoun (c'était son surnom) et son *fqih*, ainsi que par Abouqal. C'est chez eux que furent logés tous les grands notables et les *foqaha* Sidi Ali et Sidi Tahar qui accompagnaient Merebbih Rebbo.

Sur le trajet du retour, nous fîmes étape au village d'Abd Ou Hemmou des Aït Ali, passâmes à Tizi n Tarqatin puis chez les Ammeln où nous fîmes étapes à Tahala. Nous reprîmes la route et, en passant chez les Ida Oussemlal, nous fûmes logés pour la nuit chez Abd Akhenouch. Après l'étape au marché de cette tribu, divisée en plusieurs groupes, nous fûmes pris en charge dans différents villages du pays. Merebbih Rebbo fut accueilli durant trois jours dans le village de Tagant Ougdid, célèbre pour ses nombreux *cherfa*. C'est là que Merebbih Rebbo fit une confidence à ses hôtes : ''Un de mes ancêtres est originaire de ce village qu'il quitta un jour pour s'établir au Sahara''.

Le caïd el Madani, quant à lui, fut logé dans la maison de Boumzough tandis que j'étais accueilli dans un autre village.

Nous parvînmes enfin à Kerdous où notre groupement se dispersa. Je me rendis alors à ma maison de Lakhsas, à Id Jelloul ; je ne m'étais pas encore établi à Timoulay ».

D'après lui, ce voyage eut lieu en 1341 [c/à 1922].

Najem a dit : « Les conflits qui eurent lieu durant ce périple avaient eu pour cause les relations entretenues par Abd Azekri avec [Mohamed] Outiyout[245] à qui il obéissait désormais. Hemmou Belqasem, fuyant son pays envahi par Outiyout, s'était réfugié auprès de nous. Ce fut el Hajj Hemmouad qui l'avait conseillé de se retirer dans le Sud. Hemmou Belqasem se rendit d'abord auprès de Hmed Gouïghchan puis du caïd el Madani et enfin chez Merebbih Rebbo.

Ce dernier rassembla alors une forte colonne dont il prit la tête avec comme objectif de rétablir Hemmou Belqasem dans sa maison. Nous eûmes peu de succès durant cette expédition car nous eûmes à combattre el Hajj Hemmouad et Outiyout avant de, finalement, conclure une trêve ».

Najem nous narre ensuite le déroulement exact des affrontements qui eurent lieu durant ce périple : « Parmi nous se trouvaient les personnalités suivantes : les caïds Hmed Ou Lbachir Asbayou, Mohamed Ihya (célèbre dans l'Oued Noun), les *foqaha* Sidi Ali Ou Abella et Sidi Tahar qui ne se séparaient jamais, l'*amghar* Saïd, le *fqih* Hmed n Bou Taam et Sidi Hmed Aderqaoui qui avait une grande réputation au sein des Imjjad (il est originaire des Ida Ouzekri).

Lorsque nous parvînmes au territoire des Aït Abella, Merebbih Rebbo, les Imjjad, les Aït Erkha et Sidi Tahar descendirent à la maison du notable Abella Ou Saïd. Quant à moi et mes hommes, en compagnie du caïd el Madani, des Aït Ba Amran et du *fqih* Sidi Ali, nous nous rendîmes à pied au village de Trkninin[246] tandis que l'armée ennemie s'établissait à Taqqayt. A sa tête, se trouvait el Hajj Hemmouad, Outiyout et l'Azekri que nous avion injustement traité, raison pour laquelle il s'était retourné contre nous.

Notre contingent fut renforcé par des Ida Ougounidif et des Ammeln qui disposaient d'un armement moderne et de beaucoup de munitions. De ce fait, ces hommes semblaient très sûrs d'eux. A peine nous étions mis en marche que l'ennemi se mit à nous tirer dessus. Nous ripostâmes à notre tour.

Le caïd el Madani nous ordonna de prendre position, avec une soixantaine d'hommes, sur une colline en face de Taqqayt. Parmi eux se trouvaient le fils d'el Mahfoud n Bou Anga de Lakhsas et quelques Isbouya. Dans la soirée, el Madani Akhsassi nous envoya du pain et des amandes comme provision. Les Ida Ougounidif et les Ammeln se joignirent

245. Petit talb sans scrupule, il devint un riche notable en assassinant (en 1915) son oncle maternel pour s'emparer de Tiyout et de ses riches terres. Il est enlevé en 1956 par l'Armée de Libération et plus jamais on n'entendit parler de lui.

246. Malgré tous nos efforts, il nous a été impossible de localiser ce village.

à nous dans notre position et les coups de feu reprirent de plus belle. Les gens de Lakhsas prirent la fuite tandis que les contingents des autres tribus faisaient face à ceux de Taqqayt. Mais le lendemain matin, ces derniers furent finalement défaits par l'ennemi.

El Madani les railla alors en nous demandant pourquoi nous cherchions toujours à provoquer les affrontements. Je lui répondis : "Je te signale que si toi et moi sommes encore vivant c'est grâce à eux [les Ida Ougounidif et les Ammeln]. S'ils n'avaient pas été là, l'ennemi aurait facilement pu nous capturer". Puis, m'adressant à lui, à son secrétaire Ma el Aïnin et à tous ceux qui l'entouraient, je leur indiquais la route à prendre. De mon côté, avec mes hommes, je me renseignais sur l'état des cavaliers des tribus de notre contingent, dont une partie nous suivirent. C'est à ce moment-là que je croisais, Ali, le fils du caïd el Madani, à la tête d'une cinquantaine de cavaliers. Il m'interpella brutalement en demandant où nous allions. J'eus l'impression alors que lui et tous les Aït Lakhsas se préparaient à fomenter un mauvais coup contre moi. Je lui répondis d'un ton véhément : "Je m'en vais accomplir ce pourquoi je suis né [la guerre]". Je conclu ces mots par une insulte à son encontre puis je poursuivis ma route pour porter mon aide à ceux qui avaient été défait.

Nous nous rapprochâmes de l'armée ennemie – celle d'el Hajj Hemmouad – qui était encore aux prises avec ceux qu'elle combattait puis les attaquâmes par surprise et les mîmes en déroute. A leur tour, les Aït Ba Amran tombèrent sur le campement ennemi où ils firent de nombreuses victimes et d'où ils rapportèrent de nombreuses armes en guise de butin. Après le pillage, chaque homme de cette tribu repartit avec pas moins de deux ou trois fusils.

Cette victoire, nous la devions à l'action d'une dizaine de nos cavaliers et à celle des fantassins venus des Ida Ougounidif et des Ammeln. Ensuite, nous retournâmes à nos campements respectifs.

Un Akhsassi rapporta au caïd el Madani les mots que j'avais eu pour son fils Ali. Le caïd lui répondit : "Najem aurait mieux fait de le tuer. Je me demande si ce garçon est vraiment mon fils. Car s'il l'était réellement, il aurait conduit les Aït Lakhsas en soutien à Najem dans son action et se partagerait maintenant avec eux le butin du campement ennemi".

Ensuite il y eut de nombreux échanges épistolaires entre el Hajj Hemmouad et le caïd el Madani dès le soir du combat et durant toute la journée du lendemain.

Nos hommes s'étaient établis sur les hauteurs d'une falaise qui dominait l'ennemi installé plus bas depuis le dernier combat. J'entrepris de visiter tous les différents

groupements qui formaient cette ligne de guetteurs. Arrivée à l'extrémité de la falaise, je tombais sur le caïd el Madani qui, en m'apercevant, bondit, hors de lui. Il pensait que j'étais venu pour provoquer un nouvel affrontement avec l'ennemi. Il m'interpella violemment : ‘‘Tu es venu pour voir si tu pouvais tenter une nouvelle attaque comme hier ?’’

Je faillis lui répondre de la même manière que je l'avais fait la veille à son fils mais je réussi à me maîtriser et me contenta de garder le silence. C'est à ce moment qu'un émissaire d'el Hajj Hemmouad pour el Madani s'approcha pour transmettre le message de son maître : ‘‘Je vous propose une rencontre afin de discuter pour l'établissement d'une trêve’’. Le *fqih* Sidi Ali Ou Abella dit alors à el Madani : ‘‘Tu vois, tes accusations à l'égard de Najem étaient fausses. Les richesses ne l'intéressent pas. Tout ce qu'il veut c'est défendre l'islam. La preuve en est qu'il a préféré abandonner ses maisons de Marrakech pour venir se réfugier dans ces lieux perdus’’.

Après plusieurs échanges de lettres, la rencontre fut convenue pour le lendemain. Tous les notables se réunirent au lieu choisi. Lorsque nous aperçûmes el Hajj Hemmouad, fils de Haïda, marchant en tête, el Madani [Akhsassi] dit tout haut : ‘‘Ce noir hideux est-il bien le fameux Hajj Hemmouad dont on nous parle tant ?’’ Il avait la peau très mate et était imberbe. A son arrivée auprès de nous, il ne salua personne et se contenta de s'asseoir. Je pris alors l'initiative d'ouvrir la discussion, de peur que certains dans notre camp ne fassent quelques réflexions qui aurait mis un terme immédiat à la rencontre. Je lui dis alors : ‘‘Comme vous avez convenu de discuter de cet accord avec seulement el Madani, le mieux serait que vous vous éloignez tout deux pour entamer la discussion’’. Ce qu'ils firent peu après en s'écartant de nous afin de parler plus librement. Peu après, Outiyout les rejoignit. J'appris plus tard que, lors de cette rencontre el Madani reprocha à ce dernier sa conduite peu loyale : ‘‘J'ai entendu dire que tu faisais du mal envers les musulmans en coupant la route à leurs caravanes.

-Je n'ai jamais fais de mal aux musulmans, au contraire je m'occupe bien d'eux. Renseignes-toi auprès de mes voisins à ce sujet. Comment peux-tu dire que je fasse du mal aux musulmans alors que j'en suis un moi-même’’.

Pendant qu'ils tenaient cette discussion, Abd Azekri et Omar n Bihamiden [Idouska Oufella] les rejoignirent. A leur vue, el Madani s'écria : ‘‘Eloignez-les de moi’’. Puis, s'adressant directement à eux, il leur lança : « Ne vous approchez pas de moi !’’

Dieu seul sait que c'est ce genre de geste ou de paroles déplacées d'el Madani qui sont à l'origine du passage de nombre de nos hommes dans le camp ennemi. Ce fut le cas pour ces deux personnages qui s'allièrent à Outiyout.

En tout les cas, c'est ainsi que se sont déroulées les discussions entre les deux armées. Avant de repartir, el Hajj Hemmouad demanda à s'entretenir avec moi. Voici ce qu'il me confia : ''Dis à el Madani que je suis un vrai musulman, quant à mon père – Dieu lui pardonne ses pêchés – il s'est trompé de route et lui est arrivé ce qui était écrit. Dis lui aussi qu'il veille à tenir les engagements que nous avons conclu lui et moi et surtout qu'il se méfie de son entourage car, tous autant qu'ils sont, entretiennent avec moi des liens épistolaires et sont prêt à tout pour un peu d'argent. Dis lui de bien prendre garde à eux''. Ensuite, j'ai croisé El Arbi Bahbaz qui me héla. C'était le frère d'Izza Ibourk, la veuve d'Haïda. Il me salua puis, me voyant portant des vêtements sombres, comme ceux du Sahara, il me dit : ''Quel est cet accoutrement dans lequel je te trouve, je t'ai pourtant connu plus élégant.

- Ne t'inquiète pas pour moi, c'est juste que je porte le vêtement de ceux avec qui je réside désormais [les Chnagta].

Je connaissais ce personnage depuis des années, depuis l'époque du pacha Hemmou [à Taroudant]. Il était à l'époque le simple préposé au thé de Haïda, quand ce dernier n'était encore que *cheikh* [de sa fraction]. Par la suite, il se rendit souvent à Marrakech pour remettre des *hediya*, au nom de Haïda, à l'*aguellid*.

Nous prîmes ensuite le chemin du retour et passâmes la première nuit à Agadir n Toukermad où nous avions regroupés tous nos blessés. Puis nous arrivâmes à la maison du chef des Aït Abella à Zghenghin où nous passâmes la seconde nuit. L'étape suivante se fit à Ibannarn des Aït Oumanouz tandis que Merebbih Rebbo logeait à Tisguint.

C'est à Ibannarn que nous a rejoint l'*amghar* Saïd, accompagné du fils de son oncle, El Housseyn des Aït el Khems (Aït Ba Amran). Il logea chez l'un des habitants du village tandis que moi et le caïd [el Madani] dans une autre maison où nous avions l'habitude de descendre.

Le lendemain matin, après nous être restauré, el Madani dit : ''Allons saluer Merebbih Rebbo avant de nous rendre en *ziyara*[247] à Timgddicht''. Avec nous se trouvait alors Sidi Tahar et Hemmou Belqasem [des Ida Oukensous], tandis que Sidi Ali Ou Abella restait avec Merebbih Rebbo.

Nous descendîmes à Ikhf Oumejjoud où nous fîmes notre prière de *tizwarn* (*dohr*). Ensuite, nous accomplîmes celle de *takwzin* (*el asr*) à Aguerd Imlalen devant la zaouïa où le caïd sacrifia deux vaches sur le tombeau du saint Sidi Hmed Ou Mohamed. Nous

247. Pieuse visite au tombeau d'un saint qui se conclut par un don.

passâmes la nuit chez Sidi Mohamed Ou Hachem. A peine étions-nous entrés dans sa maison, que son père Sidi Hachem, le *cheikh* de la zaouïa, envoya un plateau à thé pour moi, le caïd, Ma el Aïnin, Sidi Tahar et Hemmou Belqasem, puis on nous apporta un tagine pour le dîner.

A la fin du repas, Sidi Hachem étendit ses jambes et nous remarquâmes qu'un de ses pieds n'avait plus aucun orteil. Croisant nos regards, il nous expliqua qu'il avait perdu ses orteils suite à une tentative d'assassinat, une main criminelle ayant enduit de poison les cordelettes d'une de ses sandales.

Il n'était habillé que d'une étroite chemise et avait les lèvres épaisses. Durant cette soirée, nous discutâmes longuement et notre hôte nous manifesta beaucoup de joie. En parcourant du regard la salle où nous nous trouvions, je remarquais nombre d'instruments de musique (tambours et flutes essentiellement) accrochés aux murs. Quand nous partîmes rejoindre la chambre où nous allions passés la nuit, Sidi Hachem frappa sur un tambour. Cette façon de faire était une comme tradition chez lui.

Nous conduisant à nos chambres, son fils, Sidi Mohamed, s'approcha de moi et me demanda pourquoi je ne retournai pas à Marrakech au lieu de continuer à vivre au milieu de ces rustres. Il se proposait pour ce faire de m'accompagner lui-même jusqu'à Marrakech. Cette proposition saugrenue provoqua en moi une grande hilarité.

Nous restâmes cinq jours dans cet endroit, durant lesquels nous fûmes grandement choyés par nos hôtes qui nous fournissaient une nourriture abondante.

Nous quittâmes enfin la zaouïa pour Talat où nous reçûmes l'hospitalité de Moulay Smaïl, puis à Ilgh, auprès de Gouïghchan, enfin nous atteignîmes le territoire des Aït Erkha. C'est là, précisément à Afa n Tiqi, que le *fqih* Sidi Tahar se sépara de notre groupe pour prendre le chemin d'Ifran. Quant à nous, nous passâmes la nuit dans la maison du *fqih* Hmed Arkha et le lendemain chacun retrouvait sa maison. Pour ma part, je m'arrêtais à ma maison d'Id Jelloul que j'avais gardé en ma possession [après mon déménagement pour Timoulay Oufella], tandis que le caïd [el Madani] continuait vers Bizakarn.

Quelques jours plus tard, Hmed Ou Mbark et Belaïd n Tayeb, accompagnés d'autres notables des Isbouya, me rendirent visite. Après les salutations d'usages, ils m'interpellèrent abruptement : "Où se trouve la part de l'argent que t'a remis el Hajj Hemmouad pour nous ?

-Je ne suis absolument pas au courant de cette affaire. Je ne suis qu'un combattant errant et vous savez bien que je m'intéresse peu aux choses matérielles. D'ailleurs, si j'avais été un tant soit peu cupide, je n'aurais jamais quitté le pays des richesses pour le pays de la misère.

- C’est donc el Madani qui nous a trahit.

- Ceci est une affaire qui ne regarde qu’el Madani et vous. Il se trouve actuellement à Bizakarn, vous n’avez qu’à le rejoindre’’.

Ils prirent donc la route pour la maison d’el Madani. Ce dernier les reçu convenablement et leur remis une certaine somme qui ne leur convenait pas. Ils prirent donc le chemin de Taroudant pour rencontrer el Hajj Hemmouad en espérant lui soutirer quelque argent. Durant leur séjour auprès du pacha de Taroudant, Mhend n Bouhouch, l’un des plus proches collaborateurs d’el Madani, fut surpris de les trouver là. En les apercevant dans les salons du pacha, son visage pâlit. Il s’isola avec el Hajj Hemmouad et lui demanda de tout faire pour ne pas révéler aux autres la nature exacte de ses relations avec el Madani. Ensuite, la bande de truands [les notables isbouya] s’en retourna chez elle après avoir délesté el Hajj Hemmouad de quelques pièces.

La façon de se comporter de ces Isbouya, cet attrait maladif pour l’argent, était le fait commun à une poignée de notables [de notre parti] tel que les *foqaha* Sidi Ali et Sidi Tahar, ainsi que le caïd Addi Ou Hmed de Kerdous et Gouïghchan. Mais la majorité d’entres-eux se contentaient heureusement des impôts levés sur leur tribus respectives ».

Ce voyage eu lieu en safar 1342 [c/à mi-septembre 1923]

Najem a dit : « Alors que j’étais à Timoulay, le caïd el Madani arriva à la tête d’une troupes importantes de guerriers qui prenaient la direction d’Aqqa. A sa demande, je l’accompagnais dans cette expédition. Avec nous se trouvaient aussi le *fqih* Sidi Tahar et Sidi el Bachir Ou Lmadani[248].

Il y avait plusieurs raisons qui expliquaient ce voyage. La première était que des gens originaires de Tatta avaient rejoint Bizakarn pour demander la protection d’el Madani contre leur caïd Mhamed Bounaïlat. La seconde était qu’une caravane appartenant à des Aït Lakhsas avait été pillée, dans les environs d’Imi Ougadir, par des hommes répondant du caïd de Tatta[249]. Pour ces différentes raisons donc, el Madani sortit de Bizakarn à la tête de six cent cavaliers dont parmi ces derniers quelques Imjjad, notamment Ali Ichelhin, ainsi que quelques coupeurs de route réputés.

Les premières étapes que cette colonne eut à parcourir furent successivement Timoulay, Ikhf Ighir d’Ifran, Aday et [el Qsebt n Aït Herbil]. Avec nous se trouvait aussi

248. *Fqih* réputé de Tankert (Ifran), il est le *moqaddem* de la confrérie naciriya pour tout l’Anti-Atlas occidental.

249. Forfait accompli par des Doui Menia, tribu nomade originaire du Tafilelt, réfugié dans la région de Tatta sous la protection du caïd Mhamed Bounaïlat.

el Hajj Hmed Ouderdour des Aït Brahim. A l'étape suivante, [Aguerd] de Tamanart, nous fûmes accueillis par le caïd el Bachir. Ensuite, nous fîmes étape à Imi Ougadir, Icht (où nous passâmes deux nuits chez les Aït Khalil), Tizgui Irghen, Igdi et enfin à Touzounin ».

C'est dans ce dernier point que résidait le caïd Brahim. Il avait assassiné son père, le caïd Belaïd, pour s'emparer de ses richesses et lui succéder à la tête des Aït Oumribet.

C'est dans cet endroit que le caïd Brahim interpella un jour le caïd Najem par ces mots : "J'espère que tu ne vas pas rompre ton serment comme le caïd Iraa l'a fait en nous abandonnant.

- Dieu m'en préserve et me donne la patience nécessaire" lui répondit-il.

Najem a dit : « Le caïd Brahim me proposa de me remettre chaque année une importante quantité de datte. Je le remerciais en lui disant que c'était inutile car le caïd el Madani pourvoyait déjà avec générosité à la subsistance de ma maison. Il m'avait fait don de vingt trois champs et vergers irrigables.

C'est encore à Touzounin que Mohamed Aresmouk, un des principaux notables du pays, proposa à el Madani de jouer les intermédiaires entre lui et le caïd de Tatta. Ce dernier envoya, pour prouver sa bonne volonté de parvenir à un accord, une cinquantaine de fusils européens qui furent remis au caïd Brahim.

C'est chez ce dernier que s'était réfugié un temps Mohamed ben Belgacem Angadi, venant de Sijilmassa, aux alentours de 1349 [c/à 1930][250]. Lui et ses compagnons restèrent chez le caïd Brahim pendant un certain moment puis ils partirent s'établirent à Taghjijt jusqu'à ce qu'ils finissent par chasser les habitants d'Icht pour s'installer dans leurs maisons. Ce dernier événement eu lieu en 1351 [c/ à 1932]. Mais ils profitèrent peu de leurs nouvelles demeures car un an plus tard, les forces coloniales les délogèrent de l'endroit.

A cette époque le caïd Brahim était en conflit avec le caïd de Tatta qui venait de faire sa soumission au Gouvernement pour garder la mainmise sur Tatta et Tissint. Sur cette dernière place, il était alors en compétition avec les Iglioua qui avaient l'appui dans la région du caïd Mohamed Ou Brahim Outiyout.

Malgré le fait que le caïd de Tatta soit au fait de sa puissance, il devait faire face au sein même de sa tribu (les Ida Oublal) à un parti adverse soutenu par le caïd Brahim.

250. Chassé du Tafilelt par les troupes coloniales, Angadi, suivit par les Aït Hemmou et les Aït Khebbach, tribus irréductibles qui refusent la soumission, s'installe dans la vallée du Dra au début de l'année 1930.

De même, l'autorité de ce dernier était disputée par Bourhim, un des grands notables d'Aqqa, qui recevait l'appui du caïd de Tatta.

C'est le caïd d'Issaffen qui conduisit le caïd Brahim à Ighrem pour sa soumission au Gouvernement. Après son retour de chez Gouïssaffen, il s'en prit à Bourhim et à d'autres notables d'Aqqa, ce qui lui permit d'étendre son autorité sur toute cette région.

Un peu plus tard, des brigands, chassés du Tafilelt par les forces coloniales firent incursions dans le pays, coupant les routes pour piller les caravanes. Cent cinquante d'entre eux assiégèrent le caïd Brahim dans sa maison de Touzounin. Les assiégés résistèrent farouchement mais s'il n'y eux qu'une seule victime parmi eux ce fut leur chef, le caïd Brahim tué d'une balle tirée d'une carabine à dix-sept coups. Ensuite, des secours venus à son aide parvinrent à réduire les assaillants qui furent presque tous éliminés. De tout le groupe des assaillants seul cinq purent en réchapper. Lors de cette attaque, le caïd perdit la vie après s'être imprudemment mis à découvert pour observer l'ennemi par une fenêtre. C'est son fils, le caïd Lahsen, qui lui succéda par la suite et continua son rapprochement avec le pouvoir colonial ».

[Après cette digression], Najem revient [au récit de l'expédition] : « Quand nous étions à Touzounin, pendant huit jours nous nous dépensâmes joyeusement au jeu du cheval [fantasia]. Un matin, après nous être restaurés, nous nous rendîmes au site en ruine de la cité de Tamdoult[251]. Parmi nous se trouvaient alors Sidi Tahar, Sidi el Bachir Ou Lmadani ainsi que Sidi Mohamed Ou Abella et Sidi Abderahman (ces derniers sont de la descendance de Sidi Mhend Ou Brahim Cheikh). Après le déjeuner nous retournâmes à Touzounin.

Puis nous repartîmes tous ensemble en suivant le lit de l'*assif* Ouqqa. Sidi Hachem d'el Qsebt [n Aït Herbil] et el Hajj Hmed Ouderdour, avec ses Aït Brahim, formaient alors l'avant-garde de notre groupe. Arrivés au niveau du village d'Iqbaben, el Hajj Hmed et ses hommes furent pris pour cible par les habitants du village. Ils craignaient en effet que nous ne venions chez eux, sous l'instigation du caïd Brahim, pour les piller.

Nous fûmes finalement bien accueillis par de nombreux tirs de joie à tel point que moi aussi je me mis à tirer en signe d'allégresse. Sidi Tahar et el Bachir, surpris, se

251. Cité légendaire dont les ruines se trouvent près de Touzounin et dont l'histoire de sa destruction a donné lieu à une belle et célèbre cantilène. C'est l'histoire éternelle de ces petites cités du Dra dont les conflits internes sont parfois à la source de leur disparition quand l'un des partis fait appel aux nomades. L'exemple des petites cités du Dra, phagocytées par les Ida Oublal dont nous parle Foucauld, en est l'exemple le plus parlant. De très nombreuses tribus de l'Anti-Atlas se disent originaires de cette cité mythique.

tournèrent vers moi en s'exclamant : "Toi aussi ?". Un autre leur répondit à ma place : "Et pourquoi pas, c'est ce que fait aussi parfois le caïd el Madani lui-même". Nous passâmes ainsi une heure de joie et de plaisir. Ceci n'aura pas été possible en présence de notre austère compagnon, le *fqih* Sidi Ali Ou Abella de Dougadir Ilegh. Un jour, de passage chez les Aït Ba Amran, il avait fortement critiqué ce genre de pratique. Mais heureusement pour nous Sidi Tahar était un homme doux et très ouvert d'esprit.

Ensuite, moi, le caïd el Madani, son secrétaire Ma el Aïnin, les grands notables ainsi que tous les cavaliers qui nous accompagnaient, descendîmes chez le *moqaddem* Aresmouk qui nous offrit l'hospitalité de sa maison [à Taourirt]. Il nous accueillit vraiment de belle manière et tout dans sa maison prouvait l'aisance matérielle qu'il avait atteint : nourriture abondante, tapis nombreux, services à thé, etc. Nous fûmes ensuite accueillis de la même façon par Ahebboul [à Irhalen] chez qui nous restâmes trois jours. Nous fîmes ensuite un sacrifice sur la tombe du saint Sidi Abella Ou Mbark puis nous déjeunâmes chez le gardien du tombeau, Sidi Sghir. Nous passâmes ensuite la nuit chez Ou Chaïb à Taourirt. Le jour suivant nous fîmes étape chez Sidi Lamin à Agadir Ouzrou. C'est chez ce dernier que nous rencontrâmes un vieillard, *fqih* de son état – sans doute Sidi el Mekki – ensuite nous retournâmes à Touzounin où nous fûmes accueillis par Sidi el Adlani[252]. A partir de là nous reprîmes le chemin du retour, nous arrêtant pour quelques jours à la maison du caïd el Bachir Outmanart où ce dernier organisa pour nous le jeu du cheval [fantasia]. Nous passâmes aussi à el Qsebt [n Aït Herbil], chez les descendants du Cheikh [Sidi Mhend Ou Brahim Cheikh]. C'est ainsi que s'est déroulé ce périple. Le caïd el Madani revint chez lui, chargé de nombreuses offrandes qu'on lui avait fait. Mais de son côté, il avait aussi fait de nombreuses offrandes en retour. Il avait aussi réussit à récupérer une partie des biens de la caravane pillée des Aït Lakhsas. Quant à moi, je retournais à ma maison de Timoulay ».

Les prémices de la colonisation définitive

Najem a dit : « Les gens peuvent critiquer la volonté du caïd el Madani à dominer les tribus, son autoritarisme ou son penchant à s'adonner au meurtre et à imposer des amendes exorbitantes à ses ennemis, mais il y a une chose qui le caractérisait surtout : il refusait toute idée de soumission aux infidèles.

Il fut le seul à rester fidèle aux Id Ma el Aïnin, leur envoyant tout ce qu'ils lui demandaient et faisant la guerre en leur nom.

252. On dit aussi el Adnani. C'est le fils d'Ali ben Moulay el Hajj el Ouaïghdi (note de Soussi).

Il a fait assassiner Hmed n Talb qui commençait à manigancer pour libérer de sa domination sa tribu des Aït Abella (Aït Ba Amran). Il a fait de même pour d'autres. Il aurait aimé aussi, de la même manière, mettre un terme aux agissements du caïd Mbark Abenniran, de l'*amghar* Saïd des Aït el Khems ainsi que de tous les principaux notables des Imjjad et des Aït Ba Amran mais il n'en avait pas la capacité suffisante. Il est resté très amère vis à vis d'eux, sans toutefois changer rien à ses habitudes : il était humbles, généreux et d'une grande hospitalité. Beaucoup de pauvres venaient le voir sans qu'il ne leur demande d'où ils venaient ni où ils allaient.

Il faut aussi signaler que ses contacts épistolaires n'ont jamais été interrompus avec les caïds de Marrakech, d'Ikhf Ouassif [Ras el Oued] et de l'Azaghar [de Tiznit]. Seuls Ajerrar, Outiyout et Outgountaft ont tenté de l'amener [à se soumettre] au Gouvernement. Raison pour laquelle il n'a jamais cessé de les défier. Dans toutes les réunions religieuses, il implorait le Très Haut pour que jamais son regard ne croise celui des chrétiens. Dieu a exaucé son vœu puisqu'il est mort deux mois avant le début de la colonisation[253].

Au lendemain de sa disparition, nous sommes partis avec sa famille pour présenter nos condoléances à Merebbih Rebbo. L'épouse du défunt, Fadma Hassi (sœur de Mbark Abenniran) m'avait demandé de soutenir son fils el Housseyn pour que celui-ci remplace son père au titre de caïd.

Mais el Hanafi parti pour Kerdous auprès de Merebbih Rebbo accompagné de Ma el Aïnin, du caïd Mohamed Ihya Azafad, de Mbark n Boufous (l'*amghar* des Id el Arba de Lakhsas) et de moi-même. Après notre médiation, el Housseyn se désista en faveur de son oncle pour le titre de caïd.

Bien mal nous en pris. Ce n'est que beaucoup plus tard que nous n'apprîmes les manigances d'el Hanafi. Ainsi, sur la route du retour, nous avons croisé un homme. El Hanafi et son secrétaire se sont mis à l'écart de notre groupe afin de discuter avec lui et là, j'ai vu que cet homme lui remettait une sorte d'amulette qu'il a ouvert par la suite pour la lire. Plus tard, nous avons appris qu'il s'agissait d'une lettre écrite de Tiznit en réponse à une précédente lettre d'el Hanafi. Il succédait à son défunt frère mais sous l'autorité du Gouvernement.

253. Comme nous l'avons fait remarquer dans une note précédente, il est décédé le 25 décembre 1933 et son frère, el Hanafi, s'est solennellement soumis au « makhzen des Français » le 3 mars 1934.

Nous l’avions choisi pour être caïd en vertu de son statut d’aîné de la famille, nous ne savions alors rien de ses troubles manigances. Nous pensions à tort qu’il était un homme droit à l’instar de son frère.

Nous sommes rentrés en passant par la route qui traverse le territoire des Imjjad. Sur le chemin, des *cherfa*, descendant de Sidi Hmed Ou Moussa, sont sortis pour l’accueillir et lui demander quelques présents que son frère avait l’habitude de leur faire. Il leur répondit sèchement : ‘‘Aller donc suivre el Madani, monter au ciel pour le retrouver !’’ A cet instant, le caïd Mohamed Ihya Azafad se tourna vers moi et me dit : ‘‘As-tu entendu ce que vient de dire ce maudit avare ? Que Dieu maudisse tous les Id Abella Ou Lhajj et tous ceux de leur parti’’. Il parlait de la famille du caïd el Madani. Ces mots m’ont blessé car ils me visaient aussi indirectement. Cependant, depuis ce jour, nous n’avions plus aucune estime pour el Hanafi. A chaque rencontre que nous avions avec lui, nous ne lui accordions ni le respect, ni la courtoisie que nous accordions auparavant à son frère.

Ensuite, je suis parti de Bizakarn pour Timoulay. El Hanafi annonçait alors partout que le Gouvernement faisait des préparatifs pour réduire la dernière région non colonisée du Maroc. Un peu plus tard, nous apprenions que les armées ennemies prévoyaient de nous attaquer sur plusieurs fronts.

Je partis alors pour l’Oued Noun afin de mobiliser les gens qui étaient résolus à résister à cet assaut imminent. A Agoulmim, je rencontrais pour la première fois Mohamed ben Belgacem Angadi, l’ancien *aguellid* du Tafilelt. Nous nous réunîmes à l’emplacement sacré où avait résidé, lors de sa venue ici vers 1142 [c/à 1729-1730], le saint Sidi el Housseyn Acherhbil[254]. Durant cette assemblée, Angadi me dit : ‘‘Ne t’avais je pas envoyé une lettre, par le biais de Sidi Tahar Gouïfran, à l’époque où j’étais au Tafilelt ?’’ J’acquiesçais puis il reprit : ‘‘Pourquoi donc ne m’as-tu pas rejoins à cette époque où je régnais sur le Tafilelt ? Cela aurait été une bonne chose pour moi, pour toi et pour tous les musulmans’’. Après avoir fini ces reproches, il me demanda les raisons de ma venue. Je répondis alors : ‘‘Je suis venu faire appel aux musulmans afin qu’ils se rassemblent pour le *jihad* car les armées chrétiennes sont toutes proches.

- Si Merebbih Rebbo n’organise pas la résistance, je suis prêt à m’en occuper moi-même.

254. Il semblerait que cette date, sans nul doute ajoutée par Soussi, corresponde à celle de son décès. Son tombeau se trouve chez les Iznaguen. D’après une note d’Ahoudig, c’est lui qui aurait instauré le marché du mardi de Tiguinit (Lakhsas) et celui du jeudi des Aït Ba Amran (Justinard, 1933 : 119). D’après Najem ou Soussi, il en aurait été aussi de celui d’Agoulmim.

-Je ne suis pas venu ici pour discuter de cela mais pour organiser la mobilisation des gens de bonne volonté. Ceci concerne tout le monde, y compris les femmes”.

Ensuite, je fis tout pour éviter d’être hébergé par Angadi, préférant l’hospitalité de Hemmou Gaga à Tayirt[255], un des Braber [Aït Hemmou] qui avait suivi Angadi pour trouver refuge dans la région. Le lendemain, j’ai conduit les Braber à Tagant. J’ai déjeuné chez le *fqih* Sidi Hmed Ou Brahim tandis que le reste du groupe, près de trois cent hommes, étaient distribués entre les foyers du village, pour le repas. Nous reprîmes la route et parvînmes finalement à Bizakarn où el Hanafi, le vil avare, accueilli d’une façon très peu hospitalière les hommes que je conduisais.

Ensuite, nous reprîmes la route en compagnie du caïd el Hanafi et des Aït Lakhsas. Nous nous établîmes près de la maison d’Abella n Abdeslam, à Tajarift, petit village des Aït Hemman (Aït Brayyim).

Ensuite, les armées chrétiennes nous attaquèrent de tous les côtés. Leurs principaux points de départ étaient Aqqa, Ighrem et l’Azaghar [de Tiznit] et toutes leurs attaques convergeaient vers l’endroit où nous nous trouvions. C’est alors que le caïd el Hanafi me convoqua pour me confier la mission de porter des messages importants aux principaux chefs des Aït Ba Amran. J’appris plus tard qu’il m’avait désigné pour cette mission dans le but de m’éloigner afin qu’il puisse engager, en secret, des pourparlers [avec l’ennemi].

Je partis en compagnie d’un de mes esclaves et d’el Mekhtar Ould Omar, principal notable des Aït Lahsen. Nous voyageâmes durant la nuit. El Mekhtar montait un vieux et faible cheval qui trébucha et manqua de tomber lorsqu’il butta contre une pierre. Quand cela se produisit, el Mekhtar me dit : “O Najem, que nous arrive-t-il ? J’ai l’impression que ce *Chelh* nous a trahit !” – il parlait ici du caïd el Hanafi –

A chaque fois, je devais m’arrêter pour l’aider à se relever, lui et son cheval. Puis, je finis par décider de soulager sa monture de ses charges pour lui faciliter le voyage. Nous arrivâmes enfin à l’endroit où s’étaient rassemblés les principaux chefs des Aït Ba Amran. Je trouvais entre leurs mains une longue lettre. Mon compagnon de voyage me dit que, sans aucun doute, il s’agissait là d’une lettre des chrétiens.

Après nous être restaurés, l’*amghar* Saïd me demanda la raison de ma venue. Je lui ai alors remis les lettres. Etaient aussi présent à cette endroit le caïd Hmed Ou Lbachir, Belaïd n Tayeb, Foual, Bouchama (tous des Isbouya), ainsi que Si Belaïd des Aït Boubker et Bouih el Aloui.

255. Petit massif montagneux de la région d’Agoulmim.

Ils me demandèrent à connaitre le message que leur envoyait le Pacha (surnom ironique donné au caïd el Hanafi). Je leur répondis : “Il faut que chacun d’entre vous se présente chez lui pour recevoir un approvisionnement d’orge, quarante, cinquante ou même cent *tighrarin*”.

L’*amghar* Saïd réagit alors en disant : “Maintenant qu’il sent le danger tout proche, il vide ses silos pour nous. Pourquoi ne l’a-t-il pas fait avant ?”

Lorsque le caïd Hmed, moi-même et l’*amghar* Saïd nous nous apprêtâmes à partir, ce dernier me dit : “As-tu compris d’où venait la lettre [que nous lisions à ton arrivée] ? Du Gouvernement voyons !”

Arrivé à Tajarift nous n’avons pas trouvé le caïd el Hanafi. Je demandais à son secrétaire Ma el Aïnin où le caïd se trouvait mais ce dernier se refusa à me dire quoi que ce soit à ce sujet. Ce n’est qu’après l’avoir menacé qu’il me répondit ainsi : “Le caïd el Hanafi est parti rencontré des hommes du Gouvernement à Ouaallega près de Mirght. Mais ne le répète à personne”.

Je confiais, malgré tout, ce que je venais d’apprendre à l’*amghar* Saïd qui me répondit simplement : “Il nous demande de venir et n’est même pas capable de nous accueillir”. Ma el Aïnin nous précisa ensuite que le caïd [el Hanafi] demandait à ce que nous nous rendions à la maison d’el Hassan [n Sidi Salem d’Ikarouchen], chef des Aït Ali [de Lakhsas], où il devait nous rejoindre.

C’est là que nous l’avons attendu jusque tard dans la soirée. A son arrivée, nous nous sommes assis autour de lui tandis qu’il allumait sa pipe, pratique que ne faisait jamais son frère.

L’*amghar* Saïd, faisant mine de ne pas savoir d’où venait el Hanafi, lui demanda la raison de son insistance à ce que nous le rejoignions ici. Mais le caïd el Hanafi tergiversa sans vraiment lui répondre jusqu’au matin.

Durant cette matinée, nous fûmes rejoins par tous les Aït Lakhsas et les Braber tandis que, durant la nuit, étaient arrivés les Izafaden et les Aït Ba Amran. Plusieurs hommes des Izafaden s’adressèrent à moi ainsi : “Mais qu’est ce que cet homme a fait de nous ? Il nous a trahi !”

Et ils étaient décidés à l’assassiner. Je leur répondis de faire comme bon leur semblaient et je me rendis auprès de l’*amghar* Saïd pour lui confier les intentions criminelles des Izafaden à l’encontre du caïd el Hanafi et de son secrétaire Ma el Aïnin. J’ajoutais qu’il fallait à présent être réaliste, que les soldats allaient certainement soumettre toute la région, et qu’il ne servait donc à rien de provoquer d’inutiles effusions

de sang. Je lui conseillais enfin de ne surtout pas appuyer leurs projets d'assassinat s'ils le lui demandaient.

L'*amghar* Saïd m'affirma qu'il n'était pas question pour lui d'aider en quoi que ce soit les Izafaden dans leur sombre dessein et ajouta que si el Hanafi avait pris la décision de se soumettre cela n'engageait que sa propre tribu et non pas toutes les autres tribus.

Ensuite, les gens se sont dispersés tandis que les Braber étrangers se demandaient ce qu'ils devaient faire.

Je suis revenu avec el Hanafi à Id Tajer[256]. Nous avons passé la nuit là-bas et il m'a demandé d'aller l'accompagner le lendemain pour rencontrer les chrétiens à Ouaallega. Je lui répondis que s'il voulait vraiment que je l'accompagne il aurait dû me mettre dans la confidence dès la veille [au soir]. Je lui dis encore : "Pourquoi m'avoir envoyé chez les Aït Ba Amran si ce n'était pour m'éloigner ? De plus, tu sais bien que je ne suis pas un inconnu pour les chrétiens. Si je t'accompagnais, je saurai tenir ma langue mais comme tu n'as pas eu confiance en moi hier, je refuse de te suivre aujourd'hui.

-Si tu ne souhaites pas me suivre, accompagne Ma el Aïnin au marché du mardi [de Lakhsas] pour annoncer la nouvelle aux gens et réunir les dromadaires à sacrifier en signe de *taarguiba* devant l'armée qui sera bientôt là".

Une fois el Hanafi parti, j'eu une pensée pour mes femmes et mes enfants errant dans les bois avec la femme d'el Madani qui comme toutes les femmes du pays s'y étaient réfugiés de peur des bombes des avions qui survolaient déjà Bizakarn[257]. Je parti donc pour retrouver les miens. Je me rendis tout d'abord auprès de Lahsen n Lmadani qui se trouvait alors à Id Haytouf. Je lui rapportais toutes les dernières décisions prises par son oncle puis il m'indiqua le lieu où se trouvaient mes épouses et sa mère.

Une fois arrivée sur place, je dis à cette dernière de s'en retourner à sa maison. Sa ferveur religieuse l'empêchait d'accepter la réalité et, refusant d'obtempérer, elle maudissait el Hanafi puis elle me demanda : "As-tu vu mon frère, le caïd Mbark ? Penses-tu qu'il soit lui aussi capable d'adopter la même lâche attitude que celle de ton caïd el Hanafi ?"

---

256. Il s'agit plutôt du hameau d'Ikarouchen où se trouve la maison d'el Hassan n Sidi Salem. Id Tajer est en fait un hameau voisin auquel il est rattaché d'où peut-être la confusion.

257. Du fait de l'utilisation intensive de l'artillerie et des bombardements aériens, très vite amènent la dislocation des fronts de résistance à l'avance des forces coloniales. C'est le 24 février 1934, au matin, que Bizakarn fut bombardé par l'aviation, une panique folle s'empara des habitants qui se réfugièrent dans les montagnes avoisinantes ; on dénombrera vingt et un morts.

Je suis parti ensuite retrouver mes épouses qui se cachaient dans les grottes d'une montagne située entre Timsourt et Ouaourzt. Je les fis monter sur deux mules et un cheval et retourna à Timoulay pendant la nuit.

Le lendemain matin, les notables du village vinrent me rencontrer. Ils me saluèrent mais je déclinais courtoisement leur demande de discuter [de la situation] sous le faux prétexte que j'étais épuisé. Je commençais alors à rassembler mes affaires pour partir rapidement car la veille au soir, l'armée avait fait son entrée à Bizakarn. De plus, j'appris que l'officier en chef de cette armée avait demandé après moi et qu'il avait envoyé un émissaire pour m'inviter à me présenter devant lui le plus tôt possible.

Je suis parti dans la précipitation, prenant la route d'Astatar en contournant soigneusement Bizakarn car l'armée qui l'occupait avait placé des puissants projecteurs tout autour de la bourgade. Sur la route, nous constatâmes la présence de longs câbles que l'armée avait déroulés sur sa route. Quelques-uns parmi ceux qui m'accompagnaient voulurent le couper mais je le leur interdit formellement. Je demandai à notre guide d'éviter de nous faire passer par Id Jelloul. Nous arrivâmes près du lieu-dit Tiouririn Oumilla (les collines des colombes). J'ai alors demandé à l'un de mes compagnons de rester là jusqu'à la nuit, puis, en profitant de l'obscurité, de se rendre à ma maison d'Id Jelloul. Et que si quelqu'un l'interrogeait sur mon sort, il devait répondre qu'il n'avait aucune connaissance de ma situation. A l'époque j'avais au moins cinq cent têtes de moutons chez moi ».

Chez les Aït Ba Amran

Najem a dit : « Nous continuâmes à marcher jusqu'au lever du jour. Nous passâmes près d'Alous et nous fîmes étape à Tighissit où nous nous arrêtâmes à la porte de la maison du fils de Hajj Sliman des Aït Abella. Sa femme, sortant de la maison nous aperçu, ne voyant devant elle que des hommes noirs, elle s'écria : "Mon Dieu, les Sénégalais des Français !" Comme elle continuait à pousser des cris, j'envoyais un de mes esclaves lui expliquer qui nous étions.

Par la suite je pus demander l'hospitalité. Je demandais à un des esclaves de la maison de mettre à l'abri nos mules et nos chevaux avant de nous faire entrer. Nous fûmes finalement très bien accueillis par l'épouse du maître de maison. Ce dernier, alors absent, nous rejoignit un peu plus tard.

Nous nous rendîmes ensuite au marché du lundi des Aït Issimour pour faire quelques achats. Etant arrivés tôt sur les lieux, nous trouvâmes le marché quasiment vide. Une

des raisons de l'absence des gens au marché était aussi due à la peur [de bombardements ou d'une attaque ennemie] qui régnait encore.

Ayant aperçu le *chrif* Sidi Mohamed Ou Youssef – des Aït Ouazzan – qui était aussi marchand, je lui envoyai un de mes esclaves pour l'aider à décharger ses marchandises de sa mule. M'ayant rejoint, il me salua. Je l'informais de l'entrée de l'armée [coloniale] à Bizakarn. Il me dit alors : "De notre côté, nous n'avons à déplorer que quelques blessés suite au combat de Tizi". Je lui confiais ensuite une somme d'argent pour la mettre en sécurité chez lui, et que lorsque j'en aurais besoin je lui enverrai un homme de confiance qui, en guise de salut, lui tirera la manche, ainsi il saura qu'il s'agit bien là de mon envoyé personnel.

Peu à peu, les gens commencèrent à affluer au marché. Je demandais aux nouveaux arrivants s'ils étaient en possession de nouvelles au sujet de l'*amghar* Saïd. J'appris ainsi que ce dernier se trouvait la veille à Iguissel. J'achetais alors de la viande que je fis porter à sa maison. Je rencontrais ensuite el Housseyn et Ihya Ou Ihya, cousins de l'*amghar* Saïd à qui j'offris aussi des victuailles.

Moi et tous ceux qui m'accompagnaient passâmes la nuit dans la maison d'el Housseyn [à Ibenkern]. J'en profitais pour faire ferrer à neuf mes chevaux et mes mules.

Le lendemain, je partis en compagnie d'el Housseyn. Sur la route, nous croisâmes un Chnagti qui venait d'Abeïno. Il nous appris que Merebbih Rebbo avait réussi à fuir Kerdous et qu'il se trouvait actuellement à Abeïno en compagnie de Mohamed ben Belgacem Angadi.

Nous prîmes alors la direction d'Abeïno mais en arrivant sur les lieux nous ne trouvâmes personne mis à part le *fqih* Sidi Belqacem Arkha. Nous partîmes aussitôt pour Iguissel.

Sur la route, nous croisâmes un homme qui nous jeta un regard haineux sans rien dire. En traversant le territoire des Id el Arba[258], nous ne trouvâmes pas âmes qui vivent.

C'est ce jour-là que trois colonnes de l'armée [coloniale] sortirent de Bizakarn, en direction de l'Oued Noun. Tandis qu'une colonne qui avait pour guide el Hajj Hmed Ouderdour venait d'Aqqa. Me tournant alors vers el Housseyn, je lui dis : "As-tu envie de les attaquer avec moi ?" Il me répondit par la négative en m'expliquant que ce serait

258. Il s'agit d'un groupe, originaire d'une fraction de Lakhsas, émigré chez les Aït el Khems (Aït Ba Amran) au début du 20ème siècle suite à un conflit tribale ; le principal village de ce groupe est Agadir n (I) d el Arba.

du suicide et argumenta son refus en me citant un verset du Coran qui allait dans ce sens. Il connaissait très bien les écrits du saint livre.

Nous pénétrâmes dans une maison vide que ses propriétaires avaient quittée précipitamment devant l'avancée des colonnes de l'armée [coloniale]. D'un poulet trouvé dans cette maison, nous fîmes notre dîner et notre petit déjeuner du lendemain.

Nous retournâmes ensuite à Abeïno où nous fûmes invités successivement par trois habitants du village qui nous accueillirent généreusement. Nous quittâmes ensuite la région en passant par Imi n Fast et passâmes la nuit au village d'Igran, chez Brahim n Mammas. C'est là que nous apprîmes que les Beraber d'Angadi avaient été pourchassé dans leur fuite par les engins blindés et les avions ennemis jusqu'aux rives de l'*assif n* Dra où ils furent stoppés. Alors, Angadi et eux revinrent en arrière et arriva ce qui était écrit. Ils se dispersèrent chacun de leur côté.

Nous apprîmes aussi que Merebbih Rebbo était descendu chez les Isbouya mais que ces derniers n'avaient pas accepté sa présence parmi eux de peur d'être pris pour cible par ceux qui le pourchassaient.

Nous sommes restés dans cette région durant quatre jours, errant dans les montagnes, jusqu'à ce que la situation devint plus claire. Nous prîmes le chemin du retour pour rester quelques temps dans la maison d'el Housseyn. Je trouvais mes compagnons affolés, me croyant disparu. J'appris que tous les biens que j'avais laissés dans ma maison de Timoulay avaient été pris par des hommes du caïd el Hanafi qui avaient aussi chassé mes femmes et mes enfants qui trouvèrent refuge dans ma maison d'Id Jelloul. Heureusement, échappèrent à ce pillage mes moutons qui avaient été envoyés paître entre les Aït Abella [Aït Ba Amran] et Id Jelloul. El Housseyn m'installa dans une maison des Ida Oussouguem [village d'el Betha] où ma famille me rejoignit bientôt. Je suis resté dans cette maison très longtemps, exactement de 1353 [c/à 1934] à 1377 [c/à 1957], c'est-à-dire jusqu'aux graves évènements qui ont secoué les Aït Ba Amran cette année-là[259].

259. Najem fait ici référence à l'attaque de la zone d'Ifni par l'Armée de Libération qui eut lieu en novembre 1957.

Dans cet endroit, nous vécûmes dans l'aisance et la quiétude. Les Espagnols avaient réussi à s'imposer sur tous les Aït Ba Amran. Ce fut la période la plus paisible de ma vie, sans combats incessants à mener. Je retournais ainsi à mon ancienne vie, celle de mon enfance (avant de rencontrer le caïd Mohamed ben Tahar), cultivant et faisant paître mes troupeaux ».

Avec l'Espagne

Najem a dit : « Le premier des Espagnols qui mit les pieds sur le territoire des Aït Ba Amran se nommait Kabas[260]. El Housseyn et moi, nous nous rendîmes à Ifni où il venait de débarquer. J'y trouvais les Aït el Khems divisés en deux camps adverses, d'un côté ceux qui étaient pour l'*amghar* Saïd et de l'autre ceux qui soutenait mon ami el Housseyn. Le différent entre ces deux meneurs était alimenté par les intéressés médisants et autres semeurs de zizanie habituels. Constatant la situation, je les invitais à s'éloigner du groupe avec moi. Je leur dis alors : "Ecoutez ce que j'ai à vous dire. Toi, el Housseyn, tu es un noble personnage, et tes actions parlent pour toi. Je te le dis, tu as tout à perdre en t'opposant à l'arrivée des chrétiens mais il ne faudra pas non plus les suivre aveuglément dans tout ce qu'ils entreprendront. Les relations avec les Européens sont très différentes de celles que l'on peut avoir avec les Marocains. [Quant à toi, *amghar* Saïd], ce jour est le tien. Lèves-toi et honore ta place au sein des grands notables des Aït Ba Amran. Sois un rempart pour moi – car je suis l'un des votre à présent –, pour el Housseyn, pour toi-même et pour tous les musulmans".

L'*amghar* Saïd me demanda de l'accompagner à l'entrevue qu'il devait avoir avec Kabas. Je refusais dans un premier temps mais sur son insistance je finis par céder et me joignis à la délégation des Aït Ba Amran. Le chef Kabas me salua car on lui avait dit qui j'étais. A mon tour, je le saluais, un peu plus tard, avec beaucoup d'amabilité. Je l'informais que j'avais dû trouver refuge sur le territoire de son commandement et que les Aït Ba Amran étaient très heureux de son arrivée parmi eux. Je lui révélais aussi que j'avais eu, il y a longtemps, des contacts avec le gouvernement espagnol et que celui-ci m'avait rendu de grands services à l'époque.

Quand j'eu fini mon propos, il s'en retourna négocier avec les Aït Ba Amran leurs conditions définitives [de soumission]. Leurs notables, notamment, souhaitaient garder le droit de prélever eux-mêmes l'*achour* et la *zakkat* sur leurs tribus respectives. Ces

260. Il s'agit du colonel Osualdo Capaz qui débarqua le 6 avril 1934 à Sidi Ifni pour recueillir la soumission des Aït Ba Amran.

potentats n'étaient intéressés qu'à la conservation de leurs privilèges et de l'autorité qu'ils avaient sur leurs frères.

Ils avaient déjà oublié Merebbih Rebbo. Pourtant s'ils avaient demandé à ce que ce dernier soit leur *aguellid*, Kabas ne leur aurait pas refusé. Merebbih Rebbo s'en est allé au Sahara, à Tarfaya, où il retournait à sa vie première de nomade, vivant sous la tente. A partir de là, nos voies se séparèrent définitivement. Hier, Dieu nous avais réunis et aujourd'hui, il nous séparait.

Notre première rencontre avait eu lieu un jour où j'avais rendu visite à son père. Partis de l'Oued Noun, j'atteignis sa résidence de Smara. A cette époque, je pratiquais le commerce caravanier. Sur la route, j'avais capturé une petite gazelle. J'avais décidé de la donner au premier enfant du Cheikh [Ma el Aïnin] que je rencontrerais à Smara et cet enfant fut Merebbih Rebbo. Nous restâmes là plusieurs jours. Le Cheikh nous demanda ce que nous désirions manger. Nous lui répondîmes que nous aimerions du poulet pour nos repas. Durant tout notre séjour, nous fûmes abondamment nourris de cette volaille car eux-mêmes n'en mangeaient pas. Quand nous en mangions, les enfants, s'approchaient de notre tente pour nous observer curieusement. Ils étaient très étonnés et ne cessaient de faire des commentaires à ce sujet.

Les Espagnols demandèrent à ce que tout le monde rendent les armes dont il disposait. De toutes les tribus, la première à rendre ses armes fut celle des Isbouya. Seuls les notables reçurent de l'argent des Espagnols en échange de la remise de leurs armes, en plus d'émolument supplémentaire afin qu'ils mènent à bien le désarmement total de leurs frères de tribu.

De mon côté, je remis les dernières armes qui me restaient : deux carabines. Depuis ce jour, je dis adieu aux armes. Seul Dieu est éternel. Je remplaçais le fusil par la canne et le chapelet.

Un fois le désarmement accompli, on délimita les frontières du territoire [d'Ifni]. L'*amghar* Saïd pris alors de plus en plus d'importance et Kabas ne cessait de lui faire de nombreux cadeaux pour se l'attacher. Ainsi, il fut nommé caïd, ayant pouvoir sur tous les autres grands notables.

Le premier grand chantier des Espagnols fut de bâtir la ville d'Ifni et un aérodrome pour les avions ».

Escapade en Espagne

Najem a dit : « Après que Franco ait réussi à s'imposer définitivement en Espagne[261], je demandais à visiter la terre espagnole que j'avais connus il y a longtemps. L'unique but de ce voyage était de me promener car je commençais à m'ennuyer. Ma demande fut acceptée. Certains grands notables apprirent alors mon voyage imminent et craignirent de moi que je n'obtienne en retour une quelconque autorité sur eux. Plusieurs d'entres-eux firent alors la même demande de voyage. Parmi eux se trouvaient le caïd Hmed Ou Lbachir [Asbayou], l'*amghar* Saïd, Abdelkrim Aïkhelf, Merebbih Rebbo, Sidati ould el Hiba, Salk et Ould Abdallah. Tous étaient heureux de partir, y compris Merebbih Rebbo[262].

Nous partîmes tous ensemble, embarquant sur un bateau qui nous conduisit d'Ifni à Tarfaya où nous demeurâmes douze jours. Nous fûmes accueillis, à cet endroit, par Alia Bou Aïda[263] – qui occupe depuis l'indépendance le poste de gouverneur de Tarfaya – puis nous embarquâmes sur un autre bateau qui nous conduisit à Las Palmas de Grande Canarie où nous restâmes huit jours. Nous fûmes conduits ensuite à Tenerife où nous fûmes bien reçus puis nous retournâmes à Las Palmas afin de partir pour Cadix, sur la terre espagnole. Depuis cette ville, nous partîmes en voiture pour Algésiras puis, de là, pour Tétouan où nous fûmes logés dans la maison des hôtes et où je repris contact avec des personnes que j'avais connu il y a longtemps. Parmi eux se trouvait un juif converti au christianisme dénommé Mansiya, qui était notre interprète à cette occasion.

Lorsque nous allions quitter Tétouan, ce Mansiya s'adressa à un de mes compagnons de voyage : "Najem ne va pas partir avec nous pour l'Espagne donc tu n'as pas à porter son bagage avec nous !". Ayant appris ces dires, j'allais trouver Mansiya pour lui dire que tout ce périple n'avait pour moi d'autre but que d'aller en Espagne. Le ton

---

261. Najem et les autres notables des Aït Ba Amran partent pour l'Espagne le 22 juillet 1937 ; la guerre civile qui va ravager ce pays pendant plus de deux ans et demi a débuté en juillet 1936. Lors de ce voyage donc la boucherie n'a commencé que depuis un an. Pourquoi Najem, qui jusqu'ici s'est montré d'une grande précision dans la relation des péripéties qui ont jalonnées sa vie, ne l'est-il plus dans la narration de cette épisode ?

262. Cette version de Najem est par trop fantaisiste pour être vrai. Il cherche vraisemblablement à cacher quelque chose. Il s'avère que dans les rapports militaires français, on apprend que de novembre à décembre 1936, les autorités espagnoles d'Ifni ont proposé à plusieurs reprises Najem et l'amghar Abdelkrim des Aït Ikhelf à se rendre en Espagne. Mais ces derniers ont toujours décliné jusque-là ces demandes.

263. Alia Bou Aïda est un riche commerçant, originaire des Aït Lahsen. Il est le fondateur d'un gros consortium commercial, dénommé « Compania », regroupant alors les intérêts des commerçants de la zone espagnole du Sud.

monta très vite. A tel point qu'un ami du *khalifa,* Mustapha ben Iaïch, vint à nous pour s'enquérir de la cause de notre différent. Il en informa aussitôt le *khalifa* qui rapporta l'incident au gouverneur de Tétouan. Ce dernier m'envoya alors mes documents de voyage et m'expliqua qu'il allait s'entretenir personnellement avec Franco à ce sujet et que, jusque-là, je devrais désormais accomplir le reste du trajet séparé de mes autres compagnons de voyage.

Au moment du départ [pour l'Espagne], l'*amghar* Saïd vint me dire au revoir et il se mit à pleurer. Je lui rapportais alors la décision du gouverneur de Tétouan [de me laisser continuer le voyage], il en fut très heureux pour moi et me remis de l'argent.

Peu de temps après, je partis à mon tour pour l'Espagne et les rejoignis à Séville puis nous visitâmes successivement Cordoue, Grenade et l'alcazar de Tolède où je fis différents achats : chandeliers, grandes assiettes, différentes pièces pour les métiers à tisser, etc.

Durant tout ce périple, les Espagnols ne cessaient de nous affirmer que nos deux peuples ne faisaient plus qu'un et pour appuyer leurs dires, ils nous rappelaient que leurs ancêtres avaient été musulmans à une époque lointaine.

Nous visitâmes ensuite d'autres villes avant de nous rendre à Madrid[264] où Franco organisa une grande fête en notre honneur. Le premier entretien privé qu'il accorda fut pour Merebbih Rebbo accompagné de son neveu Sidati ould el Hiba. Après cette première entrevue, Franco nous retrouva dans un grand salon où nous l'attendions assis sur des chaises. Il nous salua puis la délégation des Aït Ba Amran lui remis en cadeaux deux fusils marquetés d'argent ainsi que deux poignard ornés du même métal en lui disant : ''Acceptez ces présents comme symboles de la loyauté des Aït Ba Amran à votre égard''. Ensuite après avoir discuté avec lui, la délégation sorti, je m'apprêtais à les suivre mais il me retint un moment. Cette faveur qu'il me faisait avait pour origine la lettre du gouverneur de Tétouan. C'est alors que Merebbih Rebbo revint et, par le biais du traducteur, dit un dernier mot à Franco puis il sortit comme il était entré. Je n'ai pas entendu ce qu'il lui a dit mais je suis persuadé que cela était à mon propos.

264. Ici encore il y a erreur, volontaire ou involontaire, Madrid ne tombera aux mains des franquistes qu'en mars 1939 ; jusque-là la capitale de Franco était Burgos, c'est donc dans cette dernière ville que Najem et ses acolytes ont été reçu par le caudillo.

Nous prîmes ensuite le chemin du retour et, après le voyage par mer, nous retrouvâmes nos maisons et nos familles[265].

Durant tout ce voyage, j'ai beaucoup souffert de l'attitude des grands notables à mon égard. Ils étaient persuadés que je voulais à tout prix m'élever à leur dépend et ainsi les dominer. Ils n'ont pris la décision de voyager que poussés par cette crainte. C'est pour cette même raison qu'eu lieu l'incident avec le traducteur à Tétouan. Ce dernier, d'ailleurs, finit en prison pour avoir voulu me jouer ce mauvais tour. Et c'est peut-être aussi pour la même raison que Merebbih Rebbo rentra dans la salle où j'étais en discussion avec Franco pour lui glisser quelques mots.

Ils n'arrivaient pas à comprendre que j'étais arrivé à un état de faiblesse physique et à un détachement tel des biens de ce monde que je me désintéressais désormais de tout poste d'autorités. Tout ce qui m'importait à présent c'était simplement de prier Dieu pour le restant de mes jours. Je sais tout ce que l'on a dit sur moi et j'en suis bien marri mais tout ce que je viens de dire est la seule vérité.

A notre retour, je remarquais que les gens avaient une attitude beaucoup plus respectueuse à mon égard qu'à l'égard de mes nobles compagnons de voyage. Raison pour laquelle j'ai rompu toute relation avec ces derniers pendant de nombreuses années, jusqu'à l'avènement d'une grave crise [qui secoua le Territoire d'Ifni] ».

Sous haute surveillance

Najem a dit : « A leur arrivée, les Espagnols avaient laissé beaucoup de liberté aux Aït Ba Amran. Cette période dura un peu plus d'une dizaine d'année. Mais les Aït Ba Amran restaient très soucieux de la forte pression qu'exerçaient les Français sur les autres tribus du Sous.

Après sa victoire définitive, Franco s'attacha à vouloir intégrer les Aït Ba Amran à la nation espagnole. Mais ces derniers se soulevèrent contre cette décision et affirmèrent leur identité de Marocains et leur attachement à leur *aguellid* Mohamed ben Youssef.

---

265. L'objectif réel de ce voyage organisé était d'obtenir la collaboration entière des principaux notables de l'enclave d'Ifni afin que ceux-ci appuient de toute leur autorité les engagements dans l'armée espagnole, impérieux besoin pour les franquistes en cette période de guerre fratricide. Ils furent aussi poussés à reprendre langue avec tous leurs contacts du Maroc français afin d'élargir au maximum le bassin de recrutement. C'est sans doute ce que voulait nous cacher Najem, sa collaboration active au renforcement d'une armée dont l'image, à l'époque de ses entretiens avec Soussi, au lendemain de l'indépendance du Maroc, n'est plus que celle d'une petite armée coloniale qui a reculé partout devant les attaques victorieuses de l'Armée de Libération pour se retrancher dans la ville de Sidi Ifni.

Ceci a conduit à l'arrestation de plusieurs d'entres-eux dont l'*amghar* Saïd, Hmed Ouchen [Aït Youb], Hmed n Zakariya[266] ainsi qu'el Hajj [Mohamed] Imsti[267]. Ces derniers furent tous exilés à Dakhla tandis que les autres furent libérés.

Quant à moi, si je ne fus pas traité aussi durement qu'eux, je fus néanmoins assigné à résidence dans ma propre maison. La raison principale de ce traitement différent est que je détestais la France, – dans cette attitude, je rejoignais Franco qui voyait en la France un dangereux ennemi.

Je restais ainsi enfermé dans ma maison durant neuf ans et quarante-cinq jours. C'est le temps que passa l'*amghar* Saïd dans son exil de Dakhla ; il fut le dernier à être libéré »

C'est ainsi que le caïd Najem subit durement le colonialisme espagnol comme il avait dû endurer celui des Français.

Au moment de l'indépendance

Najem a dit : « Dieu m'a permis de vivre assez longtemps pour voir le drapeau des infidèles s'abaisser devant celui de l'islam, Grâce lui en soit rendu. Tout le monde était heureux du retour de l'*aguellid* Sidi Mohamed ben Youssef sur son trône. Ma joie était encore plus forte car j'avais enduré énormément d'épreuves avant de voir triompher notre cause. J'aurai aimé mourir à ce moment-là car mon souhait le plus cher venait d'être exaucé.

Tout ce que nous avons vécu durant cette période de colonisation et la joie du retour à l'indépendance ne peut être complètement ressenti pour celui qui n'a pas connu la période précédente qui s'étend du règne de Moulay el Hassan (1291) [c/à 1874] aux derniers jours du règne de Moulay Hafid (1329) [c/à 1911].

Ainsi après tant d'épreuves, la vapeur s'était inversée et nous goûtions aux prémices d'une nouvelle ère où le soleil de la liberté se levait pour donner naissance à la lumière de l'indépendance. Le colonialisme a été battu et les yeux de l'islam se sont ouverts à nouveau […] »

Tel était l'état d'esprit du caïd Najem au moment de l'avènement à l'indépendance d'un Maroc libre. Il était à présent un vieillard mais sa joie, en relatant cet évènement heureux, lui donnait l'air d'un tout jeune homme.

266. Petit *aadel* à Sidi Ifni, il est originaire par son père des Ida Oubaaqil, mais réside à la zaouia de Sidi Sliman Ou Bou Toummit des ida Oussouguem.

267. Gros commerçant de la place de Sidi Ifni.

Entrevue avec l'*aguellid*

Najem a dit : « Le jour de l'indépendance, dans toutes les régions du Maroc, les cœurs étaient au comble de la joie. Quant à nous, là-bas [dans la zone d'Ifni], nous étions euphoriques car moi et d'autres notables chanceux avions été désignés pour former la délégation des Aït Ba Amran qui allaient se rendre auprès de l'*aguellid*, Dieu le fasse triompher. Nous primes place dans huit bateaux qui nous conduisirent jusqu'à Rabat où nous fûmes logé au siège du Parti [de l'Istiqlal].

Quelques notables purent ensuite rencontrer le souverain. Malheureusement l'*amghar* Saïd ne se trouvaient pas parmi eux. Ce rendez-vous manqué fut pour lui une grave blessure au cœur qu'il ne put jamais guérir car il mourra sans jamais avoir rencontré l'*aguellid* ».

Le caïd Najem fut parmi ceux qui eurent le privilège d'être présenté à son *aguellid*. Pour cette occasion, ce fut Hmed n Zakariya qui fut le délégué de leur petit groupe. C'était un homme d'une grande valeur au sein des Aït Ba Amran en raison de sa ferveur militante et de son combat constant pour l'indépendance.

A Marrakech

Najem a dit : « Tous les membres de la délégation sont ensuite retourné à leurs foyers mis à part moi qui me suis installé à [Marrakech] la Rouge dans le but de récupérer mes propriétés. C'est dans ce but que je pris contact avec un de mes anciens amis, le caïd el Ayadi, ainsi qu'avec Dris Mennou et beaucoup d'autres. J'envoyais aussi une lettre à l'*aguellid*, Dieu le fasse triompher, au sujet de mes biens confisqués.

Cependant, malgré toutes mes démarches, seul Abdessadeq Aglaou[268] me vint réellement en aide en louant à ses frais une maison à Marrakech[269], qu'il mit à ma disposition, et en m'octroyant de temps à autres une petite aide pécuniaire.

C'est après mon installation à Marrakech que s'est produit, en 1377 [c/à 1957], le soulèvement des Aït Ba Amran contre l'Espagne. Malgré les tentatives espagnoles

268. Fils d'el Hajj Thami Aglaou, il milita très tôt dans le parti de l'Istiqlal.

269. Cette maison de Marrakech qui lui fut octroyée par le fils de Thami Aglaou est à l'origine d'une triste et belle légende dans le Sous. Aujourd'hui encore, lorsque l'on évoque le retour du caïd Najem à Marrakech lors de l'indépendance, on raconte qu'il y retrouva toutes ses maisons intactes et vides de toute présence, personne n'ayant osé occuper les demeures de ce caïd qui toute sa vie combattit pour la juste et noble cause qui triomphait enfin : l'indépendance du Maroc. La réalité fut bien plus amère pour Najem…

faites pour calmer la situation, la colère des Aït Ba Amran explosa. Ce fut le début d'une sombre période de mort, de destructions et de pillages[270].

Ma maison fut parmi celles qui furent touchés alors que mes deux femmes et leurs enfants en bas âges s'y trouvaient. Les Espagnols, marchant sur le village d'el Betha du Tizelmi[271] où se trouvaient ma maison, les miens furent poussés à fuir. Au milieu de la nuit et dans la précipitation, mes femmes[272] utilisèrent le seul dromadaire qu'elles purent trouver. Elles passèrent la nuit dans la nature avant de trouver refuge dans ma maison d'Id Jelloul à Lakhsas. Suite à cette dure épreuve, l'une de mes femmes décéda peu après dans ce village. C'était une *tachrift* originaire de Marrakech. C'était aussi une femme de maison accomplie qui, avec mes autres femmes, apprirent beaucoup durant leur séjour dans la maison du *fqih* el Hajj Abd, dans le domaine religieux et les chants d'oraison essentiellement. Ce qui leur permit par la suite de se démarquer des autres femmes de la région, ne manquant aucune prière et faisant régulièrement l'aumône aux plus démunis.

Aujourd'hui, de tous mes enfants, je n'ai plus que Mohamed Bou Youns, celui qui m'avait quitté autrefois. Du fait de sa désobéissance, je l'ai renié en tant que fils car j'ai pour habitude de me détourner de tous ceux qui ne partage pas mon idéal de vie ».

C'est pour cette raison que Najem m'a demandé de ne pas évoquer ce fils comme son légitime enfant. Mais malgré ces protestations je ne peux taire cette filiation.

Au sujet de ses propriétés

Ainsi, cher lecteur, comme je l'ai déjà relaté, le caïd Najem avait hérité, avec ses frères, de quelques biens à Id Jelloul. Il les exploita dès qu'il fut de retour dans son village avant de s'installer à Timoulay. Avec l'instauration de la colonisation, il trouva

270. Les combats durèrent un mois (du 23 novembre au 22 décembre 1957) lors desquels il y eut de nombreux morts et blessés de chaque côté. L'Armée de Libération parvint à occuper une grande partie de l'enclave d'Ifni et assiégea pratiquement les Espagnols, qui ne sortirent plus de la ville.

271. Ici l'erreur vient sans conteste de Soussi. Tizelmi est une région montagneuse de la tribu des Imjjad. Il faut lire ici Tizgui où se trouvait la maison de Najem.

272. D'après le témoignage d'une noble dame (Fatima Lhousseyn Ou Addi) du village d'el Betha, Najem avait trois épouses : Yamna de Fès, Ftouma de Demnat et Mina de Marrakech.

refuge chez les Aït Ba Amran et le Gouvernement mis la main sur ses biens d'Id Jelloul dont l'exploitation était, chaque année, mise aux enchères sur le marché[273].

Il disposait aussi d'une maison à Fès qu'il avait confiée à un homme répondant au nom de Dris Bouchta de Fès Jdid. Mais ce dernier en prit définitivement possession au moment où le Sud sombrait dans l'anarchie. Pour ce faire, il produisit des faux documents pour l'inscrire comme sa légitime propriété qu'il vendit par la suite. Peu de temps après cette vente, Dris Bouchta rendit l'âme.

Najem disposait aussi de plusieurs maisons dans le quartier de Bab Doukkala à Marrakech. Certaines qu'il avait achetées et d'autres qui lui avaient été offertes par Moulay Hafid comme le *riyad* dit du caïd el Hafidi. Lors de sa fuite avec el Hiba, Aglaou et ses proches s'emparèrent de toutes ces maisons qu'ils revendirent pour la plupart. Ils en restent quelques-unes aujourd'hui qui font toujours parti du patrimoine immobilier d'Aglaou.

Najem disposait aussi de terres que Moulay Hafid lui avait données mais elles furent toutes reprises par le Gouvernement qui les revendit. Un *dahir* de Moulay Youssef les avait saisit au lendemain de la défaite d'el Hiba ainsi que me la confié le caïd el Ayadi.

Sur les biens de Najem abandonné dans la région de Marrakech, le Gouvernement et Aglaou récupérèrent quatre-vingt mulets ainsi que de nombreux moutons et vaches.

Mais malgré l'indépendance retrouvée, Najem se trouvait toujours dans la maison mise à sa disposition par Abdessadeq Aglaou. Auparavant, durant son séjour parmi les Aït Ba Amran, il labourait les terres [qu'on lui avait données] et s'adonnait à l'élevage comme tous les habitants de la région.

De 1353 [c/à 1934] à 1376 [c/à 1956], soit durant près de vingt cinq ans, il mena une vie simple, s'intéressant peu aux biens matériels.

Avec la proclamation de l'indépendance, Najem repris espoir de retrouver ses biens laissés à Marrakech. Il était parmi ceux qui souhaitaient retrouver dans la société la place qui leur revenait.

---

273. C'est le 4 novembre 1935 qu'est promulgué *le dahir* de confiscation des biens que le caïd Najem possédait dans son village des Id Jelloul. Il semblerait que cette opération ait été faite dans le but de faire pression sur lui afin qu'il vienne à soumission. Pour ce qui est des biens qu'il avait reçu du caïd el Madani à Timoulay Oufella, ceux-ci furent récupérés au lendemain de sa fuite pour la zone d'Ifni par le caïd el Hanafi.

C’est l’une des raisons qui le poussa à faire partie de la délégation des Aït Ba Amran qui rendit visite à notre bien-aimé *aguellid*. Sidi el Hajj [Hmed] Bennani et moi-même l’introduisîmes en cette circonstance auprès de notre *aguellid*, Dieu le fasse triompher.

On nous dit alors que la seule solution pour récupérer ces biens était de suivre la voie judiciaire et de produire tous les documents prouvant sa bonne foi. Dans le même temps, une lettre du palais fut envoyée au gouverneur de Marrakech, el Bachir bel Abbas, l’appelant à apporter toute son aide à Najem dans sa démarche judiciaire. De mon coté, j’enjoignais mes connaissances de Bab Doukkala à témoigner que Najem était bien propriétaires des maisons du quartier qu’il revendiquait comme siennes car, malheureusement, ce dernier avait abandonné derrière lui tous ses titres de propriétés lors de sa fuite précipitée.

Toutes ces démarches durèrent un an puis la procédure fut stoppée.

Concernant sa maison de Fès, les héritiers de Dris ben Bouchta rejetèrent toute responsabilité tout en condamnant la vente de ladite maison par leur défunt aïeul. Là aussi donc la procédure de récupération fut bloquée.

Parmi les lettres adressées par le palais aux différents responsables locaux, l’une d’elles fut envoyée au fils d’Aglaou [Abdessadeq] lui enjoignant de se pencher sur le problème des biens confisqués par son père au caïd Najem. Mais sa seule action se réduisit à loger ce dernier dans une maison de location et à lui fournir de temps à autres un peu d’argent pour subvenir à ses besoins.

Quant à ses terres d’Id Jelloul, jusqu’à maintenant, elles continuent à être mises en location par le Gouvernement. Et pourtant trois ans se sont déjà écoulés depuis la proclamation de l’indépendance.

C’est pour toutes ces raisons, qu’à ce moment-là, il se rendit auprès de moi, la rage au cœur, pour se plaindre de cette injustice inique à laquelle il était soumis dans l’indifférence générale. Et ce, alors que d’autres personnalités, qui avaient vu leurs biens spoliés durant la période précédente, obtinrent justice au lendemain de l’indépendance.

J’avais un sentiment profond d’indignation car cet homme avait sacrifié toute sa vie à se battre contre la France et aujourd’hui c’est un vieille homme (il a quatre-vingt douze ans) aveugle, qui a désormais des difficultés à marcher et personne pour le soutenir. Je priais Dieu afin de m’aider à rendre justice à ce pauvre vieillard.

[Pour ses affaires], le caïd Najem passa un séjour de près d'un mois et demi à Rabat où je l'invitais très souvent à manger chez moi. C'est durant cette période qu'il me raconta toutes les péripéties de sa vie[274].

Je le raccompagnais ensuite à Marrakech dans mon automobile. Pour défendre sa cause, nous organisâmes une réunion à laquelle participèrent le gouverneur Omar ben Chemsi, le *fqih* el Arbi Bennis, le juge Mohamed ben Brahim Dafali, Abdelaziz ben Dris (représentant le parti [de l'Istiqlal] pour le Sous), Mustapha el Gharbi Rbati, Mohamed ben Dris (haut fonctionnaire de la Direction Générale) et Moulay Ali Rahmani. Avant toute chose, nous primes la décision de lui désigner un représentant pour ses affaires juridiques qui pouvait le conseiller utilement. En effet, étant très âgé et peu au fait du nouvel appareil administratif, le caïd Najem ne pouvait conduire seul toutes les démarches nécessaires à son affaire. Le gouverneur se proposa pour le rôle du représentant juridique, quant à Mohamed ben Dris, il se donnait pour principal tâche de réunir tous les témoignages susceptible de prouver la propriété des biens revendiqués par le caïd Najem dans le quartier de Bab Doukkala [Marrakech] et le fait qu'ils avaient été confisqués par [el Hajj Thami] Aglaou.

Cette réunion a eu lieu dans la maison du gouverneur, le dimanche 7 décembre 1958 correspondant au 26 joumada tani 1378 de l'année hégirienne.

Peu auparavant, el Hajj Hmed Bennani, qui avait soutenu financièrement le caïd Najem (octroi de 20000 francs par mois pris sur le budget des *Habous*) et défendait la cause de ce dernier auprès de l'*aguellid*, avait adressé une autre lettre au gouverneur [de Marrakech].

Durant cette réunion, j'avais aussi exhorté le gouverneur de Marrakech de prendre contact avec son homologue d'Agadir pour s'entretenir avec lui afin que le caïd Najem puisse aussi récupérer les biens qu'il possédait à Lakhsas.

Avant de nous quitter, le *fqih* el Arbi Bennis, qui avait la main sur tous les biens confisqués d'Aglaou, nous promit d'œuvrer pour trouver un nouveau logement pour le caïd Najem qui devait quitter celui que lui avait offert Abdessadeq [Aglaou].

274. Dans un premier temps, Najem se rendit au domicile d'un compatriote de tribu, Mohamed n Sidi Salem d'Ikarouchen (Lakhsas), qui officiait au Haut Tribunal Chérifien de Rabat. Celui-ci lui avoua qu'il ne pouvait rien pour lui mais le présenta à el Mekhtar Soussi qui venait d'entrer au gouvernement en tant que ministre des Habous et qui était susceptible d'avoir l'entregent nécessaire pour lui permettre de récupérer tous ses biens.

Nous espérions aussi pouvoir récupérer rapidement le versement du prix de son ancienne maison de Fès.

J'ai écris ceci le mardi 9 décembre 1958 mais depuis ce jour, le gouverneur m'a fait savoir que finalement rien ne pouvait se faire sans la promulgation d'un nouveau *dahir* qui annulerait l'ancien. Le caïd Najem envoya une demande en ce sens auprès de notre seigneur et *aguellid*, Mohamed ben Youssef :

[Formules laudatives et votives]

Seigneur, je suis esclave de votre maison et serviteur de votre dynastie. J'ai sacrifié ma jeunesse et ma vieillesse à exécuter les ordres de votre dynastie alaouite.

Je suis le dénommé Najem qui fut caïd sous les règnes successifs de Moulay Aziz et Moulay Hafid. J'ai toujours été le premier à défendre votre trône face à tous les révoltés comme Bou Hmara ou d'autres. C'est par la main de votre esclave que fut saisis le caïd de la révolte, Bou Hmara, et conduit aux pieds de notre *aguellid* Moulay Hafid, que Dieu lui soit miséricordieux, en l'année 1327 [c/à 1909].

Lorsque le colonialisme commença à s'installer, je dus fuir mes nombreux ennemis qui étaient les ennemis de votre dynastie, les Iglioua et leurs alliés de Marrakech. J'ai quitté cette ville à l'aube du jour où elle a été investit, le dernier jour de ramadan 1330 [c/au 12 septembre 1912][275]. Pour sauver ma vie, j'ai fuis avec mes frères Aït Sous de 1330 [c/à 1912] à 1352 [c/à 1934], jusqu'à ce que cette région soit réduite à son tour.

Je me réfugiais alors chez les Aït Ba Amran jusqu'à votre retour au Maroc avec la liberté et l'indépendance. Je me suis rendu auprès de vous, accompagné des Aït Ba Amran, pour vous accueillir en 1376 [c/à 1956]. J'étais au comble de la joie pour cette nouvelle ère qui naissait. Je fus alors honoré de vous être présenté, ô seigneur et très touché de recevoir une marque de sollicitude de votre majesté par l'octroi de l'aide financière que vous m'avez accordée. J'ai aussi reçu de votre part de nombreuses missives appuyant mon action pour la récupération de mes biens.

Je suis à Marrakech depuis deux ans, entamant démarche sur démarche jusqu'au jour où j'ai appris que tous mes biens étaient devenus propriétés du Gouvernement. C'est pour cette raison que j'écris aujourd'hui à votre haute seigneurie afin de solliciter de votre part un *dahir* me rétablissant dans la propriété de mes biens de Marrakech, de Fès et de ma région natale, la tribu Lakhsas.

275. En réalité, l'avant-garde de la colonne Mangin pénétra à Marrakech le 7 septembre 1912.

Je m’adresse à vous comme les esclaves à leur maître, comme les croyants à leur *aguellid*.

28 joumada aoual 1378 [c/au 5 décembre 1958].

Cependant, peu après à l’envoi de cette lettre, le tribunal notifia au caïd [Najem] de quitter dans les plus brefs délais la maison mise à sa disposition par Abdessadeq Aglaou sinon, dans le cas contraire, il serait expulser par la force.

Devant cette nouvelle, Najem remua ciel et terre et finalement des intermédiaires firent tout pour empêcher cette décision judiciaire, le temps de lui trouver une autre habitation. Peu auparavant, le *mohtasseb* lui avait proposé de s’installer dans une maison en très mauvais état. C’est ainsi[276].

276. Il est toujours aujourd’hui, le 12 *rabia tani* 1380 [c/au 4 octobre 1960], dans cette maison et sa demande de recouvrement de ses biens n’a toujours pas abouti positivement. L’homme est au plus bas et ne survit que grâce à l’aide que lui accordent les *Habous* (note de Soussi).

EPILOGUE

Le narrateur a suivi ainsi les différents périples de la vie de ce grand homme. Le lecteur pourra se faire une idée de la vaillance de cet homme durant les batailles auxquelles il a participé et apprendra beaucoup de cette partie de l'histoire du Maroc.

J'ai fait beaucoup d'effort pour apporter des précisions sur tous les évènements auxquels il a participé et que je connaissais d'où certains développements importants pour certains d'entres-eux. Ces développements étaient aussi la conséquence de l'état d'esprit de ce vieil homme lors de nos entretiens. Parfois il était très loquace et d'autres fois je le trouvais fatigué et soucieux, me contentant du peu qu'il me disait. J'ai essayé au maximum de rapporter son témoignage tel quel, sans le modifier.

Ce qui est étonnant chez cet homme c'est qu'il se souvient avec précision des noms des hommes [qu'il a croisé dans sa vie] et des régions où il s'est rendu, y compris celles où il n'a fait que passer. J'ignore les montagnes du Rif, le pays d'Oujda et les montagnes des Ghiyata et des Iznassen mais connaissant parfaitement le pays du Sous, je peux affirmer que tout ce qu'il m'a rapporté sur cette dernière région est exacte. La seule critique que je pourrais faire sur son témoignage est qu'il ne se souvient pas des dates [des évènements qu'il m'a relatés].

Ainsi, les dates citées dans cet ouvrage, à propos des évènements du Sous, ont-elles été rajoutées de ma main, par contre je ne l'ais pas fait systématiquement pour laisser à son témoignage toute son authenticité. En effet, il m'aurait été très facile de donner les dates précises pour certains chapitres de sa vie notamment pour les combats contre Bou Hmara.

De même, je ne dis pas que le caïd Najem n'a pas fait parfois des erreurs dans sa relation des évènements auxquels il a participé. J'ai notamment relevé des erreurs dans les parties de son récit ayant trait au Sous. A chaque fois alors je lui en faisais la remarque et il se corrigeait immédiatement en me donnant raison. Cette façon de faire m'a donné à penser à tous ceux qui avaient eu à recueillir les témoignages des anciens pour l'écriture des vieux ouvrages d'histoire.

Ceci est aussi la biographie d'un homme qui a côtoyé longtemps les gens d'Ilegh sur la route du *jihad*. C'était l'époque où les Igouzoulen se battaient malheureusement sans grande *taguizoult* [sans grande bravoure].

C'est dans la maison du grand lettré d'Ilegh, Sidi Ali Ou Abella, que Najem put mettre à l'abri une grande partie de ses biens durant cette période. J'ai aussi pu constater le degré des rapports amicaux que Najem entretenait avec ce personnage ainsi qu'avec les frères Sidi Hmed et Sidi Mohamed. Tout ceci, les gens d'Ilegh ainsi que leur historien [el Mekhtar Soussi] ne doivent pas l'oublier.

Illustrations



Le caïd Najem (marqué par un cercle), Merebbih Rebbo et les principaux notables des Ait Ba Amran en “voyage” dans l’Espagne franquiste (août-septembre 1937)
(Fonds iconographique de Mbark Boumzgou)



Le caïd Najem (marqué par un cercle), Merebbih Rebbo et les principaux notables des Aït Ba Amran en « voyage » dans l'Espagne franquiste (août-septembre 1937) (Fonds iconographique d'Ali Bichmou)

Bibliographie utilisée

- Alaoui (Narjys el), *Le Soleil, la Lune et la Fiancée végétale. Essai d'anthropologie des rituels. Les Idaw Martini de l'Anti-Atlas (Maroc)*, Aix en Provence, Edisud, 2001.
- Arnaud (Louis), *Au temps des Mehalla*, Casablanca, Atlantides, 1952.
- Barbier (Maurice), *Voyages et explorations au Sahara occidental au 19ème siècle*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- Berque (Jacques), *Mémoires des deux rives*, Paris, Seuil, 1989.
- Boukous (Ahmed), « Mohamed Mokhtar Soussi, figure emblématique de la différence » *in* Kadri (Aïssa) (ed.), *Parcours d'intellectuels maghrébins. Scolarité, formation, socialisation et positionnements*, Paris, Karthala, 1999 : 113-128.
- Bounfour (Abdellah), *Poésie populaire berbère*, Paris, CNRS, 1990.
- Delhomme (Capitaine), « Les armes dans le Sous occidental », *Archives Berbères*, 1917 : 123-129.
- Doutté (Edmond), « Au pays de Moulaye Hafid », *Revue de Paris*, 1907 : 481-508.
- Ennaji (Mohamed), *Soldats, domestiques et concubines*, Paris, Balland, 1994.
- Erckmann (Jules), *Le Maroc moderne*, Paris, Challamel Aimé, 1885.
- Guennoun (Saïd), *La montagne berbère*, Paris, Comité de l'Afrique française, 1929.
- Guichard (Docteur), « Mes prisons », *France-Maroc*, décembre 1922 : 314-316.
- Guillen (Pierre), *L'Allemagne et le Maroc de 1870 à 1905*, Paris, PUF, 1967.
- Justinard (Léopold) « Notes sur l'histoire du Sous au 16ème siècle. I-Sidi Ahmed ou Moussa. II-Carnet d'un lieutenant d'Al Mansour », *Archives Marocaines*, 29, Champion, 1933.
- Justinard (Léopold), *Fawaïd, traduit du texte arabe du XVII° siècle*, Chartres, Durand, 1953.
- Kann (Réginald), *Le protectorat marocain*, Paris, Berger-Levrault, 1921.
- Ladreit de Lacharrière (Reynolde), *Le long des pistes moghrébines*, Paris,

Larose, 1913.

• Laoust (Emile), *Cours de berbère marocain. Dialecte du Sous, du Haut et de l'Anti-Atlas*, Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1936.

• Le Tourneau (Roger), *Fès avant le Protectorat*, Rabat, Editions La Porte, 2009.

• Linarès (Fernand), « Voyage au Tafilalet », extrait du *Bulletin de l'Institut d'Hygiène du Maroc*, 3 et 4, 1932.

• Luciani (Jean Dominique), « el Haoudh », *Revue Africaine*, 40, 1896 : 93-99.

• Miège (Jean-Louis), *Le Maroc et l'Europe (1822-1906)*, volume 3, Rabat, La Porte, 1996.

• Montagne (Robert), « Les marins indigènes de la zone française du Maroc », *Hespéris*, 3, 1923 : 175-216.

• Montagne (Robert), « Une tribu berbère du sud marocain : Massat », *Hespéris*, 4, 1924 : 357-403.

• Montagne (Robert), *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas. L'agadir des Ikounka*, Paris, Larose, 1930.

• Pascon (Paul), *Le Haouz de Marrakech*, Rabat, INAV, 1983.

• Pascon (Paul) et Ennaji (Mohamed), *Le makhzen et le Sous el Aqsa*, Paris, CNRS, 1988.

• Prémare (Alfred-Louis de) et collaborateur (Canamas (J.P.), Comero (V.), Dallaporta (C.) et Ealet (E.), *Dictionnaire arabe-français*, Paris, L'Harmattan, 1996.

• Reynaud (Commandant), « Une famille, un village, un marché dans le Rif », *Le Musée social*, octobre 1910, 10 : 317-348.

• Saint René Taillandier (G.), *Les origines du Maroc français. Récit d'une mission (1901-1906)*, Paris, Plon, 1930.

• Schroeter (Daniel J.), *Merchants of Essaouira*, Cambridge, CUP, 2009.

• Tedjini (A.B.), *Dictionnaire marocain-français*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1932.

• Tozy (Mohamed), *Monarchie et islam politique au Maroc*, Paris, Presses de Sciences Po, 1999.

Sommaire

ⴰⴷⵍⵉⵙ ⴰⴷ ⵉⴳⴰ ⵜⴰⵙⴼⵔⴰⵏⵙⵉⵙⵜ ⵏ ⵜⵡⵓⵔⵉ ⵏ ⵍⵎⵅⵜⴰⵔ ⵙⵓⵙⵉ ⵍⵍⵉ ⴷ ⵉⵙⴽⵔ ⴼ ⵢⴰ ⵓⵔⴳⴰⵣ ⵍⵍⵉ ⴼⴰⵏ ⵜⵓⴷⵔⵜ ⵏⵙ ⴰⴼⴰⴷ ⵜⴰⵎⴰⵣⵉⵔⵜ ⴰⴷ ⵓⵔ ⵜⵉⵍⵉ ⵖ ⴷⴷⵓ ⵓⴼⵓⵙ ⵏ ⵓⵔⵓⵎⵉ.
ⴰⵔⴳⴰⵣ ⴰⴷ, ⴰⵙⵙⴰⵖ ⵏⵙ ⵉⴳⴰⵜ ⵏⴰⵊⵎ ⴰⵅⵚⴰⵚⵉ, ⵉⴳⴰ ⵢⴰⵏ ⵖ ⵉⵏⵎⵖⵓⵔⵏ ⵍⵍⵉ ⵏ ⵡⴰⵍⴰⵏⵉⵏ ⵜⵉⵖⴰⵡⵙⵉⵡⵉⵏ ⵏ ⵓⵇⵇⵔⵢⴰⵏ ⵖ ⴷⴷⵓ ⵓⴼⵓⵙ ⵏ ⵎⵏⴰⵡ ⵏ ⵉⴳⵍⴷⴰⵏ ⵣⵓⵏⴷ ⵎⵓⵍⴰⵢ ⵃⴰⵙⴰⵏ, ⵎⵓⵍⴰⵢ ⵄⴰⵣⵉⵣ ⴷ ⵎⵓⵍⴰⵢ ⵃⴰⴼⵉⴹ.
ⵍⵍⵉⵖ ⵜⴽⵛⵎ ⴼⵔⴰⵏⵚⴰ ⵜⴰⵎⴰⵣⵉⵔⵜ (1912), ⵉⵎⵎⴰⵖ ⵓⴽⴰⵏ ⵙⵓⵍ ⵏⵜⵜⴰⵏ ⴰⵛⴽⵓ ⵢⵓⴳⵉ ⴰⴷ ⴰⵙ ⵉⴽⵛⵎ ⴰⴼⵓⵙ ⵣⵓⵏⴷ ⵜⵓⴳⵜ ⵏ ⵡⵢⴰⴹ.
ⵖⴰⵢⴰⵏ ⴰⴷ ⵢⵉⵡⵉⵏ ⴰⵢⵍⵍⵉⵖ ⵉⵎⵓⵏ ⴷ ⵎⵓⵍⴰⵢ ⵃⵎⴰⴷ ⵀⵉⴱⴰ ⴷ ⴳⵯⵎⴰⵙ ⵎⵔⴱⴱⵉ ⵔⴱⴱⵓ, ⵎⵎⵉⵖⵏ ⴰ ⵏ ⵙ ⵉⵜⵉⵏ ⴰⵔⵓⵎⵉ ⵖ ⵜⵎⴰⵣⵉⵔⵜ.
ⵎⴰⵛⵛ ⵖ 1934, ⵉⴼⵔⴰⵏⵙⵉⵙⵏ ⴷ ⵉⵙⴱⵓⵏⵢⴰ ⵓⵎⵥⵏ ⴰⴽⴽ ⵜⴰⵎⴰⵣⵉⵔⵜ. ⵖ ⵓⵥⵎⵥ ⴰⴷ ⵏⵉⵜ, ⵏⴰⵊⵎ ⵏⵜⵜⴰⵏ, ⵜⴰⵡⵙⵔⵜ ⴷ ⵔⵔⵎⵎⵓⵢⵜ ⵏ ⵉⴳⵙⴰⵏ ⴽⴽⴰⵏ ⴼⵍⵍⴰⵙ. ⵖⴰⵢⴰⵏ ⴰⴷ ⵢⵉⵡⵉⵏ ⴰⵢⵍⵍⵉⵖ ⵉⵏⴳⴰⵔⴰ ⴷ ⵓⵇⵇⵔⵔⵢⴰⵏ.
ⵉⵔⵡⵍ ⵉ ⵜⴰⴳⴰⵜ ⵏ ⴼⵔⴰⵏⵚⴰ, ⵉⴷⴷⵓ ⵙ ⵜⵎⴰⵣⵉⵔⵜ ⵏ ⵉⴼⵏⵉ ⵍⵍⵉ ⵜⵓⵎⵥ ⵙⴱⴰⵏⵢⴰ.
ⵍⵍⵉⵖ ⴼⴼⵓⵖⵏ ⵉⵔⵓⵎⵉⵏ ⵜⴰⵎⴰⵣⵉⵔⵜ (1956), ⵢⵓⵛⴽⴰ ⴷ ⵏⴰⵊⵎ ⵙ ⵎⵔⵔⴰⴽⴽⵯⵛ, ⵜⴰⵎⵥⵜ ⴳⵉⵙ ⵜⵎⴰⴹⵓⵏⵜ, ⴰⵢⵍⵍⵉⵖ ⵉⵎⵎⵓⵜ ⴳⴰⵔ ⵜⴰⵎⵜⴰⵏⵜ (ⵍⵎⵓⵜ).

Cet ouvrage est la traduction d'un travail biographique qu'a accompli el Mekhtar Soussi sur un personnage qui a longtemps combattu contre l'intrusion coloniale française au Maroc. Ce personnage se nommait Najem Akhsassi, c'était l'un des principaux chefs de guerre qui combattit successivement pour de nombreux sultans : Moulay Hassan, Moulay Aziz et Moulay Hafid.
Lorsque la France entama sa conquête militaire du Maroc (1912), Najem refusa l'inévitable et continua le combat contrairement à beaucoup d'autres. C'est pour cette raison qu'il rejoignit Moulay Hmed Hiba et son frère Merebbi Rebbou pour lutter contre les Français.
Malgré tout, en 1934, les Français et les Espagnols achèvent la prise de possession de tout le Maroc. Najem de son coté, fatigué et vieilli, abandonne la voie des armes. Il fuit la vengeance des Français et se réfugie dans la zone d'Ifni alors sous autorité espagnole.
Au moment de l'indépendance du Maroc (1956), Najem s'établit à Marrakech où il meurt dans le dénuement.